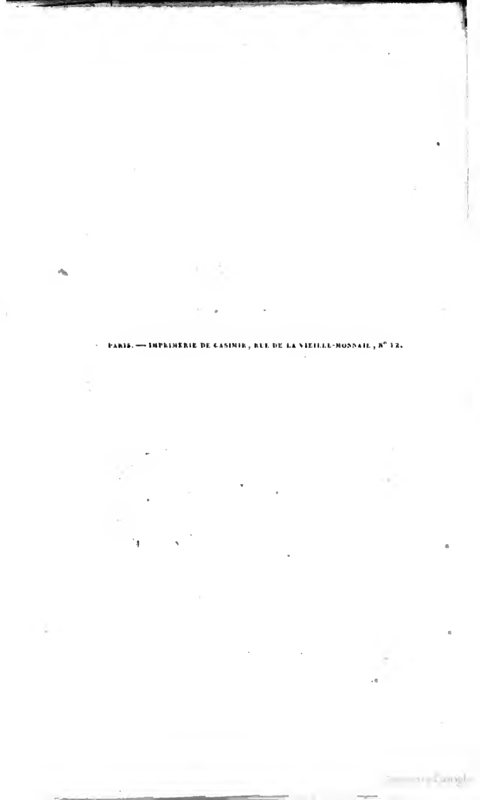


OEUVRES

COMPLÈTES

DE M. LE COMTE DE SÉGUR.

TOME XXVII.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE,

ORNÉES DE SON PORTRAIT, D'UN FAC SIMILE DE SON ÉCRITURE,
ET DE DEUX ATLAS COMPOSÉS DE 32 PLANCHES,
PAR P. TARDIEU.

HISTOIRE DE FRANCE.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE MAZARINE, N° 30.

M DCCC XXVII.

HISTOIRE
DE FRANCE.

ROIS DE FRANCE.
CARLOVINGIENS.

CHAPITRE PREMIER.
PÉPIN.

(751.)

Conduite de Pépin envers le clergé. — Situation des affaires à son avénement. — Armement des Saxons. — Leur soumission. — Révolte en Bretagne. — Trait de courage de Pépin. — Mort de Griffon, frère de Pépin. — Hommage d'Antimonde et de Soliman à Pépin. — Événemens en Italie. — Refuge du pape Étienne III en France. — Son entrevue avec Pépin. — Nouveau sacre de Pépin et de sa famille. — Puissance du clergé. — Origine de l'excommunication. — Disparition de Carloman. — Donation au pape. — Ses lettres. — Crédulité de Pépin. — Traité avec les Lombards. — Sévères décrets d'un concile. — Parlement à Compiègne. — Premier orgue en France. — Divorce permis. — Guerre civile en Italie. — Mort du pape et élection de son frère Paul. — Troubles en Espagne. — Expulsion des Arabes du midi de la France. — Soulèvement des Saxons et des Esclavons. — Leur défaite. — Guerre avec Gaiffre, duc d'Aquitaine. — Réunion de l'Aquitaine à la France, à la mort de ce duc. — Synode à Gentilly. — Politique des papes. — Mort de Pépin.

Conduite de Pépin envers le clergé.

Pépin fut le premier prince qui, sans droit de naissance et par le seul droit d'élection,

régna sur la France. Le consentement des grands et du peuple rendait son pouvoir légal; mais la violation du serment que lui et les Français avaient prêté au roi détrôné, l'empêchait de regarder sa puissance comme légitime. Il crut effacer le souvenir de ce serment en se servant de l'autorité religieuse pour s'en dégager : ce fut par ce motif, et dans le dessein aussi d'opposer un fort contre-poids à l'ambition turbulente d'une noblesse indocile et fière, qu'il rendit au clergé une partie des biens dont Charles-Martel l'avait dépouillé, et qu'il l'appela constamment aux assemblées nationales, réunies deux fois par an pendant la durée de son règne.

Ce fut encore pour la même raison que Pépin appuya les prétentions du chef de l'Église sur l'*exarchat*, et fonda ainsi la puissance temporelle des papes. Cette politique, propre au temps, conforme aux mœurs, utile à ses vues personnelles, devint funeste à ses successeurs dont elle ébranla le trône, et à la religion dont trop long-temps elle altéra l'évangélique et modeste pureté.

Situation des affaires à son avénement.

Pépin éloigna par ces moyens les périls de sa personne, mais il n'en préserva pas ses successeurs. L'histoire de sa race n'est qu'un drame sombre, dont les premiers actes présentent,

il est vrai, des scènes héroïques et brillantes, mais qui finit par le tableau d'une sanglante et honteuse anarchie.

Deux grands hommes, élevés au trône des Français, étonnent l'Orient et l'Occident par leur génie, par leurs victoires, par leurs lois, par la magnificence de leurs cours, par l'effroi qu'ils inspirent à leurs ennemis, par l'obéissance qu'ils commandent à leurs peuples, par le calme intérieur dont ils font jouir leur patrie, et par la gloire extérieure dont ils couvrent leurs armes. La noblesse et le clergé même, éblouis de l'éclat de ces superbes météores qui leur doivent la naissance, se courbent avec respect sous leur sceptre révéré. Ils cèdent à leurs conseils, obéissent à leurs ordres, se dévouent à leur service, et s'efforcent, à leur voix, de rappeler en France les sciences, les lettres, les mœurs, l'ordre et la civilisation.

Mais à peine ces deux grands hommes sont descendus dans la tombe, l'ignorance reprend ses voiles, l'ambition sa férocité, l'hypocrisie son avidité, la superstition sa puissance; les peuples, privés d'appui, retombent dans la servitude; le trône, sans base, chancelle; les nobles, les prêtres usurpent tous les droits nationaux et royaux; chaque duc, chaque comte

se rend indépendant et souverain; les parlemens, sans force, deviennent rares et disparaissent; les grands tributaires se séparent du trône monarchique, et forment des royaumes divers; la nation, divisée, sans liberté, sans gloire, en proie à la licence, ne peut plus opposer d'obstacle au ressentiment et à l'avidité des Barbares; les Normands insultent les côtes, remontent les fleuves, ravagent les champs, pillent les cités, s'emparent de la capitale, et imposent de honteux tributs à des rois qui faisaient regretter alors la fainéantise des Mérovingiens, soutenue au moins par le génie belliqueux de quelques maires intrépides.

Enfin, la France n'offre plus aux regards attristés que le spectacle d'un peuple en dissolution, et qui devait périr victime de la plus déplorable anarchie, si l'un de ces grands, redoutables aux rois et aux peuples, ne fût venu d'un bras ferme chasser les Barbares, relever le trône, s'y asseoir, s'y affermir, et donner naissance à une troisième dynastie qui règne encore, et qui, pendant dix siècles, croissant en puissance, sut, malgré les inconstances de la fortune, faire de la France le foyer de la civilisation, et lui conserver le premier rang parmi les États de l'Europe.

Les Français, gardant toujours l'empreinte

du premier caractère des Francs, ne restèrent jamais tranquillement et volontairement soumis qu'à ceux de leurs rois qui leur donnaient l'espérance de satisfaire leurs deux plus fortes passions, la gloire et la liberté.

Aussi on doit remarquer que ce fut à de grands triomphes que les chefs des trois races royales durent leur élévation : la première tira son nom et sa puissance de la défaite d'Attila par Mérovée, ainsi que des victoires de Clovis sur les Romains, les Allemands et les Visigoths. L'expulsion des Sarrasins permit à Charles-Martel de laisser la France sans roi, et sa gloire ouvrit le chemin du trône à Pépin. Enfin Paris sauvé, les Normands vaincus firent tomber la maison de Charlemagne, et placèrent le sceptre dans les mains de la race capétienne.

La révolution qui donna la couronne à Pépin était depuis si long-temps préparée par l'illustration de sa famille et par la décadence de celle de Clovis, qu'elle ne produisit pas de secousses et ne coûta point de sang. Cependant l'exemple d'un seigneur, usurpant le droit de la royauté, pouvait et devait trouver des imitateurs comme des envieux, surtout à une époque où les monarques, privés de troupes soldées, n'avaient d'autre force que les soldats

levés et commandés par cette foule de feudataires plus puissans par leurs richesses et leurs vassaux que par les magistratures dont le roi les investissait.

Le système féodal n'était pas encore organisé ; mais déjà l'œil le moins attentif pouvait en apercevoir les fortes racines prêtes à pousser de nombreux rejetons. En Italie, les ducs de Spolette, de Bénévent et de Frioul, vassaux plus que sujets des rois lombards, s'étaient rendus presque indépendans ; les ducs de Bavière, de Frise, de Thuringe, les chefs des tribus saxonnes supportaient avec impatience le joug d'un roi de France, sorti récemment de leurs rangs pour les dominer. Le duc d'Aquitaine, issu de la race de Clovis, las depuis long-temps de se voir forcé à rendre hommage aux ducs d'Austrasie, se préparait à venger sa famille ou à profiter au moins de sa chute pour se créer un royaume.

Les comtes d'Auvergne et de Bourges promettaient à ce prince d'unir leurs armes aux siennes. Les Sarrasins, maîtres encore de Narbonne, espéraient, à la faveur de ces troubles, réparer leurs affronts et reparaître en conquérans dans les Gaules. Enfin le roi des Lombards, méprisant la faiblesse des empereurs d'Orient, et croyant les Français trop occu-

pés par les orages d'un nouveau règne pour traverser ses desseins, méditait la conquête de Rome et du reste de l'Italie.

Telle était la situation des affaires, lorsque Pépin monta sur le trône : heureux de n'être point forcé de s'y affermir par des proscriptions, il vit promptement qu'il ne pourrait s'y maintenir que par de nombreuses victoires, et que son règne ne devait être qu'une suite perpétuelle de combats et de triomphes ; car les plus hautes prétentions se taisent devant la fortune, tandis que les revers ou la mollesse réveillent et rendent formidables les plus obscures jalousies.

Les Saxons furent les premiers qui prirent les armes; leurs tribus belliqueuses avaient toujours conservé dans leurs sombres forêts la liberté, la simplicité, la turbulence, la fierté et la férocité germaines. Depuis quatre siècles ils s'étaient rendus célèbres par leur indomptable courage ; leurs soldats et leurs vaisseaux avaient porté l'effroi sur toutes les côtes de l'Océan : conquérans de l'Angleterre, on les vit plusieurs fois pénétrer jusqu'au centre de la Gaule; égaux aux Francs en valeur, en célérité, plus nombreux, moins amollis par la civilisation, ils les auraient peut-être chassés de leurs conquêtes, s'ils avaient su se réunir, Armement des Saxons.

en corps de nation, quitter leur armure faible et légère, se soumettre à une discipline régulière, et combattre avec autant d'ordre que d'impétuosité; mais leur passion pour l'indépendance était un obstacle invincible contre ces innovations nécessaires.

Ces peuples tenaient avec opiniâtreté à leurs mœurs, à leurs usages, comme à leurs cruelles superstitions. Ils ne surent jamais opposer à la tactique et aux armes romaines, adoptées par les Francs, qu'une fureur aveugle, une haine implacable, des armées sans chefs, et une bravoure sans règle.

Leur soumission.

Ils avaient refusé de payer le tribut imposé par Charles-Martel; leurs bandes dévastatrices ravageaient les bords du Rhin. Pépin marcha rapidement contre eux, les surprit, les dispersa, en fit un grand carnage, pénétra dans leur pays, et les contraignit à demander la paix; on les soumit à un tribut annuel de trois cents chevaux.

Révolte en Bretagne.

Tandis que le nouveau roi signalait le commencement de son règne par cette victoire, la Bretagne levait l'étendard de la révolte : il y courut et la comprima. Cette promptitude et cette vigueur étaient les seuls moyens de forcer des nobles orgueilleux et inconstans à respecter une domination nouvelle, et à

reconnaître pour chef leur égal : aussi les vieilles chroniques du temps rapportent une anecdote qui peut être fabuleuse, mais qui du moins est très conforme aux mœurs du siècle.

Trait de courage de Pépin.

Le roi, si l'on en croit le récit du moine de Saint-Gall, savait que plusieurs seigneurs s'étaient permis des railleries sur la petitesse de sa taille, et le nommaient Pépin-le-Bref. Il leur donna à Ferrières le spectacle d'un combat entre un taureau et un lion; le taureau est terrassé, le lion furieux s'acharne sur son ennemi vaincu et s'efforce de l'étrangler. Le roi demande alors à ses preux s'il est quelqu'un d'entre eux qui ose séparer ces deux terribles combattans : chacun se tait; alors Pépin s'écrie : *Ce sera donc moi!* Aussitôt il se lève, tire son glaive, descend dans l'arène, tranche d'un seul coup la tête du lion, revient, et dit aux spectateurs émerveillés : « David n'était » pas grand, et il terrassa Goliath; Alexandre » était petit, mais il montrait plus de courage » et de force que les plus grands et les mieux » faits de ses capitaines. »

Dans les temps de lumières on règne par l'esprit; mais l'audace et la force du corps commandent seuls dans les temps barbares. Pépin, digne de régner, se montrait au-dessus

de son siècle; il joignait là finesse à la force et la sagesse au courage.

Mort de Griffon, frère de Pépin.

Ce fut à cette époque que Griffon, son frère, tenta de soulever contre lui le duc d'Aquitaine, chez lequel il s'était réfugié; mais, ou craignant la jalousie de ce duc dont il avait, dit-on, séduit la femme, ou redoutant l'approche de Pépin vainqueur de la Bretagne et des Saxons, il s'évada pour chercher un asile chez le roi des Lombards, et périt en route : les uns le dirent assassiné par les agens du duc d'Aquitaine; d'autres prétendirent qu'il fut attaqué en Savoie par Théaudon, comte de Vienne, et Frédéric, duc de Bourgogne, dévoués à Pépin, que la mêlée fut longue, sanglante, et que les trois chefs moururent dans ce combat.

Hommage d'Antimonde et de Soliman à Pépin.

La fortune, toujours favorable à Pépin, lui fit alors trouver des amis utiles chez des voisins jaloux, et même parmi ses plus redoutables ennemis. Un Goth, nommé Antimonde, à la tête d'une troupe de hardis aventuriers, s'empare de Nîmes, d'Agde, de Béziers où les Sarrasins étaient rentrés; il se fait assurer par Pépin la possession de ces villes, en lui promettant hommage; et, prompt à le servir, il se rend bientôt maître de Narbonne, qu'il enlève aux musulmans.

La discorde affaiblissait dans ce temps ces farouches conquérans de l'Espagne ; un de leurs chefs, le Sarrasin Soliman, rebelle au calife, rechercha l'appui de Pépin, se déclara son vassal, et lui soumit Barcelonne ainsi que la Catalogne. Événemens en Italie.

D'autres événemens annonçaient, préparaient et grossissaient en Italie un orage qui acheva la destruction des derniers débris de l'empire grec dans l'Occident, et releva celui des Césars sous le sceptre des Francs.

Depuis long-temps les empereurs, chassés de l'Afrique et d'une partie de l'Asie par les musulmans, expulsés du nord de l'Italie par les Lombards, ne possédaient plus en Occident qu'une ombre d'autorité. La révolte suit de près le mépris : vainement ces faibles monarques, ne gardant de leur antique grandeur qu'un puéril orgueil, voulurent de temps en temps s'opposer aux progrès de la puissance des papes, puissance due aux vertus de quelques pontifes dont la sagesse et la fermeté avaient seules servi de remparts aux Romains contre les Barbares. Le peuple, qui ne connaissait les princes que par les concussions de leurs ministres, préféra un pouvoir doux et protecteur à une puissance illusoire et pourtant oppressive ; il s'arma et brava l'autorité

des exarques, qui ne savaient ni combattre ni gouverner : une querelle religieuse, celle du culte des images, aigrit encore les esprits, et rendit éternelle la séparation de Rome et de Byzance.

Tel était enfin l'état de l'Italie : les empereurs Léon et Constantin Copronyme, assiégés dans leurs propres murs par les musulmans, essayaient encore de parler en maîtres au pape qui les excommuniait; les Romains rêvaient la république, tandis que le roi de Lombardie formait le projet de les assujettir; et les successeurs de saint Pierre, aspirant à la puissance temporelle, redoutaient presque également l'ambition des Lombards, la turbulence des Romains et le ressentiment des Grecs, dont les troupes se rassemblaient en Sicile et en Calabre, dans l'espoir de reconquérir Rome et l'exarchat.

Placé entre ces deux périls, le pontife romain ne fondait son espoir que sur l'appui de la France, dont les princes plus éloignés semblaient des dominateurs moins dangereux. Une grande crise devenait inévitable; il fallait que l'Italie subît le joug des Grecs, des Lombards ou des Francs; toutes les probabilités de succès étaient alors pour la Lombardie; une marche prompte eût rendu la conquête facile et cer-

taine; mais les rois lombards, par leur hésitation, laissèrent échapper leur proie; ils ne surent se conduire ni en conquérans ni en princes pacifiques, et cette politique incertaine causa leur ruine.

Zacharie venait de mourir; Étienne II lui succéda, et, après un court pontificat, fut remplacé par Étienne III. Astolphe, roi des Lombards, dévoilant ses vues ambitieuses, entra, au commencement de l'année 752, sur le territoire mal défendu que possédait encore l'empereur d'Orient sur les côtes de l'Adriatique. Les Grecs ne lui opposèrent aucune résistance; il s'empara de tout l'exarchat, bloqua l'exarque Eutychius dans Ravenne, et conduisit son armée aux portes de Rome; mais là, son audace parut soudain enchaînée par un respect religieux; cédant tout à coup aux prières du pape Étienne, il lui accorda une trève de quarante ans et s'éloigna. Bientôt son ambition surmonta un respect moins pieux que superstitieux; il rompit le traité récemment signé, et reprit les armes. Ce prince exigeait que les Romains lui payassent par tête un *sou d'or*, et le reconnussent pour souverain. Plusieurs prélats, envoyés par le pape pour désarmer son ressentiment, furent reçus avec colère et chassés avec dédain.

L'empereur Constantin, incapable alors de protéger Rome par ses troupes, se flatta de la sauver par sa médiation : il envoya en Italie le patrice Jean-le-Silenciaire, que le roi lombard amusa par de vaines promesses. Étienne avertit inutilement l'empereur qu'on le trompait, et qu'une armée seule pouvait arrêter Astolphe dans ses projets. Cet avis demeura sans effet; le danger devenait de plus en plus imminent. Le pape, sentant la nécessité d'un secours efficace, implora l'appui du roi de France, qui, avant de se décider à la voie des armes, envoya en Italie deux ambassadeurs, l'évêque Rodigange et un seigneur nommé Antaire; ils trouvèrent Rome investie et bloquée par les Lombards.

Refuge du pape Étienne III en France.

L'empereur d'Orient, qui ne pouvait que donner des conseils, décida Étienne à une démarche humiliante et infructueuse. Le pape se rendit à Pavie dans le dessein de fléchir Astolphe, se flattant que la croix ferait tomber le glaive, et qu'il désarmerait le roi lombard, comme un de ses prédécesseurs avait triomphé d'Attila. Les envoyés de France et de Constantinople l'accompagnèrent et appuyèrent ses instances. Astolphe ne leur répondit que par des menaces et par le refus formel de restituer les terres envahies. Alors les ambassadeurs

français déclarèrent que le pape, ne pouvant plus habiter Rome avec sûreté, devait venir chercher un asile en France. Astolphe, n'osant ni retenir captif le chef de l'Église, ni braver à la fois l'empereur des Grecs et le roi des Francs, se vit contraint d'accorder un libre passage au pontife, qui arriva sans obstacle en France.

Pépin, instruit à Thionville de cette nouvelle, envoya au devant du pontife son fils Charlemagne, qui le reçut à Pont-Yon en Perthois *. Le jeune prince ne voulut pas que le pape descendît de voiture; il marcha à pied devant lui. Le pape, arrivé à Saint-Denis, y tomba malade, se rétablit, attribua sa guérison aux reliques du saint martyr, et vint trouver le roi à Quierzy, près de Noyon.

Son entrevue avec Pépin.

Le bibliothécaire Anastase, aussi peu sincère dans le récit de ce voyage que dans tout ce qu'il raconte des donations faites au Saint-Siége, prétend que Pépin se prosterna aux pieds du pape, lui promit obéissance, et marcha devant lui à pied, tenant la bride de son cheval. Les annales de Metz disent, au contraire, qu'Étienne, couvert d'un cilice, se jeta aux genoux du roi, implorant son secours contre les Barbares. Ce qui est plus probable,

* 754.

c'est que tous deux se demandèrent avec humilité l'appui dont leur ambition croyait avoir besoin : Pépin, toujours inquiet de l'illégitimité de son élévation, sollicitait l'absolution et un nouveau sacre; Étienne suppliait le roi de le délivrer des Lombards. L'intérêt était réciproque : aussi des deux côtés l'accord fut prompt et facile, et ils se promirent mutuellement l'appui spirituel et temporel qu'ils réclamaient avec une égale ardeur.

Cependant le roi, qui voulait alors répudier la reine Berthe, ne put obtenir le consentement du pape à ce divorce. Étienne montra pour l'indissolubilité de ce mariage une sévérité singulière dans un siècle où la licence des mœurs permettait tous les scandales, pourvu qu'on les réparât en enrichissant l'Église.

Nouveau sacre de Pépin et de sa famille.

Pépin, sa femme et ses deux fils furent de nouveau sacrés à Saint-Denis par Étienne *. Le pape reconnut comme patrices romains le roi ainsi que ses fils, et les conjura de remplir les devoirs de cette charge, en défendant Rome et l'Église contre les Lombards. En même temps ce pontife, opprimé en Italie, et qui se voyait en France révéré comme un messager de la Divinité, menaça d'excommunication les grands et le peuple, si jamais ils donnaient la

* 754.

la couronne à un prince d'une autre famille.

Tel fut le premier effet de l'erreur de Pépin : en croyant légitimer sa puissance par l'autorité divine, il posa la première base de celle des papes ; le trône de ses successeurs ne fut pas plus solide, et le Saint-Siége devint plus ambitieux. La maison mérovingienne, élevée sur le pavois des Francs et affermie par la volonté nationale, avait régné trois siècles. La race carlovingienne, malgré le respect dû à l'onction sacrée, ne put garder le sceptre aussi long-temps. Puissance du clergé.

Cette innovation, ce mélange de théocratie et de monarchie opéra une grande révolution. Avant cette époque, l'Église était dans l'État ; depuis, et trop long-temps, l'État fut, pour ainsi dire, dans l'Église.

Pépin plaça sa force sous la protection du clergé, appela tous les évêques, tous les abbés aux assemblées nationales, dont ils changèrent les usages, les formes et le langage. Ils y introduisirent, ainsi que le remarque avec raison M. Sismondi, le latin et les longs discours ; on y mêla des questions de dogme et de discipline aux questions de politique et d'intérêt général ; les guerriers, les peuples ignorans et les rois eux-mêmes, fatigués de ces subtiles discussions étrangères à leurs goûts et à leurs

mœurs, s'en dégoûtèrent promptement, et peu à peu les champs de mars et de mai, derniers asiles de la liberté française, furent déserts.

Cependant on doit convenir que la législation des peuples encore barbares dut une heureuse réforme à l'introduction du clergé dans les parlemens. Jusque-là les actions les plus criminelles n'étaient regardées que comme des crimes privés, et les lois ne semblaient que des formes inventées pour adoucir et régulariser les vengeances particulières. Mais les évêques, conservant quelques souvenirs de la justice romaine, firent considérer tout crime comme une offense publique, que l'autorité nationale devait poursuivre et punir. Ce fut très certainement un premier pas vers la civilisation.

Origine de l'excommunication.

D'un autre côté, ce qui la retarda, ce fut la création d'une nouvelle arme que ces mêmes évêques se forgèrent, à l'aide des lois, pour dominer les peuples et effrayer les rois : cette arme fut l'excommunication, qui ne devait avoir qu'un effet spirituel, et qui reçut alors une force temporelle. Un capitulaire déclara formellement que « non-seulement tout excom- » munié serait exclu de l'Église, mais que » même aucun chrétien ne pourrait ni com- » muniquer, ni manger, ni boire avec lui; que » personne ne devait l'associer à ses prières,

» l'embrasser ni le saluer avant qu'il ne fût » réconcilié avec l'Église : enfin, le roi était » tenu de punir toute infraction à cette loi. » Un tel acte donnait évidemment aux prêtres une autorité arbitraire et supérieure à celle du sceptre, dont ils ne tardèrent pas à vouloir disposer : aussi Daniel et quelques auteurs prétendent que le pape Étienne, quoique banni et suppliant, osa, en donnant la bénédiction aux seigneurs français, leur déclarer, « au » nom de saint Pierre, que Dieu lui avait donné le droit de maintenir la couronne sur la » tête des princes de la famille de Pépin, » choisis par le Seigneur pour la défense de » l'Église. »

Cette défense de l'Église ou plutôt de la souveraineté temporelle du Saint-Siége, but principal du voyage du pape, était devenu le seul objet à traiter depuis que le monarque avait obtenu ce qu'il désirait du pape. Un parlement fut convoqué à Crécy : là, au moment où le successeur des apôtres faisait un tableau pathétique des malheurs de Rome, des dangers de l'Église et des excès commis par la furie des Lombards, tandis qu'avec toutes les armes de l'éloquence il cherchait à enflammer, pour la délivrance de Rome, l'ardeur guerrière et le zèle religieux des Français, il voit paraître au

milieu de l'assemblée un adversaire qui, par sa présence inopinée, le saisit de surprise et de crainte.

Cet antagoniste redoutable était Carloman, le frère de Pépin, l'ancien duc d'Austrasie, le vainqueur des Saxons. Dégoûté de la gloire, il avait quitté la pourpre pour le froc, les palais pour la solitude ; mais, soit que le souvenir de son ancien éclat lui inspirât le désir de reparaître sur la scène du monde, soit qu'il se crût obligé, comme sujet fidèle, d'obéir au prince lombard, sous les lois duquel il vivait dans son monastère, ce qui est certain c'est qu'il se présenta au parlement comme ambassadeur d'Astolphe, pour plaider sa cause et pour détourner les Français de la guerre où le pape et le roi voulaient les entraîner.

Il leur représenta l'injustice de l'agression qu'on leur proposait contre un roi dont ils n'avaient point à se plaindre, et pour une cause totalement étrangère à leurs intérêts. Connaissant l'esprit et les passions des seigneurs français, il s'efforça de leur persuader l'inutilité de verser leur sang et d'épuiser leur fortune pour s'immiscer dans une querelle qui ne concernait réellement que le roi des Lombards, orthodoxe, et l'empereur des Grecs, hérétique ; entreprise sans profit pour eux,

puisqu'elle n'avait pour but que d'enrichir Rome aux dépens de Constantinople; expédition funeste, puisqu'elle dégarnissait la France de ses défenseurs, en exposant la Neustrie aux attaques des Aquitains, et l'Austrasie aux ravages des Saxons. Enfin il conclut à n'employer, pour protéger le Saint-Siége contre ses ennemis, que la voie des négociations, dont il croyait pouvoir assurer le succès.

Vainement le pape et le roi opposèrent à ces argumens des motifs de gloire et de piété; vainement les évêques et les nobles les plus dévoués au roi s'efforcèrent d'exciter l'assemblée à la guerre; les Austrasiens et la majorité des seigneurs français refusèrent de prendre les armes avant d'avoir essayé le moyen plus sage d'une médiation pacifique.

Disparition de Carloman.

Étienne et Pépin se virent contraints de céder; mais, irrités de cet échec, ils résolurent la perte de Carloman. Ce moine-prince, retournant en Italie, fut arrêté et enfermé à Vienne; il y disparut ainsi que ses enfans. Tous les historiens se taisent sur l'époque et le genre de leur mort, et la mémoire de Pépin ne fut jamais peut-être plus gravement accusée que par ce silence.

Le roi, cédant à la volonté nationale, envoya des ambassadeurs en Lombardie. Astol-

plie, comptant trop sur la répugnance des leudes français pour une guerre ruineuse, reçut les envoyés de Pépin avec un orgueil téméraire; il renonça bien au projet de réunir Rome à ses États, mais il ne voulut point se dessaisir de ses conquêtes dans l'exarchat. Ses refus et ses menaces irritèrent la fierté des Français; entraînés par les invitations du roi et par les exhortations du pape, ils déclarèrent unanimement la guerre et prirent les armes.

Pépin surprit les Lombards par sa rapidité, franchit les Alpes mal gardées, remporta une brillante victoire sur les troupes d'Astolphe, le poursuivit et l'assiégea dans Pavie.

Le roi lombard, aussi faible dans les revers que présomptueux dans la prospérité, demanda la paix, l'obtint, donna des ôtages, et promit l'entière cession de l'exarchat et de la Pentapole, dont il livra dans le même instant une seule ville, Narni.

Donation au pape. Ce fut à cette époque * que Pépin fit au pape la donation formelle, non de la souveraineté, comme le prétendent les ultramontains, mais des revenus de l'exarchat; cette donation fut le premier titre de la puissance temporelle des papes. La fausseté d'une dona-

* 755.

tion attribuée au grand Constantin est aujourd'hui démontrée, malgré les lettres du pape Adrien, qui la citait sans la prouver.

Étienne fut reconduit à Rome par un corps de troupes françaises. Pépin vainqueur rentra en France. Dès qu'Astolphe vit le péril éloigné, il reprit son audace, viola ses promesses, rompit le traité, rassembla ses troupes, investit Rome et somma les habitans de lui livrer le pape. Les Romains, soutenus par un corps de guerriers français que commandait Jérôme, fils naturel de Charles-Martel, opposèrent aux menaces et aux armes des Lombards un refus opiniâtre et une vigoureuse résistance.

Le pape ne montra pas le même courage : effrayé, consterné, il implora le secours de Pépin et des Français avec une telle agitation et un tel trouble, que dans ses lettres il donnait les titres de *roi* et de *patrice* non-seulement au monarque et à ses fils, mais aux évêques, aux abbés, aux prêtres, aux moines, aux ducs, aux comtes et à tous les chefs de l'armée française. (Daniel.)

Un abbé romain, Garnier, et le comte Homaric, trompant la vigilance de l'ennemi, trouvèrent le moyen de s'échapper, de s'embarquer et de porter en France les dépêches d'Étienne. Ces lettres, dignes du siècle, pré- Ses lettres.

sentent l'étonnant contraste de la frayeur humble qui supplie, de l'orgueil audacieux qui menace, et de la fraude pieuse d'un pontife tremblant sur la terre, en même temps qu'il veut faire trembler les rois au nom d'un apôtre qu'il fait parler.

« Ce que vous avez promis de donner à » saint Pierre, disait-il à Pépin, vous devez » le lui livrer. Considérez quel créancier re» doutable vous presse : c'est saint Pierre, le » portier des cieux, le prince des apôtres. » Hâtez-vous donc de réaliser vos promesses » et d'acquitter votre dette, si vous ne voulez » être condamné dans la vie future à des lar» mes éternelles. Apprenez que l'acte de votre » donation a été reçu par le prince des apôtres » qui le tient fortement dans sa main ; il faut » donc que vous en remplissiez scrupuleuse» ment les conditions ; sinon il s'élèvera con» tre vous au jugement dernier, lorsque le juge » suprême viendra, au travers des feux, ju» ger les vivans et les morts et le siècle. »

Une autre lettre était adressée à tous les Français au nom du saint apôtre. Étienne prétendait l'avoir reçue de saint Pierre, qui parlait aux Francs en ces termes : « C'est moi» même, Pierre, l'apôtre de Dieu, qui vous » parle ; je vous regarde comme mes fils adop-

» tifs. En écoutant ces paroles que je vous » adresse, croyez-les, comme si je paraissais » à vos yeux vivant et revêtu de ma propre » chair. Je vous dirai plus : Notre-Dame, la » mère de Dieu, Marie toujours vierge, joint » ses sollicitations, ses protestations, ses admo- » nestations et ses ordres aux nôtres. Enfin les » trônes et les dominations, toute l'armée de » la milice céleste, les martyrs, les confes- » seurs du Christ, et tous ceux qui plaisent à » Dieu, s'unissent à nous pour vous exhorter » à nous secourir, et pour vous conjurer avec » ferveur d'avoir pitié de cette ville de Rome » que Nôtre Seigneur nous a confiée, ainsi » que de ses brebis qui y demeurent, et de sa » sainte Église que Dieu lui-même vous re- » commande. » Après ce préambule, saint Pierre, implorant le secours des Français contre les Lombards, les presse de combattre cette race impie. « Sinon, dit-il, vos corps et vos » âmes seront tourmentés dans les feux inex- » tinguibles de l'enfer par le diable et par ses » anges pestilentiels. »

Le savant historien de l'Église, l'abbé Fleury, porte un jugement sévère, mais juste, sur ces lettres du pape; « où l'Église, dit-il, signifie » non l'assemblée des fidèles, mais les biens » temporels consacrés à Dieu; dans lesquelles

» par les brebis de Jésus-Christ on entend les » corps, et non pas les âmes; où l'on voit les » promesses temporelles de l'ancienne loi mê» lées avec les spirituelles de l'Évangile, et les » motifs les plus saints de la religion employés » pour une affaire d'État. » Il est certain que les papes commirent alors la même erreur que les juifs, en établissant le règne temporel du Messie et de son représentant sur la terre.

Pépin reçut à peu près dans le même temps une ambassade de l'empereur des Grecs qui le remerciait de ses efforts contre les Lombards, et le priait de lui rendre l'exarchat après l'avoir conquis. Le roi répondit à l'empereur qu'il ne lui devait aucun remerciment, puisqu'il n'avait entrepris que pour saint Pierre une guerre dont l'Église retirerait le profit, et la France l'honneur.

Crédulité de Pépin.

On ne sait si le roi et les Français crurent sincèrement que saint Pierre leur avait écrit; la superstition et l'ignorance rendent tout probable. Deux anecdotes suffiront pour prouver la crédulité de Pépin. Il avait voulu jouir de la terre d'Anisiac, appartenant autrefois à l'évêque de Loudun, mais que le pape lui avait cédée. Une nuit, saint Remy apparut au roi, lui reprocha son usurpation d'un bien ecclésiastique, et le frappa si rudement avec sa

discipline qu'il en eut la fièvre, dont il ne guérit qu'après avoir restitué la terre à l'évêque. (Ce fait est rapporté dans les *Annales* de Baronius.)

La translation des reliques était alors une grande solennité. Pépin assista, en habits royaux, au transport de celles de saint Autremont, et dansa devant elles, ainsi que l'avait fait David lorsqu'il précédait l'arche sainte. Mais les reliques du saint refusèrent de se laisser soulever par les moines jusqu'à ce que le roi leur eût promis le don de la terre de Palaiseau. Tels étaient alors les artifices des prêtres et la crédulité des peuples et des rois.

Les Français, entraînés dans ce temps par un zèle pieux ou excités par l'honneur, apprirent avec indignation le parjure d'Astolphe, et repassèrent promptement les Alpes. Pépin culbuta les troupes qui défendaient les gorges des montagnes, et contraignit encore le roi des Lombards à se renfermer dans Pavie.

Après un long siége, Astolphe, perdant tout espoir de résistance, se soumit, se reconnut vassal de la France, lui paya un tribut annuel de *douze mille sous d'or*, et rendit au Saint-Siége l'exarchat et la Pentapole. En 756, l'abbé Fulrade, envoyé du roi de France, porta au pape le traité conclu avec les Lombards, et

Traité avec les Lombards.

déposa sur le tombeau des apôtres l'acte de donation signé par Pépin, ainsi que les clefs de vingt-deux villes dont le monarque français se réservait la souveraineté.

Sévères décrets d'un concile.

Ces triomphes éclatans, ces victoires répétées assurèrent au roi le dévouement du clergé, la soumission des grands, l'admiration des peuples et cette confiance du soldat qui centuple la force des armées. Certain désormais d'une autorité affermie par la gloire, le roi crut pouvoir mettre un frein aux désordres d'un clergé dont il venait de servir si utilement la cause. Il rassembla à Vernon un concile dans lequel on rendit de sévères décrets contre la licence des abbés et des abbesses. Les métropolitains y furent investis du pouvoir de les réformer et de les déposer en cas de résistance. Enfin, dans le dessein d'éviter tout relâchement de la discipline ecclésiastique, un réglement ordonna la tenue de deux synodes par an, en automne et au printemps; ils devaient se réunir aux mêmes époques que les assemblées nationales.

La France jouit alors de quelque repos. Astolphe, deux fois vaincu, renonçait à l'espoir des conquêtes. L'empereur grec, dépouillé de ses possessions, exhalait son ressentiment plutôt en plaintes qu'en menaces; il cherchait de

tous côtés des alliances, et n'éprouvait partout que des refus.

Pépin convoqua un parlement à Compiègne*; il y reçut l'hommage de Tassillon, duc de Bavière, momentanément soumis et fidèle par crainte. On y vit arriver une ambassade de l'empereur Constantin, qui envoyait au roi de riches présens, et entre autres un orgue, le premier qu'on ait vu en France; le roi le donna à l'église de Compiègne.

Parlement à Compiègne.

Premier orgue en France.

Les ambassadeurs grecs n'obtinrent d'autre satisfaction, pour les réclamations de leur souverain, que des réponses vagues et qu'un accueil courtois : le spectacle des fêtes militaires d'une cour belliqueuse ne leur laissa nul espoir de recouvrer par la finesse ce que la force leur avait enlevé.

L'Occident était alors affligé d'un fléau contre lequel on ne trouva pendant plusieurs siècles aucun remède, et qui depuis heureusement disparut : c'était la lèpre. Le synode de Compiègne permit, par un réglement, le divorce aux époux dont l'un serait attaqué de ce mal contagieux.

Divorce permis.

La paix dont jouissait la France fut quelque temps prolongée par des troubles qui s'élevèrent en Italie. Astolphe mourut d'une chute de

Guerre civile en Italie.

* 757.

cheval. Rachis, autrefois prince, et depuis moine, ennuyé de sa retraite comme il s'était précédemment dégoûté du monde, sortit du cloître, et, appuyé par un parti nombreux, voulut remonter sur le trône; mais le sceptre lui fut disputé par Didier, guerrier adroit et ambitieux; celui-ci sut, par des promesses de soumission à la France et au Saint-Siége, se concilier la protection du pape et de Pépin. La guerre civile des Lombards se termina promptement; après quelques combats, Rachis, vaincu et abandonné, fut contraint de rentrer dans son monastère, et Didier demeura possesseur tranquille du sceptre de Lombardie.

Mort du pape et élection de son frère Paul.

A la même époque le pape Étienne mourut, et les Romains élurent son frère Paul pour lui succéder. Le nouveau pape envoya des ambassadeurs à Pépin; ils étaient chargés d'assurer le roi de sa fidélité, et de lui porter, comme un présent rare dans ce siècle, plusieurs livres, entre autres la *Dialectique* d'Aristote.

Troubles en Espagne.

L'Espagne ressentait alors la secousse d'une révolution qui venait d'éclater dans l'Orient. Les musulmans, que leur union avait rendus vainqueurs de tant de peuples dans les trois parties du monde alors connu, s'étaient divi-

sés en factions, et laissaient quelque repos aux empereurs d'Orient. Après un grand nombre de combats opiniâtres, la dynastie des Ommiades, vaincue, céda le califat à celle des Abbassides. Abdérame, dernier descendant de la race détrônée, chercha son salut dans la fuite, et se réfugia en Espagne avec un parti nombreux qui lui était resté fidèle. Il y fonda le royaume de Cordoue, dont les princes, indépendans des califes, prirent le titre d'*émir el moumenym*; mot arabe dont les Francs firent, en l'altérant, celui de *miramolin*. Une grande partie des Sarrasins d'Espagne, embrassant la cause des Abbassides, ne voulut point reconnaître l'autorité du commandeur des croyans de Cordoue. Ces dissensions favorisèrent les armes d'Alphonse, qui rétablit en Asturie, en Galice et dans le royaume de Léon, la puissance des Visigoths.

Expulsion des Arabes du midi de la France.

Pépin profita aussi de ces troubles pour chasser totalement les Arabes du midi de la France, et pour s'assurer, même en Espagne, la souveraineté de quelques villes dont plusieurs chefs sarrasins consentaient à lui faire hommage.

Soulèvement des Saxons et des Esclavons.

Les seuls peuples qui osèrent alors résister au roi des Français furent les Saxons et les Esclavons; irrités de voir la Gaule et le Rhin mieux défendus contre leurs invasions par les

Francs qu'ils ne l'avaient jamais été par les Romains, las de voir leurs passions belliqueuses réprimées, et impatiens du joug qu'on leur imposait, ils prirent tous les armes.

Leur défaite. Pépin, instruit de leur soulèvement, prévint leur attaque par cette rapidité qui fit la gloire et la fortune de sa famille; il les combattit, les défit et les contraignit à demander la paix. Les Saxons promirent de payer le tribut accoutumé; le roi des Esclavons fit plus, il se reconnut vassal du roi des Français.

Guerre avec Gaiffre, duc d'Aquitaine. Une guerre plus longue et plus difficile remplit la fin du règne de Pépin, et exerça pendant huit ans son infatigable courage. Gaiffre, duc d'Aquitaine, jaloux de sa gloire et ennemi irréconciliable de sa race, crut pouvoir profiter de l'éloignement de l'armée française et de son expédition en Saxe, pour venger les affronts de sa famille, et pour replacer sur le trône la dynastie de Clovis. Excité secrètement à cette entreprise par le nouveau roi des Lombards, dont il attendait une puissante diversion, animé par Tassillon qui venait d'épouser Luitbergé, fille de Didier, et qui ne cherchait qu'une occasion propice pour rompre des sermens forcés, soutenu ouvertement par les comtes d'Auvergne, de Limousin, d'Anjou, de Berri, et espérant peut-être trou-

ver des partisans chez les Neustriens, dont la vieille jalousie supportait avec peine la domination austrasienne, il passa la Loire à la tête d'une nombreuse armée, et ravagea la Bourgogne.

Pépin, à la vue de cet orage formidable, convoque à Duren, près de Juliers, tous les Francs qui lui étaient fidèles; ils lui jurent unanimement de soutenir sa couronne ou de périr. Le roi se met à leur tête, les passe en revue à Troyes, et court avec confiance contre ses ennemis; mais, au moment de combattre, Tassillon et les Bavarois l'abandonnent et retournent en Germanie. Cette défection arrête le monarque et le force de changer ses plans : avant de combattre un ennemi, il veut punir un rebelle, et dirige ses drapeaux sur le Rhin. Tassillon, surpris, s'effraie; il implore la clémence du roi, se soumet, et par l'entremise du pape obtient sa grâce.

Pépin, ne pouvant plus alors rien craindre de l'Allemagne, marche contre Gaiffre, entre dans ses États, où, par d'affreuses dévastations, il se venge des dégâts commis dans la Bourgogne par les Aquitains. Le récit d'une si étrange guerre serait fastidieux. Pendant plusieurs années chacun de ces princes, loin de chercher à livrer bataille, ne songeait qu'à

ruiner le pays ennemi; ainsi dès deux côtés ce ne fut long-temps qu'une scène de pillage et de ravages réciproques.

Gaiffre se lassa le premier de ce genre de lutte : rentré dans ses provinces, il rasa les fortifications de ses villes, tint la campagne et harcela long-temps Pépin par une guerre de postes; mais enfin, se voyant de plus en plus pressé, il tenta le sort d'une bataille et succomba *.

A toutes les époques, comme au temps de César et même de nos jours, les peuples de la Flandre, de la Bourgogne, de la Franche-Comté et des rives du Rhin, se sont montrés plus belliqueux que les habitans de l'ouest, du centre et du midi de la France. Tous furent et sont également braves; mais les contrées orientales, animées constamment de l'ancien esprit des Francs, et passionnées pour la guerre, parurent toujours une pépinière inépuisable de soldats.

Réunion de l'Aquitaine à la France, à la mort de ce duc.

Gaiffre, vaincu, proposa au roi de lui rendre hommage; il ne fut point écouté. Pépin s'empara rapidement de Toulouse et d'Albi. L'oncle de Gaiffre, Remistain, duc de Gascogne, feignit de se soumettre, se révolta de nouveau, fut pris et pendu. Enfin Gaiffre,

* 756.

hasardant un dernier effort, éprouva une défaite complète, prit la fuite et fut assassiné par ses propres soldats; sa mort soumit à Pépin toute l'Aquitaine, qui fut ainsi réunie à la France.

Pendant la durée de cette guerre, Didier, sous prétexte de quelques légers différends avec les ducs de Spolette et de Bénévent, avait repris les armes et menaçait Rome. Le pape avertit Pépin de se méfier des protestations pacifiques du roi des Lombards, et l'informa de ses liaisons secrètes avec l'empereur des Grecs, qui lui promettait une flotte et une armée. Quelques menaces, appuyées de préparatifs militaires, suffirent à Pépin pour effrayer ce timide ennemi.

Didier retira ses troupes, et l'empereur d'Orient demanda au roi la main de la princesse Gizelle pour son fils Léon; mais Pépin ne voulut point contracter ce lien avec un prince excommunié par l'Église. Gizelle, conformément à son ordre, refusa cette couronne, et depuis prit le voile à Chelles.

Ce fut à cette époque que se tint à Gentilly un synode d'évêques, dans lequel les prélats grecs, venus d'Orient avec l'intention apparente de terminer la querelle du culte des images, l'aigrirent encore et la rendirent incon- Synode à Gentilly.

ciliable, en élevant de nouvelles questions et de nouvelles difficultés sur *la procession du Saint-Esprit*, prétexte d'un schisme dont la rivalité de Rome et de Byzance, et la jalousie des patriarches contre les papes, furent les causes réelles.

Politique des papes.

Le roi entretenait une correspondance suivie avec les papes, dont les lettres sont les monumens historiques les plus curieux et les plus importans de cette époque : on y voit combien l'ambition temporelle de ces pontifes les éloignait de la morale pure et simple de l'Évangile; ils jugeaient les hommes, et surtout les princes, non par leur conduite innocente ou criminelle, mais par leurs propres intérêts ; lorsqu'ils étaient mécontens et inquiets des vues de Didier, ils le représentaient à Pépin comme *un prince cruel et souillé de tous les vices*; mais, dès que les protestations pacifiques de ce roi les rassuraient, ils n'en parlaient plus qu'en l'appelant *leur fils chéri*, et le traitaient d'*excellent roi, humblement soumis au prince des apôtres.*

Le pontificat de Paul dura peu, et sa mort excita dans Rome de violens troubles, dans lesquels Pépin, trop occupé alors de la guerre d'Aquitaine, ne put intervenir. Deux factions se disputaient la chaire pontificale : l'une était dirigée par les partisans de l'indépendance ro-

maine, l'autre par des hommes dévoués au roi des Lombards.

Toton, duc de Népi, chef des Romains, dominant les suffrages par les armes, força le peuple à élire pour pape son frère Constantin, quoiqu'il ne fût pas encore dans les ordres *. Ce nouveau pontife reçut d'abord les hommages du clergé intimidé, et écrivit à Pépin pour solliciter sa protection ; mais il jouit peu de temps d'une tiare plutôt arrachée que donnée. Le duc de Spolette, excité par Didier, marcha contre Rome et s'en empara ; Toton périt dans le combat. Le peuple, se soulevant avec fureur contre un pontife aux pieds duquel il s'était la veille prosterné, le déposa, l'outragea, l'enchaîna, lui creva les yeux, et choisit pour lui succéder un Romain, Étienne IV.

Le clergé rassemblé confirma ce choix ; et, loin de désapprouver les violences populaires, il les légalisa. On vit alors les évêques en concile, avant de condamner Constantin et même de l'entendre, se jeter sur lui et l'accabler d'insultes et de coups, sans pitié pour un vieillard mutilé, et sans respect pour leur propre dignité.

Étienne, à peine installé, envoya un cha-

* 767.

moine en France pour informer Pépin de son élévation; mais Sergius, son député, trouva le roi dans le tombeau.

Mort de Pepin.

Pépin, attaqué à Saintes d'une hydropisie, chercha sans succès, à Tours, un remède à ses maux, au pied de la tombe de saint Martin; transporté ensuite à Saint-Denis, il y implora vainement l'intercession de cet apôtre; enfin, perdant tout espoir de guérison, il partagea ses États entre ses deux fils, avec le consentement des grands, et mourut le 24 septembre 768, après avoir gouverné la France vingt-sept ans. La mort le frappa la seizième année de son règne; il fut enterré, suivant son vœu, à la porte de l'église de Saint-Denis, et le visage tourné contre terre pour expier, dit l'abbé Suger, l'usurpation de Charles-Martel sur l'Église; il oubliait probablement celle du trône.

Pépin laissa deux fils qui lui succédèrent, Charles et Carloman; un troisième, Pépin, était mort enfant; le dernier, Gilles, avait pris l'habit de moine.

Deux de ses filles, Adélaïde et Rotade, vécurent peu; Gizelle fut religieuse à Chelles; quelques chroniques lui donnent encore deux filles: Berthe, mariée à Milon, comte d'Angers, père du fameux Roland; et Chiltrude, mère d'Ogier le Danois.

Pépin, usurpateur sans violence, guerrier vaillant, capitaine rapide, administrateur sage, politique habile et fin, triompha de l'attachement des Français à leur ancienne dynastie, de la fierté des grands, de l'esprit indépendant des princes tributaires et des armes de tous les ennemis de la France. Il sut adroitement se servir de l'ambition des papes pour seconder la sienne; et peut-être il eût paru le plus grand de nos rois, si le sort, qui dispose des renommées, ne l'eût placé entre un père et un fils dont l'éclat fit pâlir le sien.

Trop de crimes politiques, dont Charles-Martel ne fut jamais souillé, ternissent la gloire de Pépin : on lui reproche justement la mort de son cousin Théodoald, de ses frères Carloman et Griffon, celle de ses neveux, le supplice du duc de Gascogne, vaincu et captif, et la dégradation de son roi; mais comme il accrut la fortune et la puissance du clergé, il fut absous, béni, sacré, tandis que Charles-Martel, libérateur de la France et exempt de crimes, se vit condamné aux feux éternels par le clergé, qu'il avait forcé à subvenir aux frais d'une guerre entreprise contre les musulmans pour la délivrance de sa patrie et de l'Église.

La postérité fut plus juste, elle immortalisa ce héros; tandis qu'en reconnaissant l'habileté

de Pépin, de ce nouveau Philippe, qui fonda les bases de la grandeur d'un nouvel Alexandre, elle ne grava sur son tombeau que cette simple inscription : *Ci-gît Pépin, père de Charlemagne.*

CHAPITRE II.

CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE; CARLOMAN, ROI D'AUSTRASIE.

(768.)

Les Francs avant Charlemagne. — Changemens à son avénement. — Son origine. — Impressions qu'il reçoit dans sa jeunesse. — Partage de la France. — Soulèvement des Aquitains. — Leur soumission. — Propositions de Didier à Charlemagne. — Opposition du pape à ce sujet. — Mariage et répudiation d'Hermengarde. — Nouveaux troubles en Italie. — Mort de Carloman.

Les Francs avant Charlemagne.

Les Francs, sous la conduite de Clovis, de Charles-Martel et des deux Pépin, étaient devenus par leur vaillance, par leurs conquêtes, et malheureusement par leur férocité, les plus renommés des peuples barbares, et les plus puissans héritiers du colosse romain tombé sous leurs coups. Cependant, malgré l'accroissement de leur puissance et l'éclat de leurs armes, ignorans, superstitieux, cruels, oppresseurs des peuples conquis, ils n'offraient aux regards du monde que le tableau d'un immense camp de sauvages, dressés à la tactique des derniers temps de Rome, et seulement

un peu supérieurs en discipline aux Sarrasins, aux Huns, aux Lombards et aux Saxons, leurs ennemis.

Plongés, comme le reste de l'Europe, dans d'épaisses ténèbres, obéissant plus au glaive qu'au sceptre, et aux torches du fanatisme qu'aux lumières de la religion, rien ne semblait pouvoir les faire sortir de cet état de barbarie dans lequel était tombé le monde romain.

Changemens à son avénement. Soudain un grand homme paraît à leur tête. Tout change, tout s'éclaire; Charles rajeunit la civilisation, rétablit l'ordre social, renoue les liens de la politique entre tous les peuples de l'univers, fait renaître la justice, l'ordre, les sciences et les lettres, triomphe par les armes, règne par les lois, et fonde un nouvel empire d'Occident.

Semblable au soleil après un long orage, il jette au milieu d'une nuit profonde une immense clarté. « Seul, dit un savant anglais, » M. Hallam, Charles s'élève comme un fanal » sur une plage désolée, comme un roc au » sein du vaste Océan; son sceptre était l'arc » d'Ulysse, qu'un bras plus faible ne pouvait » tendre. »

Son origine. Il paraît prouvé que Charles descendait de Clovis par les femmes : une fille de Clotaire III

épousa un Franc distingué parmi les leudes, et nommé Ansbert, père d'Arnoul, qui devint maire du palais. La nation le respecta comme un ministre ferme et sage; l'Église le plaça au nombre des saints. Son fils Andégise hérita de sa charge, et donna le jour à Pépin d'Héristal, bisaïeul de Charlemagne.

On croit communément que Charles naquit à Ingelheim en 742; mais les Français alors étaient si peu instruits des événemens qui devaient le plus les intéresser, ils se trouvaient à tel point dépourvus de lumières et d'historiens, qu'on n'a jamais pu constater ni l'époque précise ni le lieu de la naissance du plus illustre de leurs monarques, de celui dont la grandeur parut si inséparable de sa personne, que la voix de son siècle, confirmée par celle de la postérité, a constamment réuni les mots *Charles* et *grand* pour en composer un seul nom, le nom de *Charlemagne*.

Plusieurs villes des deux rives du Rhin se disputent encore l'honneur d'avoir possédé son berceau. Eginard, son secrétaire, son ami, son chancelier, avoue qu'on n'a rien pu savoir de l'enfance de Charles, et qu'on tenterait de vains efforts pour en connaître quelques détails.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'il avait à peu

près huit ans quand Pépin, son père, fut couronné par saint Boniface, et douze lorsqu'il fut sacré par le pape Étienne IV.

Impressions qu'il reçoit dans sa jeunesse.

La vénération avec laquelle on reçut le pape, la puissance de la religion sur les esprits, la pompe des solennités religieuses et des deux couronnemens de son père, furent, ainsi que les jeux militaires et les combats, les premiers objets qui frappèrent sa jeune imagination. Le caractère dépend presque toujours des premières impressions de l'âme : aussi deux sentimens dominèrent celle de Charles ; l'amour de la gloire et la piété devinrent les mobiles de toutes ses actions, et il ne veilla, ne travailla, ne s'arma, ne parcourut le monde, en combattant, que pour étendre et illustrer la France et l'Église.

Une erreur commune reproche à Pépin et à Charles la superstition et l'humeur belliqueuse qui coûtèrent alors aux peuples tant d'or et tant de sang ; mais ces deux princes n'auraient pas dominé leur siècle, s'ils s'étaient montrés totalement étrangers à son esprit ; on ne peut diriger ni modérer le mouvement qu'on ne suit pas, et les grands hommes de tous les pays et de tous les temps n'atteignirent la gloire et la puissance qu'en marchant les premiers dans les routes tracées par les passions de leur épo-

que : ce n'est pas en remontant les torrens qu'on les franchit ; les rois vulgaires succombent en voulant lutter contre l'opinion publique ; c'est par elle que le génie s'élève, règne et commande.

Le testament de Pépin ne fut exécuté qu'en partie. Ses fils rassemblèrent un parlement, dans lequel ils arrêtèrent entre eux, et avec le consentement du peuple, un nouveau partage de la France. On ne sait pas exactement comment ils le réglèrent. Partage de la France.

Frédégaire et Éginard ne s'accordent pas sur ce point ; mais la prompte mort de Carloman rend à cet égard le doute peu important et les recherches inutiles.

Charles fut couronné à Noyon, Carloman à Soissons ; ces fréquens couronnemens prouvaient l'inquiétude d'une puissance nouvelle. Ce qui paraît le plus probable, c'est que Carloman posséda l'Austrasie, et Charles la Neustrie avec la Bourgogne ; le premier se montra mécontent du lot qui lui était échu, et la mésintelligence des deux frères fit renaître les espérances de leurs ennemis.

Les Aquitains ne pouvaient s'accoutumer à devenir français ; ils étaient toujours goths et romains. Un de leurs princes, Hunold, père du dernier duc Gaiffre, avait depuis long- Soulèvement des Aquitains.

temps quitté la pourpre pour le froc; mais il ne put se dépouiller dans la solitude des souvenirs de sa grandeur, ni de sa haine contre une famille dont les armes venaient de renverser la race de Clovis, et de porter dans son pays le fer et la flamme. Instruit au fond de sa retraite de la disposition des esprits, il sortit de son monastère, remonta sur le trône et excita ses peuples à reprendre les armes.

Leur soumission.

Charles, ne lui laissant pas le temps d'organiser ses forces, marcha rapidement contre les Aquitains, sans s'effrayer de la défection de son frère Carloman, qui refusa de se joindre à lui. Les troupes de Hunold, étonnées par la promptitude de cette invasion, au moment où elles croyaient les Francs livrés à des discordes intestines, n'opposèrent qu'une faible résistance, se dispersèrent, se soumirent et abandonnèrent leur chef, qui, livré par son neveu Loup, duc de Gascogne, tomba dans les fers.

Hunold, peu de temps après, s'échappa de sa prison, et se réfugia chez Didier, roi des Lombards, dont la cour fut dès-lors l'asile de tous les ennemis de Charles.

Le roi des Francs, dans le dessein de contenir l'esprit turbulent des Aquitains, construisit sur la Dordogne un fort nommé alors *Castellum franciscum*, et depuis *Fronsac*.

La prompte défaite des Aquitains inspira quelque respect aux étrangers ; ils virent que le jeune roi des Francs porterait glorieusement la redoutable épée de Charles-Martel, et le roi des Lombards lui-même, craignant ses armes, rechercha d'abord son amitié ; il lui demanda la main de Gizelle sa sœur pour son fils Adalgise, et le pria de partager son trône avec sa fille Hermengarde ou Désiderade. Propositions de Didier à Charlemagne.

La reine Berthe, mère de Charlemagne, appuya vivement les propositions du roi de Lombardie. La paix était l'unique objet de ses vœux : ne pouvant encore mesurer le vaste génie de son fils, elle craignait à la fois son ardeur impétueuse, la jalousie de Carloman, l'inconstance des grands, le ressentiment des Aquitains, les intrigues de Tassillon, la haine des Saxons et la puissance des Lombards : espérant rapprocher des intérêts si opposés, calmer des passions inconciliables, et terminer par des négociations ces vieilles querelles que le fer seul pouvait décider, elle employa les restes de sa vie et de son activité à de nombreux voyages en Austrasie, en Bavière et en Italie, pour prévenir l'explosion d'une guerre dont elle ne voyait que les dangers.

Le plus grand obstacle que rencontrèrent ses démarches pacifiques vint du chef de l'Église. Opposition du pape à ce sujet.

Charles était déjà marié; il fallait rompre ses liens avec la reine Imiltrude, pour former ceux que sa mère voulait lui faire contracter avec la fille de Didier. Le pape s'opposa à ce divorce, et soutint vivement le principe de l'indissolubilité du mariage, autant par politique que par zèle pour la religion.

Ne pouvant espérer d'échapper à la domination des Lombards, s'ils n'étaient plus arrêtés par les armes du roi des Francs, il voyait sa ruine dans leur rapprochement : aussi écrivait-il à Charles, avec plus de passion que de décence : « Souvenez-vous que le pape Étienne III, mon prédécesseur, ne permit pas au roi Pépin de répudier la reine votre mère. L'alliance indigne que vous projetez avec les Lombards est un mélange impie et diabolique. Par quel aveuglement pourriez-vous consentir à souiller le sang de l'illustre race des Francs, en le mêlant à celui du peuple lombard, peuple perfide et fétide, rejeté du sein des autres nations, et qui a répandu sur la terre l'infâme plaie de la lèpre? Ce serait associer la foi à l'infidélité, et la lumière aux ténèbres. Vous devez, à l'exemple des plus illustres rois de votre pays, choisir des épouses dans la noble nation des Francs, et leur réserver exclusive-

» ment tout votre amour. Il vous est interdit
» de confondre votre sang avec le sang des
» étrangers; jamais aucun de vos parens, ni
» votre aïeul, ni votre bisaïeul, ni votre père,
» n'ont cherché de femmes dans des contrées
» étrangères à la France. Je vous conjure de
» ne pas oublier qu'au moment où l'empereur
» Constantin s'efforçait de persuader au roi
» Pépin, de glorieuse mémoire, d'accorder à
» son fils Léon la main de votre illustre sœur
» Gizelle, il répondit que vous ne pouviez
» vous unir à des femmes étrangères, ni for-
» mer un tel lien, contraire à la volonté des
» pontifes du siége apostolique. Si, malgré nos
» prières et nos avertissemens, quelqu'un de
» vous prétendait contredire sur ce point nos
» représentations et nos vœux, qu'il sache que,
» par l'autorité de monseigneur saint Pierre,
» prince des apôtres, il tombera dans les liens
» de l'anathême, se verra banni du royaume de
» Dieu, et sera condamné aux flammes éter-
» nelles du démon, avec les autres impies adon
» nés à ces pompes funestes; tandis que celui
» qui, soumis à nos exhortations, gardera et
» observera nos préceptes, sera illustré par les
» bénédictions de Dieu, et participera aux joies
» éternelles des récompenses célestes, avec tous
» les saints et tous les élus du Seigneur. »

La haine la plus violente contre les Lombards pouvait seule dicter cet étrange langage dans un moment où l'Église, dans les conciles, ne montrait, relativement au divorce, qu'une morale trop relâchée. L'abbé Vély cite à cette occasion le concile de Verberie, sans en faire connaître les décrets. Un de ces décrets déclare « qu'une femme, dont le mari a eu commerce » avec sa belle-fille, peut se remarier à un » autre, pourvu qu'elle n'ait point eu elle-» même commerce avec son mari depuis l'in-» ceste. »

Les canons d'un autre concile décident que « la femme qui a la faculté de suivre son » mari, et qui ne le suit pas, ne peut se re-» marier de son vivant, et qu'un mari ab-» sent de sa femme par nécessité, peut en » épouser une autre, pourvu qu'il se soumette » à une pénitence. »

Mariage et répudiation d'Hermengarde.

Charles, malgré l'opposition du pape, suivit le conseil de sa mère, et épousa Hermengarde. En faveur de ce mariage, Didier cessa momentanément de menacer Rome, et rendit même au pape quelques villes. Cet accord dura peu; bientôt Charles, refroidi pour cette nouvelle épouse qu'une infirmité secrète condamnait à la stérilité, la répudia et prit pour femme Hildegarde, issue d'une famille noble et dis-

tinguée chez les Suèves. Ainsi le lien éphémère formé entre Charles et Didier ne fit que rendre dans la suite leur haine plus irréconciliable.

Cette rupture donna naissance en Italie à de nouveaux troubles. Le pape Étienne, trompé par les protestations artificieuses de Didier, disgracia imprudemment deux fidèles ministres, Christophe et Sergius. Livré par cette faute aux ruses de son ennemi, il le laissa s'approcher de Rome, sous prétexte d'y rendre hommage au tombeau des saints apôtres. Enfin Didier était au moment de s'emparer de Rome par surprise; l'heure était fixée, les troupes prêtes; un nombreux parti favorisait ses vues; mais Dodon, commissaire envoyé par Carloman, répand soudain l'alarme dans la ville, fait garnir les murs, et, secondé par les courageux amis de Christophe et de Sergius, déjoue le complot des Lombards. Nouveaux troubles en Italie.

Le pape, opiniâtre dans son erreur, ne vit dans cette fidélité qu'une trahison, et dans ce grand service qu'un crime punissable; il livra ses libérateurs à ses ennemis, et abandonna Sergius et Christophe aux vengeances de Didier, qui leur fit crever les yeux. Le roi lombard, pour rassurer Étienne et pour le mieux tromper, lui promit la restitution totale de l'exarchat, d'autant plus décidé à violer sa

promesse ; qu'il croyait le pape dans sa dépendance, depuis que ce pontife s'était privé d'appui, en insultant l'envoyé des rois de France.

Mort de Carloman.

Au milieu de ces événemens, Carloman mourut, et l'Austrasie reconnut Charles pour son souverain, malgré les réclamations et les plaintes de Gerberge, veuve de Carloman, qui courut avec ses fils demander à Didier protection et vengeance.

Charles se plaignit de cette fuite, disant qu'il *n'avait point mérité d'être craint par sa propre famille*. Cependant il s'était saisi, sans scrupule et sans réserve, de tout l'héritage de son frère. La guerre d'Aquitaine, excitée par l'espoir des troubles que pouvait causer le partage du royaume entre les fils de Pépin, fut un prétexte dont Charles se servit habilement pour triompher des préjugés, des coutumes, et pour faire sentir aux peuples la nécessité de fonder leur force sur leur union et de rester soumis à un seul roi : sa conduite, dans cette circonstance, eût été aussi morale que politique, s'il eût donné à ses neveux, non des couronnes, mais des terres en apanages.

CHAPITRE III.

SUITE DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

(772.)

État de l'Europe à l'avénement de Charlemagne. — Résidence royale à Aix-la-Chapelle. — Origine des Saxons. — Leurs dieux. — Leur division en nations, en tribus et en classes. — Projet de Charlemagne sur ce peuple. — Récit d'Éginard à ce sujet. — Soulèvement des Saxons. — Bataille du Torrent. — Défaite et soumission des Saxons. — Destruction de leur idole. — Querelle du pape et de Didier, roi de Lombardie. — Intervention de Charles. — Ses propositions à Didier. — Refus de ce dernier. — Sa retraite dans Pavie. — Blocus de Vérone et de Pavie. — Succès de Charles. — Son entrée triomphale dans Rome. — Serment de Charles et du pape. — Donation confirmée au Saint-Siége. — Capitulation de Didier après la mort d'Hunold. — Sa mort dans un cloître. — Fuite de son fils Adalgise à Constantinople. — Conquête de la Lombardie. — Révolte des Saxons fomentée par Witikind. — — Marche de Charles contre eux. — Ses premiers succès. — Désastre dans le camp français. — Victoire de Charles. — Ligue excitée par Adalgise. — Rupture de cette ligue à l'arrivée de Charles. — Exil et mort de l'historien Paul Diacre. — Rapidité des conquêtes de Charles. — Convocation du champ-de-mai. — Guerre en Espagne contre les Sarrasins. — Victoire de Charles. — Massacre à Roncevaux. — Punition de Loup, duc de Gascogne. — Gouvernement de l'Aquitaine. — Nouvelle révolte de Witikind. — Déroute des Saxons. — Vengeance de Charlemagne.

Le vaste État dont la fortune avait rendu Charles le seul monarque, contenait alors la État de l'Europe à l'avénement de Charlemagne.

France actuelle et une partie de l'Allemagne ; ses bornes étaient, au nord, la mer Baltique, les Frisons et les Saxons, c'est-à-dire les Provinces-Unies, la Westphalie et la Basse-Saxe ; à l'orient, les Thuringiens depuis la Fulde jusqu'à la Saale, les Bavarois possédant ce qu'on appelle aujourd'hui la Bavière, Saltzbourg et la plus grande partie de l'Autriche; au midi, les Alpes, la Méditerranée et les Pyrénées; à l'ouest, l'Océan et la Bretagne.

Les Thuringiens et les Frisons reconnaissaient la suzeraineté de Charles, et recevaient des comtes français, nommés par lui pour les gouverner. Son père avait forcé les Saxons à payer un tribut à la France. Le duc de Bavière se reconnaissait vassal du roi des Francs, et lui rendait hommage. Les Sarrasins occupaient les trois quarts de l'Espagne. L'Italie, partagée entre le pape, les Lombards et l'empereur des Grecs, offrait plus à la France un objet d'ambition que d'inquiétude. Les Anglo-Saxons, sortis des contrées septentrionales de la Germanie, avaient conquis la Grande-Bretagne, et ce pays, divisé en plusieurs petits royaumes, était trop agité par ses troubles intérieurs pour exercer au dehors aucune influence.

A l'autre extrémité de l'Europe, on voyait

les Slaves étendre progressivement leurs conquêtes le long des deux rives de l'Oder. Les Huns ou Avares, tantôt ennemis, tantôt alliés de l'empereur des Grecs, étaient restés maîtres de la Hongrie.

Tel était le tableau de l'Europe à l'époque où Charlemagne monta sur le trône. Les plus redoutables et les plus opiniâtres de ses ennemis furent les Saxons, dont les tribus sauvages, guerrières et turbulentes, par leur nombreuse population, leur courage indompté, leur opiniâtre persévérance et la férocité de leurs mœurs, menaçaient incessamment la Gaule d'une invasion pareille à celle qui dans le cinquième siècle, sous le règne d'Honorius, l'avait inondée de sang et couverte de ruines.

Résidence royale à Aix-la-Chapelle.

Charles vit promptement que là se trouvait le plus grand péril dont il eût à se garantir, et que c'était de ce côté qu'il fallait tourner sa prévoyance et diriger toutes ses forces. Ce fut sans doute par ce motif, mal aperçu de la plupart des historiens, que, loin d'établir sa capitale à Paris, à Tours, à Milan ou à Rome, il fit d'Aix-la-Chapelle sa résidence ordinaire : la pusillanimité ne voit son repos que dans l'éloignement du danger; le génie et la force ne trouvent leur poste de sûreté que dans le voisinage du péril, et ils ne le repoussent

qu'en se tenant toujours à portée de le prévenir et de combattre.

On peut juger de la gravité de ce péril par les longs efforts que dut faire un roi si belliqueux pour en triompher. Cette lutte sanglante dura trente-trois années. Il vainquit presque toujours ses sauvages rivaux, se crut trop souvent forcé d'imiter leur férocité, et ne parvint à les subjuguer qu'en transplantant une partie de leur population et en égorgeant l'autre.

Ce fut une guerre d'extermination : ailleurs, Charles s'armait pour la gloire; là, il combattait pour l'existence de la France et pour la sienne. La France et la Saxe furent la Rome et la Carthage de ce siècle de barbarie; mais l'Annibal des Saxons, Witikind, se montra moins ferme dans ses derniers revers que l'Africain, et Charles ne fut inférieur aux Scipions qu'en tempérance et en humanité.

Origine des Saxons. L'origine des peuples saxons resta toujours inconnue aux Romains; on croit que, postérieurement à l'époque de Tacite, ils sortirent de la Scandinavie pour s'étendre dans le nord de la Germanie. Le savant historien allemand Hegewisch remarque que leur dialecte tudesque, plus doux que celui des Francs, se rapprochait du langage danois.

Saint Jérôme, au quatrième siècle, fut le premier écrivain qui parla des Saxons. Sous Honorius, la notice des dignités de l'Empire fait mention d'un comte du rivage saxon. Sidonius parle de ces peuples comme de navigateurs intrépides et redoutés. Un poëte de Paderborn peint fortement en peu de mots le caractère barbare des Saxons : *Saxonum natura ferox et pectora dura.* Salvian les nommait *nation de fer.* Le poëte Fortunat les représente comme un peuple âpre, vivant à la manière des animaux féroces.

Leurs principaux dieux étaient Vodin et Fridga : ils adoraient le premier sous la figure d'un vieillard monté sur un poisson, et tenant dans ses mains une urne et une roue ; et Fridga sous les traits d'une femme nue, portant un flambeau ardent sur la poitrine ; sa main droite tenait un globe, et sa gauche trois pommes d'or. Ils appelaient aussi Vodin Hermann, et sa statue Irmensul. D'autres prétendent que Thaut, Theut ou Thoron était pour eux le dieu suprême. Leurs dieux.

Au temps de Charlemagne, ces peuples étaient divisés en plusieurs nations : les Ostphaliens s'étendaient sur la rive droite du Wéser; les Westphaliens possédaient les contrées voisines du Rhin ; au centre se trouvaient les Angriva- Leur division en nations, en tribus et en classes.

riens, dont une partie habitait les bords de la mer; les rives septentrionale et méridionale de l'Elbe étaient occupées par les Nort-Elbains et par les Trans-Elbains.

Indépendamment de ces grandes divisions, la nation saxonne était partagée en une infinité de petites tribus qui se réunissaient quelquefois en diète générale pour délibérer sur les intérêts communs.

On comptait en Saxe trois classes d'habitans, les nobles, les hommes libres appelés dans leur langue *frilingi*, et les tributaires, cultivateurs ou serfs de la glèbe, nommés *liti*. La liberté, la guerre, la chasse, la piraterie, le pillage étaient leurs passions dominantes. Leurs chefs, presque sans puissance pendant la paix, n'exerçaient d'autorité qu'à la guerre; le degré de leur pouvoir se mesurait sur celui de leurs succès.

La superstition donnait sur eux aux prêtres une influence plus durable et plus étendue; ardens pour le culte de leurs belliqueuses et cruelles divinités, ils croyaient qu'elles se plaisaient au carnage, s'abreuvaient de sang, ne récompensaient que le brave, et ne punissaient que le lâche; ils pensaient donc plaire au ciel en ravageant la terre, et souvent ils n'espéraient obtenir la faveur des dieux qu'en leur immolant des victimes humaines.

Tel fut le peuple que Charlemagne, entraîné par les passions de son temps, celles des conquêtes et des conversions, voulut forcer à devenir soumis, humain et chrétien. Projet de Charlemagne sur ce peuple.

« Jamais, dit Éginard, on n'entreprit de » guerre plus longue, plus laborieuse, plus » atroce pour le peuple des Francs. Les Saxons, » ainsi que toutes les nations germaines, étaient » sanguinaires, livrés au culte des démons, et » implacables ennemis de la religion. Ils ne » regardaient point comme une action mal- » honnête de transgresser et de violer, à notre » égard, les lois divines et humaines. Récit d'Éginard à ce sujet.

» Plusieurs causes concouraient d'ailleurs » à troubler la paix entre nous : notre terri- » toire et le leur étaient presque partout con- » tigus ; dans quelques lieux seulement des » montagnes élevées et de vastes forêts les sé- » paraient ; partout ailleurs, les limites incer- » taines des champs donnaient lieu à des rixes » sanglantes, à des pillages fréquens, à de » perpétuels incendies.

» Enfin les Francs, irrités, reconnurent » qu'il ne suffisait plus de se borner à de » courtes représailles ; ils se décidèrent à faire » contre ces peuples une guerre générale et » décisive. Des deux parts elle fut entreprise » avec une égale animosité ; elle dura trente-

» trois ans, et leur causa plus de dommages
» qu'à nous. Cette guerre aurait dû finir plus
» tôt, mais leur perfidie la prolongea et la re-
» nouvela sans cesse. Il est difficile de dire
» combien de fois, vaincus et supplians, ils se
» soumirent au roi, lui donnèrent des ôtages,
» lui promirent d'obéir à ses ordres, et com-
» bien de fois ils se virent réduits à jurer d'a-
» bandonner le culte des démons pour le
» christianisme. Mais ils se montraient aussi
» prompts à rompre leurs promesses qu'à les
» faire, de sorte qu'on ne peut juger s'il était
» plus facile pour eux de se soumettre que
» de se révolter.

» Jamais, pendant ce long espace de temps,
» il ne s'écoula une année entière entre la fin
» d'une guerre et son renouvellement; mais
» leur étrange mobilité ne put triompher ni
» de la magnanimité du roi dans les succès,
» ni de sa constance dans les revers; quelques
» fatigues qu'ils lui donnassent, ils ne parvin-
» rent point à le faire renoncer à ses grands
» desseins; jamais son courage ne fléchit de-
» vant leur audace, et ne laissa leurs trahisons
» sans châtiment. Ses troupes, commandées
» tantôt par ses comtes, tantôt par lui-même,
» réprimèrent partout leurs soulèvemens; en-
» fin, après avoir mis en fuite tous ceux qui

» osaient encore lui résister, il enleva des » bords de l'Elbe dix mille de leurs plus opi- » niâtres guerriers, qui furent transplantés » avec leurs femmes et leurs enfans dans la » Gaule et dans la Germanie. Cette mesure, à » laquelle ils consentirent, termina la guerre; » ils renoncèrent au culte des démons, à leurs » coutumes barbares, embrassèrent la foi des » Francs, et ne formèrent plus avec eux qu'un » seul peuple.

» Charles ne les combattit en personne que » dans deux grandes batailles, à Dietmall » (Teutbourg) et à Offenthal; et dans ces deux » combats il les défit si complétement, que » jamais depuis ils n'osèrent plus le provo- » quer. »

Ce fut au moment où Charlemagne, peu d'accord avec son frère Carloman, avait porté ses armes en Aquitaine, que les Saxons, se livrant à de trompeuses espérances de conquêtes et au ressentiment nourri par leurs vieilles haines contre la famille des Pépins, se soulevèrent *. Leur premier acte de vengeance fut atroce : après avoir tenté de massacrer saint Libuain, qui prêchait chez eux l'Évangile, et qu'un de leurs chefs déroba à leur furie, ils égorgèrent tous ceux de leurs compatriotes Soulèvement des Saxons.

* 772.

que ce vieillard avait convertis, et brûlèrent l'église de Daventer qu'ils venaient de construire. Bientôt, refusant de payer le tribut accoutumé, ils entrèrent en armes sur le territoire des Francs, répandant partout l'incendie, le pillage, la mort et la terreur.

Charles, vainqueur de l'Aquitaine, et souverain de toute la France par la mort de son frère, convoque un parlement à Worms. Là, les Francs réunis jurent de venger leur patrie envahie, leur religion outragée et leur prince offensé. De toutes parts les comtes, les ducs, les avoués des églises amènent une foule de guerriers, doublement animés par les deux passions du temps, le fanatisme et la soif du pillage; car alors, avec deux paroles, *conversions* et *conquêtes*, on était certain de faire courir aux armes toute la nation.

Charlemagne, à leur tête, frappa l'ennemi avant de le menacer, l'effraya par sa rapidité avant de le vaincre par son courage, l'étonna, le dispersa, le chassa et le poursuivit jusqu'au lieu où se trouvait la forteresse d'Éresbourg, siége principal des forces et du culte de ces Barbares.

Bataille du Torrent. Là, les Saxons ralliés lui opposèrent une vive résistance. L'armée des Francs se vit au moment de succomber avant de combattre;

fatiguée par une longue marche, affaiblie par une ardente sécheresse, ne trouvant ni sources, ni ruisseaux, totalement épuisée par la soif, elle ne pouvait plus soutenir le poids de ses armes. Soudain un orage éclate; un torrent, la veille à sec, se remplit, se grossit et rend aux Français l'espoir et la force. Tous croient voir dans ce phénomène un miracle de la protection divine et un présage assuré de la victoire; ils se précipitent avec impétuosité sur les Barbares. Ceux-ci étaient également animés par la haine contre les Francs et par cet amour de l'indépendance qui fit souvent aussi des miracles et des prodiges.

Défaite et soumission des Saxons.

La bataille fut opiniâtre, sanglante, longtemps incertaine. Enfin la valeur, dirigée régulièrement, l'emporta sur la fougue sauvage. Les Français furent vainqueurs, et s'emparèrent d'Éresbourg, où ils plantèrent la croix sur les débris de l'idole d'*Hermann*.

Ils nommèrent cette bataille *la bataille du Torrent*: une médaille en consacra la mémoire; on y voyait un trophée en face d'un torrent, avec cette inscription: *Saxonibus ad torrentem devictis*.

Les Saxons, consternés, se soumirent, demandèrent la paix, payèrent le tribut et donnèrent des ôtages. Charles rentra triomphant

dans sa patrie, dont le calme intérieur était désormais assuré, mais qu'elle paya trop chèrement peut-être par les expéditions continues et lointaines, où les Français se virent entraînés sans relâche, pendant quarante-sept ans, par le génie infatigable de leur roi.

Destruction de leur idole.

L'idole des Saxons, renversée par Charlemagne, était, suivant les auteurs romains, celle de Mars ou de Mercure. D'autres, avec plus de raison, prétendent qu'elle représentait le héros de la Germanie, le vainqueur des Romains, Arminius, héros divinisé par la reconnaissance et par la liberté. Ce qui rend cette opinion très-probable, c'est que le nom d'Arminius n'était, suivant la coutume romaine, qu'un nom allemand altéré et latinisé : le mot tudesque est *Hermann*, homme d'armes, guerrier; comme celui d'*Irmensul* n'est qu'une corruption du mot *Hermann-saule*, colonne d'Hermann.

Le nom d'*Éresbourg* vient des mots *ehre*, honneur; *bourg*, ville; ou *berg*, montagne; c'est-à-dire ville ou montagne d'honneur.

Charles fit raser les murs d'Éresbourg, et en emporta de grandes richesses amassées, pendant plusieurs siècles, par de continuelles rapines et par de nombreuses invasions.

Querelle du pape et de Didier, roi de Lombardie.

Tandis que des triomphes si rapides et si

éclatans illustraient le nom de Charles, accroissaient son royaume et affermissaient sa puissance, le pape, tardivement éclairé sur les desseins du roi de Lombardie, implorait contre lui le secours de la France. Charles paraissait peu sensible aux plaintes du pontife, qui l'avait irrité en maltraitant les commissaires français, et qui s'était, pour ainsi dire, jeté lui-même, par son aveugle crédulité, dans la dépendance du roi de Lombardie. D'ailleurs les Francs se montraient peu disposés à entreprendre contre un prince catholique une guerre utile seulement aux intérêts temporels du Saint-Siége, et dans laquelle on ne leur offrait pour eux-mêmes aucun appât qui pût tenter leur avidité.

Sur ces entrefaites *, Étienne mourut et fut remplacé sur la chaire de Saint-Pierre par Adrien Ier, pontife habile, dont l'esprit et la fermeté surent mériter l'estime et l'amitié de Charlemagne.

Didier, jugeant mal le caractère du nouveau pape, crut pouvoir le tromper aussi facilement que son prédécesseur : lorsque Adrien le pressa de lui rendre Faenza, Ferrare, Comacchio, et de faire cesser les courses et les dégâts des Lombards dans l'exarchat, il invita le pape à une entrevue. L'ancien camérier du Saint-

* 772.

Siége, Paul Affiarte, vendu à Didier, avait formé un complot pour lui livrer le pape; mais, sa trame étant découverte, il fut arrêté et mis à mort.

Didier alors, levant le masque, substitua la force à la ruse, laissa éclater sa jalousie contre Charles, et le dessein de venger sa fille Hermengarde répudiée.

A la tête de son armée il entre en Ombrie, menace Rome, et, en même temps, offre au pape la paix et la restitution de l'exarchat, pourvu qu'il consente à couronner et à sacrer rois de France les fils de Carloman; ces princes étaient avec leur mère dans son camp. Ainsi, par une étrange contradiction dont cette époque de ténèbres offre tant d'exemples, en même temps que les rois, s'abaissant aux pieds des papes, leur reconnaissaient la puissance de disposer des couronnes, ils les menaçaient, les bravaient, les combattaient; et, mêlant bizarrement l'offense à la prière, ils s'agenouillaient devant le Saint-Siége, et l'insultaient.

Adrien ne ressemblait point à ces hommes vulgaires qui ne sont jamais frappés que du péril présent: regardant les Lombards comme des ennemis aussi implacables que perfides, et Charles comme le seul appui sur lequel il pût compter, il ferma ses portes, défendit ses

remparts, rejeta les offres du roi des Lombards et brava ses menaces; en même temps il chargea un de ses plus fidèles serviteurs de porter des dépêches à Charles. L'envoyé du pape, s'embarquant promptement, arriva en France, trouva le roi à Thionville, et l'informa des entreprises de Didier, qui voulait asservir Rome et jeter en France les germes d'une guerre civile.

Charles aussitôt rassemble les grands et le peuple à Genève, irrite leur fierté contre l'audace du roi des Lombards, qui prétendait usurper leurs droits et disposer de leur couronne; l'assemblée partage son ressentiment: divisant alors son armée en deux corps, il dirige l'un sur le mont Cenis, et confie l'autre au duc Bernard, fils naturel de Charles-Martel. Intervention de Charles.

Cette seconde colonne prit la route de Mont-Joux. En même temps, comme le roi connaissait la répugnance de la plupart des grands pour les guerres d'Italie, avant de combattre, il tenta la voie des négociations, envoya des ambassadeurs au pape pour le rassurer, à Didier pour le ramener à des vues plus pacifiques, et offrit même au roi des Lombards de lui payer *quatorze mille sous d'or*, s'il voulait cesser toutes démarches hostiles et restituer aux Romains le patrimoine de saint Pierre. Ses Propositions à Didier.

Refus de ce dernier.

Didier, prenant sans doute cette modération et ces offres pour un effet de la crainte qu'inspiraient à Charles ses armes et le parti nombreux des enfans de Carloman, répondit avec orgueil qu'il ne restituerait rien, et que, si on lui déclarait la guerre, il était prêt à la soutenir; en même temps il hâta sa marche contre Rome.

Adrien, sans se laisser épouvanter, oppose à ses armes les foudres de l'Église; par son ordre les évêques d'Albano, de Palestrine et de Tivoli, portent à Didier, dans son camp, la bulle qui le frappait d'anathème. Le roi des Lombards, surpris, effrayé, s'arrête à Viterbe, et son glaive semble tomber devant la croix.

Sa retraite dans Pavie.

Tandis qu'il perd en hésitation le seul moment où la conquête de Rome était possible, il apprend que les Français, irrités de ses refus, lui ont déclaré la guerre, et que leurs bandes belliqueuses couvrent déjà les sommités des Alpes. Il accourt pour en fermer les défilés; vain espoir! au moment où il donne à ses troupes le signal du combat pour défendre la vallée d'Aoste, les Lombards, voyant qu'un corps français les a déjà tournés, sont saisis d'une terreur panique, et ne laissent plus à leur roi d'autre ressource que de s'enfermer

dans Pavie, où Didier traîne à sa suite l'ancien duc d'Aquitaine Hunold.

Adalgise, fils de Didier, se jeta dans Vérone avec les fils de Carloman, Gerberge, leur mère, Autharic, leur gouverneur, et quelques seigneurs austrasiens, fidèles à leur infortune.

Charles, ne rencontrant point d'obstacles, s'avança rapidement, investit Pavie et Vérone, et, soit pour épargner le sang français, soit parce qu'alors les Francs étaient dépourvus de machines de guerre, et ignorans dans l'art des siéges, il se contenta de bloquer étroitement ces deux villes avec une partie de son armée. A la tête de l'autre, il s'empara du Milanais et de toute l'Italie, à l'exception de Naples et de la Calabre, défendues par les Grecs.

Blocus de Vérone et de Pavie.

Succès de Charles.

On peut juger à quel point de décadence les Lombards étaient arrivés, puisqu'il suffit à Charles de paraître pour les mettre en déroute, et pour leur faire perdre toute volonté comme tout espoir de défense.

A la vue des Francs, les conquérans de l'Italie prennent la fuite; leurs armes tombent; leurs portes s'ouvrent; leurs villes se livrent, et leurs peuples se soumettent. Charlemagne, certain de se rendre maître, par la disette, des deux seules cités qui lui résistaient, n'attendit pas leur reddition, et se permit de jouir

du triomphe avant la victoire : voulant joindre à ses titres de patrice et d'exarque l'autorité réelle autrefois attachée à ces dignités, il traversa la Toscane, et entra le 1er avril 774 dans la ville de Rome, qui le reçut comme son libérateur *.

Son entrée triomphale dans Rome.

Cette entrée solennelle du premier roi des Francs qui ait porté ses armes sur les rives du Tibre, eut tout l'éclat décerné par l'antique Rome aux Camille, aux César, aux Constantin, aux Théodose.

Les sénateurs, les patriciens, le clergé et tout le peuple romain vinrent en foule au-devant de lui, précédés par la croix, et portant dans leurs mains des rameaux d'olivier. L'air retentissait des accens de la multitude, chantant ces paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Serment de Charles et du pape.

A la vue de la croix, Charles descendit de cheval, et continua sa marche à pied jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, sur les degrés de laquelle le pape l'attendait. Tous deux se prosternèrent au tombeau des apôtres, et se jurèrent une éternelle amitié.

Les seigneurs français et romains répétèrent ce serment. Le bibliothécaire Anastase et le cardinal Baronius, dans leurs récits, affectent

* 774.

de regarder l'humilité de Charles au pied de la croix comme un hommage temporel rendu au Saint-Siége, et sa dévotion comme un vasselage; ils prétendent que, dans toutes ces solennités, le pape eut soin de placer le roi fort au-dessous de lui. Sans avoir besoin de leur opposer le langage tout contraire que tiennent à cet égard les annales de Metz et les historiens français de cette époque, les médailles frappées, les édits rendus, l'autorité exercée par Charles dans la ville de Rome, le jugement du pape Léon qui comparut devant son tribunal, les promesses de fidélité prononcées par les papes, et qu'on retrouve dans leurs lettres que conserve le *Codex Carolin*, suffisent pour réfuter les contes imaginés par la vanité ultramontaine.

Tout le temps du séjour du roi dans la ville des Césars fut rempli par des fêtes continuelles que la religion semblait offrir à la gloire, et qui n'étaient réellement que les offrandes d'une politique ambitieuse à une puissance protectrice.

Donation confirmée au Saint-Siége.

Il paraît certain que, pendant ce voyage, Charlemagne confirma la donation faite par Pépin au Saint-Siége, et qu'il en fit signer l'acte par les seigneurs français qui marchaient à sa suite. Si l'on en croit les lettres mêmes d'Adrien, cette donation ne comprenait que

Ravenne, la Pentapole, la Sabine, Terracine, Spolette, Bénévent, la marche d'Ancône, Ferrare, Bologne, ainsi que quelques terres en Corse, en Toscane et en Istrie.

Si l'on en croit Anastase le bibliothécaire, Charles avait encore donné au pape toute la Corse, l'Istrie, Venise, Parme, Mantoue et Reggio. Jamais le Saint-Siége, qui mesurait ses prétentions en Italie sur les anciens droits de la république et de l'Empire, ne voulut ou ne put produire cet acte si célèbre, cette donation si fameuse, qui cependant est l'unique fondement de sa puissance temporelle. En rendant cette pièce invisible, on laissa son étendue dans un vague dont la politique romaine sut profiter suivant les circonstances.

Capitulation de Didier après la mort d'Hunold.

Quoi qu'il en soit, les faits, plus forts que les systèmes, prouvent qu'au moins, pendant le règne de Charles, les papes ne jouirent que du domaine utile de toutes les terres dont le roi s'était réservé la souveraineté. Après avoir ainsi rempli les vues de sa politique et de sa piété, Charles revint au camp de Pavie. Les habitans de cette ville, privés de tout espoir de délivrance, et las des longueurs du siége, massacrèrent Hunold dont l'opiniâtreté prolongeait la résistance de leur roi, et forcèrent Didier à capituler.

Il n'obtint de son vainqueur que la vie, espérance du lâche détrôné, et supplice du brave succombant. Ce roi captif termina ses tristes jours dans les ombres du cloître de Corbie.

Sa mort dans un cloître.

Adalgise, son fils, s'échappant de Vérone, avait trouvé le moyen de tromper la vigilance des assiégeans : il se réfugia à Constantinople ; l'empereur des Grecs le nomma patrice ; il lui promit vengeance et protection.

Fuite de son fils Adalgise à Constantinople.

Vérone, abandonnée par son prince, ouvrit ses portes aux Français, et livra au pouvoir de Charles Gerberge, ses fils et les seigneurs de leur parti. On croit qu'ils furent enfermés dans différens monastères. Le doute qui reste relativement au sort des fils de Carloman est un nuage qui ternit la gloire de Charles.

Ce prince, par la prise de Pavie, fit tomber la monarchie des Lombards, qui, depuis la conquête d'Alboin, avait duré deux cent six ans. Les Lombards se consolèrent de la perte de leur roi, parce que Charles ne changea pas leurs lois. Maître du Piémont, de Montferrat, de Gênes, de Parme, de Modène, de Milan, de la Toscane, de Bresse, de Vérone et du Frioul, il y plaça des gouverneurs lombards, craignant sans doute de porter ces peuples à la révolte, s'il les soumettait ou les réunissait aux Francs; il voulut même que la Lombardie continuât à

Conquête de la Lombardie.

former sous son sceptre un royaume séparé, et il prit le titre de roi des Lombards.

Ce fait est prouvé par des médailles qui portent, d'un côté, l'effigie de Charles, avec cette inscription : *Dominus noster Karolus imperator, augustus rex Francorum et Longobardorum;* de l'autre côté, un temple, une croix et ces mots : *Christiana religio.* Une autre médaille consacra la mémoire de la prise de Vérone, avec cette inscription : *Vérone rendue, Lombards reçus à foi et hommage par la clémence du prince;* et au revers, une femme à genoux portant des clefs à un roi. Le pape, rétabli dans ses possessions par la victoire et par la munificence de Charles, lui fit à son tour quelques présens, mais moins magnifiques : entre autres on y remarquait un recueil des canons de l'Église, précédé de quarante-cinq vers en acrostiche, dont les premières lettres de chaque vers composaient ces mots : *Domino excellentissimo filio Karolo magno regi Adrianus papa.*

Une médaille, perpétuant le souvenir de leur entrevue et de leurs sermens, représentait le pape et le roi tenant l'Évangile, avec cet exergue : *Tecum sicut cum Petro; tecum sicut cum Galliâ;* et autour : *Sacrum fœdus.*

Le conquérant de l'Italie ne put jouir long-

temps des hommages de ses nouveaux peuples; et le bruit des armes saxonnes, retentissant de nouveau sur les bords du Rhin, contraignit Charles à repasser promptement les Alpes.

Révolte des Saxons fomentée par Witikind.

Witikind, espérant que la guerre d'Italie occuperait plus long-temps les armes des Francs, avait fait entendre dans les forêts de la Saxe des cris de vengeance et de liberté. A la voix de ce guerrier, le plus habile et le plus vaillant de leurs chefs, ils accourent, se rassemblent, s'arment, oublient leur défaite, rêvent la victoire, chassent les Français de leurs forteresses, reprennent Éresbourg, relèvent l'idole d'Hermann, et lui sacrifient des captifs chrétiens.

Marche de Charles contre eux.

Witikind, chef des Angriens, est élu général par toutes les tribus saxonnes; il les organise, les encourage, et s'avance avec elles vers le Rhin. Cependant ce même Charles, qu'il croyait encore en Lombardie, était déjà arrivé en Austrasie. Un parlement est convoqué par lui à Duren, près de Juliers. Les Francs, réunis en armes au champ-de-mai, jurent de châtier la perfidie des Saxons, et de les combattre à outrance.

Ses premiers succès.

Aussitôt plusieurs colonnes françaises passent rapidement le Rhin; elles surprennent l'ennemi qui cherchait le pillage, et qui ren-

contre la guerre. Les Saxons dispersés fuient; Éresbourg est repris et fortifié. Charles poursuit les vaincus jusqu'au Wéser; là il les trouve ralliés par l'intrépide Witikind, décidé à lui disputer le passage du fleuve.

Il n'existait point en Saxe de fabriques d'armes. Ces guerriers, à demi sauvages, combattaient presque nus, avec la pique et la hache; leurs têtes n'étaient couvertes que par des casques de cuir; un faible bouclier d'osier, revêtu de peau, défendait seul leurs corps ornés plutôt que couverts par quelques dépouilles d'animaux féroces; aussi ceux de leurs chefs qui pouvaient conquérir ou acheter quelques cuirasses, qu'ils plaçaient sous leurs fourrures, passaient dans l'esprit du peuple pour des hommes que la faveur des dieux ou des fées rendait invulnérables.

Les Français, accoutumés à la discipline, formés en compagnies, en escadrons, opposaient un art régulier à une furie aveugle; et pourtant, malgré cette inégalité d'armes et de discipline, l'opiniâtre vaillance des Saxons, et leur passion pour l'indépendance, rendirent la bataille du Wéser longue et quelque temps incertaine; ils couvrirent de leurs morts les rives du fleuve avant de les abandonner.

Charles, ne voulant pas leur laisser l'espoir

de se rallier, les poursuivit assez loin au-delà du Wéser avec une partie de son armée ; l'autre était restée campée sur le champ de bataille : le roi, toujours aussi prévoyant qu'audacieux, avait pris cette précaution pour empêcher que quelque troupe ennemie ne lui coupât la retraite.

Désastre dans le camp français.

L'événement justifia bientôt sa prévoyance : une foule de Saxons, dispersés dans les bois, se réunissent la nuit, s'approchent du camp français, se mêlent avec quelques fourrageurs qu'ils rencontrent, et, à la faveur des ténèbres, pénètrent avec eux dans les retranchemens. Soudain les légions françaises, surprises et enveloppées par une foule de Barbares, voient leurs tentes livrées aux flammes ; un grand nombre de leurs guerriers sont égorgés avant d'avoir pu saisir leurs armes.

L'obscurité, le bruit des glaives, les gémissemens des blessés, les cris de fureur des assaillans, horriblement répétés par les échos des montagnes, semblent renouveler la scène sanglante du désastre des légions de Varus exterminées autrefois dans les mêmes contrées.

Victoire de Charles.

Cependant les généraux français, ayant rallié autour d'eux, à l'extrémité du camp, tous les soldats qui avaient pu s'armer, se serrent,

font face de tous côtés, et vendent chèrement leur existence; ils repoussent et donnent la mort. Leur inébranlable intrépidité survit à l'espérance; ils ne combattent que pour retarder leur défaite et périr avec plus d'honneur; s'ils ne peuvent triompher de la furie des Saxons, ils la ralentissent. Le temps s'écoule; Charles arrive, ranime l'espoir des vaincus, épouvante les vainqueurs, les presse, les frappe, les met en fuite, et délivre enfin son armée.

Les tribus saxonnes, découragées par tant de revers, demandèrent la paix. Les Francs, assemblés, rejetèrent d'abord leurs prières avec courroux, résolus à combattre sans relâche une nation féroce qu'ils ne croyaient pouvoir vaincre qu'en l'exterminant. Mais, Charles leur ayant appris qu'un nouvel orage, formé en Italie, appelait encore leur courage au-delà des Alpes, ils suspendirent leur ressentiment et consentirent au traité.

Le roi des Francs, supérieur aux hommes de son temps, avait cru pouvoir s'attacher par la douceur les Lombards soumis par ses armes; voulant fonder son autorité non sur la crainte, mais sur l'affection des peuples, il leur avait laissé leurs lois, leurs coutumes, leurs biens, leur administration, même leurs

ducs; il n'était resté de garnison française que dans Pavie. Les Lombards avaient vu ce prince marcher au milieu d'eux sans défiance et sans gardes; enfin, dans le dessein de flatter la vanité de la nation vaincue, il avait pris le titre de *roi des Lombards*, et posé sur sa tête l'antique couronne de fer, déposée à Munza près de Milan, et qui, suivant une ancienne tradition, avait été jadis donnée par la reine Théodelinde au roi Agilulphe son époux.

Mais à peine Charles s'était éloigné de l'Italie, que de toutes parts les mécontentemens éclatent; les ducs de Frioul, de Spolette, et les seigneurs lombards, excités par les agens d'Adalgise, fils de Didier, se liguent, soulèvent les peuples, en leur promettant l'appui d'une armée que doit leur envoyer l'empereur des Grecs.

Ligue excitée par Adalgise.

Rome seule, dans l'Italie, restait fidèle, et l'on peut même dire soumise; car les idées de souveraineté temporelle étaient encore nouvelles pour les papes; ils ne la regardaient qu'avec timidité. Le premier d'entre eux, qui sollicita près de Pepin la donation des terres de l'exarchat, les demandait modestement et seulement comme revenus nécessaires pour entretenir le luminaire de Saint-Pierre.

Ils marchaient au pouvoir sur la terre, mais

lentement et par le détour d'une domination purement spirituelle. Le pape Adrien, écrivant à Charles, l'assurait que, depuis son départ de Rome, lui et le peuple avaient prié Dieu à toute heure pour lui : « Crois-moi, dit-il, grand roi, » roi très chrétien, bon et excellent fils, sois » pleinement persuadé qu'aussi long-temps » que, selon ta promesse, tu seras fidèle et » fervent dans ton amour pour le prince des » apôtres, le Dieu tout-puissant t'accordera » des succès sans interruption et des victoires » sans bornes. »

Ainsi le pape, attribuant le succès de Charles à saint Pierre, dont lui-même était le successeur, mesurait la puissance des rois sur leur soumission et sur leur reconnaissance; c'était par cette nouvelle voie lactée, tracée de leurs mains dans le ciel, qu'ils marchaient à l'empire de la terre.

Rupture de cette ligue à l'arrivée de Charles.

Adrien avait informé le roi des progrès de la ligue lombarde et grecque ; Charles dénoua cette trame par sa rapidité, et la rompit lorsqu'elle était à peine ourdie ; il tomba comme la foudre dans le Frioul ; le duc rebelle Ratgaud fut pris, jugé et décapité.

Le roi célébra les fêtes de Pâques à Trévise *. Sa prompte apparition en Italie fit rentrer tous

* 776.

les rebelles dans le devoir; ils perdirent à la fois l'espoir et le courage. Les ducs lombards, s'estimant trop heureux d'obtenir leur grâce, furent remplacés par des ducs français; ceux de Spolette et de Bénévent conservèrent leurs duchés; ils jurèrent obéissance et fidélité.

L'évêque de Ravenne s'était mêlé dans ces troubles; il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'à la prière du pape, dont il avait récemment bravé l'autorité.

Paul Diacre, historien estimé dans ce temps, et précédemment secrétaire du roi Didier, venait d'être arrêté comme complice des chefs de l'insurrection lombarde; il parut devant Charles qui lui reprocha sa rébellion; « Les » devoirs, répondit cet écrivain courageux, » ne changent point avec les événemens; Di- » dier est mon prince, et je lui reste fidèle. »

Exil et mort de l'historien Paul Diacre.

Le roi, irrité et cédant à cette férocité des anciens Francs que son génie et sa raison comprimaient avec peine, ordonna, dit-on, dans le premier moment de sa colère, que l'on coupât les mains de cet infortuné; mais, révoquant presque aussitôt cet ordre barbare, il s'écria : « Où trouverions-nous un si habile » historien, si le fer tranchait la main de celui » qui a écrit tant de beaux ouvrages? »

Paul Diacre n'eût d'autre punition que l'exil.

Charlemagne s'efforça dans la suite de gagner son affection. Paul se retira chez le duc de Bénévent, gendre de Didier; il mourut moine dans l'abbaye de Mont-Cassin.

L'Italie était totalement soumise : Charles, avec la même célérité, repassa promptement les Alpes pour marcher encore contre les Saxons, de nouveau révoltés. Sa présence inopinée les étonna, et, après une courte résistance, ils demandèrent et obtinrent la paix *.

Rapidité des conquêtes de Charles. Si ces faits positifs n'étaient point attestés par tous les auteurs contemporains, il serait impossible de croire que Charles ait pu, en deux mois, commencer et terminer glorieusement deux campagnes dans des contrées si éloignées. Il est peu de voyages aussi rapides que de telles conquêtes; la plume de l'historien imite à peine la promptitude du glaive de Charles, et elle paraît manquer à la vraisemblance en ne retraçant que la vérité.

Ce n'étaient point probablement les mêmes armées que Charles transportait en si peu de temps de la Meuse aux Pyrénées, de la Germanie et des rives du Rhin aux bords du Tibre. On doit croire que les comtes et les ducs des provinces voisines des lieux où le roi voulait porter ses armes, rassemblaient sur leurs fron-

* 776.

tières les troupes destinées à agir sur ce point. On sait qu'à la publication du *ban de guerre*, chaque leude ou seigneur était tenu de marcher; les hommes libres devaient fournir un soldat par trois manoirs; on prescrivait aux uns de venir avec la cuirasse, la lance et l'épée, aux autres de porter un arc et un certain nombre de flèches.

Tous les propriétaires envoyaient au lieu de rassemblement, et proportionnellement à leurs revenus, une certaine quantité de chevaux, de voitures et de grains.

Malgré toutes ces mesures dont la fermeté du roi assurait l'exécution, on ne peut cependant encore expliquer comment, dans un vaste État, sans postes réglées, sans routes bien construites, Charles, ainsi que les grands et les principaux officiers qui l'entouraient, pouvait se transporter avec tant de célérité d'une extrémité de l'Europe à l'autre.

Tous les possesseurs de terres devaient sans doute lui fournir des chars et des relais en grand nombre; il est encore vrai que ces dépenses, pour défrayer les voyages des rois, étaient les seuls impôts auxquels l'indépendance des Francs se fût jusque-là constamment soumise.

Mais cependant, avec de tels moyens, sou-

vent retardés par l'avarice ou refusés par la rébellion, tout autre prince n'aurait pu faire rassembler et marcher ses armées que lentement; celles de Charles apparaissaient à sa voix, volaient à son ordre, et son génie leur donnait des ailes.

Convocation du champ-de-mai.

Charlemagne connaissait trop la turbulence des Saxons pour s'endormir sur la foi de leurs sermens. Ayant passé l'hiver dans son palais d'Héristal, il convoqua l'assemblée du champ-de-mai à Paderborn, dans la Germanie; les nobles saxons y vinrent tous. Witikind seul n'y parut point: constant dans sa haine, fidèle à la liberté, rebelle à la force, et luttant contre la fortune, le héros de la Westphalie, indigné de la lâcheté de son peuple, s'était retiré en Danemarck, nourrissant, dans les déserts de la Scandinavie, son ardente soif de combats et de vengeance.



Guerre en Espagne contre les Sarrasins.

Charlemagne reçut à Paderborn l'hommage d'un émir sarrasin révolté contre le roi musulman de Cordoue; cet émir, nommé Ibinalarabi, implorait la protection de la France, et offrait à Charles de lui soumettre une partie de l'Aragon et de la Catalogne. Le monarque des Francs, soit par ce désir des conquêtes qui fait trop souvent taire la voix de la morale et de la religion, soit dans le dessein d'affaiblir, en

les divisant, ces redoutables Sarrasins dont son aïeul n'avait pu triompher qu'au centre de la France ravagée, accueillit les propositions d'alliance de l'infidèle, et, laissant à ses généraux le soin de contenir la Saxe, il courut en Aquitaine, rassembla des troupes, divisa son armée en deux colonnes, franchit avec l'une les Pyrénées par la Navarre, et ordonna à l'autre de pénétrer en Espagne par le Roussillon.

Les Sarrasins, battus dans plusieurs rencontres, fuirent tous devant lui. Il s'empara de Pampelune, de Saragosse, de Barcelonne, de Gironne; et, après avoir soumis toute la contrée située entre l'Èbre et les Pyrénées, il revint en France, couvert de gloire, menant à sa suite de nombreux ôtages, et emportant un riche butin. Victoire de Charles.

La fortune, jusque-là si favorable à ses armes, parut alors l'abandonner quelques instans; il éprouva un grand revers non par l'audace de ses ennemis, mais par la trahison de ses vassaux.

Le roi avait repassé les Pyrénées; son arrière-garde les traversait encore; Loup, duc de Gascogne, avait placé en embuscade, dans les montagnes, un grand nombre de soldats; tout à coup l'arrière-garde de l'armée fran- Massacre à Roncevaux.

çaise, engagée dans la vallée de Roncevaux, se trouve investie et attaquée de toutes parts; elle voit toutes les montagnes couvertes d'ennemis qui l'accablent de traits, et qui l'écrasent en faisant rouler sur elle d'énormes rochers.

En vain les Français opposèrent à un péril sans ressource un courage inébranlable; ils furent taillés en pièces; aucun ne voulut se rendre; tous périrent. Le héros des Français de cette époque, selon tous les romans, et le moins connu dans l'histoire, Roland, neveu de Charlemagne, et fils de Milon, comte d'Angers, périt dans cette journée désastreuse.

Pour conserver la mémoire de cet événement, on érigea dans ce lieu, sur les ossemens entassés de ces guerriers, une chapelle dans laquelle se trouvait une inscription portant les noms de Thierry d'Ardennes, de Rioles du Mas, de Gui de Bourgogne, d'Olivier et de Roland.

Ce fut en 1707 qu'une relation des antiquités de ce pays donna la description de cette chapelle située près de l'abbaye de Roncevaux; elle ajoute qu'on y voyait la peinture à fresque d'un combat, et que, depuis dix siècles, l'usage s'était conservé de n'enterrer dans ce lieu que des Français.

On ne sait par quelle aveugle vanité les Espagnols, alors alliés de la France et ennemis des Sarrasins, ont voulu toujours revendiquer, pour leur honneur, la trahison des Gascons, et se vanter d'avoir triomphé, dans ces montagnes, de l'armée de Charlemagne et de ses douze pairs, dont leurs poëtes ont long-temps chanté la défaite.

Éginard, le plus digne de foi des auteurs de ce temps, ne nous donne aucun autre détail sur le combat de Roncevaux; il dit seulement qu'Éghart, préfet de la table du roi, Anselme, comte du palais, et Roland, préfet des frontières de Bretagne, périrent, ainsi que plusieurs autres, sur le champ de bataille.

« La vengeance, dit-il, ne put être prompte, » parce qu'après l'action les assaillans se dis- » persèrent, dans la crainte d'être reconnus. » Il attribue ce revers à la difficulté des lieux, à l'inégalité du terrain, à l'épaisseur des forêts, à la pesanteur des armes françaises, et à la légèreté de celles que portaient les Gascons.

Nous ne parlerons pas du récit de l'archevêque Turpin, qui n'est qu'un absurde roman. Un siècle grossier pouvait seul croire à ces contes, s'amuser de ces défis, de ces combats de dix contre dix, de trente contre trente, ajouter foi à ces visions, à ces miracles, et lire

avec quelque intérêt ces longs dialogues entre Charlemagne et les chefs sarrasins, cherchant mutuellement à établir la prééminence de l'Alcoran sur l'Évangile et de Jésus-Christ sur Mahomet.

Ce qui est certain, c'est que Charlemagne conquit une partie de l'Espagne, consacra la prise de Pampelune par une médaille, et rétablit dans leurs possessions tous les émirs ses alliés, qui depuis se montrèrent les plus constans de ses vassaux.

Les chrétiens qui habitaient l'Espagne jusqu'à l'Èbre, lui durent l'affranchissement du tribut payé aux musulmans ; et cette gloire, qui éloignait des frontières de France les redoutables forces des Sarrasins, ne lui coûta que quelques bagages et un petit nombre de guerriers surpris à Roncevaux.

Punition de Loup, duc de Gascogne.

Le roi, rentré dans ses États, découvrit bientôt la trame du duc des Gascons ; il le fit arrêter, juger et pendre. Après cet acte de vengeance, il calma son courroux et laissa quelques apanages au fils de ce duc. Mais, voulant se mettre à l'abri des périls dont une semblable trahison le menaçait, il confia l'administration de l'Aquitaine à plusieurs comtes francs ; il revêtit de cette magistrature Humbert à Bourges, Abbon à Poitiers, Vihade a

Gouvernement de l'Aquitaine.

Périgueux, Ithier en Auvergne, Bulle en Velay, Corson à Toulouse, Séguin à Bordeaux, Aymon à Albi, Roger à Limoges; enfin, après s'être assuré de l'affection des évêques par des largesses, et de la tranquillité du Midi, en y distribuant un grand nombre de bénéfices à des leudes dévoués, il retourna sur les rives du Rhin, où l'attendaient d'autres travaux et d'autres dangers.

Nouvelle révolte de Witikind

Witikind, profitant de l'éloignement du roi des Français, et croyant que les Sarrasins le retiendraient plus long-temps au-delà des Pyrénées, était descendu du Nord, enflammé de vengeance et brûlant de courroux. Il embrase de nouveau tous les Saxons de sa passion pour la guerre et pour la liberté. A sa voix, ils rougissent de leurs affronts, abjurent leurs sermens, relèvent leurs idoles, courent aux armes, renversent les croix, démolissent les églises, chassent les garnisons françaises, pénètrent en foule sur le territoire des Francs, et portent le fer et la flamme sur les rives du Rhin, menaçant Mayence et Cologne d'une destruction totale.

Déroute des Saxons.

Bientôt quatre colonnes françaises, envoyées par Charles, arrêtent ce torrent dévastateur. Après plusieurs combats sanglans et des avantages opiniâtrément disputés, ces colonnes cher-

chent vainement à reporter la terreur sur le territoire saxon; le nombre et la vaillance de ces Barbares résistent à leur tactique et à leur courage. Enfin, Charles arrive pour décider la victoire. Witikind lui livre bataille sur les bords de la Lippe. Tout ce que la fureur peut opposer d'efforts au génie fut inutilement tenté dans cette journée par le héros saxon; après avoir vu tomber autour de lui ses plus intrépides compagnons, il cède, recule et se réfugie encore en Danemarck.

Charles parcourut toute la Saxe, qu'il ravagea; il y resta jusqu'à la fin de l'année 780, traitant ses ennemis abattus, non comme des vaincus, mais comme des traîtres, des criminels et des renégats.

Vengeance de Charlemagne.

Égaré par la colère, il se montra, dans ses vengeances, aussi barbare que la nation sauvage qu'il voulait soumettre : jusque-là son zèle religieux avait invité les Saxons à changer de culte; désormais, oubliant que la pire des tyrannies est celle qui opprime la pensée, il ne conseilla plus, il ordonna le baptême; outrageant ainsi le Dieu qu'il croyait servir, il employait le fer et la violence pour propager cet Évangile fondé sur la douceur et sur l'amour; forçant les consciences, le baptême qu'il commandait était un baptême de sang.

On frémit en lisant, dans ses Capitulaires, les dispositions cruelles qui punissent de mort également et celui qui a tué un prêtre et celui qui a rompu le jeûne ou mangé de la viande pendant le carême. L'apostasie, le refus de baptême, la fausse déclaration d'une conversion forcée, étaient également punis par la peine capitale, et, pour prouver ces crimes, l'espionnage, la délation et tous les moyens de l'inquisition la plus tyrannique étaient employés.

La sorcellerie faisait partie de la croyance de ces peuples ignorans; tous les Saxons accusés comme sorciers, et qu'on crut reconnaître comme tels, tombèrent dans la servitude et furent donnés aux églises. Enfin, la seule loi qu'on puisse non-seulement lire sans horreur, mais même louer au milieu de ces actes féroces, fut celle qui abolit les sacrifices humains. Les moines de ce temps célébrèrent ces sanglantes rigueurs, et mirent Charles au nombre des saints. Voltaire, avec plus de raison, dit que ce grand homme se conduisit dans la Saxe en barbare et en brigand; l'expression peut paraître dure, mais qui oserait la trouver injuste?

L'année suivante *, le roi poussa ses con-

* 781.

quêtes jusqu'au-delà de l'Elbe, rassembla un concile à Leipsick, fonda l'évêché d'Osnabruck, comprima la révolte des Slaves, et revint en France.

CHAPITRE IV.

CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE; PÉPIN, ROI D'ITALIE; LOUIS, ROI D'AQUITAINE.

(781.)

Nouveau voyage de Charlemagne à Rome. — Couronnement de ses fils. — Son alliance avec Irène, impératrice d'Orient. — Motifs de la séparation du royaume lombard. — Conduite de Charles avec les savans. — Ses progrès dans les lettres. — Renaissance des arts et des sciences. — Fondation de plusieurs écoles. — Exhortations du roi au clergé et à la noblesse. — Sa décision à l'égard des académiciens. — Ses divers ouvrages. — Serment de fidélité de Tassillon, duc de Bavière. — Motifs du séjour du roi en Austrasie. — Époque de la majorité. — Convocation du champ-de-mai. — Faute de Charles à l'égard des Saxons. — Leur soulèvement. — Désastre des Français. — Défaite de Witikind. — Horrible vengeance de Charles. — Ses chagrins domestiques. — Nouvelles guerres avec les Saxons. — Pacification de la Saxe. — Conspiration contre le roi. — Punition des conjurés. — Tendresse du monarque pour sa famille. — Rupture entre les cours de France et d'Orient. — Ligue et révolte contre Charles. — Ses succès. — Changement dans les églises. — Ambition du pape trompée. — Nouvelle ligue. — Procès et condamnation de Tassillon. — Réunion de la Bavière à la France. — Défaite et fuite des Grecs. — Projet de Charles sur la Germanie. — Caractère des Huns. — Génie de Charlemagne. — Sa médiation en faveur des chrétiens de l'Orient. — Inconduite des filles du roi. — Anecdote d'Emma et d'Éginard.

— Guerre avec les Huns. — Complot de Pépin-le-Bossu. — Punition des coupables. — Vaine entreprise de Charlemagne. — Invasion des Sarrasins. — Leur défaite. — Mort de la reine Fastrade. — Disputes religieuses. — Concile à Francfort à cette occasion. — Humilité de Tassillon. — Soulèvement et ravage de la Saxe. — Aix-la-Chapelle bâtie. — Destruction des Huns. — Triomphe de Pépin. — Mort du pape Adrien. — Élection de Léon III. — Violences des Romains envers lui. — Nouvelle population de la Saxe. — Ambassade des cours d'Orient et d'Occident. — Irruption de Barbares. — Préparatifs de Charles. — Son départ pour l'Italie.

Nouveau voyage de Charlemagne à Rome.

En 781, Charles, croyant sa présence nécessaire à la tranquillité de l'Italie, fit un nouveau voyage à Rome. Déjà en 775, las des orages qu'excitaient trop souvent les élections des papes, le sénat, le peuple romain et le souverain pontife lui-même, s'arrogeant les droits des empereurs d'Orient dont ils méconnaissaient l'autorité, avaient revêtu Charles de tous les pouvoirs de patrice, et de plus encore lui avaient confié le droit de nommer les papes. Les auteurs ultramontains soutiennent, sans autre preuve que l'usage, que ce droit fut, peu de temps après, réduit à celui de confirmer l'élection des successeurs de saint Pierre.

Couronnement de ses fils.

Cette fois Charles, ayant amené avec lui ses deux fils, Carloman et Louis, encore enfans, les fit couronner tous deux par le pape, Louis,

roi d'Aquitaine, et Carloman, roi d'Italie : celui-ci fut alors aussi baptisé par Adrien, qui changea son nom et l'appela Pépin.

L'aîné de ses fils, Charles, destiné à lui succéder, n'eut point de royaume. On voit par ces dispositions quel était le système politique de Charlemagne : craignant ou d'affaiblir trop la royauté en divisant la France comme ses prédécesseurs, ou de la ruiner en voulant trop étendre ses limites, il fit de la Neustrie, de la Bourgogne, de l'Austrasie, ou de la France proprement dite, un seul État, et considéra les pays conquis, c'est-à-dire l'Italie et l'Aquitaine avec la marche d'Espagne, comme deux royaumes séparés, et dont la soumission serait plus durable sous les sceptres des princes de sa famille que s'il les traitait en provinces ; c'était à la fois flatter leur vanité, et placer au milieu de ces contrées une autorité toujours active et surveillante.

Son alliance avec Irène, impératrice d'Orient.

Une femme, célèbre par son esprit, par son ambition et surtout par ses crimes, tenait alors le sceptre d'Orient d'une main faible, audacieuse, et ensanglantée par la mort de son époux et de plusieurs princes de sa famille. Irène, mal affermie sur un trône où elle était montée par de tels degrés, cherchait tous les moyens de consolider son pouvoir en gagnant

les grands par des largesses, le peuple par une douce administration, et le clergé en rétablissant le culte des images. En même temps, au lieu d'imiter la politique de ses prédécesseurs, et de lutter avec des armes impuissantes contre le génie de Charlemagne, elle espéra s'en faire un appui, rechercha son amitié, et lui demanda, pour son fils Constantin, la main de la princesse Rotrude, sa fille.

Le roi accueillit avec joie une proposition qui divisait ses ennemis, et rompait momentanément les intrigues tramées contre lui par la cour de Byzance avec les Lombards, les Saxons, les Huns, les Bavarois et les mécontens de l'Aquitaine récemment soumise. D'ailleurs, malgré tant de siècles de décadence, le nom des Césars et l'ombre de l'empire conservaient encore une sorte de prestige. Charlemagne lui-même, conquérant de l'Italie, n'y semblait commander que comme patrice; ainsi l'hommage que lui rendait l'impératrice Irène ajoutait, dans l'esprit des peuples, un brillant éclat à la grandeur de Charles; en abaissant devant son trône l'empire d'Orient, il préparait l'opinion à l'exécution du vaste plan qu'il méditait pour relever le trône d'Auguste, et fonder un nouvel empire d'Occident.

L'alliance fut donc acceptée, le traité conclu,

le contrat signé. Rotrude était encore enfant; Irène envoya près d'elle l'eunuque Élysée, chargé de lui apprendre le grec. L'impératrice, en faveur de ce mariage, promit formellement d'abandonner la cause d'Adalgise, fils de Didier et prince des Lombards.

Charles se trouvait forcé tour à tour de courir au-delà du Rhin pour repousser la furie saxonne, et de revoler ensuite au-delà des Alpes pour déjouer les intrigues italiennes. Dès qu'on voyait briller sa formidable épée, les conspirateurs se cachaient, les mécontens se dispersaient, les ducs de Spolette et de Bénévent se soumettaient.

Motifs de la séparation du royaume lombard.

Il avait aussi perpétuellement à lutter contre la politique artificieuse des papes, qui, aspirant peu chrétiennement à l'indépendance et aux conquêtes, cherchaient sans cesse à l'irriter contre les ducs lombards et italiens, dans l'espoir d'obtenir leurs dépouilles. Cette conduite ambitieuse excitait partout de vifs mécontentemens, et leur attirait de toutes parts des ennemis et des reproches.

On accusa même le pape Adrien de s'être laissé, par une cupidité coupable, entraîner à vendre un grand nombre de serfs chrétiens aux navigateurs musulmans. « Nous voyons, » disait ce pontife à Charles dans une de ses

» lettres, que vous soupçonnez les Romains
» d'avoir vendu des captifs à la race infâme
» des Sarrasins; jamais nous ne sommes tombés dans une si coupable bassesse, jamais
» nous n'avons consenti à un si honteux commerce : c'est sur les côtes de Lombardie qu'on
» a commis ce crime; les exécrables Grecs fréquentent ces rivages; c'est là que, trafiquant
» avec les Lombards, ils achètent d'eux leurs
» serfs, même leurs parens; c'est ainsi qu'ils
» se procurent des esclaves pour les vendre aux
» mahométans.

» Nous avons commandé au duc Allo d'armer des vaisseaux, de saisir et de brûler les
» navires grecs; il a méprisé nos ordres, et
» comme nous n'avons ni marine ni matelots,
» nous n'avons pu tirer d'autre vengeance de
» ces désordres qu'en faisant arrêter dans le
» port de Civita-Vecchia les bâtimens grecs qui
» s'y trouvaient, et en jetant leurs équipages
» en prison. Il est trop vrai que les Lombards
» ont vendu un grand nombre d'esclaves; on a
» vu souvent plusieurs d'entre eux, pressés par
» la misère, vendre eux-mêmes aux Grecs
» leur liberté pour obtenir des subsistances
» et conserver leur vie. Mais l'accusation dirigée à cet égard contre nos prêtres est une
» affreuse calomnie, et votre sublimité ne doit

» point croire qu'au préjudice du salut de leurs » âmes, ils se soient souillés d'une semblable » tache. ».

Toutes ces intrigues et ces accusations réciproques, toutes ces semences de haine, de discorde et d'anarchie, furent probablement les principaux motifs qui décidèrent le roi à faire de la Lombardie un royaume séparé, et à confier le sort de ces contrées aux ministres et aux troupes qui devaient entourer et affermir le trône de son fils.

Conduite de Charles avec les savans.

Charles, pendant son séjour en Italie, fit des conquêtes plus utiles pour la France que les vastes provinces de la Germanie, plutôt ravagée que soumise par ses armes. Il s'attacha les savans les plus célèbres de cette époque, profita de leurs conseils, s'instruisit par leurs leçons, et, revenu avec eux en France, y répandit des lumières qui peu à peu tirèrent l'Europe occidentale des ténèbres où elle était tombée.

Cette clarté, faible alors, ne jeta pas dans les premiers temps une grande lueur; mais elle suffit pour éclairer l'abîme d'où il fallait sortir, et ce fut à ces premiers rayons que l'Europe moderne dut son retour à la civilisation.

Pierre de Pise apprit à Charles la grammaire

et la dialectique ; le fameux Alcuin lui enseigna la rhétorique, l'histoire et l'astronomie ; ce savant Anglais était venu s'éclairer à Pavie. Un autre écrivain distingué, le Visigoth Théodulphe, fit connaître à Charles les règles de la poésie, et lui enseigna celles de la musique : Théodulphe était le poëte le plus correct et le plus pur de ce siècle à demi barbare ; on chante encore à la procession du dimanche des Rameaux une hymne de lui, qui commence par ces mots : *Gloria, laus et honor tibi sit, rex Christe redemptor.*

Enfin le favori, le secrétaire, le chancelier et l'intendant des bâtimens de Charlemagne, le célèbre Éginard, partagea les goûts, les travaux, les progrès de son prince, lut avec lui les auteurs anciens, composa un précis de son histoire, et écrivit sous sa dictée toutes ces lettres et ces préambules de lois dont une partie, respectée par le temps, est parvenue jusqu'à nous.

Ses progrès dans les lettres.

Charles parlait avec facilité, et même avec une sorte d'élégance, les langues grecque et latine ; il composa une grammaire pour la langue tudesque, qui était alors celle des Francs orientaux ; on a conservé de lui plusieurs morceaux de poésie latine, qui ne manquent pas tout-à-fait de douceur et d'harmonie. Il faut

être supérieur en tout à la nation qu'on veut réformer et régénérer : de nos jours Pierre-le-Grand parcourut l'Europe pour apprendre ce qu'il voulait enseigner à son peuple; Charlemagne chercha dans les débris de la patrie de Cicéron, de Virgile, de Tacite et de Marc-Aurèle, le flambeau qui devait éclairer les Francs et les Germains ; et, comme de son temps le clergé, par malheur, était une puissance politique, et la théologie non-seulement une science, mais une arme, il s'y rendit plus savant que la plus grande partie des évêques dont il voulait maintenir la soumission, réformer les mœurs et contenir l'ambition.

Ainsi Charles, le plus hardi guerrier, le plus rapide conquérant, le plus habile politique de son temps, se montra bientôt aussi le premier théologien, le plus disert orateur, et l'un des plus savans hommes de son siècle. Au lieu de lui reprocher ce qu'il ne put faire, il suffit de mesurer l'épaisseur des ténèbres de l'époque où il vécut pour être saisi d'admiration, en voyant ce qu'il tenta de faire et ce qu'il fit.

Renaissance des arts et des sciences.

Il établit partout des écoles, fonda des académies, fit renaître en Europe la science, les arts, la musique, la poésie et l'architecture. L'éclat de sa cour, la magnificence de ses mo-

numens ouvrirent l'esprit des peuples grossiers sur lesquels il régnait ; il leur donna, pour ainsi dire, de nouveaux sens, en frappant leurs yeux d'un éclat inconnu. On peut juger de l'impression qu'il produisait, par quelques vers composés dans ce temps à l'occasion des bâtimens somptueux qu'il faisait construire dans la ville d'Aix-la-Chapelle : « Là, dit le » poëte, une seconde Rome, florissant de nou- » veau, élève dans les airs sa masse imposante ; » là, le pieux et auguste Charles, du sommet » des murs de son palais, semble toucher les » astres ; il dirige les travaux, règle leurs » distributions, marque les emplacemens, et » préside à la construction des magnifiques » remparts d'une Rome future. » Un ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Gall attribue ces vers au savant Alcuin.

Il est difficile de concevoir, après tant de preuves qui démontrent la supériorité de Charles sur les hommes les plus instruits de son temps, comment plusieurs auteurs modernes, interprétant mal un passage obscur d'Éginard, ont pu croire et dire que ce grand prince ne savait pas écrire ; les expressions de l'historien nous apprennent seulement que Charles ne put jamais avoir une belle écriture, quoiqu'il s'y appliquât avec une sorte d'opiniâtreté.

« Dans ses voyages, dit l'historien, il plaçait » toujours des tablettes sous son oreiller afin » d'écrire; mais il ne parvint jamais à bien » former ses caractères. »

Ce grand prince et ses ministres ne connaissaient que trop les obstacles que les mœurs et l'ignorance du siècle opposaient à l'accomplissement de leurs nobles vœux. « Il ne dépend » encore ni de vous ni de moi, lui écrivait » Alcuin, de faire de la France une Athènes » chrétienne. » Charles lui-même, partageant les préjugés de ses contemporains, arrêtait, sans s'en douter, la marche des esprits, en préférant trop exclusivement la littérature sacrée à la littérature profane. Il reprochait à Ricbode, archevêque de Trèves, sa vive admiration pour les poésies de Virgile : « J'aimerais mieux, lui disait-il, posséder l'esprit » des quatre évangélistes que celui des douze » livres de l'*Énéide*; » et pourtant ce même prince, saisi d'admiration à la vue des monumens de l'antique Italie, pressait tous ses amis de s'éloigner des ténèbres du Nord pour jouir des beautés de l'ancienne patrie des sciences, des lettres et des arts : « Quittez, écrivait-il à » Alcuin, les murs enfumés de Saint-Martin » de Tours, pour visiter les palais dorés des » Romains. » « Ces murs enfumés, lui répon-

» dit Alcuin, sont le séjour de la paix, tandis
» que cette superbe Rome, par ses troubles
» sanglans, par ses discordes éternelles, sem-
» ble rappeler toujours le fratricide qui souilla
» ses faibles commencemens. »

Alcuin était le directeur de l'école du palais, de la première académie fondée en France; il eut un successeur peu digne de lui, ce fut Clément Scot: Théodulphe disait que « la let-
» tre *c* était dans le nom de Scot une faute
» d'orthographe, et qu'il fallait la retran-
» cher. »

Fondation de plusieurs écoles.

Le roi fonda d'autres écoles à Paris, à Corbie, à Fénières, à Saint-Denis, à Fontenelle, à Saint-Germain, à Auxerre, et en Allemagne, à Prom, à Fulde, à Saint-Gall; Osnabruck posséda une école pour la langue grecque. Il en établit une pareille en Italie, à l'abbaye du Mont-Cassin.

Exhortations du roi au clergé et à la noblesse.

Ce n'était que dans le clergé qu'il pouvait trouver quelques hommes assez instruits pour seconder ses vues; encore ces hommes étaient-ils bien rares, leurs lumières très bornées et leur indolence excessive. Charles était sans cesse forcé d'aiguillonner leur zèle : on en voit la preuve dans ses lettres circulaires aux métropolitains : « Il vaut mieux, leur disait-il,
» faire le bien que de le connaître; mais on le

» fait plus sûrement quand on le connaît ; les » soldats de l'Église doivent être des hommes » pieux et savans. Nous désirons certainement » que vous viviez bien, mais nous souhaitons » aussi très vivement pour que vous vous » exerciez à bien parler. »

La paresse vaniteuse d'une jeune noblesse, qui ne voulait briller que par les armes, et qui ne respirait que la guerre, ne contrariait pas moins l'exécution de son plan. Le roi, en visitant ses nouvelles écoles et les séminaires, s'aperçut promptement que les jeunes élèves plébéiens, ou de familles peu distinguées, montraient seuls du zèle, de l'activité, et l'emportaient, dans tous les genres d'étude, sur les fils des leudes et des grands ; adressant des paroles d'encouragement aux premiers, il leur promit des bénéfices, des évêchés, et, se tournant ensuite vers les nobles, il leur dit : « Pour vous, je vois que vous comptez sur le » mérite de vos aïeux ; mais apprenez qu'ils » ont reçu leur récompense, et que l'État ne » doit rien qu'à ceux qui se rendent capables » de le servir et de l'honorer par leurs talens. » Qui pourrait ne pas s'incliner avec respect au nom d'un prince assez grand pour tenir un tel langage dans un tel siècle !

Sa décision à l'égard des académiciens.

Ces premiers germes d'égalité et de liberté,

source de lumières et d'émulation, ne fructifièrent que bien tard en Europe, quoique Charles en eût placé le modèle dans son académie et dans son palais. Cette académie, consacrée à l'étude de la grammaire, de l'orthographe, de la rhétorique, de la poésie, de l'histoire, de l'astronomie et des mathématiques, offrait plus de ressemblance avec notre institut qu'avec l'université, dont quelques auteurs attribuèrent sans raison la fondation à Charlemagne. Ce prince, désirant effacer toutes distinctions de rang entre les académiciens, voulut que chacun d'eux se choisit un nom littéraire : le plus spirituel et le plus aimable des grands de sa cour, Engilbert, s'appela Homère; l'archevêque de Mayence, Damœtus; Alcuin, Albinus; Éginard, Calliopus; Adélard, abbé de Corbie, prit le nom d'Augustin, Théodulphe celui de Pindare, et Charlemagne celui de David.

Ses divers ouvrages.

Le roi ne voulait point que l'heure des repas même fût perdue pour son instruction : pendant son dîner il se faisait lire tantôt l'histoire sacrée, tantôt l'histoire profane, et souvent les œuvres de saint Augustin. Ne pouvant trouver d'autres monumens historiques qui rappelassent les anciens exploits des Francs et des Germains, il fit faire un recueil de leurs

chants guerriers; malheureusement ce recueil précieux s'est perdu; les chansons de Roland et d'Olivier en formaient la suite.

Charles fut le premier qui soumit le dialecte allemand à des principes, et en fit une langue régulière; il voulait, contre l'usage de son temps, faire rédiger en langue vulgaire les hymnes, les prières et les lois; mais le clergé s'opposa opiniâtrément à cette innovation : « Les » prêtres, dit alors Charles, imitent Caligula, » qui faisait écrire ses édits en caractères si » fins que personne ne pouvait les lire; par-là » il multipliait arbitrairement les contraven- » tions et les châtimens. Le clergé veut, com- » me les prêtres d'Égypte, être seul savant, et » rester seul l'interprète des sciences et des » lois. »

Ce prince ne se bornait pas à encourager les écrivains; il l'était lui-même : il composa un traité sur les éclipses, sur les conjonctions des astres et sur les aurores boréales. Formé par la lecture de Vitruve, il traça lui-même le plan de la basilique d'Aix-la-Chapelle. Alcuin disait de lui que « c'était un évêque pour la » prédication, et un philosophe pour les étu- » des libérales. »

« Ce grand prince, écrivait Théodulphe, » ne cessa jamais d'exciter les évêques à l'étude

» de l'Écriture sainte, les prêtres à l'observation de la discipline, les moines à la régularité, les grands aux bons conseils comme » aux bons exemples, les juges à l'équité, les » supérieurs à la raison, les inférieurs à l'obéissance, tous à la vertu et à la concorde, » nobles fruits de la connaissance des devoirs, » des droits et des vrais intérêts des hommes. »

Que n'aurait pas fait un tel prince pour la civilisation, s'il n'eût été sans cesse forcé à sortir du sanctuaire des lois, et à voler dans ses camps pour réprimer la haine des Saxons, des Sarrasins, des Lombards, et l'esprit turbulent des grands vassaux de la France!

Serment de fidélité de Tassillon, duc de Bavière.

Tassillon, duc de Bavière, excité à la fois par son orgueil, par les ressentimens de sa femme Luitberge, fille du roi des Lombards détrôné, avait pris une part active aux trames ourdies contre la France par les Grecs et par les ducs italiens. Mais comme les liens du sang l'unissaient à Charles, le roi cherchait encore à le soumettre sans le punir. Deux évêques, envoyés par Adrien en Bavière, furent chargés de cette négociation; ils rappelèrent à Tassillon ses devoirs, ses sermens, ses vrais intérêts, et lui montrèrent le péril imminent dans lequel le jetterait une lutte imprudente contre le redoutable monarque des Francs. La crainte

l'emporta momentanément sur les passions : le duc promit de venir implorer la clémence de son oncle, et de lui rendre hommage, pourvu qu'on lui donnât des ôtages, garans de sa sûreté.

Charles, avec plus de raison, en exigea pour lui répondre d'une foi si douteuse. Ces ôtages étant réciproquement envoyés, Tassillon parut à l'assemblée de Worms, et de nouveau fit serment de fidélité à Charles, qui lui pardonna ses intrigues.

Le roi demeura tout l'hiver en Austrasie *; il préférait à tous les autres pays de sa domination cette contrée belliqueuse et affectionnée depuis un siècle à sa famille : là il se trouvait au centre de ses forces, au milieu de ses sujets les plus dévoués, et toujours prêt à comprimer la haine sans cesse renaissante des Saxons, ses plus implacables ennemis.

Motifs du séjour du roi en Austrasie.

Quelques courtes apparitions lui suffisaient pour maintenir le repos en Italie, pour calmer les agitations de la Bretagne, de l'Aquitaine, et pour effrayer les Sarrasins en Espagne ; il négligeait Paris, la Neustrie et la Bourgogne, anciennement attachée aux Mérovingiens, mais alors soumise, tranquille, et qui ne lui inspirait ni vive affection ni inquiétude.

* 782.

Époque de la majorité.

Autrefois l'infanterie composait la force principale des Francs; mais plus les leudes s'enrichirent, plus leur vanité rendit la cavalerie nombreuse: ainsi la nécessité de trouver des fourrages retarda l'époque de leurs assemblées, et les champs-de-mai succédèrent aux champs-de-Mars. Ce changement dans les coutumes guerrières en produisit un dans la législation: les Francs, combattant à pied, ne se servaient que d'armes légères; à l'âge de quinze ans, les jeunes guerriers étaient déclarés majeurs et citoyens, parce que c'était l'époque à laquelle ils avaient la force nécessaire pour manier ces armes; mais, lorsque l'usage de combattre à cheval et de porter des armures plus pesantes eut prévalu, on fixa à l'âge de vingt-un ans l'époque de la majorité.

Convocation du champ-de-mai.

Le champ-de-mai fut convoqué par Charles à Lippspring sur la Lippe, plutôt par prudence que par nécessité. Les Saxons étaient restés tranquilles; mais Charles croyait devoir se montrer en armes au milieu d'eux, pour prévenir l'explosion d'un feu plutôt couvert qu'éteint.

Le roi reçut dans ce camp les ambassadeurs des princes huns et avares, ainsi que les envoyés de Sigefrid, roi des Danois; sa gloire excitait à la fois la jalousie et le respect, et sa

puissance, suivant la coutume de tous les temps, attirait les félicitations, les hommages et les flatteries de tous ceux dont la haine méditait en secret sa perte.

Les Saxons se rendirent en grand nombre au champ-de-mai : Charles écouta leurs plaintes et y fit droit. Espérant consolider par les lois l'autorité qu'il ne devait qu'à la victoire, il soumit la Saxe au même régime d'administration que la France, nomma partout des évêques, des comtes, des juges chargés d'éclairer, de gouverner les peuples, et de les ramener à l'obéissance par l'appât des jouissances de la civilisation et de la propriété ; mais, croyant qu'il pourrait les assujettir en les divisant, et les attacher à lui par intérêt, il commit l'erreur de borner le droit d'héritage, dans chaque famille, aux fils et aux frères ; dans tout autre cas il se réservait à lui-même le droit de disposer de la succession en faveur du plus digne, « se flattant, dit Anquetil, que » tous les collatéraux se soumettraient à ses » lois, dans le but d'obtenir cet héritage. »

Faute de Charles à l'égard des Saxons.

L'événement trompa son attente, et ces mesures arbitraires excitèrent la fureur des Saxons ; « Peut-on, disaient-ils, pousser plus » loin l'humiliation? on nous présente comme » des libéralités les dépouilles de nos familles;

Leur soulèvement.

» on prétend nous contraindre à recevoir et » même à solliciter lâchement des héritages » enlevés à nos parens, à nos voisins, à nos » amis. C'est ainsi que l'homme, asservissant » le cheval, lui fait un licol de son propre » crin. »

Les lois tyranniques sèment la haine et recueillent la révolte : dès que le roi eut repassé le Rhin, les Saxons de toutes parts formèrent des assemblées secrètes, dans lesquelles ils s'excitaient mutuellement à briser le joug qui les opprimait.

Witikind accourt précipitamment du Nord, enflamme leur courroux, relève leurs espérances, les appelle aux armes et leur promet le secours des Esclavons, qui bientôt livrent les frontières de la Thuringe aux flammes et au pillage.

Désastre des Français.

Charles, instruit de ce soulèvement, rassemble les troupes qu'il avait licenciées, et les partage en deux corps d'armée : l'un, commandé par le connétable Géilon, par Adelgise, grand chambellan, et par Voradé, comte du palais, fut envoyé contre les Esclavons; il devait, après avoir battu ces Barbares, rejoindre l'autre armée qui, sous les ordres du comte Theudéric, aussi compagnon d'armes et parent du roi, devait s'opposer à Witikind.

Les ordres de Charles furent mal exécutés ; les trois généraux du palais, jaloux de Theuderic, et voulant lui enlever la gloire de cette expédition, s'enivrèrent d'un succès facile contre les Esclavons, qui prirent la fuite à leur approche; au lieu de repasser ensuite le Weser qui les séparait de Theuderic, ils marchèrent seuls contre les Saxons; mais, lorsqu'ils pensaient courir à une victoire certaine, ils éprouvèrent un revers désastreux.

Witikind les épiait et les attendait; tandis que tous en masse attaquent avec furie le centre des ennemis qui leur résiste avec intrépidité, Witikind, profitant de la supériorité du nombre, les tourne, les enveloppe; les Français, assaillis de toutes parts, vendirent encore chèrement la victoire; mais leur courage, en honorant leur défaite, ne la rendit que plus désastreuse; presque tous périrent. Les trois généraux, quatre comtes et les plus nobles guerriers restèrent sur le champ de bataille. Un petit nombre, se frayant un passage par le fer, se jeta dans le fleuve, le franchit, et annonça au comte Theuderic l'approche des vainqueurs qui le poursuivaient.

Theuderic, aussi prudent que brave, ne voulut point risquer un combat inégal; il fit sa retraite avec ordre et sans se laisser enta- Défaite de Witikind.

mer. Witikind jouit peu de temps de son triomphe; il était facile d'entraîner les Saxons au combat, mais impossible de les discipliner et de les gouverner : l'armée victorieuse se débanda. Charles rassembla la sienne avant la fin de l'été; il rentra en Saxe; son nom répandit la terreur. Le héros saxon ne put rallier aucun corps assez nombreux pour lui opposer quelque résistance; ce héros irrité, digne d'un meilleur sort, se retira chez les Normands.

Les chefs des tribus saxonnes vinrent bassement demander à Charles le pardon de leur victoire; ils poussèrent la lâcheté au point de rejeter sur Witikind seul le crime de cette gloire, et l'accusèrent de les avoir entraînés à la révolte.

Horrible vengeance de Charles.

Charles, méprisant leurs excuses, et inflexible pour leur rebellion, exigea d'eux qu'ils lui livrassent les plus braves de ceux qui avaient pris les armes. Les chefs saxons, justifiant presque alors par leur avilissement leur malheur et celui de leur patrie, obéirent à cet ordre barbare; ils amenèrent sur les rives du fleuve Aller quatre mille cinq cents guerriers; l'impitoyable Charles leur fit trancher la tête.

Après cette horrible exécution, confiant à ses généraux le soin de laisser planer la terreur sur les restes du peuple vaincu, il rentra en

France, vint à Thionville, célébra les fêtes de Pâques, présenta au Dieu de charité des vœux et des offrandes souillés du sang dont il s'était couvert, et renouvela ainsi, en quelque sorte, les odieux sacrifices humains qu'il avait abolis : les Barbares n'immolaient que rarement des victimes à leurs dieux; Charles en sacrifia plus de quatre mille à la superstition, à la haine et à la vengeance.

Tandis que les fanatiques célébraient ces mesures violentes de conversion, les savans les désapprouvaient et faisaient entendre au roi le langage de la vérité. « N'accablez point, disait Alcuin à Charles, n'accablez point les » Saxons de rigueurs, de taxes et de dîmes ; » vous ne devez leur envoyer que des missionnaires modérés, instruits, désintéressés, » prenant les apôtres pour modèles, et ne présentant à leurs auditeurs que du lait, c'est-» à-dire les préceptes et les exemples les plus » doux. »

Charles ne reconnut que tardivement la sagesse de ces conseils ; on doit croire que la mort de ses plus anciens compagnons d'armes l'avait entraîné à une atroce vengeance et à des cruautés qui n'étaient pas dans son caractère; car, partout ailleurs qu'en Saxe, ce grand homme se montra généreux pour ses

ennemis, doux et affable pour ses peuples, clément à l'égard d'un grand nombre de traîtres qui tramèrent des complots contre ses jours, et peut-être même trop indulgent pour les fautes de ses amis et l'inconduite de ses filles; de sorte qu'on peut dire avec vérité que, si les Saxons le regardèrent avec justice comme un tyran, toutes les autres nations de l'Europe trouvèrent en lui les qualités et les vertus réunies des Trajan et des Marc-Aurèle.

Ses chagrins domestiques.

Au reste, cette année d'erreur et de sang fut pour Charles une année de malheurs et de deuil. Il perdit sa mère et la reine Ildegarde, celle de ses femmes qu'il avait le plus aimée. Ildegarde par sa douceur était chère au peuple. Paul Diacre composa son épitaphe. Fastrade, fille de Rodolf, comte français, appelée par le roi au partage de son lit et de son trône, dut augmenter ses chagrins au lieu de les adoucir : Éginard et tous les historiens du temps attribuent à la haine générale qu'inspirait l'humeur hautaine et cruelle de cette reine, les mouvemens et les complots qui, depuis, répandirent le trouble dans la cour et dans la famille de Charlemagne.

Nouvelles guerres avec les Saxons.

Le roi ne tarda pas à reconnaître qu'en croyant répandre la terreur, il n'avait excité que le désespoir. Bientôt il apprend que Wi-

tikind, revenu en Saxe* avec un autre chef, Albion, non moins ardent, non moins illustre que lui par son courage, fait retentir dans les forêts les cris de vengeance et de liberté. A leur voix, tous les Saxons se lèvent, s'arment et jurent de vaincre ou de périr; les femmes oublient leurs craintes, les enfans leur faiblesse, les vieillards les glaces de leur âge; le ressentiment donne à tous la force et l'espérance.

Charles, à l'approche de l'orage qui se grossit, ne laisse point cette fois à ses généraux le soin de le dissiper; il rassemble les Francs, marche à leur tête, et rencontre à Detmold l'ennemi décidé à lui livrer bataille. La fortune, fidèle à Charles, couronna encore ses armes, malgré tous les efforts de Witikind et d'Albion. La vaillance opiniâtre des Saxons rendit le carnage plus affreux; ils laissèrent le champ de bataille couvert de leurs morts; mais cette défaite ne les désarma pas; instruits par le passé, ils ne voyaient dans la soumission que la perspective d'un plus long massacre.

Leurs chefs les rallièrent près d'Osnabruck, où bientôt ils furent rejoints par de nombreux renforts. La victoire avait coûté cher au vainqueur; le roi s'était vu contraint, par la dimi-

* 783.

nution de ses forces, à se retirer sur Paderborn. Là, les troupes, accourant de toutes les parties de la France, réparèrent promptement ses pertes : il marcha de nouveau contre les Saxons, les combattit encore, et cette fois leur défaite fut complète; une partie de leur armée périt dans les champs d'Osnabruck, un petit nombre prit la fuite, le reste tomba dans les fers.

Les Francs, continuant leur marche sans obstacles et sans pitié, portèrent la vengeance et le ravage jusqu'aux rives de l'Elbe; Charles, satisfait, repassa le Rhin, congédia son armée, riche de butin et rassasiée de sang.

La Saxe était dévastée, mais non soumise. La fleur de ses combattans avait été moissonnée; mais Witikind, Albion et l'amour de la liberté y respiraient encore. Charles, décidé à les subjuguer, suspendit seulement ses armes jusqu'au printemps, et resta tout l'hiver avec la nouvelle reine dans son palais d'Héristal.

L'année suivante*, les Saxons le prévinrent et attaquèrent une armée française qu'il venait d'envoyer au-delà du Rhin; elle était sous les ordres de son fils aîné, Charles, âgé seulement alors de douze ans : ce nom de Charles, quoique porté par un enfant, commanda encore la victoire.

* 784.

Witikind et Albion, vaincus et repoussés sur les bords de la Lippe, reconnurent que le courage indiscipliné tenterait toujours vainement de lutter contre la tactique française : ils ne risquèrent plus de batailles, changèrent la guerre d'armées en guerre de partis, abandonnèrent les plaines, occupèrent les montagnes et fatiguèrent leurs ennemis par des surprises, des embuscades et des affaires de postes sans cesse renouvelées; partout ils se montraient ardens à l'attaque, prompts dans les retraites; on devait à tous momens les combattre, jamais on ne pouvait les atteindre : il n'était plus pour les Francs de position sûre, de nuits tranquilles, d'avantages décisifs.

Ce nouveau genre de guerre lassa, épuisa le courage des Francs et éclaira leur roi; renonçant enfin aux violences, aux dévastations, aux massacres, il employa les seules armes qui peuvent triompher des cœurs nobles, des caractères fermes, des âmes élevées : prenant le langage de la sagesse et de la modération, il offrit aux chefs des Saxons une paix solide, une amitié durable; cessant d'adresser aux vaincus des menaces irritantes, des ordres tyranniques, il ne commande plus, il conseille; il persuade, il touche les peuples par le tableau des horreurs de la guerre; il émeut les

Pacification de la Saxe.

chefs en leur retraçant les douceurs de la civilisation, les ténèbres de la vie sauvage, les cruautés de l'idolâtrie, et les avantages universels de la morale évangélique.

Jusque-là ses rigueurs n'avaient rencontré que des rebelles; sa générosité lui donna des alliés. Les plus éclairés des Saxons, qui auraient péri plutôt que d'être traités en esclaves, consentirent à devenir Français. Albion et Witikind, pleinement rassurés sur la sincérité du roi par les ôtages qu'il leur offrit, vinrent le trouver dans son palais d'Attigny-sur-Aisne *; ils parurent au milieu de l'assemblée des Francs, prêtèrent serment au roi, et reçurent le baptême.

Witikind vécut fidèle et gouverna l'Angrie sous le titre de duc : l'histoire ne parle avec certitude ni de sa famille ni de sa mort; et, depuis, les plus illustres maisons régnantes de l'Europe cherchèrent leur origine dans les nuages qui environnent sa gloire et sa tombe. Quelques généalogistes font même descendre de Witikind le chef de la troisième race de nos rois.

Conspiration contre le roi.

Lorsque Charles, à la tête de son armée, était encore en Saxe, il découvrit une grande conspiration tramée contre ses jours : les prin-

* 785.

cipaux conjurés étaient des seigneurs thuringiens; las des guerres continuelles de la France contre la Saxe, dont le fardeau pesait principalement sur eux comme plus voisins du théâtre des combats, souvent exposés aux vengeances et aux invasions des Saxons, épuisés par des demandes continuelles d'hommes, de chevaux et de vivres, enfin aigris par l'orgueil impérieux de la reine Fastrade, ils s'étaient décidés à donner la mort au roi et à briser le joug des Francs.

Charles, craignant qu'ils ne fussent favorisés par plusieurs seigneurs austrasiens, également fatigués par la guerre et maltraités par la reine, dissimula son ressentiment, retarda sa vengeance, et, revenu en Picardie, ne voulut point encore poursuivre les Thuringiens devant le parlement, pour une cause qui ne concernait que sa personne.

L'année d'après, profitant adroitement d'une querelle élevée entre des seigneurs francs et des Thuringiens qui, au mépris des lois françaises, avaient annulé un mariage légal, il enflamma contre eux l'amour-propre national : on déclara la guerre aux Thuringiens; les troupes du roi entrèrent en Thuringe et y répandirent l'effroi; tout fut soumis.

Ce fut alors que Charles fit arrêter les con- Punition des conjurés.

jurés ainsi que le comte Hastrade leur chef, et les livra au jugement de l'assemblée nationale. Hastrade, dédaignant de se justifier, avoua ses projets avec fierté : « Si l'on m'avait secon- » dé, dit-il, jamais Charles n'aurait repassé le » Rhin. » Il fut condamné à mort avec ses complices. Charles commua sa peine et lui fit crever les yeux. Quelques seigneurs furent exilés; les autres, en grand nombre, obtinrent leur grâce : si l'on en croit plusieurs chroniques, la vindicative et cruelle Fastrade fit arrêter en route les exilés, et par son ordre on les priva de la vue. Quoi qu'il en soit, les mœurs du temps étaient encore si féroces, qu'on admira la clémence de Charles; les mécontens se rattachèrent à lui, et ne conservèrent de haine que contre la reine.

Tendresse du monarque pour sa famille.

Cette même année *, le roi fit venir dans son camp le jeune Louis, roi d'Aquitaine, âgé de sept ans : cet enfant, rempli de douceur, de grâce et d'adresse, était alors l'espoir de son père et de la France, dont sa faiblesse causa depuis la ruine. Il parut, au milieu des guerriers français, à cheval, conduisant son coursier et maniant son javelot avec habileté ; il était vêtu à la mode d'Aquitaine, portant un pourpoint étroit, de larges hauts-de-chausses,

* 785.

un manteau rond, une toque avec des plumes, et de courtes bottines : tous les comtes de son royaume et un grand nombre de jeunes leudes composaient son brillant cortége.

Charles, aussi bon père que grand roi, aimait à s'entourer souvent de sa famille, et présidait aux études de ses fils ; il les formait aux exercices militaires, exposait fréquemment aux périls leur jeune courage pour l'affermir ; enfin il leur donnait tout ce qui peut apprendre à régner avec éclat ; mais, en leur léguant sa puissance, sa gloire, ses trésors, il ne put leur laisser les biens qui ne se transmettent pas, la force et le génie.

Rupture entre les cours de France et d'Orient.

Ce prince, instruit par ses ambassadeurs des troubles de l'Orient, des vices d'Irène, des orages que la haine des grands grossissait contre elle, refusa de laisser partir sa fille Rotrude pour Constantinople. Irène désirait également l'annulation d'un traité qui déplaisait aux Grecs, et qui pouvait un jour armer contre elle-même son propre fils, lorsqu'il se verrait appuyé par la puissance de Charles.

On doit conclure, d'après les récits opposés du Grec Théophane et du Français Éginard, que cette rupture, dont les deux cours s'accusèrent mutuellement, les satisfit également

toutes deux; elle ne tarda pas à être suivie de haines, d'intrigues et d'hostilités.

Ligue et révolte contre Charles.

Bientôt Charles fut informé de la naissance d'une ligue formée pour lui enlever l'Italie; il apprit que les Lombards remuaient, qu'une flotte grecque tenait la mer, et que le duc de Bénévent, attendant les Grecs pour les rejoindre, excitait Tassillon, son beau-frère, à soulever la Bavière, à s'emparer du Frioul, et à porter ses armes en Lombardie.

Le pape Adrien, aiguillonné par la crainte et par l'ambition, redoutant la vengeance des Grecs, et désirant s'enrichir des dépouilles du duc de Bénévent, s'efforçait par les lettres les plus pressantes d'exciter les alarmes et le courroux de Charles.

Dans le même temps, les princes, ducs et comtes bretons, refusant de payer le tribut accoutumé, avaient levé l'étendard de la révolte; mais l'infatigable activité du roi faisait face à tous les périls, et la rapidité de ses armes déchirait toutes les trames de l'envie, avant même qu'elles fussent complétement tissues. Un corps de troupes françaises pénétra en Bretagne, battit les insurgés, et s'empara de leurs principales forteresses; les rebelles se soumirent *.

Ses succès.

Charles, rassuré par ce succès, rassembla

* 786.

les Francs à Worms, partit à leur tête et franchit les Alpes. L'effroi saisit ses ennemis; le duc de Bénévent se retira dans les murs de Salerne; de là il envoya au roi son fils aîné Romuald pour fléchir sa colère. Charles le retint prisonnier, s'empara de ses États, et donna au pape les villes de Capoue, Sorea, Theano et Arpi; bornant là sa vengeance, il accorda la paix au duc, lui rendit Bénévent, et emmena en ôtage son second fils Grimoald.

Tassillon, effrayé par cette promptitude d'un monarque qui semblait voler plutôt que marcher, implore l'intercession du pape, donne pour ôtage son fils Theudon, avec douze seigneurs bavarois, et vient aux pieds du roi jurer, par les reliques de saint Germain et de saint Martin, une fidélité commandée seulement par la peur, et qui disparut bientôt avec elle.

A son retour d'Italie, Charlemagne introduisit dans les églises de son royaume le chant grégorien et la liturgie romaine: cette révolution ne s'opéra pas sans obstacles; les Francs et les vieux Gaulois tenaient à l'ancienne musique *ambroisienne;* le chant italien, trop difficile pour eux, choquait leurs oreilles sauvages, et Charles les trouva presque aussi opiniâtres dans leur résistance à ses ordres que les Saxons

Changement dans les églises.

l'avaient été pour repousser sa religion et ses armes.

Ambition du pape trompée.

L'un des gendres de Didier, Arigise, duc de Bénévent, mourut à cette époque, et son fils aîné Romuald lui survécut peu. Le pape désirait son héritage ; il employa toute son adresse pour aigrir la haine et les soupçons de Charles contre les Bénéventins, et surtout contre le dernier fils du duc; il lui représentait toujours l'Italie comme un volcan près d'éclater, le pressait d'y envoyer l'élite de ses troupes, et surtout de ne point rendre la liberté à Grimoald.

« Il est nécessaire, lui écrivait-il, que vous
» comprimiez les rebelles Bénéventins par la
» crainte de vos armes, et, quand même ils
» seraient tous soumis, vous commettriez une
» haute imprudence en leur rendant le fils
» d'Arigise. Dieu vous éclairera sans doute par
» sa sagesse pour connaître ce qui convient à
» vos intérêts et aux nôtres. Puisse la prompte
» et juste punition des rebelles assurer de du-
» rables avantages à notre sainte Église et à
» votre excellence! N'attribuez cependant ces
» conseils à aucune ambition personnelle ;
» nous ne vous pressons de vous armer que
» pour la prospérité de la sainte Église et pour
» votre gloire. »

Charles, démêlant les vrais motifs d'Adrien,

ne crut pas devoir suivre ses avis. Essayant la puissance des bienfaits, il investit Grimoald du duché de son père, et la reconnaissance du jeune duc justifia bientôt la noble politique du roi.

La gloire et la générosité de Charles lui donnaient partout des admirateurs, des amis dévoués, des agens fidèles; il sut promptement par eux qu'un orage formidable était sur le point d'éclater contre lui. La cour de Constantinople, possédant encore la Sicile, la Calabre et le pays de Naples, supportait impatiemment la domination des Francs et du pape dans le reste de l'Italie; elle ne pouvait se résigner à la perte de l'exarchat, et à celle de l'ombre d'autorité que jusque-là son nom avait exercée dans la capitale du monde. Nouvelle ligue.

Sa vanité blessée l'emporta sur sa faiblesse: l'orgueilleuse Irène se décida enfin à la guerre; elle équipa une flotte, leva une armée, et l'envoya en Calabre sous les ordres du prince Adalgise, revêtu par elle de la dignité de patrice; elle savait qu'il était secrètement appelé par les vœux de tous les Lombards, et devait espérer que les ducs de Spolette et de Bénévent, ennemis du pape, joindraient leurs armes aux siennes.

L'ambitieux duc de Bavière, Tassillon, in-

fidèle à ses sermens, s'était uni à sa haine par un traité secret; la redoutable nation des Huns devait, avec les Bavarois, envahir la France. Enfin leurs intrigues avaient réveillé dans la Saxe l'espoir de la vengeance et de la liberté.

Charles, mesurant toute la grandeur du péril, s'écarta dans cette circonstance de ses plans ordinaires; au lieu de se porter en personne, avec sa rapidité accoutumée, sur le point le plus menacé, il se plaça au centre de ses États, et y réunit ses forces principales pour observer de là avec vigilance les projets de ses ennemis. Sitôt qu'ils lui furent bien connus, il prévint avec célérité leurs mouvemens; les frontières furent garnies de troupes prêtes à l'attaque comme à la défense.

Procès et condamnation de Tassillon.

Il convoqua un parlement à Ingelheim : tous les grands devaient s'y rendre; le duc de Bavière y fut invité; il hésitait; les Huns n'étaient pas encore prêts à commencer la guerre. L'obéissance pouvait être dangereuse; mais le refus démasquait ses desseins, et appelait sur son pays une prompte vengeance; après quelques incertitudes, Tassillon, espérant qu'on ignorait encore ses alliances secrètes, prit le parti de se rendre au parlement; dès qu'il y parut, il fut arrêté.

Ses propres sujets l'accusèrent d'avoir pro-

voqué l'armement des Huns, de s'être lié par un traité avec les Grecs, et d'avoir ordonné à tous ses vassaux de substituer mentalement, dans le serment qu'ils prêtaient à Charles, son propre nom à celui du roi.

L'assemblée des Francs le déclara coupable de félonie, et le condamna à mort. Charles adoucit l'arrêt et lui donna la vie; on enferma dans différens monastères le duc, sa femme et ses enfans : ainsi la Bavière, conquise avant de combattre, fut réunie à la France et partagée en plusieurs comtés *.

Réunion de la Bavière à la France.

Cet acte de vigueur étonna et dissipa la ligue avant qu'elle fût tout-à-fait armée. Les Huns continuèrent à se rassembler, mais sans oser commencer les hostilités; la Saxe demeura tranquille; Hildebrand, duc de Spolette, resta fidèle aux Français; les Lombards, consternés, ne hasardèrent aucun mouvement.

Défaite et fuite des Grecs.

Les Grecs seuls tentèrent le sort des armes : ils s'avancèrent dans le duché de Bénévent, sous les ordres des patrices Jean et Adalgise. Pépin, roi d'Italie, envoya contre eux une armée française et italienne commandée par Vinégise, un des généraux de Charles les plus distingués. Grimoald, à la tête des Béneventins, se joignit à lui. Bientôt une bataille eut

* 788.



lieu, sur la frontière de la Calabre, entre les deux armées.

Les Grecs y soutinrent leur antique renommée; Adalgise y montra le courage du désespoir; Grimoald y fit éclater sa reconnaissance, sa bravoure et sa fidélité; Vinégise justifia par son habileté le choix et la confiance de Charles.

Comme les passions, qui des deux parts animaient les combattans, étaient violentes, la lutte fut terrible. Après une opiniâtre résistance et un horrible carnage, la victoire se déclara pour les Français; elle fut complète et décisive. Les Grecs prirent la fuite et se rembarquèrent. Quelques auteurs prétendent que le prince lombard Adalgise périt dans cette journée; d'autres disent qu'il se réfugia dans la Grèce, où il termina sa vie dans une obscurité peu différente de la mort pour un roi détrôné : avec lui disparurent totalement les espérances et même le nom de la nation lombarde *; « car les empires, dit Bossuet, meu» rent comme les rois. »

Projet de Charles sur la Germanie.

Charles, sans inquiétude désormais sur l'Italie, ne s'occupa plus que des moyens à prendre pour consommer son colossal ouvrage, celui de la conversion et de la civilisation de la Germanie. Son génie audacieux et opiniâtre osait

* 788.

ainsi entreprendre une révolution que jamais Rome, dans toute sa puissance et dans toute sa gloire, n'avait tentée. Ses Césars, la terreur du monde, se résignant à une guerre éternelle, s'étaient toujours contentés de repousser les Barbares, de ravager souvent leur pays, et d'attester, par la fréquence même de leurs triomphes, l'impossibilité de soumettre et de subjuguer totalement cette immense, féroce et indestructible pépinière de guerriers.

Le résultat de cette terrible lutte, qui dura tant de siècles, fut la chute de l'empire romain : la Bellone sauvage renversa sous ses pieds le Mars du Capitole, énervé par la richesse, amolli par le luxe. Charles s'en souvenait; les leçons du passé l'éclairaient sur les dangers de l'avenir : son esprit pénétrant sentit qu'il fallait, de toute nécessité, ou conquérir la féroce Germanie et la civiliser, ou voir bientôt la Gaule et l'Italie envahies, ravagées de nouveau par les Saxons, par les Huns, par les Scandinaves, aussi vaillans, aussi barbares et plus nombreux que ne l'avaient été les Vandales, les Hérules, les Goths, les Bourguignons et les Francs.

Par ses ordres, Pépin, dans le dessein de garantir le royaume d'Italie contre toute attaque, fit la conquête de l'Istrie et y établit deux

dues, dont les armes l'aidèrent, peu de temps après, à combattre les Huns.

Dans le même temps*, Charlemagne apprit qu'au-delà de l'Elbe, les Wilses ou Welches, tribu slave, secondés par quelques Saxons rebelles, avaient pillé le territoire des Abodrites, autres Slaves soumis à la France : il marcha contre eux, construisit un pont sur l'Elbe, et le garnit de tours; dispersant ensuite promptement les Barbares, il investit Dragavit, leur principale bourgade. Effrayé par sa rapidité, le prince des Wilses, nommé Wihtzan, capitula, déposa les armes et jura de rester fidèle.

Après ce prompt triomphe, qui étendit l'empire et la gloire de Charles jusqu'au rivage de la Baltique, il revint à Worms, et y convoqua le parlement. Là, on résolut d'envoyer quatre mille hommes au secours des Écossais attaqués par les pirates du Nord. Ce fut aussi dans cette ville qu'il reçut les envoyés des Huns; mais on ne put régler avec eux leurs limites qu'il importait de rétrécir, et qu'ils voulaient étendre à leur gré : la négociation fut rompue et la guerre déclarée.

Caractère des Huns. Ce peuple belliqueux, venu en conquérant de l'extrémité de l'Asie au centre de l'Europe,

* 788 et 789.

et qui depuis, chassant vers l'Occident les Goths, les Vandales, les Bourguignons, ravageant la Grèce, et subjuguant toute la Germanie, avait, sous Attila, parcouru et dévasté la Gaule et l'Italie, ce peuple conservait encore, après avoir perdu ses conquêtes, la même ambition, la même férocité de mœurs et de courage. Ces Huns possédaient l'Autriche actuelle et la Hongrie; leur gouvernement, devenu républicain, les rendait peut-être plus lents à envahir, mais plus difficiles à vaincre chez eux. L'égalité, la liberté multipliaient leurs forces; comme il n'existait point d'esclaves parmi eux, ils comptaient autant de guerriers que de citoyens.

Dans le même temps, le luxe, les monastères et la servitude enlevaient aux Grecs, aux Italiens et aux Français, la possibilité de lever des armées nombreuses, puisqu'on n'y permettait qu'à un petit nombre d'hommes libres de s'armer et de combattre. La population de ces hommes libres diminuait chaque jour dans la Gaule. Les dissensions sanglantes des successeurs de Clovis, les longues guerres civiles des Neustriens et des Austrasiens, les invasions des musulmans; les fréquentes et lointaines expéditions de Charles-Martel, de Pépin et surtout de Charlemagne, avaient épuisé à

la fois les fortunes et le sang des Français.

Les riches seuls pouvaient résister à de si longs sacrifices, tandis que les petits propriétaires, pour conserver le reste de leur patrimoine, se voyaient successivement forcés d'acheter le repos au prix de leur liberté, et de partager ainsi le sort de cette foule de Gaulois et de Francs tombés en servitude par les confiscations et par les autres funestes fruits des discordes civiles.

On peut juger du degré auquel était parvenue cette concentration de richesses, et cette ruine ou plutôt cette dégradation nationale, en se rappelant que l'un des amis de Charles, et qui n'était cependant pas un des grands de son royaume, le savant Alcuin, possédait dans ses domaines vingt mille serfs ou esclaves.

Génie de Charlemagne.

Le génie seul d'un grand homme à la tête d'un empire peuplé de si peu de maîtres et de tant d'esclaves, de tant de riches et d'un si faible nombre de guerriers, pouvait soutenir avec éclat un trône posé sur de si fragiles bases, combattre partout des nations de soldats, et promener sans cesse au milieu d'elles, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, son épée toujours victorieuse.

Sa gloire et sa puissance furent à la fois un prodige et une illusion qui disparurent avec

lui : ses successeurs, sans force, sans autorité, virent promptement leur trône s'écrouler dans le gouffre de l'anarchie, et les Français, naguère si redoutés, ne se trouvèrent bientôt plus assez de force pour résister à quelques bandes de pirates normands qui vinrent dévaster leurs côtes, insulter leur capitale et imposer des tributs à leurs rois : tant est précaire la gloire ou la puissance qui n'est pas nationale, et qui ne tient qu'à l'existence d'un grand homme!

Le nom de Charles commandait le respect et l'admiration, même dans les contrées où jamais on n'avait pu entrevoir l'éclat de ses armes. Apprenant que les chrétiens gémissaient à Jérusalem et dans l'Asie sous le poids de la plus humiliante oppression, il se déclara leur protecteur, chargea plusieurs grands de sa cour de leur porter des aumônes et des consolations, et invoqua en leur faveur la justice du chef de leurs ennemis. Sa médiation en faveur des chrétiens de l'Orient

Aaroun-al-Raschild, calife célèbre par ses victoires et par ses vertus, régnait alors sur les musulmans. Le héros de l'Orient, émule plutôt que rival du héros de l'Occident, accueillit avec égard les envoyés de Charles, remplit ses vœux, adoucit le sort des chrétiens, et plaça sous la protection du roi des Francs le saint



sépulcre, dont une ambassade pompeuse lui porta les clefs à Worms.

Les ambassadeurs musulmans étaient chargés pour Charles de riches présens; tous les auteurs contemporains en vantent la magnificence : on y remarquait surtout une horloge ornée de douze portes par lesquelles sortaient des boules qui marquaient les heures en tombant dans un riche bassin, et une tente superbe tissue du lin le plus fin; elle égalait en grandeur, dit-on, les plus vastes palais; les chroniques du temps, dans leurs descriptions exagérées, prétendent que cette tente était si prodigieusement élevée, qu'une flèche, lancée par le bras le plus vigoureux, n'aurait pu atteindre au sommet du pavillon dont elle était couverte.

Il est probable que le calife, en sollicitant l'amitié du roi, n'écoutait pas moins la politique que son penchant; car il voyait en Charles non-seulement le grand homme, mais l'ennemi des princes sarrasins Ommiades en Espagne, et le rival des empereurs grecs, dont lui-même voulait renverser la puissance.

Inconduite des filles du roi.

Au milieu de cette auréole de gloire, Charles éprouva les traits du malheur : quelques chagrins domestiques obscurcirent sa vie; le caractère impérieux et vindicatif de la reine



Fastrade lui créait sans cesse de nombreux ennemis, tandis que ses filles troublaient aussi son repos par des défauts contraires, et par une facilité de mœurs qui remplissait la cour de désordres et de scandale.

Éginard avoue que l'excessive tendresse de ce prince pour ses enfans fut une des causes de leurs égaremens; ne pouvant se séparer de ces princesses, il refusa toujours de les marier, et des amours coupables les dédommagèrent trop souvent des liens légitimes dont il les privait.

Le plus spirituel des grands qui les entouraient, Engilbert séduisit Berthe; il en eut deux enfans, dont l'un, nommé Nitard, écrivit l'histoire de son temps. Engilbert, par repentir ou par ambition, entra depuis dans les ordres sacrés, et devint possesseur de riches abbayes.

La princesse Rotrude, destinée précédemment au trône des Grecs, livra son cœur au comte de Roscon; un fils fut le fruit de cet amour; on le nomma Louis, et il devint chancelier de France.

Un autre seigneur, le comte Odillon, était l'amant de la princesse Iltrade. Enfin on prétendit qu'une autre fille de Charlemagne, appelée Emma, était devenue secrètement l'é-

pouse d'Éginard; et que tous deux obtinrent leur pardon du roi.

Anecdote d'Emma et d'Éginard.

Cette anecdote passe aujourd'hui pour fabuleuse : le héros de ce roman ne laisse pas dans son histoire échapper un seul mot qui y ait rapport, bien qu'il fasse entrevoir assez clairement l'inconduite des filles de Charlemagne, et l'indulgence de ce prince pour leurs faiblesses. Quoi qu'il en soit, quelques chroniques racontent qu'une nuit d'hiver, Emma, ayant reçu dans son appartement les vœux d'Éginard, craignit qu'en sortant de chez elle, l'empreinte de ses pas sur la neige ne trahit leur intelligence; l'amour, lui faisant alors surmonter toute faiblesse, lui prête soudain autant de force que de courage : elle descend, porte son amant sur ses délicates épaules, traverse ainsi la cour, et le conduit hors du palais. Cependant Charles, qui veillait, voit de sa fenêtre cette scène étrange; le lendemain il mande devant lui son coupable ministre, et l'interroge avec sévérité sur le châtiment que mérite l'audacieux qui a osé outrager la famille et la majesté du roi. Éginard, consterné, répond qu'il mérite la mort, et tombe à ses genoux; Charles le relève, lui pardonne et consent à son union avec Emma.

On doit croire que si ce trait de clémence

et de générosité eût été vrai, Éginard, soit par vanité, soit par reconnaissance, n'aurait point, comme historien, enseveli dans un profond silence une faveur également glorieuse pour lui et honorable pour son roi.

Guerre avec les Huns.

Ces contrariétés domestiques, poison mortel dans la vie privée, ne portent que de faibles et de courtes atteintes au cœur des ambitieux et des conquérans. Charles, employant les hivers à faire des lois pour son peuple, et les étés à vaincre ses ennemis, réunit toutes ses forces, dans le printemps de l'année 790, pour combattre, subjuguer et convertir les Huns*.

Cette nation belliqueuse était alors divisée en sept tribus ou cercles; chacun de ces cercles était séparé des autres par des chemins creux, hérissés de haies épaisses et palissadées; leurs bourgades, défendues par de sombres forêts, occupaient une vaste contrée montueuse et coupée par des bois et des marécages. Là, une immense population, conservant les mœurs grossières et sauvages des Tartares et des Scythes, gardait, sans en jouir, les riches dépouilles du monde romain, conquises par Attila et amassées pendant deux siècles d'invasion.

Charles, décidé à pénétrer dans leur pays,

* 790.

partagea ses armées en trois corps. L'un, sous les ordres du duc de Frioul et du roi Pépin, s'avança par le Tyrol. Charlemagne, à la tête d'une autre armée, côtoya le Danube, sur lequel une flotte nombreuse portait les subsistances de ses troupes. Enfin les comtes Theuderic et Magenfride, conduisant sous leurs bannières les Francs orientaux, les Thuringiens, les Frisons et les Saxons, débouchèrent par la Bohême.

Le roi d'Aquitaine, avec l'élite de ses troupes, était venu combattre sous les yeux de son père. Jamais Charles n'aurait pu obtenir des Francs tant de sacrifices et de soldats pour une expédition si lointaine et contre des peuples dont le nom rappelait d'effrayans souvenirs, s'il ne se fût servi, pour enflammer les esprits, de la passion qui les dominait alors: on aurait peut-être résisté au sceptre, mais on éleva la croix pour étendard, et tout obéit.

Chacun s'arma pour la cause de Dieu, et l'ardeur de propager l'Évangile fit disparaître aux yeux des Français toutes les fatigues et tous les périls; aussi la marche des troupes de Charles présentait au monde l'étrange spectacle d'une immense mission armée; un nombreux clergé animait les courages par des sacrifices solennels, par des processions pom-

peuses, et les chants de guerre n'étaient que des hymnes religieux.

Les Huns, braves, mais indisciplinés, ne purent arrêter ce torrent impétueux; les Francs, guidés par le fanatisme, et oubliant la morale évangélique, dévastèrent totalement le pays; ils livrèrent rapidement au fer et à la flamme toute la contrée située entre l'Ems et la rivière de Raab, et à laquelle ils donnèrent le nom d'Osterreich (royaume de l'Est), qui depuis s'est changé en celui d'Autriche.

Les vainqueurs, triomphant de tous les obstacles, furent enfin forcés de s'arrêter devant un fléau plus redoutable que l'ennemi; une maladie contagieuse fit périr presque tous les chevaux de l'armée française, et Charles se vit contraint de reculer et de passer l'hiver à Ratisbonne.

Là, un péril imprévu menaça son trône et ses jours. Un grand nombre de seigneurs, fatigués d'une guerre qui les ruinait, et surtout irrités contre la reine Fastrade dont l'orgueil et la haine les humiliaient, n'attendaient depuis long-temps qu'une occasion et qu'un chef pour faire éclater leurs ressentimens. Complot de Pépin le-Bossu.

Un fils naturel de Charles, Pépin-le-Bossu, remarquable à la fois par la difformité de sa taille et par la beauté de sa figure, était ja-

loux de ses frères, réclamait vainement un apanage, et ne pouvait supporter les railleries outrageantes de la reine; il unit sa haine à celle des mécontens, et forme avec eux une conspiration contre son père.

Les conjurés se rassemblent secrètement la nuit dans une église. Là, se croyant seuls et à l'abri de toute surprise, ils conviennent des moyens d'accomplir leurs projets, et fixent l'heure de l'exécution de leur complot; soudain un léger bruit leur apprend qu'ils sont écoutés; ils cherchent et aperçoivent sous l'autel un prêtre lombard, nommé Fardulphe, qui s'y était caché. Cent glaives sont tirés contre lui; mais, au moment d'être frappé, il désarme et fléchit les conspirateurs, en leur jurant un secret inviolable; ils le crurent et l'épargnèrent : peu de momens après, le prêtre s'échappe, court au palais et découvre au roi la trame qui le menace.

Punition des coupables. Charles, à l'instant, fait arrêter les conjurés et convoque le parlement; les coupables, surpris et convaincus, furent condamnés à mort; peu perdirent la vie, quelques-uns furent privés de la vue; le roi fit grâce au plus grand nombre, épargna les jours de son parricide fils, et l'enferma dans l'abbaye de Prom. Le Lombard Fardulphe obtint l'abbaye

de Saint-Denis pour récompense de l'important service qu'il avait rendu.

Vaine entreprise de Charlemagne.

Le plus léger intérêt personnel suffit pour occuper exclusivement les âmes communes et les princes vulgaires; le vaste génie de Charles ne pouvait être arrêté dans ses grandes conceptions par aucune intrigue, par aucune cabale, par aucun péril. Les circonstances n'égarent et ne tyrannisent que les hommes qui ne savent pas les dominer : ce fut dans le temps même où la contagion venait de moissonner sa cavalerie, de rendre l'espérance aux ennemis, et à l'instant où, dans sa propre cour, son fils et les grands attentaient à sa vie, que Charles, les yeux toujours ouverts sur les grands intérêts des peuples et sur leur avenir, conçut le vaste dessein d'établir une communication entre l'Océan et le Pont-Euxin, par un canal ouvert entre la Rednitz qui se jette dans le Mein, et l'Altmuhl qui tombe dans le Danube. Ce canal devait avoir trois cents pieds de largeur et deux mille de longueur.

Charles, après en avoir tracé le plan, en fit commencer les travaux, dont on aperçoit encore quelques vestiges dans un lieu nommé *Grossgraben*. Les obstacles du terrain et l'ignorance des ingénieurs de cette époque arrêtèrent les succès de cette noble entreprise :



dans les siècles de ténèbres on voit ainsi se perdre les grandes idées que le génie sait concevoir, mais qu'il ne peut pas toujours faire exécuter, car les clartés qu'il jette seul ne répandent trop souvent qu'une faible lumière dans l'immense obscurité qui l'environne.

La puissance du roi des Français se trouvait composée de tant de parties hétérogènes et de peuples divers, dominés par des seigneurs turbulens, qu'il ne s'écoulait pas une année sans qu'il fût obligé de tirer son glaive pour rétablir l'ordre dans quelques parties de son royaume, où l'on voyait se soulever successivement des esprits ambitieux et toujours prêts à secouer le joug de l'autorité.

Grimoald, duc de Bénévent, qui s'était montré si fidèle à Charles contre les Grecs, ne le fut pas aux promesses qu'il avait faites de démolir trois de ses forteresses, entre autres Salerne, le refuge ordinaire des rebelles. Le pape sollicitait vivement l'exécution des traités. Pépin, roi d'Italie, déclara la guerre au duc, le combattit avec succès et le contraignit de se soumettre. Les Français perdirent peu de monde par les armes, mais il en périt un grand nombre par une disette presque totale de grains, qui dépeuplait alors l'Italie. Éginard nous fait connaître en peu de mots l'esprit

du temps, lorsque, voulant peindre l'extrémité à laquelle on se trouvait réduit par cette famine, il dit que *les soldats se virent enfin forcés de manger de la viande dans le carême.*

Jamais peut-être Charlemagne ne fut assiégé par plus d'inquiétudes, et n'eut à triompher de plus d'obstacles que dans les années 793 et 794 : la guerre des Huns avait détruit sa cavalerie; ses troupes épuisées maintenaient avec peine l'Allemagne dans l'obéissance; ses deux fils Louis et Pépin, dans l'Italie, luttaient avec de grandes pertes contre la famine, la contagion, et contre la rebellion des Bénéventins soutenus par une partie des Lombards.

Dans le même temps les comtes aquitains, affaiblis par l'éloignement de leurs rois, se laissèrent battre par les Sarrasins qui les poursuivirent, franchirent les Pyrénées, défirent en bataille rangée Guillaume, duc de Toulouse, gouverneur de l'Aquitaine, ravagèrent le Languedoc, et menacèrent le reste de la France d'une destruction totale. Invasion des Sarrasins.

D'un autre côté, malgré les conseils et les efforts de Witikind, la jeunesse saxonne reprit les armes avec fureur, encouragée par les Huns dont toutes les tribus s'étaient soulevées.

Calme et supérieur aux périls qui l'environnaient, Charles, soutenu par son génie, Leur défaite.

fut secondé par la fortune. Alphonse-le-Chaste, roi de Léon, de Galice et des Asturies, remporta une victoire éclatante sur Issem, chef des Sarrasins et roi de Cordoue. Cette défaite contraignit les musulmans à repasser les Pyrénées et à laisser respirer la France, d'où ils emportèrent de riches dépouilles.

Le roi des Francs, secondé par Charles, l'aîné de ses fils, parcourut toute la Saxe avec deux armées, punit la révolte par le pillage, les assassinats par des supplices, et transplanta dans la Flandre le tiers de ses habitans.

Mort de la reine Fastrade.

Enfin la reine Fastrade mourut*; le roi seul la regretta, et cette perte qu'il pleurait fut cependant pour lui une des plus grandes faveurs du sort, car le destin coupait en elle la tige de toutes les inimitiés qui troublaient la cour et menaçaient la vie de ce grand prince. Au reste, si sa douleur fut vive, elle dura peu; Charles, constant dans ses desseins, était léger dans ses amours : peu de temps après la mort de sa quatrième femme, il épousa Luitgarde, née en Germanie; elle ne partagea le trône que six ans. Après sa mort, le roi, renonçant au mariage, eut quatre concubines : Madelgarde, Gersuinde, Régine et Adélaïde, qui lui donnèrent plusieurs enfans.

* 791.

Les mœurs des Francs avaient changé; les fils naturels des rois ne prétendaient plus au trône; ils obtenaient même rarement de grands apanages; mais l'Église leur offrait d'amples richesses : elle condamnait leur naissance, et s'honorait de les adopter. Les peuples les plus corrompus veulent que leur chef soit vertueux : les Francs, quelque enclins qu'ils fussent à la débauche, blâmaient l'impétuosité des passions de Charles; ils placèrent au nombre des saintes une Française nommée Amalberge, qui repoussa les séductions du roi; elle se rompit même le bras, dit-on, en résistant à ses violences.

On lit dans un ouvrage digne du temps, et intitulé *la Vision de Vetin*, que ce moine, conduit par un ange au purgatoire, y vit avec surprise le roi Charles. « Ce prince, lui dit » l'envoyé de Dieu, n'entrera dans le ciel » qu'après avoir expié, sous la griffe d'un vau- » tour, sa passion pour les plaisirs coupables. »

Un des phénomènes politiques que l'histoire nous retrace sans cesse, et qui cependant nous étonne toujours, c'est de voir que les princes et les peuples, au milieu des discordes civiles les plus sanglantes, et quelquefois même au moment où leur existence est menacée par les dangers les plus imminens, se livrent

Disputes religieuses.

encore avec passion aux disputes religieuses ; fixant les yeux sur les nuages du ciel, quand la terre leur échappe, ils font entendre les murmures de l'argutie théologique et les emportemens de l'esprit de secte, au bruit du choc des armées et de la chute des empires : Jérusalem, Rome et Constantinople ont donné au monde de trop fameux et de trop funestes exemples qui consacrent cet étrange délire de l'esprit humain.

Au moment où le sort des armes devait décider si l'Italie serait grecque ou française, l'Espagne musulmane ou chrétienne, la France victorieuse des Huns et des Saxons, ou soumise à ces Barbares, quelques évêques espagnols renouvelaient l'hérésie de Nestorius, et prétendaient que Jésus-Christ n'était que le fils adoptif de Dieu.

D'un autre côté, dans l'Orient, le concile de Nicée s'était déclaré formellement pour le culte des images ; l'Église chrétienne était plus occupée de ces querelles que du sort des peuples ; et, comme alors tout était soumis à son influence, Charles, cédant au torrent du siècle, pour le diriger et le contenir dans de justes bornes, s'occupa avec autant de soin de cette controverse que du soulèvement des peuples qui menaçaient son trône.

Cependant, incapable de se montrer nulle part inférieur à lui-même, s'il se mêla dans ces querelles, il n'y parut que comme prince et comme juge. Par ses ordres trois cents évêques francs, lombards, anglais et espagnols, se rassemblèrent en concile à Francfort; Charles les présida, dirigea leurs délibérations, et dicta, pour ainsi dire, leurs décisions. Concile à Francfort à cette occasion.

Plus savant que ses contemporains, plus éloquent que les orateurs de son siècle, il savait dominer en théologie comme à la guerre. « Je me suis rendu à vos vœux, écrivait-il aux » prélats de l'Espagne; j'ai pris place parmi les » évêques comme auditeur et comme arbitre; » par la grâce de Dieu, nous avons vu et arrêté » ce que l'on doit croire fermement. »

Le concile rejeta la doctrine de Nicée, et le roi envoya au pape de volumineux écrits dans lesquels il expliquait les motifs de cette décision; ces écrits théologiques, hérissés de citations des pères de l'Église, et composés par le roi des Francs, sont connus sous le nom de *livres Carolins*.

Les auteurs du temps disent que les décrets de Nicée, mal traduits, au lieu d'ordonner un culte d'honneur pour les images, s'exprimaient comme si l'on prescrivait de les adorer. Adrien, évitant également toute rupture avec l'Église

grecque et avec l'Église de France, adressa au roi des Francs une réponse adroite et sage ; et, citant les paroles de Grégoire-le-Grand, il dit *qu'on devait honorer les images et n'adorer que la Trinité*. Cette grande querelle n'eut pas d'autre suite.

L'hérésie des évêques espagnols fut condamnée ; on commença aussi, dans le même concile, à discuter une question plus importante, et qui depuis sépara l'Église grecque de l'Église latine : les Grecs voulaient qu'à ces mots du symbole, *le Saint-Esprit procède du Père*, on n'ajoutât point ce que demandait l'Église latine, *que le Saint-Esprit procède aussi du Fils*. Mais Adrien redoutait le schisme ; quoiqu'il partageât l'opinion de ceux qui voulaient l'addition du nom du Fils, il ne croyait pas convenable de s'exposer à un dissentiment entre les Églises pour des termes qui, disait-il, ne se trouvaient pas dans les livres sacrés. En conséquence il fit graver sur deux plaques d'argent ces deux formules différentes, et elles furent suspendues près du tombeau des apôtres, de sorte que, pendant quelque temps, les Grecs et les Latins, également satisfaits, firent trêve à leurs dissensions.

Humilité de Tassillon.

Tassillon, en habit de moine et avec une humilité plus convenable en effet à un reli-

gieux qu'à un prince, parut au milieu de ce concile, se jeta aux pieds de Charles, implora sa clémence, et obtint de lui une pension plus forte et un traitement plus doux.

Soulèvement et ravage de la Saxe.

Après avoir terminé cette guerre religieuse, Charles reprit ses redoutables armes *. Les Saxons, de nouveau soulevés, avaient surpris et défait le comte Theuderic, et taillé en pièces les Abodrites, qui traversaient l'Elbe pour marcher contre les Huns. Trente mille habitans passés au fil de l'épée, et la Saxe encore ravagée, expièrent ce nouvel effort de l'indépendance luttant contre la tyrannie, et de l'amour de la patrie qui se débattait avec indignation contre le joug étranger.

Il semblait que le sort eût réuni dans la personne de Charles deux hommes différens : dans la Saxe il promenait, en barbare, un glaive exterminateur ; dans la France, il ne se montrait qu'avec un sceptre protecteur. On admirait, on aimait en lui le législateur sage, le monarque généreux et clément, le prince populaire, l'appui du pauvre et de l'opprimé, le roi éclairé, soutien de l'agriculture et du commerce, enfin le restaurateur des lettres et l'ami des arts.

Ce fut au milieu du tumulte des guerres

* 795.

qui occupaient partout ses armes, que, fondant une nouvelle capitale pour ses États, et méditant le projet de donner une rivale à Rome, il bâtit près de Juliers, dans un lieu déjà fameux par ses eaux minérales, la ville d'Aix-la-Chapelle *, qu'il embellit bientôt par la construction d'une superbe basilique, d'un magnifique palais. Cette ville, cessant après lui de se voir la capitale d'un vaste empire, est restée immortelle par le nom et par le tombeau de son fondateur.

Les travaux de la paix ne ralentissaient pas ceux de la guerre. Henri, duc de Frioul, profitant de quelques discordes élevées entre les Huns, pénétra rapidement dans leur pays, força leurs retranchemens, s'empara de leur principale bourgade, et se rendit maître des fameux trésors d'Attila, dont une partie fut envoyée au roi; l'armée partagea le reste : un si riche butin dédommagea tellement les Français de leurs longs sacrifices, que chaque soldat, dit Éginard, en revint opulent.

Destruction des Huns. La division des Huns avait causé leur désastre. Theudon, l'un de leurs princes, avait reçu le baptême, et s'était soumis à Charles, qui le laissa régner sur les rives de la Raab. Mais bientôt les autres tribus, qu'il voulait sou-

* 796.

mettre, furieuses contre sa trahison, reprennent les armes sous les ordres d'un kan qu'elles élisent, et pénètrent en foule dans la Bavière.

Le roi Pépin, informé de cette révolte, marcha contre eux à la tête de l'armée française, et leur livra bataille. En vain ils déployèrent dans ce dernier combat toutes les ressources d'un courage réduit au désespoir; ils furent vaincus; la plus grande partie périt sur le champ de bataille, le reste dans le Danube.

Pépin, parcourant tout leur pays le fer et la flamme à la main, le dévasta, le dépeupla et en fit un désert. Il ne resta de cette trop fameuse nation que la mémoire du féroce Attila et le souvenir de ces difformes et terribles Huns ou Ogres, dont le nom effraie encore les enfans de l'Europe.

Pépin, vainqueur, ramena son armée à Aix-la-Chapelle, et, dans cette entrée triomphale, chaque soldat français marcha décoré bizarrement des parures, des joyaux, de la pourpre et des vêtemens d'une foule de princes et de grands, autrefois vaincus et dépouillés par Attila. Triomphe de Pepin.

Charlemagne savait conduire les hommes par l'aiguillon de la louange et par le frein de la crainte. Après avoir embrassé son fils Pépin couvert de lauriers, il manda près de lui le roi

d'Aquitaine, lui fit rendre un compte sévère de sa conduite, lui reprocha sa faiblesse, ses prodigalités, et le renvoya dans ses États avec des ministres sages, chargés de lui apprendre l'art de régner.

Dans le même temps il apprit que l'ambitieuse Irène venait de s'emparer du trône de l'Orient en étouffant la nature, en détrônant son fils Constantin, et en lui faisant crever les yeux. Une rivale ainsi avilie ne pouvait plus être redoutable pour Charles.

Mort du pape Adrien.

La fortune, fidèle à son char, continuait alors à rétablir en Espagne l'honneur de ses armes. Les Sarrasins, divisés, furent vaincus, et le musulman Zad, prince de Barcelonne, fit hommage de ses États au roi d'Aquitaine. Un seul chagrin troubla ces jours prospères : Charles venait d'envoyer au pape Adrien une riche part des trésors d'Attila, lorsqu'il apprit que ce pontife, son plus constant ami, venait de descendre au tombeau. Les troubles qui agitèrent Rome après sa mort accélérèrent l'époque de la grande révolution qui ressuscita l'empire d'Occident, et qui plaça dans les mains de Charles le sceptre des Césars.

Comme les rois qui connaissent l'amitié et qui cultivent la poésie sont rares, le temps nous a conservé avec soin quelques vers dans

lesquels Charlemagne épanchait la douleur que lui causa la perte d'Adrien :

Post patrem lacrymans, Carolus, hæc carmina scripsi ;
Tu, mihi dulcis amor, te modò plango, pater.
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra ;
Adrianus, Carolus rex ego, tuque pater.

C'est en versant des larmes sur la mort d'un père chéri que j'ai tracé ces vers ; ô toi, doux objet de mon affection, je te pleure aujourd'hui ; je veux à jamais réunir nos deux noms, nos deux titres ; qu'on se souvienne toujours d'Adrien, de Charles, et qu'à jamais ces noms rappellent que j'étais roi, et que tu fus mon père.

Le peuple et le clergé romains élurent Léon III pour succéder à ce pontife. Élection de Léon III.

Le nouveau pape fit porter au roi l'étendard de Rome, et le pria, dit expressément Éginard, de lui envoyer quelques grands de sa cour pour recevoir le serment de fidélité du peuple romain. Charles lui répondit : « Nous voyons » avec joie qu'on nous rend l'obéissance qui » nous est due. » Engilbert, alors abbé de Saint-Reichart, reçut ordre de partir pour l'Italie, chargé des instructions du roi et de riches présens pour le pape.

Charles continua, les trois années suivantes*, à résider tantôt à Mayence et à Aix-la-Chapelle, tantôt en Saxe, et surtout dans sa nouvelle ville d'Héristal, sur le Weser.

* 797, 798, 799.

Dans le même temps ses généraux apaisèrent une révolte en Bretagne, et les comtes bretons se soumirent sans combattre ; les seigneurs de cette contrée, pour gage de leur fidélité, lui envoyèrent leurs armes sur lesquelles chacun avait gravé son nom, trophée d'autant plus honorable qu'il n'avait pas coûté de sang.

Il semblait que tant qu'on laisserait exister un homme dans la Saxe, l'idolâtrie y conserverait un autel, la liberté un défenseur, et la vengeance un glaive. Les opiniâtres Saxons, semblables à l'Encelade de la fable, s'efforçaient toujours de soulever le joug pesant qui les opprimait. Rassemblant les restes de leurs débris, ils incendièrent les églises, égorgèrent les garnisons françaises, et massacrèrent Godescalky, que Charles envoyait en ambassade en Danemarck. La vengeance fut prompte et terrible. Les Français passèrent au fil de l'épée tout ce qui portait les armes, et chaque famille saxonne racheta sa vie en donnant un ôtage.

Violences des Romains envers lui.

Revenu à Aix-la-Chapelle, Charlemagne apprit que le nouveau pape venait de tomber dans les fers, victime d'une sédition. Les Romains, en perdant leur courage, avaient conservé leur turbulence; faibles contre tout ennemi, indociles à toute autorité, ils se mon-

traient toujours ardens pour suivre les premiers factieux qui voulaient les entraîner à la révolte.

Pascal et Campulus, neveux de l'ancien pape, et jaloux de Léon, excitèrent contre lui les soupçons et la haine de la multitude; animés par l'espoir de s'élever sur sa ruine, ils conspirèrent contre ses jours.

Le 24 avril 799, au moment où le souverain pontife sortait de l'église au milieu d'une procession solennelle, il se voit insulté, menacé, frappé, renversé et foulé aux pieds par une troupe de furieux qui l'enchaînent et le portent dans un couvent; ils voulaient lui arracher la langue et les yeux. Anastase, le bibliothécaire, aussi peu véridique en racontant les faits qu'en supposant des donations, assure que cette mutilation eut lieu, et que le pape recouvra par un miracle la parole et la vue; cette fable fut insérée dans le martyrologe romain.

Si, dans les premiers momens, les conjurés n'osèrent consommer leur crime, on doit croire que la crainte de la vengeance du pape ne leur aurait pas permis d'épargner longtemps sa vie. Cependant le pontife conservait des amis et des protecteurs : Albinus, son trésorier, secondé par Vinégise, duc de Spolette,

força les portes de sa prison, l'enleva et le fit embarquer.

Léon vint trouver Charles à Paderborn pour lui demander protection, justice et vengeance; d'un autre côté les assassins écrivirent au roi, et, pour se justifier, accusèrent Léon de crimes énormes.

Le roi, en blâmant hautement les violences commises, déclara qu'il irait à Rome, et que ce grand procès entre les nobles, le peuple et le pape, serait jugé par lui; mais préalablement il chargea trois comtes, deux archevêques et quatre évêques d'accompagner Léon en Italie, et de le rétablir sur son siége.

Ces faits incontestables prouvent évidemment, contre les opinions des auteurs ultramontains, que Charles, comme patrice, exerçait déjà dans Rome l'autorité souveraine : tous les vestiges de l'ancien ordre de choses duraient encore; les prétentions des papes à la puissance temporelle étaient récentes; si une vénération religieuse leur avait donné, en l'absence des Césars, une autorité de fait et de confiance, ils n'en possédaient aucune de droit, et jusqu'alors les exarques et les patrices étaient restés les représentans réels et les premiers ministres de la majesté impériale.

Il est vrai que l'Italie ne voulait plus re-

connaître pour maîtres les empereurs d'Orient, et qu'elle était en même temps trop corrompue pour revenir aux mœurs républicaines; il fallait donc de toute nécessité se soumettre à un nouveau pouvoir; mais il se passa encore quelque temps avant que les esprits s'accoutumassent à le transférer du palais à l'église, et de la couronne à la tiare.

Nouvelle population de la Saxe.

Avant de partir pour l'Italie, Charles s'occupa constamment à chercher les moyens de soumettre totalement ses implacables ennemis. A force de triomphes, il était parvenu à régner en Saxe sur un désert, sur des cadavres, sur des décombres; mais ces décombres fumaient encore. Craignant d'y remplacer les vides de la population par des guerriers, par des seigneurs francs dont l'absence l'aurait affaibli, et dont l'esprit indépendant pouvait l'inquiéter, il y répandit en grand nombre des serfs, des cultivateurs, des artisans, des marchands, des moines, des abbés et plusieurs évêques qui, possesseurs de grandes terres, juges et administrateurs, parvinrent en peu de temps à effacer, par la civilisation et par l'instruction, les vestiges sanglans de la guerre. En moins de trois siècles la population fut triple de ce qu'elle était au temps de Charlemagne; car, à l'époque où vécut l'empereur Frédéric Barbe-

rousse, on évalua cette population à douze millions d'habitans.

L'Allemagne civilisée conserva jusqu'à nos jours l'empreinte des lois, des coutumes de la nation conquérante et des institutions de Charlemagne. La féodalité même subsiste encore dans cette contrée, qui présenta au monde, pendant plusieurs siècles, le spectacle d'une nombreuse agrégation de souverains ecclésiastiques, de ducs, de comtes, de seigneurs puissans, et, pour ainsi dire, d'un vaste archipel de principautés indépendantes.

Ambassade des cours d'Orient et d'Occident.

Charles reçut à Aix-la-Chapelle les ambassadeurs d'Irène, chargés de rétablir la paix entre l'Orient et l'Occident, et des envoyés du roi Alphonse d'Espagne, qui, poursuivant ses conquêtes, lui offrait de riches présens en reconnaissance des secours que Louis, roi d'Aquitaine, lui avait donnés.

Le fils aîné du roi, le prince Charles, franchit l'Elbe cette même année *, et termina, par son entremise, la guerre qui s'était élevée entre les Danois et les Slaves. Ensuite il courut en Pannonie venger la mort du duc de Frioul, que quelques tribus de Huns avaient vaincu et tué.

Ces mêmes Huns, plus redoutables par leur

* 799.

désespoir que par leur nombre, venaient aussi de vaincre et de faire périr le duc Gérold, chargé du gouvernement de la Bavière. Charles repoussa et subjugua ces Barbares.

La haine des Saxons survivait à leur ruine; tous ceux qui échappèrent au fer des Français se réfugièrent chez les Scandinaves, auxquels ils communiquèrent leurs ressentimens contre la France. Bientôt on sut que, montés sur un grand nombre de bâtimens légers, une foule d'hommes du Nord, trop fameux depuis sous le nom de Normands, infestaient les rivages de la Frise et de la Flandre. Irruption de Barbares.

Charles, à la vue de ce nouveau péril dont il prévit et prédit, en gémissant, les suites cruelles, parcourut les côtes de ses États; et, pour veiller à leur défense, il y construisit des forts, et arma deux flottes; ce fut alors qu'il fit rétablir à Boulogne l'ancienne tour, nommée *la tour d'ordre*, bâtie autrefois par les Romains. Préparatifs de Charles.

Après avoir séjourné quelque temps à Rouen, le roi alla à Tours pour visiter le tombeau de saint Martin. Là il perdit la reine Luitgarde *. Orléans et Paris l'arrêtèrent peu; il se rendit ensuite à Aix-la-Chapelle, sa résidence favorite; enfin il convoqua dans Mayence l'assemblée Son départ pour l'Italie.

* 800.

des Francs, et leur déclara son dessein de passer encore les Alpes avec son armée pour faire cesser les troubles de Rome, et pour rétablir définitivement l'ordre dans l'Italie.

Avant de partir, craignant que le peuple romain, excité par les conjurés qui avaient attenté aux jours du pape, ne se portât à de nouveaux excès, il le rassura en publiant une amnistie pour tous ceux qui n'avaient été qu'entraînés à la révolte.

Aucun obstacle n'arrêta ses pas ; ce n'était plus en conquérant qu'il marchait, mais en souverain et en juge armé. Il s'arrêta quelques jours à Ravenne et à Ancône. Pépin, par ses ordres, conduisit des troupes dans le duché de Bénévent, qui rentra dans la soumission.

Le pape vint au devant de Charles dans la Sabine, et, après avoir conféré quelques heures avec lui, retourna l'attendre à Rome.

CHAPITRE V.

CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE ET EMPEREUR D'OCCIDENT; PÉPIN, ROI D'ITALIE; LOUIS, ROI D'AQUITAINE.

(800.)

Entrée triomphale de Charlemagne dans Rome. — Autorité du pape rétablie. — Couronnement de Charles comme empereur. — Son portrait. — Son habillement. — Ses repas. — Ses occupations. — Désordres du clergé. — Requête des grands contre lui. — Capitulaires à cet égard. — Réforme des pèlerinages. — Autres Capitulaires relatifs au clergé. — Repartition de la dîme. — Défense aux prêtres. — Questions de Charles aux évêques. — Réclamation de l'abbé Alcuin. — Réponse du roi. — Sa puissance à Rome. — Ses efforts contre la féodalité. — Jugement sur ce prince. — Ses utiles réglemens. — Sa surveillance administrative. — Vénération pour la dignité impériale. — Panégyrique de Charlemagne, par Montesquieu. — État des assemblées nationales. — Droit d'appel rétabli. — Guerres particulières défendues. — Sort des esclaves. — Chambre des notables. — Liberté dans les assemblées. — Création de commissaires royaux. — Bonheur public — Punition de l'ivrognerie. — Paroles de Bossuet. — État du commerce. — Goût des conquérans pour la splendeur. — Loi somptuaire. — Droit des grands aboli. — Étiquette de la cour. — Admiration des étrangers. — Simplicité de Charles. — Luxe des grands. — Ruses du roi. — Repression de la mendicité et du *cumul* des emplois. — Disgrâce d'Isambart. — Danger du roi à la chasse. — Sa reconnaissance. — Son Capitulaire pour ses biens. — Son retour en France. — Projet de

l'impératrice Irène. — Indignation et révolte des Grecs. — Exil d'Irène. — Ambassade des Grecs. — Paix avec eux. — Conquête de la Bohême. — Défaite des Sarrasins. — Guerre en Saxe. — Translation de Saxons en Flandre. — But du voyage du pape Léon en France. — République de Venise. — Guerre avec les Vénitiens. — Testament de l'empereur. — Partage de ses États entre ses fils. — Jugement de la croix. — Reproche à Charles sur le partage de ses États. — Guerre avec Godefroy, roi de Danemarck. — Mort de ce prince. — Pacification générale. — Mort du fils aîné de Charlemagne.

Entrée triomphale de Charlemagne dans Rome.

Ce fut le 24 novembre de l'an 800 que la capitale du monde chrétien reçut, pour la troisième fois, dans ses murs, le conquérant de l'Allemagne et de l'Italie; le pape et le clergé l'attendaient hors de la ville, sur les degrés de l'église Saint-Pierre, dans laquelle le roi des Francs entra au milieu des acclamations d'un peuple immense.

Rome, depuis quatre siècles envahie et dominée par tant de nations différentes, offrait alors aux regards un incroyable mélange de tous les peuples du monde; sa nombreuse population était composée de Goths, de Lombards, d'Africains, d'Espagnols, d'Allemands, de Huns, de Grecs, de Gaulois et de Francs, confondus avec les Romains.

Un guerrier du Nord, un Gaulois, un nouveau Brennus, apparaissait encore armé dans

ses murs, non plus en destructeur, mais en libérateur; c'était l'olivier, au lieu du glaive, qu'il apportait dans les balances de la justice, et, le jour de cette entrée triomphale, Charles s'entendit louer et chanter en toutes sortes de langues, et par des hommes de toutes les nations.

Le roi se fit rendre un compte exact des derniers troubles et de la situation actuelle des esprits; après avoir consacré huit jours à cet examen, il convoqua, dans l'église de Saint-Pierre, l'assemblée du clergé et des grands; le pape se plaça à côté de lui; les évêques, les abbés s'assirent; le reste du clergé, ainsi que les nobles français et romains, restèrent debout. Autorité du pape rétablie.

Charles leur dit qu'il les avait appelés pour juger, devant l'autel de Saint-Pierre, l'horrible attentat formé contre le vicaire de Jésus-Christ. « On accuse, dit-il, le souverain pon-
» tife des plus énormes crimes; le pape veut,
» pour l'honneur de l'Église, de la chaire pon-
» tificale et de tous les chrétiens, qu'on exa-
» mine sa conduite relativement à tous les
» reproches qu'on lui adresse. J'invite ceux
» qui voudront se présenter comme ses accu-
» sateurs, à prendre la parole pour prouver
» les délits qu'on lui impute. »

Si l'on en croit Éginard et Anastase, personne n'osa ou ne voulut soutenir cette accusation, et tous les prélats déclarèrent qu'il ne leur appartenait pas de juger le chef de l'Église. Le pape, satisfait de cette déférence, répondit que, « fidèle aux usages de ses prédé» cesseurs, et ne voulant laisser aucun nuage » sur son innocence, il avait résolu de pré» senter à l'assemblée sa pleine justification. »

La séance fut levée; le lendemain on s'assembla de nouveau : tout le peuple remplit l'église; alors le pape monte à la tribune, et, la main posée sur le livre des évangiles, s'exprime en ces termes, rapportés par le cardinal Baronius :

« Il est universellement connu, mes très » chers frères, que des hommes perfides, qui » se sont montrés mes ennemis déclarés, ont » tenté de souiller ma réputation, en me char» geant des crimes les plus affreux. Le très » sérénissime roi Charles est venu à Rome, » avec les évêques et les seigneurs de ses États, » pour s'assurer de la vérité ou de la fausseté » de ces accusations. Et moi, Léon, pontife » de la sainte Église romaine, sans être obligé » à la démarche que je fais par aucun juge» ment, sans y être contraint par personne, » et de mon plein gré, je jure en votre pré-

» sence, devant Dieu qui connaît ma con-
» science ; à la vue de ses anges, et aux pieds
» du prince des apôtres, que jamais je n'ai
» commis ni ordonné les crimes dont on m'ac-
» cuse ; j'en prends à témoin Dieu qui doit
» nous juger tous. Il n'est point de loi qui
» me force à cette déclaration ; je ne prétends
» point que ma conduite, en cette circon-
» stance, devienne une coutume dans l'Église,
» ou que mes successeurs, ainsi que mes frè-
» res les évêques, se regardent comme liés à
» l'avenir par mon exemple : mon unique but
» est de dissiper totalement dans vos esprits
» les soupçons que la méchanceté aurait voulu
» vous inspirer contre moi. »

Le peuple répondit à ce discours par de vives acclamations, le clergé par des vœux et par des prières pour la prospérité du pontife. Pascal et Campulus furent condamnés à mort ; mais le pape pria le roi de leur accorder la vie ; et, comme ils étaient neveux d'Adrien, Charles se trouvait naturellement disposé pour eux à l'indulgence ; ils n'eurent d'autre châtiment que l'exil. Ainsi le calme fut rétabli dans Rome, et la paix dans l'Église.

Un mois après, le roi se rend à la basilique de Saint-Pierre pour célébrer la fête de Noël. Sur les invitations pressantes du pape, il s'était

Couronnement de Charles comme empereur.

revêtu des habits de patrice; une multitude immense assistait à cette solennité. Au moment où le monarque est à genoux devant l'autel, le pape s'approche de lui, et place sur sa tête une riche couronne. Soudain tout le peuple s'écrie : « Vive Charles, toujours auguste, grand » et pacifique empereur des Romains, couronné » de Dieu, et qu'il soit à jamais victorieux ! »

Charles s'étonne, résiste, refuse l'empire et n'en paraît que plus digne; on l'entoure, on le presse, on le conduit sur un trône qu'on lui avait préparé; là, le souverain pontife verse sur sa tête l'huile sainte, et lui rend les mêmes hommages que tous les Césars recevaient de ses prédécesseurs, c'est-à-dire, suivant les expressions de tous les auteurs du temps, qu'il se prosterna devant lui et l'*adora ;* car les Romains et les Grecs étaient devenus depuis longtemps si serviles, que l'hommage aux princes avait pris le nom d'*adoration :* les peuples libres aiment leurs chefs, les esclaves adorent leurs maîtres.

En même temps le pape déclara à Charles que désormais, au lieu du titre de patrice des Romains, il porterait celui d'empereur et d'Auguste; enfin il lui présenta les vêtemens impériaux; et Charles, plus décoré par sa gloire que par la pourpre, retourna de l'église au

palais, suivi d'un peuple immense qui faisait éclater les transports d'une joie trop souvent commandée, mais alors probablement sincère.

La foule timide voyait dans la puissance de Charles un appui ferme, un garant de la paix publique; et, s'il restait dans Rome quelques courages romains, ils croyaient ressusciter leur antique gloire en proclamant un César et en couronnant un héros.

Le même jour on exposa en public une image de l'empereur; elle reçut les *adorations* et les sermens du peuple. Éginard assure que « Charles ignorait le dessein du pape; qu'en » se voyant proclamé empereur, il éprouva » autant de chagrin que de surprise, et que » même, s'il avait prévu cet événement, non- » obstant la solennité du jour, il ne serait pas » venu à l'église. » Étrange et invraisemblable modestie qui aurait porté Charles à refuser le titre d'empereur, après en avoir conquis et exercé la puissance !

Au reste, soit que Charles crût cette dissimulation nécessaire pour persuader à la cour de Byzance qu'il avait été forcé par les Romains à recevoir la couronne, soit plutôt, comme le pense Mézeray, qu'il ne voulût point paraître tenir du pape cette couronne qu'il ne prétendait devoir qu'à son épée, il est certain

que le nouvel empereur affecta quelque surprise et même quelque colère; mais il n'en donna pas moins au pape de vives marques d'amitié et de riches présens depuis long-temps préparés.

Une mosaïque de cette époque, et conservée jusqu'à nos jours, consacre le souvenir du couronnement de Charles; elle représente *saint Pierre assis sur un trône et portant les clefs de l'Église; à sa droite, Léon prosterné reçoit le pallium; à sa gauche, on voit Charles à genoux acceptant le drapeau de Rome;* au-dessus du pape on lit ces mots : *Sanctissimus dominus noster Leo papa;* et sur la tête de Charles : *Domino nostro Carolo regi.*

Lorsque le nouvel empereur eut reçu les sermens du pape et des Romains, il en prononça lui-même un dont Sidonius de Padoue a retrouvé au seizième siècle la formule inscrite dans un vieux rituel : « Je promets et » jure, moi Charles, comme empereur, devant » Dieu et le saint apôtre Pierre, que je veux » être le protecteur et le défenseur de cette » sainte Église romaine dans toutes ses affai- » res, suivant mes lumières et mon pouvoir, » en tant que Dieu me prêtera son secours. »

Son portrait.

C'est ainsi que le trône d'Occident, trois cent cinquante ans après la déposition d'Augustule, fut relevé par Charlemagne. Ce prince célèbre

avait été favorisé de tous les dons de la nature, et il excitait également l'admiration par la majesté de sa personne, par l'étendue de son esprit, par son éloquence et par sa beauté; tout en lui était grand; aussi l'on peut concevoir l'impression profonde que dut produire l'aspect du nouvel empereur sur une ville si riche en grands souvenirs, et sur ce peuple-roi qui, conservant encore dans sa dégradation présente l'orgueil de sa gloire passée, croyait revoir à la fois en Charlemagne ses rois, ses consuls, ses dictateurs, ses Césars, ses anciens triomphes et ses anciens triomphateurs.

Charles joignait à la vaillance et au génie des héros de l'histoire la force prodigieuse et la taille presque colossale des héros de la fable; il avait, dit-on, plus de six pieds; son teint était d'une blancheur éclatante, son nez aquilin, son œil plein de feu, sa physionomie ouverte, son maintien majestueux, son sourire gracieux et doux; quoiqu'il eût acquis un peu trop d'embonpoint, et que le haut de sa tête fût légèrement aplati, la juste proportion qui existait entre toutes les parties de son corps donnait à son ensemble une beauté mâle, ferme et noble, qui, à la première vue, frappait d'étonnement et de vénération.

Sa voix seule manquait de force; elle était

claire, douce, et ce défaut même avait le mérite de tempérer la sévérité de son maintien; ses traits commandaient le respect, et ses paroles attiraient l'affection.

Son habillement.

Né dans les camps, attaché aux mœurs de sa patrie, il préféra toujours l'habit simple des Français à l'élégant et riche costume des Romains : ordinairement, sur une chemise et sur un caleçon de lin, il portait des tibiales ou hauts-de-chausses de laine, et une tunique bordée de soie; ses jambes étaient serrées par des bandelettes qui attachaient aussi la chaussure de ses pieds; l'hiver, ses épaules et sa poitrine étaient couvertes d'un pourpoint de peau de loutre et d'un manteau de Venise dans lequel il s'enveloppait; sa large et fameuse épée, plus éclatante par ses exploits que par sa poignée d'or peu travaillée, était suspendue à un baudrier brodé; ce n'était que dans les fêtes solennelles, et pour la réception des ambassadeurs, qu'on lui voyait porter un glaive enrichi de diamans.

Tout habit étranger le gênait et lui déplaisait; deux fois seulement, pour être agréable aux Romains, et par déférence pour le souverain pontife, il consentit à se revêtir de la pourpre impériale, de la chlamyde et du cothurne romain.

En France, lorsqu'il assistait aux processions, dans les grandes solennités, il portait une tunique tissue d'or, une chaussure enrichie de pierreries, et il ornait sa tête d'un riche diadême où brillaient l'or et les diamans; dans sa vie ordinaire, son habillement différait peu de celui des Francs nés dans la classe commune.

Il fut toujours sobre, tempérant, et montrait même une sorte d'horreur pour l'ivresse, qui, selon lui, dégradait l'homme; son estomac soutenait avec peine l'abstinence et le jeûne; on ne servait habituellement sur sa table que quatre plats; il préférait à tout autre mets la viande rôtie et le gibier que ses chasseurs lui apportaient sur la broche. Ce prince ne buvait jamais à son dîner que trois ou quatre fois; il donnait très rarement de somptueux festins; il admettait alors à ces solennités un très grand nombre de convives. Ses repas.

Pendant la durée de ses repas, on lui lisait les histoires des hommes illustres de l'antiquité, les chants guerriers des héros francs et germains, dont il avait fait composer un recueil, et souvent aussi les œuvres de saint Augustin. Ses occupations.

Après son dîner, il se déshabillait et dormait deux ou trois heures : durant la nuit, il

se levait plusieurs fois pour travailler. Ses amis les plus intimes étaient admis en sa présence pendant qu'on l'habillait. Charlemagne permettait qu'à toute heure, et pour les affaires urgentes, le comte du palais introduisit chez lui les personnes qu'il devait écouter et juger. Alors il prononçait ses arrêts comme s'il eût été assis à son tribunal.

Dès le matin, il donnait, pour la journée, ses ordres aux officiers de sa maison, et réglait le travail de ses ministres. Son éloquence était abondante et facile; il parlait souvent en latin dans les assemblées publiques, et comprenait parfaitement la langue grecque. Enfin, Charles, formé aux sciences et aux lettres par Alcuin et par Pierre de Pise, s'était assez instruit dans l'art des rhéteurs pour qu'on pût, même avec raison, lui reprocher d'en abuser quelquefois. Cette observation critique sur son penchant trop vif pour la controverse, est la seule ombre que nous présente ce portrait tracé par Éginard, ministre, historien, ami et peintre fidèle de ce grand monarque.

Le récit des exploits militaires de Charlemagne nous a fait connaître le conquérant; Éginard vient de nous tracer le portrait de l'homme; ses réglemens et ses Capitulaires nous feront juger le législateur.

A la tête d'une nation brave, il était facile à Charles de vaincre; la gloire de la législation offrait à la fois à ce prince célèbre des palmes plus durables et des obstacles plus nombreux à surmonter; aussi, malgré tous les reproches adressés à la mémoire de ce monarque, sur ce qu'il laissait d'incomplet et même de barbare dans ses institutions, tous les sages de tous les temps l'ont proclamé plus grand par les lois que par les armes.

Désordres du clergé.

La postérité admire davantage en lui le roi éclairé qui, dans un siècle de fanatisme, osa réprimer les vices du clergé, le chef d'une noblesse belliqueuse et sans frein, qui entreprit de protéger contre elle la liberté du peuple, et le génie qui répandit, au sein de la barbarie, les germes de la civilisation, que le chef heureux d'une nation guerrière et disciplinée, vainqueur de tribus sauvages, qui ne lui opposaient que des masses sans union, un courage sans règle et des soldats sans armes.

Les écrivains philosophes ont tous accusé Charlemagne d'un fanatisme qui était plutôt le vice de son siècle que le sien; il est cependant vrai que ce grand homme ne put échapper totalement à cette contagion : on ne peut vivre absolument étranger aux opinions, aux mœurs, aux erreurs de ses contemporains;

c'est assez pour la gloire, et beaucoup pour l'humanité, que de savoir dominer les hommes de son temps, mettre quelques digues au torrent qu'on suit, et modérer les passions qu'on partage.

La race carlovingienne devait en partie le trône et l'empire à l'influence du Saint-Siége et du clergé sur les esprits. Charles ne pouvait se le dissimuler, et il devait craindre que les mêmes armes qui avaient fondé sa nouvelle puissance ne l'ébranlassent, s'il voulait les rejeter après s'en être servi; tout ce qu'il put faire fut donc de poser de sages bornes à sa reconnaissance pour cet ordre déjà aussi puissant qu'ambitieux.

Le clergé s'était vu dépouillé par son aïeul; il lui rendit par la dîme l'équivalent de ses biens perdus; l'admission des évêques dans les assemblées satisfit leur orgueil, et remplit aussi ses vues, en élevant dans les parlemens un contre-poids à l'ambition des nobles, et en introduisant par-là dans les délibérations un esprit moins fougueux et des formes plus légales.

Les papes, délivrés de la crainte des Lombards, des concussions des exarques, et du joug tyrannique des despotes de l'Orient, lui durent leur indépendance et les premières

bases de leur autorité temporelle; mais, après s'être ainsi acquitté de ce qu'il croyait devoir à l'Église, l'empereur pensa justement et prouva qu'il avait le droit de ne plus montrer de faiblesse pour le clergé; il résolut donc de réprimer son ambition, d'attaquer ses vices et de réformer ses mœurs.

Depuis long-temps ce clergé ne se tenait plus renfermé, comme à l'époque de Clovis, dans les devoirs de son saint ministère; il n'offrait presque plus au peuple d'utiles modèles de lumières et de vertus; entraîné par les mœurs sauvages des Francs, mêlé aux intrigues des courtisans et des leudes, tour à tour brandon et victime de leurs discordes, corrompu par leurs exemples et trop enrichi par leurs dons, il était tombé dans l'ignorance et dans les vices grossiers de la barbarie.

Enfin, lorsque Charles-Martel lui enleva une partie de ses biens, parce que, ne combattant pas, il fallait qu'il contribuât par son argent à payer les frais de la guerre entreprise contre les musulmans, on vit la plupart des évêques et des abbés prendre les armes pour échapper à des spoliations qu'ils redoutaient presque autant que le cimeterre des Sarrasins.

De ce moment à peine peut-on apercevoir quelque légère différence de costumes, de vie

et de mœurs entre le prêtre et le laïque; les prélats, les abbés, adonnés comme les grands au luxe, au vin, aux femmes, se livraient comme eux avec passion aux exercices des camps, aux désordres des guerres, aux plaisirs de la chasse, à l'ambition des cours et aux pompes du monde.

Ils portaient des habits somptueux, des éperons d'or, de larges épées, suspendues à des baudriers magnifiques; leur croyance était devenue superstition, leur culte presque de l'idolâtrie; écartant les vérités évangéliques trop gênantes pour leurs passions, ils n'avaient conservé que les pratiques superstitieuses qui fondaient sur la crédulité des peuples leur autorité et leur richesse.

Requête des grands contre lui.

Ce désordre fut porté à tel point qu'enfin il excita le mécontentement et peut-être la jalousie des grands; ils présentèrent à Charlemagne une requête contre ces abus: « Nous » vous demandons à genoux, lui dirent-ils, » que les évêques et les abbés soient désormais » dispensés d'aller à la guerre, quand nous » marchons avec vous contre l'ennemi, et » qu'ils soient tenus de rester dans leur dio- » cèse, exclusivement occupés de leur saint » ministère; qu'ils imitent Moïse et lèvent les » mains au ciel pendant les combats: ils nous

» seront plus utiles par leurs prières que par
» leurs épées. Si nous ne voulons pas que les
» prêtres se mêlent dans les batailles à nos
» soldats, croyez que ce n'est point dans l'es-
» poir de profiter de leur inaction et de nous
» emparer de leurs biens; loin de vouloir les
» usurper, nous jurons ici de les défendre. »

Après avoir prononcé ces paroles, les leudes, suivant l'usage, confirmèrent leurs promesses et leur renonciation à toute spoliation des biens ecclésiastiques, en jetant aux pieds du roi des pailles qu'ils tenaient dans leurs mains.

Charlemagne, faisant droit à une requête probablement inspirée par ses conseils, défendit par un Capitulaire «qu'aucun prêtre, hors » ceux qui seraient nécessaires pour le service » divin, se trouvât désormais à l'armée. » En même temps il déclara « que, loin de vouloir, » par cette défense, porter atteinte à la di- » gnité des évêques, il les honorerait d'autant » plus qu'ils se renfermeraient avec plus de » scrupule dans leurs fonctions. » Capitulaires à cet égard.

Par une autre disposition, il renonça formellement à disposer, comme ses prédécesseurs, des biens appartenant aux monastères. Un autre Capitulaire décida « que les églises » ne serviraient plus d'asile aux criminels » condamnés à mort; » et, s'il ne permit pas

de les en arracher avec violence, il défendit au moins de les y nourrir.

Ce prince, aussi adroit que hardi, flattait l'ambition au moment même où il la réprimait : l'influence du clergé lui paraissait utile pour amollir et civiliser les peuples conquis; ce fut dans ce but qu'il fonda et dota richement, en Germanie, les évêchés de Minden, Werden, Osnabruck, Brême et Paderborn.

Les dispositions sévères d'un Capitulaire, publié en 789, avaient ordonné la dégradation de tout prêtre qui aurait plusieurs femmes ou concubines; et ce qui donne une idée des mœurs du temps, c'est que la même loi garde le silence sur le prêtre qui n'aurait qu'une seule femme.

On doit croire que les religieuses ne menaient pas alors une vie moins scandaleuse que celle des prélats; car Charlemagne, par un Capitulaire rendu en 794, défend « aux ab-» besses d'exercer les fonctions d'évêques, » aux abbés de mutiler leurs moines et de les » enrôler à prix d'argent, aux chanoines et » aux religieux de fréquenter les cabarets, » aux religieuses d'écrire des billets galans, » aux uns et aux autres de recevoir chez eux » des jongleurs et des histrions. » Enfin, dans l'année 813, l'empereur publia une loi pour

défendre « aux prêtres de vendre les sacre-» mens et la prédication, aux évêques de lever » des impôts sur leur clergé, et de condamner » leurs prêtres à l'amende. »

Les pélerinages devenaient une passion dans ce siècle; c'était l'aurore des croisades; on les regardait comme l'expiation suffisante de tout péché et même de tout crime; ils devenaient le prétexte et la source des plus nombreux abus et des plus grands excès. Le sage Éginard loue à cet égard la modération de Charlemagne, « qui n'avait fait, dit-il, que quatre pèleri-» nages à Rome, tandis que le calife Aaroun-» al-Raschild en avait fait huit à la Mecque. » Réforme des pelerinages.

On voyait alors une foule de pélerins fanatiques, appelés *mangous* ou gueux, parcourir les grands chemins, nus et chargés de chaînes. L'empereur réprima ces abus; il contraignit aussi les bénédictins, alors très licencieux, à se soumettre aux règles prescrites par leur fondateur.

Ce grand prince savait que les leçons tracées dans les ténèbres restent inutiles; aussi employa-t-il tous ses efforts pour engager le clergé à s'instruire; et, comme le latin était alors presque généralement oublié, il ordonna aux évêques de traduire, en langue tudesque et romane, des homélies choisies. Autres Capitulaires relatifs au clergé.

Planant sur son siècle, et loin d'imiter les empereurs grecs, qui peuplaient les déserts de moines, dépeuplaient leurs camps de soldats, et ne composaient leurs légions que de Barbares, il défendit * « de recevoir un moine » dans un couvent sans la permission de l'em- » pereur, d'ordonner un prêtre avant trente » ans, et de donner le voile à une fille avant » vingt-cinq. »

Un Capitulaire **, dans le dessein de retrancher des dépenses inutiles, de réprimer l'ambition du clergé, et de mettre des bornes à l'accroissement des richesses d'un corps qui ne meurt pas, « supprima le baptême des » cloches, défendit aux évêques de passer » d'un moindre siége à un plus considérable, » et ordonna qu'après leur mort l'Église héri- » terait de leurs acquêts, et la famille de leur » patrimoine. »

La plupart des évêques, prétendant alors suivre l'exemple de Jésus-Christ, avaient créé des chor-évêques, pour représenter auprès d'eux les soixante-douze disciples. Charlemagne proscrivit cet abus de pouvoir; mais sa loi fut en partie éludée, et aux chor-évêques ils substituèrent des grands-vicaires.

Les assemblées publiques effraient les rois

* 806 et 813. ** 789.

vulgaires; Charlemagne y plaçait sa force : c'était avec leur secours, et au nom de la volonté nationale, qu'il exerçait un grand et utile pouvoir; il les présidait avec sagesse, les consultait avec affabilité, les écoutait sans humeur, et leur commandait plus par la persuasion que par l'autorité.

Aussi les conciles mêmes lui marquaient la plus grande déférence; souvent ils l'invitèrent à compléter ou à modifier leurs décrets. Il ajouta à ceux de cinq conciles cette disposition remarquable : « On s'informera avec soin » s'il est vrai qu'en Austrasie quelques prê» tres reçoivent de l'argent pour découvrir » des voleurs par la révélation des confes» sions. »

On voit avec surprise qu'un prince aussi ferme et aussi éclairé n'ait pas senti l'inconvénient de dépouiller les tribunaux laïques, en augmentant, à leur préjudice, les attributions de la justice ecclésiastique. Dans le 366e Capitulaire, l'empereur déclare que, « dans » quelque cause que ce soit, lorsqu'une des » parties voudra plaider devant l'évêque malgré l'opposition de l'autre, l'évêque jugera » le procès. »

Les lois du même prince décidaient que « le » témoignage d'un seul évêque suffirait pour

» justifier un comte d'avoir jugé contre la loi; » et, en même temps, « il fallait, selon les cas, » quarante-sept ou même soixante-douze té» moins pour condamner un évêque. » Ce qui explique cette erreur, sans la justifier, c'est qu'alors les évêques, conservant encore dans leurs formes judiciaires quelques vestiges du droit romain, inspiraient à Charles plus de confiance que ses ducs et ses comtes, magistrats armés, juges ignorans et arbitraires, qui souvent ne tranchaient les nœuds de la chicane qu'avec l'épée.

Répartition de la dîme.

L'indemnité accordée au clergé par la dîme était la réparation des coups d'État de Charles-Martel. « Avant Charlemagne, dit Montes» quieu, on prêchait bien en faveur de la » dîme; mais, depuis son règne, on l'ordon» na. » L'établissement de cet impôt éprouva de la part des Francs la résistance la plus opiniâtre; mais les prêtres profitèrent de la terreur qu'inspira soudainement une disette générale. « Un ange, dirent-ils, paraissant dans » les airs, avait annoncé que le refus de ren» dre à l'Église ce qu'on lui devait, avait attiré » ce fléau sur la nation. » Le peuple les crut : on avait résisté à l'autorité, on obéit à la superstition. La dîme fut divisée en quatre parts: la première fut destinée à l'évêque, la seconde

au clergé, la troisième aux pauvres, la quatrième à l'entretien des églises.

La défense faite au clergé de porter les armes était conforme à l'Évangile et à la raison; mais elle blessait la vanité, les passions et les mœurs du temps : le clergé s'irrita; la reconnaissance fit place à l'ingratitude; le conquérant de l'Allemagne et de l'Italie, le propagateur de la foi, le puissant monarque de l'Europe, fut obligé de se justifier aux yeux des prêtres. Défense aux prêtres.

« C'est, écrivit-il aux évêques, par une méchanceté digne du démon, que des gens malintentionnés m'ont attribué la volonté d'offenser la dignité du clergé et de nuire à ses intérêts temporels, en publiant une loi demandée par lui-même, et qui lui défend de porter les armes. Mes sentimens sont contraires à ceux qu'on me suppose, et je pense fermement que le clergé deviendra d'autant plus respectable qu'il s'attachera plus exclusivement à ses fonctions divines. »

Si l'on voulait se faire une juste idée des maladies qui règnent dans un pays, il suffirait de jeter ses regards sur la liste des remèdes qui s'y trouvent le plus usités; aussi, c'est par les Capitulaires, par les lois et par les réglemens de Charlemagne, qu'on peut le mieux connaître tous les abus et tous les vices qui exis-

taient de son temps; et comme ce prince, plutôt chef que maître d'un clergé ambitieux et d'une noblesse turbulente, était plus puissant par son génie que par ses droits, on le voyait combattre les prétentions, les usurpations et les déréglemens de ces deux classes privilégiées, moins par des ordres que par des conseils, et quelquefois même par des questions satiriques.

Questions de Charles aux évêques.

Le temps nous a conservé celles qu'il adressait à plusieurs évêques et à plusieurs abbés.

« Nous voulons, disait-il, vous demander » de nous faire connaître avec vérité ce que » vous entendez en assurant que vous avez » quitté le monde, et à quoi l'on peut distin- » guer ceux de vous qui l'ont réellement » abandonné, de ceux qui y tiennent encore. » Est-ce seulement lorsqu'ils ne sont ni armés » ni mariés? Ceux-là ont-ils renoncé au monde » qui, tous les jours, par toutes sortes de » moyens et d'artifices, tendent sans cesse à » augmenter leurs possessions? ceux qui dans » cette vue, tantôt en menaçant de l'enfer, » tantôt en promettant le ciel, cherchent à » persuader aux pauvres comme aux riches, » aux hommes simples, dénués de science et » de prévoyance, de déshériter leur famille,

» et de se dépouiller pour eux des biens qui
» leur appartiennent?

» Dira-t-on que celui-là a quitté le monde,
» qui, par convoitise du bien d'autrui, achète
» des témoins parjures, et s'adresse à des ju-
» ges sans foi pour acquérir par leur décision
» des propriétés auxquelles la justice ne lui
» donne aucun droit?

» Que penser de ceux qui, sous le prétexte
» d'un amour ardent pour Dieu, pour ses
» saints et pour ses martyrs, transportent sans
» cesse d'un endroit à l'autre des ossemens et
» des reliques, afin de se donner un motif
» pour bâtir de nouvelles églises destinées à
» les renfermer, et d'engager, par toutes sortes
» d'argumens captieux, les habitans du dio-
» cèse à donner ou à léguer par testament de
» riches propriétés à ces églises? »

C'était par de tels moyens et par des re-
proches publics que Charlemagne éclairait le
peuple, et qu'ensuite, soutenu par l'opinion
générale, il obtenait plus facilement des as-
semblées l'adoption de lois sages et réforma-
trices.

Triomphant ainsi de l'égoïsme par la volonté
générale, il renouvela ses défenses sévères
par un Capitulaire dans lequel il dit, au nom
de la nation: « De l'avis de tous nos féaux et

» évêques, nous défendons à tous les servi-
» teurs de Dieu de porter les armes et de
» combattre; aucun ne pourra s'arrêter à l'ar-
» mée, hors ceux nécessaires pour dire la
» messe et porter les reliques; un ou deux
» évêques et quelques anciens chapelains suf-
» firont pour ce service. Les prêtres ne doi-
» vent répandre le sang ni des chrétiens ni
» des païens. Enfin nous leur défendons de se
» livrer aux plaisirs de la chasse, d'entretenir
» des éperviers, des faucons, et de parcourir
» les forêts avec leurs chiens et leurs che-
» vaux. » Tous les peuples applaudirent à
cette loi; le clergé se tut et l'éluda.

Ce n'étaient pas seulement les évêques qui opposaient une résistance opiniâtre au bien que Charlemagne voulait opérer : la licence et l'orgueil des grands l'arrêtaient à chaque pas dans ses réformes; il eut même besoin de toute sa fermeté pour surmonter les obstacles que lui opposèrent quelquefois ses propres amis.

Réclamation de l'abbé Alcuin.

Le plus sage d'entre eux, Alcuin, comblé de ses bienfaits, le contraignit à user contre lui d'un langage sévère, étranger à ses penchans et à ses habitudes. Théodulphe, évêque d'Orléans, avait prononcé un jugement légal contre un ecclésiastique de son diocèse. Cet ecclésiastique était condamné à la prison; il

s'échappa et se réfugia dans la maison des chanoines de Troyes; l'évêque envoya un ordre pour se ressaisir de sa personne. Les chanoines résistèrent. Alcuin, leur abbé, les appuya, et prétendit que le coupable, s'étant retiré dans l'église de Saint-Martin, en avait appelé à l'empereur; il demandait que cet accusé fût admis à l'audience du prince, et que ce monarque réprimât la sacrilége audace des envoyés de l'évêque, qui avaient profané la sainteté de l'église de Saint-Martin.

Alcuin chargea deux de ses anciens élèves, favoris de l'empereur et membres de son académie, de lui présenter ses réclamations. Charles répondit à la congrégation des chanoines et à leur abbé par une lettre d'autant plus curieuse, qu'elle peint les mœurs du temps et le caractère du monarque; en voici quelques passages : Réponse du roi.

« Théodulphe se plaint des offenses faites
» à ses gens ou plutôt à lui-même, et du mé-
» pris avec lequel on a reçu des ordres signés
» par nous pour lui faire livrer certain ecclé-
» siastique condamné et échappé de prison.
» Nous ne pensons pas, comme vous paraissez
» le croire, avoir ordonné rien d'injuste.

» Nous nous sommes fait lire une seconde
» fois la lettre de Théodulphe et la vôtre;

» celle-ci nous a paru écrite avec plus de co-
» lère, et nullement assaisonnée de charité
» chrétienne. Vous prétendez que le coupa-
» ble, accusant son évêque, peut être admis
» à former sa plainte; cependant toutes les
» lois défendent qu'aucun délinquant ose en
» accuser un autre. Vous l'avez néanmoins
» protégé et gardé, de sorte que vous avez
» donné, sous le prétexte d'un appel à l'em-
» pereur, l'occasion à un homme jugé et con-
» damné publiquement de former une accu-
» sation.

» Vous citez l'exemple de saint Paul, ren-
» voyé par le prince de Judée au jugement de
» l'empereur; cet exemple n'est pas applica-
» ble : l'apôtre saint Paul n'avait été qu'accusé
» et non jugé; votre infâme ecclésiastique était
» jugé et mis en prison; il a violé les lois;
» jamais il ne sera, comme saint Paul, admis
» devant l'empereur.

» Nous ordonnons qu'il soit livré de nou-
» veau à son juge et rétabli dans sa prison,
» soit qu'il dise ou non la vérité. Son juge
» seul pourrait l'amener devant nous. Ce qui
» nous surprend avant tout, c'est qu'il vous
» soit tombé dans l'esprit de vous opposer à
» nos ordres et à notre pouvoir, lorsque,
» d'après les anciennes coutumes et les dispo-

» sitions des lois, les ordres des rois doivent
» être valables, et que personne n'a le droit
» de mépriser leurs décisions.

» Il est étrange que vous ayez montré moins
» d'égard pour nos ordres que pour les prières
» d'un scélérat ; on dirait que la discorde et la
» violation des lois et des principes de la cha-
» rité sont sorties de prison avec cet homme.

» Vous vous dites les serviteurs de Dieu ;
» plût au ciel que ce fût avec vérité ! cepen-
» dant vous n'ignorez pas combien de fois et
» par quels justes motifs votre conduite a été
» blâmée ; vous vous nommez tantôt moines,
» tantôt chanoines, et vous ne suivez aucune
» de leurs règles.

» Dans l'espoir de rétablir votre réputation,
» nous vous avions donné un guide et un maî-
» tre, choisi dans un pays éloigné, pour vous
» offrir de sages leçons et de religieux exem-
» ples ; cette espérance a été trompée. Le dé-
» mon a trouvé en vous des serviteurs ; il a
» semé la division dans votre communauté, et
» vous avez entraîné, dans vos emportemens
» et vos erreurs, les sages et les docteurs mê-
» mes qui devaient vous réprimer et vous
» châtier.

» Notre commissaire vous porte notre déci-
» sion ; nulle excuse écrite ne justifierait votre

» celle-ci nous a paru écrite avec plus de co-
» lère, et nullement assaisonnée de charité
» chrétienne. Vous prétendez que le coupa-
» ble, accusant son évêque, peut être admis
» à former sa plainte ; cependant toutes les
» lois défendent qu'aucun délinquant ose en
» accuser un autre. Vous l'avez néanmoins
» protégé et gardé, de sorte que vous avez
» donné, sous le prétexte d'un appel à l'em-
» pereur, l'occasion à un homme jugé et con-
» damné publiquement de former une accu-
» sation.

» Vous citez l'exemple de saint Paul, ren-
» voyé par le prince de Judée au jugement de
» l'empereur ; cet exemple n'est pas applica-
» ble : l'apôtre saint Paul n'avait été qu'accusé
» et non jugé ; votre infâme ecclésiastique était
» jugé et mis en prison ; il a violé les lois ;
» jamais il ne sera, comme saint Paul, admis
» devant l'empereur.

» Nous ordonnons qu'il soit livré de nou-
» veau à son juge et rétabli dans sa prison,
» soit qu'il dise ou non la vérité. Son juge
» seul pourrait l'amener devant nous. Ce qui
» nous surprend avant tout, c'est qu'il vous
» soit tombé dans l'esprit de vous opposer à
» nos ordres et à notre pouvoir, lorsque,
» d'après les anciennes coutumes et les dispo-

» sitions des lois, les ordres des rois doivent » être valables, et que personne n'a le droit » de mépriser leurs décisions.

» Il est étrange que vous ayez montré moins » d'égard pour nos ordres que pour les prières » d'un scélérat; on dirait que la discorde et la » violation des lois et des principes de la cha» rité sont sorties de prison avec cet homme.

» Vous vous dites les serviteurs de Dieu; » plût au ciel que ce fût avec vérité! cepen» dant vous n'ignorez pas combien de fois et » par quels justes motifs votre conduite a été » blâmée; vous vous nommez tantôt moines, » tantôt chanoines, et vous ne suivez aucune » de leurs règles.

» Dans l'espoir de rétablir votre réputation, » nous vous avions donné un guide et un maî» tre, choisi dans un pays éloigné, pour vous » offrir de sages leçons et de religieux exem» ples; cette espérance a été trompée. Le dé» mon a trouvé en vous des serviteurs; il a » semé la division dans votre communauté, et » vous avez entraîné, dans vos emportemens » et vos erreurs, les sages et les docteurs mê» mes qui devaient vous réprimer et vous » châtier.

» Notre commissaire vous porte notre déci» sion; nulle excuse écrite ne justifierait votre

» résistance : obéissez; rendez-vous près de » notre personne, et, par une satisfaction convenable, effacez le délit que vous avez commis. » Alcuin se soumit et répara ses torts.

Ce fut dans ce temps que tous les métropolitains prirent généralement le titre d'*archevêques*, que jusque-là peu d'entre eux avaient porté.

Sa puissance à Rome.

Charlemagne, toujours ferme contre les empiétemens d'un ordre si puissant, rétablit l'antique liberté dans l'élection des évêques. Son zèle pour la religion ne l'empêcha jamais de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire respecter son autorité, et, pendant les six mois qu'il resta dans la ville de Rome, il y vécut, y parla, y jugea, y commanda et y régna en souverain.

Le pouvoir temporel des papes, loin d'être reconnu, n'existait dans ce temps que par la confiance des peuples et par l'influence du saint ministère qu'ils exerçaient. La puissance des empereurs n'était point encore effacée de la mémoire des Romains; chacun se rappelait que Constantin avait exilé Libère et chassé Félix; qu'Honorius, Odoacre et Théodoric décidaient en maîtres les contestations relatives au Saint-Siége; l'élection de Grégoire I[er] avait été confirmée par l'empereur Maurice, celle des papes

Séverinus et Conon par Héraclius et Justinien II; Justinien Ier avait condamné comme sujets rebelles les papes Silvère et Vigile; enfin, Étienne III ayant demandé à Constantin Copronyme des secours et des troupes, ce prince, suivant les termes du bibliothécaire Anastase, le plus ardent partisan des doctrines ultramontaines, lui envoya ses ordres souverains.

L'historien Paul Diacre, en parlant de la conquête de l'Italie, dit que *Charles ajouta Rome à son sceptre.* Il faut joindre à tous ces faits une preuve sans réplique; c'est que, même avant la renaissance de l'empire d'Occident, Pépin et Charles avaient commandé dans Rome comme exarques et comme patrices.

Les ducs d'Italie donnèrent constamment à Charlemagne le titre de *dominus* comme à ses prédécesseurs. Paul Diacre, en faisant hommage d'un livre à ce prince, lui écrivait : « Vous y trouverez les noms des montagnes, » des portes, des rues et des tribus de votre » ville de Rome. »

Le sceau de Charlemagne portait d'un côté son effigie avec ces mots : *Dominus noster*; de l'autre la ville de Rome entourée de cette inscription : *Renovatio romani imperii.*

C'était en son nom qu'on rendait la justice à

Rome. Léon III l'appelait *seigneur* et *Auguste*, et, dans un Capitulaire de 813, Charles compta les Romains au nombre de ses sujets.

Ses efforts contre la féodalité.

Le nouveau César employa toute sa vie glorieuse, tout son règne mémorable, à combattre au dehors les Barbares, au dedans l'anarchie ; mais, dans sa lutte contre les mœurs féodales, il rencontra une résistance plus invincible que celle des opiniâtres Saxons ; il élagua l'arbre féodal sans pouvoir arracher ses racines, et abaissa les têtes de l'hydre sans parvenir à les couper.

Il est étonnant que ceux-là mêmes qui ont vu avec quelles peines et quels périls, dans un siècle de lumières, on a travaillé et l'on travaille encore à détruire les restes affaiblis de ces bizarres institutions, reprochent à Charlemagne de ne les avoir pas anéanties ; s'il eût osé tenter une semblable révolution, n'ayant d'autre force à employer, contre les grands et les leudes, que des soldats dépendans d'eux, qu'ils pouvaient lui refuser à leur gré ou même diriger contre lui, son glaive et son sceptre se seraient brisés au pied d'un colosse attaqué si témérairement et défendu alors par les mœurs nationales.

Les armées soldées peuvent seules triompher de pareils obstacles, et dans l'Europe, à cette

époque, aucune autorité ne pouvait concevoir ni réaliser l'idée de la création de cette force des temps modernes, si utile aux gouvernemens et aux nations, lorsqu'on ne s'en sert pas contre la liberté.

Rome lui dut d'abord ses conquêtes, ensuite sa servitude; en Europe, mais plus tard, cette même force affranchit les rois et les peuples, et depuis fonda les bases d'un pouvoir absolu, dont l'excès fit naître récemment dans les deux mondes de grandes révolutions.

Pour créer une armée régulière et la solder, il faut des impôts. Les Francs et les Germains faisaient consister leur honneur et leur liberté à n'en point payer. Les rois, comme les particuliers, ne vivaient que des revenus de leurs terres. Quelques droits de péages locaux payaient les chemins, les ponts et les bacs; l'unique charge des propriétaires libres consistait à défrayer les princes dans leurs voyages, à fournir des vivres et des armes aux hommes envoyés à l'armée : ainsi le pillage était alors la seule solde ; elle dépendait de la fortune et de la victoire.

Les rois n'avaient qu'un seul moyen d'augmenter le nombre des guerriers dévoués à leur personne : c'était de démembrer leurs propres domaines en distribuant des fiefs. Par-là ils

accroissaient leur entourage, mais ils s'appauvrissaient; leur cour avait plus d'éclat, leur trésor moins d'argent; leur force réelle diminuait, et bientôt l'ingratitude changeait en rebelles ces leudes trop enrichis et trop puissans.

Les Mérovingiens se virent ainsi ruinés, asservis et détrônés par eux; les successeurs de Charlemagne éprouvèrent le même sort, et tout démontre que si ce prince gouverna et domina, pendant un si long règne, tant de peuples encore barbares, il ne le dut à aucune autre force qu'à celle d'un génie aussi prudent que vaste, aussi adroit qu'audacieux.

Jugement sur ce prince.

« Charles, dit Mably, fut le seul conquérant qui conçut le danger d'être despote, » la sottise de le paraître, et qui voulut que » la loi ne fût que l'expression de la volonté » générale, manifestée par le prince; les autres abandonnaient leur autorité à des favoris; lui, il fortifia la sienne en la rendant » nationale; connaissant mieux que personne » l'esprit et l'orgueil des Français, au lieu de » commander, il persuadait : la politique vul» gaire est de diviser, celle de Charles fut de » réunir; en divisant tout, dit un tyran, je » me rendrai seul maître : soyez unis, disait » Charles, et nous serons tous heureux et » puissans. »

Ce qui inspirait surtout une vive affection et une vénération profonde pour ce grand roi, c'est que la masse de la nation, les hommes libres, les tributaires mêmes, les pauvres, les orphelins trouvèrent en lui une protection, un appui que jusque-là ils avaient vainement cherché près du trône; tous pouvaient lui porter leurs plaintes et recourir à lui; les officiers de son palais étaient chargés de donner des secours et des conseils aux malheureux, aux opprimés, qui venaient de toutes parts lui présenter des requêtes; il voulait qu'on examinât leurs griefs, qu'on pourvût à leurs besoins, et qu'on lui rappelât les services oubliés.

« Par une espèce de prodige, dit Hincmar, » il changea les courtisans en instrumens de » bien public et en ministres de la bienfai- » sance du prince. »

Ce monarque, si doux, si populaire en France, et qui, si nous en croyons Éginard, parlait à chaque membre de l'assemblée, le questionnait avec familiarité, l'encourageait à lui dire librement son avis, ce même monarque s'était cependant montré en Saxe fier, rigoureux, intolérant, terrible et trop de fois cruel : mais on ne doit pas oublier qu'après avoir subjugué les Saxons, qui lui avaient déclaré une guerre à mort, il leur donna une

législation humaine, des protecteurs bienveillans, et que successivement il affranchit tous ceux que le sort des armes avait fait tomber en servitude.

La Germanie lui dut sa civilisation, et la France son existence, menacée une seconde fois de l'invasion des Barbares.

Ses nombreux Capitulaires sont d'éternels monumens de sa vigilance et de sa sagesse; les uns, relatifs à l'administration de ses domaines, donnaient à tous les seigneurs et aux propriétaires des leçons et des exemples; les autres posaient des digues à l'arbitraire, modéraient les peines, réprimaient la tyrannie des juges inférieurs, affermissaient l'autorité royale par l'appel au trône, organisaient la discipline militaire, ressuscitaient la discipline religieuse, régularisaient ce qu'il n'osait détruire, et adoucissaient les mœurs qu'il ne pouvait changer.

Ses utiles réglemens.

Ces mœurs avaient trop établi parmi les Francs l'usage du duel pour qu'il pût l'abolir; il fit à cet égard, par ses Capitulaires, tout ce qui était possible, en substituant, dans ces combats, le bâton à l'épée.

Les guerres privées, qui depuis ébranlèrent si souvent le trône, et firent de la France, pendant plusieurs siècles, un théâtre de discorde et de carnage, furent interdites par lui.

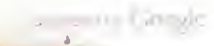
Voulant faire sentir à ses nobles et fiers magistrats que le ministère de la justice n'exigeait pas moins de pureté que celui de la religion, il ordonna aux comtes d'être à jeun lorsqu'ils siégeaient à leur tribunal.

L'habitude barbare des mutilations semblait alors sinon justifiée, au moins excusée par le grand nombre de crimes, par l'audace des criminels, par la grossièreté des mœurs. Il les défendit souvent, et les rendit plus rares. Cependant il y condamna les faussaires et les voleurs coupables de récidive.

Dans un siècle où l'on écrivait peu, où les communications étaient lentes et difficiles, ne pouvant presque rien savoir par les dépêches, il fallait tout ignorer ou tout savoir par soi-même; aussi sa vie fut un voyage perpétuel. Connaissant la puissance de l'œil du maître, il s'informait avec soin et détail, dans chaque lieu, des abus de l'administration, des récoltes, du commerce, des besoins et des ressources des peuples. Sa surveillance administrative.

Dans ses résidences mêmes, attentif à s'assurer de l'exécution de ses lois, il questionnait soigneusement chacun de ceux qui arrivaient à sa cour, sur la situation des affaires dans sa ville ou dans son village. Vénération pour la dignité impériale.

La dignité impériale, éblouissant alors les



esprits, rendait les grands plus respectueux et plus soumis. Depuis un temps immémorial, les rois n'avaient été regardés, par les Francs et par les Germains, que comme des chefs choisis entre des égaux pour les commander. Eux-mêmes, et Clovis en est la preuve, avaient cru s'élever en se décorant des dignités de patrice et de consul. Charles sut profiter de cette vénération que le monde conservait encore pour les noms de Rome, de César et d'empereur; les destructeurs du peuple-roi saluaient toujours cette grande ombre avec respect; les Italiens et les Gaulois, habitués à lutter contre la puissance royale, se courbèrent humblement sous l'autorité d'un nouvel Auguste, et se lièrent à lui par un nouveau serment.

L'usage qu'il fit de cet accroissement d'autorité, non pour imiter les despotes de l'Orient, mais pour rétablir la justice, pour rendre les peuples plus heureux, pour ressusciter les assemblées nationales, et pour poser ainsi les premiers fondemens de la liberté, lui mérita justement les louanges d'un homme dont la seule approbation vaut un éloge.

Panégyrique de Charlemagne, par Montesquieu.

Montesquieu admire l'art et la fermeté avec lesquels il sut mettre un frein au pouvoir des nobles pour les empêcher d'opprimer le clergé et les hommes libres. » En contre-balançant

» ces classes, dit cet immortel écrivain, il affermit son autorité; tout fût uni par la force » de son génie. Menant la noblesse d'expédition en expédition, et ne lui laissant pas le » temps de former des desseins dangereux, il » l'occupa tout entière à suivre les siens. La » grandeur du chef maintint celle de l'empire; » le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses fils furent ses premiers » sujets, et donnèrent l'exemple de l'obéissance. Il fit d'admirables réglemens; il fit » plus, il les fit exécuter. On voit dans ses » lois un esprit de prévoyance qui comprend » tout, et une certaine force qui entraîne tout. » Il savait punir, encore mieux pardonner; » vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré » l'art de faire les plus grandes choses avec » facilité et les difficiles avec promptitude. » Jamais prince ne sut mieux braver les dangers; jamais prince ne sut les éviter plus » habilement; il se joua de tous les périls, et » particulièrement de ceux qu'éprouvent les » conquérans, je veux dire les conspirations. »

État des assemblées nationales.

On ne pourrait se faire, avec les plus grandes recherches, une idée juste et exacte des assemblées nationales de ce temps: rien n'y était méthodiquement classé; tout y présentait un

mélange singulier de rangs, de mœurs, de circonstances, de caractères qui variaient à l'infini. Les grands y sont désignés tantôt sous les noms d'*optimates*, de *magnates*, tantôt sous ceux de *principes*, *nobiliores*, *seniores ;* le peuple, c'est-à-dire les Francs, les hommes libres, étaient appelés indifféremment *féaux*, *juniores* ou *multitudo*. Ce qui frappe surtout dans cet ensemble bizarre, c'est le triste tableau d'une aristocratie militaire de quelques milliers de personnes qui composaient la nation libre, et d'une foule immense de tributaires, de serfs et d'esclaves. La Pologne en présentait encore naguère une assez ressemblante image.

En vain on dispute sur la signification de ces mots, *nobles* et *aristocrates ;* quand on les aurait effacés de la langue, leur existence n'en aurait pas moins duré, ou n'en eût pas été moins promptement reproduite ; c'est la conséquence nécessaire d'un gouvernement militaire et conquérant.

Les vainqueurs deviennent les seigneurs des vaincus ; le chef, forcé de ménager ces vainqueurs, se ruine en voulant s'assurer de leur fidélité par des priviléges, des dons et des prodigalités dont les ressources tarissent ; les grands se rendent alors indépendans, et, con-

traints, pour se fortifier, de s'allier aux familles riches des vaincus, ils étendent ainsi la noblesse, dont la puissance s'accroit en raison de l'asservissement des peuples.

Mais, pour arriver à cette tyrannie et pour gouverner les hommes, il faut surtout usurper le droit de les juger. Les grands furent d'abord, au nom du roi, magistrats et juges des hommes libres, et, en leur propre nom, des tributaires de leurs domaines. Mais l'appel au roi était de droit pour tous les opprimés. Les Mérovingiens ne laissèrent que trop souvent tomber ce droit en désuétude; Charles le rétablit avec soin et le maintint avec vigueur; par-là il affermit le trône; ses faibles successeurs ne l'imitèrent pas, et cet abandon du premier droit royal fonda la puissance monstrueuse du système féodal. Droit d'appel rétabli.

Aussi Robertson dit que « l'état de force et » d'union donné par Charles à la France, et » digne de l'admiration des siècles éclairés, » n'était pas naturel au gouvernement féodal » et ne pouvait durer. »

Lorsque Charles défendit par une loi expresse * les guerres particulières, qu'il appelait « une invention du diable pour détruire l'or» dre et le bonheur des sociétés, » il fut mo- Guerres particulières défendues.

* 801.

mentanément obéi; mais les rois qui régnèrent après lui se virent contraints de modifier cette défense, et de se borner à déclarer qu'il ne serait permis à personne de commencer la guerre qu'après avoir envoyé un défi formel aux parens et aux vassaux de son adversaire; ils fixèrent un délai de quarante jours entre le cartel et les hostilités; enfin ils ordonnèrent la suspension de ces hostilités, dès que le roi serait en guerre avec les ennemis de la France.

Sort des esclaves. Ce que le génie de Charles ne put ni changer ni même adoucir, ce fut le triste sort des esclaves, sur lesquels les maîtres conservèrent en réalité le droit de vie et de mort, puisque une légère amende suffisait pour expier l'assassinat de l'un de ces infortunés. Précédemment on les avait privés du droit de se marier; leurs unions s'appelaient non pas *matrimonium*, mais *contubernium*; depuis ils obtinrent la liberté de former les nœuds du mariage, mais avec le consentement de leur maître, sous peine de châtimens graves, et parfois de la mort.

Au milieu de l'obscurité qui couvre la formation des assemblées nationales de ce temps, ce que plusieurs témoignages authentiques nous font apercevoir assez clairement, c'est que le clergé et les nobles délibéraient tantôt en commun, tantôt séparément.

Charles, dans ses Capitulaires, pour prouver qu'il parlait au nom de l'assemblée, s'exprimait en ces termes : « Nous ordonnons, nous » commandons ; » depuis le naufrage des libertés nationales, le pouvoir arbitraire conserva cette formule, monument des anciennes franchises.

Chambre des notables.

Il est plusieurs fois question du peuple dans les Capitulaires, et l'on pourrait difficilement définir ce que voulait dire alors ce mot ; il est probable qu'il était synonyme de celui d'*arimani* ou hommes libres. Ce qui est certain, c'est que, ne pouvant réunir le peuple tout entier, Charlemagne convoquait, pour le représenter dans l'assemblée, douze notables de chaque ville ou arrondissement ; ils y formaient une chambre séparée.

Liberté dans les assemblées.

« Charles, dit Condillac, laissait les trois » corps discuter séparément les affaires qui les » concernaient, et se réunir pour les intérêts » communs, ou pour se communiquer leurs » réglemens ; l'empereur ne paraissait au mi- » lieu d'eux que comme médiateur ; il calmait » les contestations trop vives, et constituait, » c'est-à-dire sanctionnait les décisions de l'as- » semblée. »

On peut regarder ce fait comme incontestable, puisque Charles-le-Chauve le cita depuis

comme maxime de droit public généralement reconnue. « La loi, dit-il, se fait par la volonté du peuple et par la constitution du roi. »

Charlemagne, âme de ces assemblées, inspirait, proposait, conseillait et ne commandait pas. « Il est beau (ce sont les termes de Condillac) de voir un prince, revêtu de la souveraine puissance, se prescrire des bornes à lui-même, et respecter la liberté publique au point de ne pas vouloir gêner les délibérations par sa présence. »

Création de commissaires royaux. Charles divisa chaque duché de son empire en douze comtés, et, pour surveiller l'exécution des lois ainsi que l'administration des comtes, il créa des commissaires royaux appelés *missi dominici*. Ce prince les choisissait parmi les grands ou les prélats les plus instruits et les plus zélés pour le bien public. Ces vigilans censeurs tenaient chaque année, dans les différens comtés du royaume, des assemblées, des plaids, des assises, pour connaître la situation, les besoins de la province, l'état du commerce, de l'agriculture, pour publier les lois, les faire exécuter, et pour réformer les abus; c'étaient les yeux et les organes du prince; c'était par eux que les vœux et les plaintes du peuple lui parvenaient; ils suppléaient,

dans cet empire immense, au défaut de postes et de communications.

Par ce moyen l'empereur faisait moralement pour la politique et pour l'administration ce qu'il avait fait matériellement dans son palais d'Aix-la-Chapelle, aussi vaste qu'une ville, et au milieu duquel sa chambre était placée de façon qu'il pouvait y voir d'un coup d'œil ce qui se passait dans toutes les parties de ce grand édifice.

Bonheur public.

Avant lui les Francs ne connaissaient que la tyrannie et la licence, sous sa conduite ils entrevirent la liberté; ils n'avaient eu qu'un pays, ils eurent une patrie; ils n'étaient que conquérans, ils devinrent citoyens. Son génie changea pour quelque temps les hommes et les mœurs : les nobles et les prêtres suspendirent leurs querelles. Le peuple fut soulagé du poids qui l'opprimait; tous concoururent au bien général, et, à cette époque brillante mais trop courte, les Francs se montrèrent presque dignes du grand homme qui les gouvernait.

Il est vrai que Charlemagne ne parvint point, comme Moïse, Zoroastre, Lycurgue, Numa, à créer un de ces codes immortels qui sont encore admirés après avoir traversé tant de siècles; mais il sema pour la postérité, ressuscita les assemblées nationales, reconnut au

peuple des droits, fonda des écoles, rappela autour de lui les sciences exilées, fit recueillir les lois de chaque pays, et peupla, en France et en Allemagne, ses propres fermes d'un si grand nombre de fabricans, d'artistes, de manufacturiers, de marchands et d'artisans, que ces mêmes fermes devinrent successivement des villes et des foyers de civilisation et d'industrie.

Punition de l'ivrognerie

Sévère pour la répression des vices, il réprima celui de tous auquel les Francs se livraient généralement avec le plus d'excès, et par une loi il priva tout ivrogne du droit de plaider ou de témoigner.

Paroles de Bossuet.

Nous avons dit ce que ce prince fit pour réformer les mœurs du clergé; répétons les termes de Bossuet pour rappeler les services qu'il rendit à la religion : « Les Romains se » tournèrent vers Charlemagne qui subjugnait » les Saxons, réprimait les Sarrasins, détruisait les hérésies, protégeait les papes, attirait au christianisme les nations infidèles, » rétablissait les sciences et la discipline ecclésiastique, et assemblait de fameux conciles » où sa profonde doctrine était admirée; il » faisait ressentir non-seulement à la France » et à l'Italie, mais à l'Espagne, à l'Angleterre, » à la Germanie et partout, les effets de sa » piété et de sa justice. »

On ne devrait jamais, en jugeant de tels hommes, les séparer de leur siècle; pour apprécier leurs efforts, il faut mesurer leurs obstacles; le plus grand génie, luttant contre l'ignorance de sa nation et contre la barbarie de ses voisins, ressemble trop malheureusement à ces géans de la fable qui s'efforçaient vainement de soulever les montagnes dont le poids les écrasait.

État du commerce.

Non-seulement Charlemagne ne put triompher totalement de son siècle, mais il fut souvent entraîné par lui à des fautes qu'il n'eût pas commises dans un temps de lumières. Redoutant les invasions du Nord, ce grand protecteur du commerce défendit de vendre des armes au peuple germain; il défendit également de trafiquer avec aucun esclave sans la permission de son maître. Traitant les Frisons plus en vaincus qu'en sujets, il fixa le prix auquel il leur était permis de vendre leurs marchandises; enfin, participant à une ignorance des principes d'économie politique dont on n'a vu que trop d'exemples dans des temps modernes, au moment où une grande disette désolait la France, il commit l'erreur d'établir un *maximum* pour le prix des grains, et accrut ainsi la force du fléau qu'il voulait arrêter.

Les relations naissantes du commerce, sous ce règne, prouvent le peu de parti que les Français savaient alors tirer de leur sol fertile; l'Espagne leur fournissait des chevaux, l'Angleterre des blés, la Frise des fourrures et des tapis, l'Orient des soieries, des aromates et des objets de luxe; les échanges et les exportations de la France ne consistaient presque qu'en draps et en cuirs.

Cependant Charles entoura de quelque protection le sauvage berceau de ce commerce et de cette industrie; il établit beaucoup de foires et de marchés, ordonna l'uniformité des poids et des mesures, fortifia les côtes, et rassura les navigateurs marchands par la création d'un grand nombre de navires armés.

Goût des conquérans pour la splendeur.

En même temps il aiguillonna l'industrie par le luxe des grandes solennités de sa cour, dont l'éclat frappait l'étranger d'admiration et de respect. Soit vanité, soit faiblesse, soit raison, tous les grands monarques, Cyrus, Auguste, Charlemagne, Louis XIV et Napoléon, parurent regarder la splendeur comme inséparable du diadême.

On lit dans Xénophon que, « lorsque Cyrus » se fut rendu maître de l'Asie dont il devint » le législateur, il crut convenable, malgré » la simplicité de son éducation et des mœurs

» persanes, de se donner en spectacle à ses
» peuples, et d'étaler à leurs yeux tout ce que
» la magnificence a de plus brillant, afin de
» s'attirer leur vénération non-seulement par
» l'éclat de la vertu, mais par celui d'une
» décoration extérieure propre à éblouir les
» yeux, et qui tint quelque chose du charme
» et de l'enchantement. »

Une telle opinion, insoutenable dans un pays libre, devient vraie sous un gouvernement absolu; la liberté républicaine veut, en tout, économie, égalité, simplicité, réalité; le pouvoir arbitraire d'un homme sur tous, étant lui-même la plus grande des illusions, ne peut se maintenir sans être entouré de prestiges; mais peut-être aussi, dans les contrées où la loi unit le sceptre à la liberté, est-il raisonnable de décorer d'un grand lustre le chef de l'État, surtout dans ces jours solennels où la nation est représentée aux yeux de l'étranger par le monarque, dont la puissance ne doit être fondée que sur l'utilité générale.

On sait à quel point Charlemagne, dans sa vie journalière, aimait la simplicité; son luxe dans les fêtes était un sacrifice de ses goûts aux mœurs et aux besoins du temps; il n'ignorait pas que, pour faire les plus sages lois, il est nécessaire que les esprits y soient préparés.

« Les Parthes, dit Montesquieu, ne purent » supporter un roi qui, ayant été élevé à » Rome, se montrait affable et accessible à » tout le monde. Enfin la liberté même a paru » quelquefois intolérable à des peuples qui » n'étaient pas accoutumés à en jouir : c'est » ainsi qu'un air pur est quelquefois nuisible » à ceux qui ont vécu dans des lieux maré- » cageux. »

Loi somptuaire.

Un Capitulaire de 808 prouve évidemment combien Charles s'efforçait de ramener la nation à la simplicité, et de réformer chez les Grands un luxe aussir uineux pour eux qu'oppressif pour le peuple; il alla même, dans cette loi somptuaire, jusqu'au point de fixer la nature et le prix des étoffes que chacun devait porter suivant son rang.

Droit des Grands aboli.

Les ducs particulièrement, aspirant alors à l'indépendance, se formaient une cour rivale de celle des rois. Déjà plusieurs s'étaient arrogé le droit royal de battre monnaie. Mais, quoique ces monnaies fussent à l'effigie du prince, l'empereur défendit qu'on en frappât autre part que dans son palais. Il fit plus; ne pouvant autrement réprimer la vanité de ces grands seigneurs, il ne nomma presque plus que des comtes pour administrer les provinces.

L'œil surpris pouvait contempler à la fois

dans Charles plusieurs hommes de nature différente : dans ses camps on admirait le soldat dur aux travaux, intrépide aux dangers; dans son intérieur, le père de famille tendre et vigilant; dans les assemblées, le législateur humain; dans les solennités, le monarque imposant et fier. Les rois et les émirs d'Espagne le traitaient en suzerain, le calife d'Orient en ami; les rois d'Écosse le reconnaissaient comme leur protecteur, l'empereur des Grecs comme un égal en dignité et un supérieur en puissance.

Charlemagne voulait que son nouvel empire fût, aux yeux de tous, aussi respectable que l'ancien; aussi, empruntant à la cour de Byzance sa pompeuse étiquette, il se montrait, en public, entouré de grands officiers et de dignitaires aussi magnifiques que des souverains. Les leçons du passé lui avaient appris à ne plus vouloir de *maire du palais ;* le grand chambellan, le grand sénéchal ou *dapifer,* et le connétable, en partagèrent les principales attributions. Étiquette de la cour.

L'archevêque Hincmar, en traçant avec détail le tableau de cette cour, y parle encore d'un comte du palais, d'un boutillier, d'un grand camérier, d'un apocrisiaire ou chancelier, d'un mansionnaire ou maréchal des lo-

gis, de quatre veneurs et d'un fauconnier. L'apocrisiaire assistait toujours au conseil du prince, et les autres grands officiers, lorsqu'ils y étaient appelés.

Admiration des étrangers.

Ces grands dignitaires étaient si richement vêtus et tellement entourés, que les ambassadeurs de Byzance, à leur arrivée, traversant les quatre salles dont chacun de ces dignitaires faisait les honneurs, leur présentèrent successivement les respectueux hommages qu'ils croyaient rendre à l'empereur; enfin, leur étonnement fut porté au comble, lorsqu'ils virent, dans un cinquième appartement, Charles plus resplendissant encore par son éclat personnel que par l'éclat des diamans qui enrichissaient sa parure, et s'appuyant familièrement sur l'épaule de l'évêque Hatton, son ambassadeur à Constantinople, récemment insulté par eux.

La surprise et le respect les rendirent muets, lorsque l'empereur leur dit, avec un noble mélange de douceur et de fierté : « L'évêque » vous pardonne; j'imiterai sa générosité, si » vous expiez vos torts en me jurant de traiter » désormais mes ambassadeurs avec plus de » décence, d'égards et de respect. »

Les envoyés du calife Aaroun, assistant un jour aux solennités d'une grande fête, virent

passer, sous les fenêtres de l'empereur, d'abord tous les évêques et tout le clergé en procession, avec une telle pompe et une telle magnificence d'ornemens, qu'ils en furent éblouis. Charles fit ensuite défiler devant eux son héroïque armée, toute resplendissante des armes superbes et des riches dépouilles du monde, trouvées dans les trésors d'Attila. A ce spectacle, les ambassadeurs musulmans s'écrièrent « que jusque-là, dans leurs voyages, ils n'a» vaient rencontré que des hommes d'argile, » et que là ils voyaient des hommes d'or. »

Tous les étrangers ne montraient pas une moindre admiration à la vue de la superbe basilique construite et enrichie par Charles, de même qu'en parcourant son immense palais, dont l'enceinte logeait tous les grands de la cour, toute leur suite, et qui renfermait d'assez vastes salles pour contenir les assemblées nationales.

Les étrangers y étaient logés et défrayés; on y remarquait, avec surprise, des bains chauds assez grands pour que l'empereur y invitât plus de cent personnes de sa cour à nager avec lui.

Mais ce qui surtout paraissait le plus digne d'exciter la surprise et l'éloge, c'était le contraste de cette grandeur imposante du monar- Simplicité de Charles.

que des Francs avec sa simplicité dans la vie ordinaire. « Ce luxe était, selon lui, un hom-» mage à la gloire nationale, et une néces-» sité publique, tandis que la simplicité dans » les mœurs habituelles était une raison et » une vertu privée. »

Luxe des Grands. Toujours il s'efforça de persuader aux Grands cette vérité; mais leur vanité fut peu docile à ses leçons. Ruses du roi. Un jour, les voyant tous parés de soie légère, de fines pelleteries, de plumes brillantes, tandis qu'il n'était couvert, suivant sa coutume, que de son simple pourpoint de peau de loutre, de sa tunique de laine et de son manteau de drap bleu, il se divertit à les emmener avec lui à la chasse; là, ils furent bientôt déchirés par les ronces, transis par les vents et par la neige, inondés de pluie, et ils revinrent au palais dans un état de désordre que les débris de leur magnificence rendaient encore plus ridicule. Charles, se séchant promptement près d'un grand feu, dit alors en riant, et au grand plaisir de la multitude, à ces courtisans mouillés, percés et défigurés : « Jeunes insensés, voyez la diffé-» rence de votre luxe et de ma simplicité; » mes vêtemens me couvrent, me défendent, » coûtent peu et ne craignent point les in-» jures du temps; ils sont promptement et

» facilement remplacés; vous dépensez des
» trésors pour les vôtres, et le moindre accident les anéantit. »

Une autre fois, une averse ayant inondé la toque de l'empereur, son fils Charles lui proposa d'en prendre une autre. « Je ne savais pas, » dit-il, qu'il fallût deux bonnets pour une » seule tête. »

La plupart des hommes ne sont que trop entraînés par l'égoïsme; mais ils le cachent, tandis que les princes, plus hardis, le montrent trop souvent sans voile : Charles savait réprimer en lui ce vice, et il se gênait fréquemment pour la commodité d'autrui.

L'usage général était alors de dîner à trois heures; l'empereur dînait à deux : un évêque lui reprocha cette impatience de prendre ses repas, et lui conseilla de se conformer aux habitudes générales.

« Puisque vous me donnez cet avis, répondit le roi, il est juste que vous en éprouviez » les conséquences; je veux donc que dorénavant vous ne dîniez qu'après les derniers officiers de mon palais. »

Or, il y avait à la cour cinq tables consécutives : les ducs servaient l'empereur et mangeaient après lui; les comtes servaient les ducs et dînaient plus tard; enfin les comtes étaient

servis par les officiers inférieurs, dont le repas ne commençait qu'avec la nuit.

L'évêque, forcé de jeûner si long-temps, comprit les vrais motifs de l'empereur, qui n'avait avancé l'heure de ses repas que pour moins retarder celui des autres.

Repression de la mendicité et du *cumul* des emplois.

Charles, sans cesse occupé à diminuer la masse des misères humaines, défendit la mendicité, et contraignit chaque ville à nourrir ses pauvres. Ce fut dans le même but, et pour atténuer la concentration des richesses, ainsi que pour multiplier l'aisance, qu'il interdit le *cumul* des emplois publics.

Disgrâce d'Isambart.

Si l'inconduite ou la rebellion excitaient sa sévérité, les services qu'on lui rendait éprouvaient toujours sa reconnaissance : un seigneur, nommé Isambart, avait offensé la reine Hermengarde, belle-fille de Charles, par la déclaration d'un amour audacieux; elle s'en plaignit; il fut exilé de la cour, destitué de ses charges et privé de ses bénéfices.

Danger du roi à la chasse.

Peu de temps après, Charles, se livrant avec trop d'ardeur à sa passion pour la chasse, se voit attaqué et blessé à la jambe par un buffle furieux. Vainement le monarque résiste, il est renversé et au moment de périr; soudain un homme s'élance du bois, le glaive à la main,

Sa reconnaissance.

et fait tomber l'animal sous ses coups. Charles

semble ne point reconnaître son libérateur qui disparaît; la foule des courtisans arrive et presse le prince de se faire panser. « Non, » dit-il, je veux paraître devant la reine dans » l'état où je suis. » Il revient au palais et entre chez Hermengarde, qui frémit en voyant sa botte déchirée, sa jambe ensanglantée, et la tête monstrueuse du buffle qu'il tenait à sa main. « Que croyez-vous, dit Charles à Hermengarde, que je doive à l'homme qui m'a » sauvé d'un tel péril? » « Ah! que ne lui » devons-nous pas tous? répond la reine. » « Eh bien, répliqua l'empereur, demandez-» moi sa grâce, car cet homme est ce même » Isambart que vous m'avez fait exiler. » Isambart fut promptement rétabli dans ses biens et dans ses dignités.

Presque tous les auteurs ont cité avec les plus justes éloges un Capitulaire publié en 800, et dans lequel Charlemagne s'occupe, avec le plus grand détail et comme un bon fermier, de la vente des œufs, des légumes, des fruits, des grains et des fourrages de ses fermes. C'était en effet régler ses finances; car, les rois ne vivant que de leurs domaines, le compte de leurs fermes était *le budget de leur trésor*. Son Capitulaire pour ses biens.

Charles, préférant toujours l'intérêt général au sien, bornait sa richesse à ses propres re-

venus, et réservait pour sa nation les trésors conquis par ses armes. Ses réglemens pour l'administration de ses biens furent à la fois, pour les Grands, d'utiles leçons et de sages exemples.

« Il avait, dit Montesquieu, distribué à ses » peuples toutes les richesses des Lombards et » les immenses dépouilles de l'univers entassées » par les Huns. Un père de famille pourrait » apprendre dans ce Capitulaire à gouverner » sa maison; on y voit la source pure et sa- » crée d'où Charlemagne tira ses richesses. »

Après avoir ainsi tracé l'esquisse des travaux qui partagèrent, avec les combats et les voyages, la vie pleine et active de Charlemagne, nous allons reprendre le fil des événemens de son règne.

Son retour en France.

Lorsque ce prince eut rétabli l'ordre dans Rome et réglé tout ce qui était relatif à l'administration de cette ville, il retourna en France, laissant à l'église de Saint-Pierre d'éclatantes marques de sa munificence : un grand nombre de riches vases, des tables et des croix d'or et d'argent massif, un Évangile enrichi d'émeraudes, et une couronne d'or du poids de deux cents livres.

Quoique son fils aîné, Charles, n'eût point de royaume, le pape l'avait aussi couronné.

De là vint peut-être l'usage, qui dura jusqu'à nos jours, d'élire, du vivant de l'empereur, un roi des Romains.

A la nouvelle imprévue de la renaissance de l'empire d'Occident, tout l'Orient frémit, ressentant à la fois l'étendue de sa perte et la faiblesse qui l'empêchait de la réparer : lorsqu'un peuple ne peut se venger d'un grand malheur et d'un grand affront, il fait retomber sur son gouvernement un courroux impuissant contre ses ennemis.

Les Grecs attribuaient leur humiliation à la faiblesse d'Irène. Cette impératrice se voyait exposée, sans soutien, à leur haine et à leur mépris ; attaquée par les armes redoutables du calife Aaroun, menacée par les Tartares qui poussaient leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople, assiégée de complots et entourée d'ennemis dans sa propre cour, elle cherchait partout un appui. Au milieu de tous ces périls, Irène, incapable de lutter contre Charles, forma le projet de l'épouser, dans l'espoir de recouvrer, par cette union des deux empires, celui qu'elle venait de perdre, et de conserver celui qu'elle craignait sans cesse de se voir enlever.

Projet de l'impératrice Irène.

Le pape, consultant plus la politique que les haines religieuses, l'encouragea, dit-on,

dans ce dessein; il croyait par-là faire cesser un schisme naissant, et surtout éviter que l'Italie ne devînt le théâtre d'une longue et funeste guerre entre les Grecs et les Francs.

Il est possible qu'une occasion si favorable pour réunir, ainsi que Constantin et Théodose, l'Orient et l'Occident sous ses lois, ait flatté momentanément l'orgueil de Charlemagne; mais l'histoire de ce temps nous donne, à ce sujet, plus de probabilités que de preuves : un auteur grec, Théophane, assure que ce fut Charles qui conçut la première idée de ce mariage; les écrivains français, avec plus de raison, l'attribuent à Irène. En effet, cette princesse, se soutenant avec peine sur un trône souillé de sang, pouvait désirer la protection d'un monarque victorieux et puissant, tandis que cette union n'offrait à Charlemagne que des droits chimériques sur un pays où le sceptre était électif; et d'ailleurs il ne dut pas tarder à voir avec dégoût l'offre de la main sanglante que lui présentait une femme aussi haïe que méprisée.

Quoi qu'il en soit, les espérances d'Irène, du pape et de Charles, ne tardèrent pas à s'évanouir : l'impératrice fut trahie par ses ministres, et même par l'un de ses plus intimes

favoris, l'eunuque Aétius, qui déjoua ses projets en les divulguant.

Les Grecs apprirent avec indignation que leur pays ne serait plus qu'une province de l'empire des Francs. Les Grands de la cour de Byzance, redoutant la domination d'un prince qui savait régner, enflammèrent le courroux des peuples; ils se soulevèrent, détrônèrent Irène, l'exilèrent et donnèrent le sceptre à Nicéphore. Indignation et révolte des Grecs. Exil d'Irène.

Ce fut alors que l'évêque Hatton, ambassadeur de Charles et témoin de cette révolution, éclata en menaces et fut insulté par la multitude. Nicéphore, qui n'avait pu contenir l'impétuosité d'un peuple vain et léger, voulut prévenir les graves conséquences d'une rupture qui pouvait être funeste à son pouvoir mal affermi; il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, le reconnut comme empereur d'Occident, lui demanda la paix et sollicita l'oubli des outrages faits à son envoyé. Ambassade des Grecs.

Ce fut à Seltz, en Alsace, que les ambassadeurs grecs furent présentés à Charlemagne; le moine de Saint-Gall dit que, « pour expier » leur légèreté, on les fatigua et on les ruina, » en les éloignant long-temps de leur but par » de mauvaises routes et de longs détours. »

Charles, comme nous l'avons dit, après les Paix avec eux.

avoir reçus avec hauteur, leur pardonna avec générosité : la conquête de l'Orient, trop longue, trop dispendieuse, trop incertaine, ne pouvait éblouir le génie éclairé de ce prince; satisfait d'avoir inspiré une juste crainte au nouvel empereur des Grecs et de lui faire reconnaître son élévation à l'empire, il conclut promptement la paix avec lui; elle régla les limites des deux États.

Par ce traité de partage, signé en 803, les deux empires conservèrent à peu près leurs anciennes possessions; l'Istrie, la Pannonie, la Dalmatie, entrèrent dans le lot de Charles; Venise resta sous la souveraineté plus apparente que réelle de l'empereur des Grecs.

Grimoald, duc de Bénévent, instruit de cette pacification, et n'espérant plus aucun secours d'Orient, se soumit, quitta les armes, et obtint du roi d'Italie une forte diminution du tribut qui lui était imposé.

Conquête de la Bohême.

Cependant les armes des Francs ne restèrent pas long-temps oisives; la Bohême se révolta de nouveau, et le fils aîné de l'empereur la conquit pour la seconde fois.

Défaite des Sarrasins.

Les Sarrasins, presque aussi redoutables sur mer que sur terre, étaient descendus en Sardaigne, et menaçaient la Corse. Bouchard, amiral de Charlemagne, chassa leurs troupes

de ces îles, et battit leur flotte; enfin Louis, roi d'Aquitaine, après des succès balancés, reprit Lerida, Tortone, et se rendit maître de toute la marche d'Espagne jusqu'à l'Èbre.

Dans ces temps anciens, c'était toujours au fond du Nord que se formaient et se grossissaient contre l'Occident les orages les plus redoutables. La guerre éclata de nouveau en Saxe dans l'année 804; les Saxons, réfugiés en Danemarck, sortirent des glaces de la Scandinavie; ils semblèrent tout à coup ressusciter et apparaitre de leurs tombeaux; cette contrée, presque changée en déserts par tant d'invasions et de défaites, se repeupla soudain de guerriers animés d'une fureur qu'enflammaient le malheur, l'exil et le temps; ils reprirent à la fois l'espérance et les armes; mais la fortune, ordinairement si changeante, se montrait toujours fidèle à Charlemagne et constante dans ses rigueurs contre les Saxons : ils furent encore vaincus, et on en transporta dix mille dans la Flandre. Ils y conservèrent si longtemps leurs mœurs belliqueuses et leur turbulence, que depuis, à l'époque du règne de Philippe de Valois, lorsque la Flandre se révolta, on disait vulgairement « que Charlemagne, en mêlant les Saxons avec les Flamands, d'un diable en avait fait deux. »

Guerre en Saxe.

Translation de Saxons en Flandre.

Selon Éginard, ce dernier triomphe contre les Saxons termina une guerre de trente-trois ans; mais, en réalité, cette guerre existait presque sans interruption, depuis la conquête des Gaules par les Francs. Tous les rois mérovingiens, et les maires du palais qui régnaient en leur nom, employèrent sans cesse leurs forces à combattre cette nation guerrière qu'ils surent vaincre mais non soumettre, et que le génie de Charles ne subjugua qu'en l'exterminant.

But du voyage du pape Léon en France.

Peu de temps après, la crainte de nouveaux troubles, qui menaçaient alors l'Italie, décida le pape Léon à faire un nouveau voyage en France; il vint trouver Charlemagne à Reims; et, croyant devoir couvrir son but politique d'un prétexte religieux, il entretint publiquement Charles d'un miracle opéré à Mantoue, où l'on prétendait avoir retrouvé du sang de Jésus-Christ; mais, dans ses entretiens secrets, il informa l'empereur des dissensions qui éclataient à Venise, et qui pouvaient, par leurs suites, allumer le feu de la guerre entre les deux empires.

République de Venise.

A l'époque de l'invasion des Lombards en Italie, un grand nombre de Romains fugitifs, échappés au fer et aux chaînes des Barbares, avaient transporté sur les lagunes de la mer

Adriatique, et dans les marais qui en couvraient les côtes, leur fierté, leur courage et leur indépendance; ce fut là que naquit, grandit et s'illustra la république de Venise. Elle développa promptement cette activité féconde, mère de l'industrie et de la richesse, et cette fermeté constante, seule égide de la liberté.

Mais la liberté ne se nourrit et ne se maintient jamais qu'au milieu des agitations; le despotisme seul peut languir dans cette molle inertie, dans ce silence funèbre que ses partisans serviles décorent du nom de repos; il est immobile comme la mort, la liberté est en mouvement comme la vie.

Venise, ainsi que Rome, se créa d'abord des tribuns; depuis, au lieu de consuls, elle élut un doge. Là, le clergé, comme partout, se montrait alors turbulent et ambitieux; la mésintelligence éclata entre le patriarche Fortunat, archevêque de Grado, et le gouvernement de Venise. Le prélat, malgré la protection du pape, fut déposé. Bientôt une querelle politique alimenta le feu de cette querelle religieuse : Venise ne pouvait rester longtemps indifférente aux dissensions qui fermentaient sourdement entre les empires d'Orient et d'Occident; les tribuns des îles vénitiennes

et de la terre-ferme se déclarèrent pour Charlemagne, et le doge pour les Grecs.

Les deux partis coururent aux armes; à la faveur de leurs discordes, le patriarche remonta sur son siége; mais le doge marcha contre lui, le fit prisonnier, et termina sa vie en le précipitant du haut d'une tour.

Guerre avec les Vénitiens.

L'empereur, informé par le pape de ces événemens, ordonna au roi d'Italie de déclarer la guerre au gouvernement de Venise. Le doge appela Nicéphore à son secours. Pépin attaqua les Vénitiens, et, si l'on en croit les auteurs italiens, il éprouva d'abord quelques revers.

Nicétas, à la tête d'une flotte grecque, parut, peu de temps après, sur les côtes d'Italie, et voulut s'emparer de Comacchio; mais le connétable Bouchard le combattit, dispersa ses vaisseaux et termina ainsi une guerre peu mémorable, dont les historiens du temps racontent les événemens avec peu de clarté.

Ce qui paraît certain, c'est que Venise, depuis, continua de reconnaître la souveraineté de l'empire d'Orient, la Dalmatie celle de Charlemagne, et que, pendant la durée des règnes de Nicéphore et de Michel Curopalate, la paix entre les deux empires ne fut plus troublée.

Charlemagne, profitant de ce calme général dont ses triomphes faisaient enfin jouir la France, crut nécessaire de chercher les moyens qui pourraient prolonger ce repos; du consentement des grands et du peuple, il fit son testament et partagea ses États entre ses fils *. Testament de l'empereur.

Ce Capitulaire ou testament, que nous lisons encore dans Baluze, contient une introduction et vingt chapitres : les trois premiers déterminent les limites des États de chaque prince; le quatrième établit comment l'héritage de l'un de ces princes devait être partagé après sa mort entre les deux survivans. Partage de ses États entre ses fils.

Le cinquième, très remarquable, puisqu'il prouve sans réplique, contre les assertions de Cujas et de Dutillet, que le trône, héréditaire de fait, était électif de droit, porte textuellement « que si l'un des trois princes avait un » fils que le peuple choisit pour succéder à » son père, ses deux oncles seraient tenus de » donner leur consentement à cet ordre de » succession. »

Les articles subséquens ont pour but de prévenir les dissensions qui pourraient naître entre les trois frères. Le quatorzième peint les mœurs du temps; il prévoit le cas où une contestation sur les limites des trois royaumes

* 806.

ne pourrait être décidée par des témoins; et, comme à cette époque les témoins pouvaient seuls suppléer le manque absolu de cartes géographiques et de documens, et qu'à leur défaut on ne connaissait, pour lever les doutes, que la guerre, le duel ou le jugement de la croix, Charlemagne défendit à ses fils le combat ou toute autre voie de fait, et leur ordonna de s'en rapporter à ce jugement de la croix, que la bizarre imagination des hommes de ce siècle leur faisait regarder comme le jugement de Dieu.

Jugement de la croix.

Pour y procéder, chacune des deux parties se choisissait un champion ou avocat, que l'on conduisait solennellement à l'église : là, placés vis-à-vis de l'autel, ils devaient tous deux élever leurs bras vers le ciel, les mettre en croix l'un sur l'autre, et se tenir dans cet état jusqu'à la fin de la messe; la victoire était attribuée à la partie dont l'avocat soutenait le plus long-temps cette fatigante attitude.

Le dix-huitième article de ce Capitulaire mémorable suffirait seul pour donner une juste idée de la barbarie des mœurs; et des inquiétudes qu'elles inspiraient à Charlemagne sur le sort de sa famille, puisqu'il défend à ses fils de faire mourir les enfans de leurs frères, de les mutiler, de les priver de la vue ou

de les reléguer dans un cloître, avant d'avoir examiné mûrement les inculpations qu'on pourrait diriger contr'eux.

Lorsqu'on reproche avec tant de raison aux empereurs ottomans leurs cruelles et sanguinaires coutumes, ne peuvent-ils pas répondre qu'ils n'ont fait que suivre les exemples des princes chrétiens? Au moins la triste prévoyance et les défenses expresses de Charlemagne, lavent la mémoire de ce grand monarque de ces taches ineffaçables qui souillaient alors les trônes d'Occident et d'Orient.

La politique moderne reproche aujourd'hui à Charlemagne, comme une grande faute, le partage de ses États : c'était l'erreur du siècle et non la sienne; l'usage commandait. Si ce prince eût laissé à un seul de ses fils toute sa succession, les deux autres, à l'exemple des Mérovingiens, auraient trouvé une foule de guerriers prêts à soutenir leurs prétentions et à déchirer la France par une guerre civile; d'ailleurs l'empire était alors trop étendu, et, en chargeant un seul de ses fils de cet immense fardeau, il aurait fallu qu'il pût lui léguer son génie comme sa puissance.

Reproche à Charles sur le partage de ses États.

Ce fameux Capitulaire fut signé dans un parlement tenu à Thionville * ; l'assemblée

* 806.

promit de veiller à son exécution. Éginard porta cet acte au pape qui le signa, et qui, si l'on croit dom Bouquet, le confirma. Les publicistes français sont loin de croire que, par cette déférence, Charlemagne soumit les droits de la couronne à la confirmation du Saint-Siége; il voulut seulement, disent-ils, rendre l'engagement de ses fils et de ses peuples plus authentique; on doit penser aussi qu'il espérait, en lui donnant un caractère religieux, le rendre plus inviolable.

Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir d'un fait; c'est que ces déférences de la puissance temporelle ne favorisèrent que trop l'ambition des papes, qui, en peu de temps, prétendirent et osèrent élever la tiare au-dessus de toutes les couronnes.

Guerre avec Godefroi, roi de Danemarck.

Les victoires multipliées de Charlemagne, achetées au prix de tant de sang et de combats, avaient considérablement affaibli la population de l'empire en étendant ses limites. Les Français étaient fatigués de triomphes; les armées se recrutaient avec peine. Le roi de Danemarck, Godefroi, espéra qu'il pourrait profiter de cet état de langueur et d'affaiblissement; unissant ses armes à celles des Slaves Wilses, il attaqua les Abodrites établis en Saxe par Charlemagne, les vainquit, tua leur duc Thra-

sico, les soumit à un tribut, brûla le port de Réric, enleva une partie de la population, entraîna dans son parti les Livoniens, et, en même temps, couvrit ses frontières de forts retranchemens. Le fils aîné de l'empereur marcha contre lui, tua son neveu dans un combat, et se signala par plusieurs triomphes sanglans; mais on doit croire qu'ils furent peu décisifs, puisque Charlemagne demanda une conférence, et y envoya douze comtes qui négocièrent inutilement, et ne purent conclure la paix.

L'empereur, dans le dessein de réprimer les courses des Danois, fit construire et fortifier la ville d'Esselfeld, au confluent de l'Elbe et de la Sture. Le même épuisement d'hommes et d'armes attira des échecs au roi d'Aquitaine; les Sarrasins pillèrent la Corse; quelques pirates grecs ravagèrent les côtes de Toscane; enfin, au moment où l'empereur, rassemblant les Francs à Aix-la-Chapelle, se préparait à porter la guerre en Danemarck, il apprit que deux cents vaisseaux danois, abordant les côtes de Frise, venaient d'y débarquer une nombreuse armée. Ces guerriers scandinaves, trop fameux depuis sous le nom de Normands, ravageant toutes les îles, avaient vaincu les Frisons, et venaient de leur imposer un tribut.

Mort de ce prince.

A cette nouvelle, dit Éginard, Charles ressentit un violent courroux; partout il envoya lever des troupes; leur rassemblement parut trop lent pour son impatience. Lorsqu'elles furent réunies, il marcha à leur tête et plaça son camp au confluent du Weser et de l'Aller. Là, il reçut une nouvelle qui, en dissipant ses craintes, lui prouva que la fortune sauve souvent les plus grands hommes d'un péril où, sans elle, leur force et leur génie auraient échoué. Le roi Godefroi, son plus redoutable ennemi, fut assassiné par quelques officiers rebelles. Les Danois se rembarquèrent, et leur flotte disparut.

Pacification générale.

Charles vit arriver dans sa cour, peu de temps après, des ambassadeurs envoyés par Hemming, neveu et successeur de Godefroi, par Nicéphore, empereur d'Orient, et par l'émir de Cordoue, qui tous lui demandèrent et obtinrent une paix définitive : ainsi cette année *, qui avait commencé par tous les symptômes d'une guerre universelle, se termina par une pacification générale; et, au printemps de l'année 811, douze comtes Francs et douze comtes Danois, réunis sur les rives de l'Eyder, réglèrent les limites du Danemarck et de l'empire, et confirmèrent la paix par leurs sermens.

* 810.

Il n'est point de favori de la fortune qu'elle veuille constamment laisser à l'abri de ses rigueurs ; Charlemagne, jusque-là, toujours heureux et triomphant, au moment où il donnait à ses peuples une paix si long-temps désirée, éprouva des chagrins d'autant plus douloureux, que ce grand prince joignait au caractère le plus ferme l'âme la plus sensible.

Son fils aîné, brillant espoir de la France, et dans lequel il voyait déjà sa gloire revivre, mourut sans laisser d'enfans. Pépin, roi d'Italie, déjà célèbre par ses armes, respecté et chéri par ses peuples, fut également frappé par le sort; son fils Bernard hérita de son sceptre. Dans le même temps l'empereur perdit aussi sa sœur Gizèle, ainsi que sa fille Rotrude. Les Francs confondaient tellement alors, dans leurs mœurs barbares, le courage et la dureté, qu'ils s'étonnèrent de voir un homme dans leur prince, lui reprochèrent ses larmes et accusèrent de faiblesse sa juste douleur.

Mort du fils aîné de Charlemagne.

CHAPITRE VI.

CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE ET EMPEREUR D'OCCIDENT; BERNARD, ROI D'ITALIE; LOUIS, ROI D'AQUITAINE ET ASSOCIÉ A L'EMPIRE.

(811.)

Nouveau testament de Charlemagne. — Association de Louis à l'empire. — Affaiblissement de Charles. — Présages de sa mort. — Ses derniers momens. — Son tombeau. — Jugemens divers sur ce prince. — Son panégyrique.

Nouveau testament de Charlemagne.

L'EMPEREUR fit, dans l'année 811, un nouveau testament qu'Éginard rapporte avec détail et en entier. Par cet acte Charlemagne laissait les deux tiers de son mobilier et de ses trésors aux métropoles et aux pauvres; en même temps il déclarait que Bernard garderait pour son partage le royaume d'Italie; Louis, roi d'Aquitaine, devait régner sur tous ses autres États.

Association de Louis à l'empire.

Les infirmités de la vieillesse faisaient, de jour en jour, sentir à l'invincible Charles que le temps, qui détruit tout, allait triompher

de lui; il voulut que Louis, son fils unique, lui succédât sur le trône impérial comme sur celui des Francs : son génie pénétrant comprit le danger d'accroître l'influence du Saint-Siége, s'il laissait au pape l'apparence d'un droit sur cette couronne. Les Romains étaient alors si méprisés, que leurs suffrages ne pouvaient être ni désirés ni comptés. L'empereur voulut donc que son successeur ne dût son élévation qu'aux suffrages du peuple français.

Au printemps de l'année 813, il convoqua l'assemblée nationale à Aix-la-Chapelle, et y fit venir le roi d'Aquitaine : là, il le présenta au clergé, aux ducs, aux comtes, aux seigneurs, au peuple, et, après leur avoir rappelé, dans un discours touchant, ses travaux, ses exploits, la gloire qu'il devait à leurs efforts, à leur courage et à leur dévouement, il leur demanda si, pour perpétuer cette gloire, pour assurer leur prospérité et pour consolider le trône impérial relevé par eux, ils voulaient, dès ce moment, associer Louis à l'empire.

La Chronique de Moissiac dit que cette proposition fut accueillie avec une satisfaction générale et approuvée par des acclamations unanimes. Le dimanche suivant, l'assemblée se tint dans l'église. Louis, proclamé par les

Francs empereur d'Occident, jura, en présence des grands et du peuple, de régner suivant les lois; et Charles, après lui avoir recommandé solennellement le sort de ses sujets et celui de sa famille, lui ordonna d'aller prendre à l'autel une couronne d'or qu'on y avait placée, et de la poser lui-même sur sa tête.

Ce fait mémorable et incontesté suffit pour réfuter les étranges assertions du cardinal Baronius et des auteurs ultramontains, qui affirment que Charles avait reconnu et laissé au pape le droit de disposer de l'empire.

Affaiblissement de Charles. L'affaiblissement graduel des forces du monarque lui faisait éprouver un désir jusque-là inconnu à son âme active, le désir de la paix; aussi, pendant la dernière année de sa vie, il ne s'occupa que du soin de la consolider, quoiqu'alors toutes les circonstances parussent se réunir pour favoriser son ambition.

En effet, l'empereur Nicéphore venait de périr en combattant les Bulgares, et ne laissait à son successeur qu'un sceptre brisé. Le Nord, déchiré par des factions, était la proie des querelles de deux rivaux qui se disputaient le trône de Godefroi. Les Sarrasins et les Visigoths avaient épuisé leurs forces par des guerres continuelles; et si Charlemagne eût

encore conservé, à cette époque, le feu, la vigueur et la témérité de sa jeunesse, il aurait pu, sans éprouver de grands obstacles, et plus facilement que Théodose, achever alors la conquête du monde romain. Mais ce grand astre penchait vers son couchant; bientôt il disparut : l'Europe, replongée dans ses ténèbres, vit promptement cette puissance colossale tomber en débris; elle ne conserva de sa gloire que de faibles rayons et de grands souvenirs.

En vain tout se réunit pour rappeler aux hommes leur néant, et pour les avertir de la fragilité des grandeurs humaines; orgueilleux pygmées, ils oublient que le plus puissant et le plus célèbre d'entr'eux n'occupe qu'un point imperceptible dans l'infini : aussi de tout temps on les a vus croire et dire que la chute d'un grand roi, d'un héros, d'un guerrier fameux, troublant l'ordre de l'univers, était annoncée par des prodiges.

Présages de sa mort.

Les contemporains de Charlemagne prétendirent qu'une foule de présages avaient précédé sa mort : peu de temps avant cet événement, disent-ils, on vit des éclipses de lune et de soleil; lorsque Charles marchait contre les Danois, une flamme, s'élançant du ciel, passa rapidement de sa droite à sa gauche; au même

instant sa cuirasse se détacha, son cheval tomba mort, et le javelot qu'il tenait à la main fut brisé.

Un soudain incendie détruisit le pont de Mayence; les souterrains du palais impérial retentirent long-temps d'un bruit sourd; la galerie qui se trouvait entre le palais et la chapelle s'écroula : le globe d'or qui brillait au-dessus de l'église fut frappé de la foudre; enfin le tonnerre fit disparaître les mots *Charles Prince* d'une inscription placée dans la même église.

Mais des indices plus certains ne préparaient que trop les esprits à ce funeste événement : Charles était âgé de soixante-onze ans; sa faiblesse s'augmentait chaque jour; son infatigable activité, caractère distinctif de tous les hommes célèbres, luttait seule encore contre les coups de la mort qui s'approchait.

Jusque-là, étranger au repos, on l'avait vu sans cesse en mouvement pour entreprendre de longs voyages, pour livrer de fréquens combats, pour préparer des lois, pour méditer et discuter de vastes projets de réforme et d'administration; tantôt il traçait des routes, creusait des canaux, élevait des édifices; tantôt il parcourait les côtes, visitait les provinces, équipait des flottes, courait au devant

des requêtes, réparait des injustices, et, d'une extrémité à l'autre de son vaste empire, rétablissait ou maintenait l'ordre par sa présence fréquente et toujours imprévue; mais, lorsque l'âge et la paix le condamnèrent à l'inaction, la chasse lui conserva seule quelque exercice, en offrant à son esprit une dernière et faible image de la guerre.

Le 1[er] novembre 813, la nature, plus forte que lui, dompta son courage; il ne sortit plus de son palais. Ses derniers jours furent consacrés à la prière, à la distribution des aumônes, et à un travail qu'il avait entrepris pour concilier les textes grec et syriaque des évangiles. Ses derniers momens.

Il ne croyait point à la médecine et n'appela point ses secours. Au commencement de janvier 814, comme il sortait du bain, la fièvre le saisit; pendant sa durée il ne prit aucune nourriture; son aumônier Hildebad lui administra les sacremens; le signe de la croix fut son dernier mouvement et son dernier effort; il expira en prononçant ces mots : *In manus tuas commendo spiritum meum.*

Ce grand homme, qui donna son nom à son siècle et à sa race, descendit dans la tombe, avec la gloire de la France, le 28 janvier 814; il était dans sa soixante-douzième année. Ce prince avait régné quarante-sept ans sur les

Francs, quatorze comme empereur d'Occident.

Son tombeau. Il fut enterré à Aix-la-Chapelle dans un caveau que l'on fit murer. Il y était représenté assis sur un trône d'or, revêtu de ses habits impériaux et du cilice qu'il portait habituellement; son manteau royal était attaché sur ses épaules; on avait suspendu son glaive à son baudrier; la couronne impériale était placée sur sa tête, une bourse de pélerin et le livre des évangiles sur ses genoux, son sceptre et son bouclier à ses pieds.

On brûla dans ce caveau une grande quantité de parfums; il fut rempli de pièces d'or et scellé. Enfin au-dessus de son tombeau s'éleva un superbe arc de triomphe où l'on grava cette noble et simple épitaphe : « Ici repose le » corps de Charles, grand et orthodoxe empe- » reur qui étendit glorieusement le royaume » des Francs, et le gouverna heureusement » pendant quarante-sept années. »

Jugemens divers sur ce prince. Si Montesquieu rendit au plus vaste génie des temps modernes un immortel hommage, Gibbon et Voltaire, oubliant trop les mœurs du siècle où vivait ce prince, et les obstacles qu'il avait à vaincre, ont adressé à sa mémoire des reproches rigoureux; ils ont dit que sa trop grande déférence pour le clergé, la prompte mort de son frère, le sort ignoré de

ses neveux, son amour trop excessif pour les femmes, sa passion pour les conquêtes et pour les conversions, la rigueur de ses édits intolérans, l'établissement de la dîme, et le massacre de plusieurs milliers de Saxons, étaient autant de nuages qui ternissaient sa brillante renommée.

Un autre écrivain plus juste et moins sévère, M. de Sacy, convient que, si Charles eût vécu dans un siècle moins grossier, il aurait égalé Marc-Aurèle.

Ce qui est certain, c'est que son règne, à jamais célèbre, est devenu une ère nouvelle pour l'Europe moderne. L'Église lui dut son indépendance, l'empire d'Occident sa renaissance, les sciences et les arts leur réveil, la Germanie sa civilisation, la France son repos et sa grandeur. Son panégyrique.

Tous les trônes, toutes les familles illustres, toutes les institutions et tous les corps célèbres de l'Europe, s'efforcèrent avec orgueil de prouver que leur origine remontait à Charlemagne; on lui attribua même la création de la pairie et de l'université, qui ne furent cependant fondées que sous la troisième race de nos rois.

Restaurateur de l'ordre public, de la justice et de la discipline, réformateur du clergé,

ferme appui de la religion, protecteur des lettres, soutien du pauvre et de l'opprimé contre les grands, défenseur des libertés nationales, vainqueur des Sarrasins, conquérant de l'Allemagne et de l'Italie, l'Europe le nomma grand, et l'Église le mit au nombre des saints.

Son génie échauffant l'imagination des chroniqueurs, des poëtes, des romanciers, ils le présentèrent tous, et même jusqu'à nos jours, comme un météore colossal et brillant, environné de prestiges, entouré d'un cortége fabuleux d'enchanteurs, de paladins, de fées et de magiciens.

Sa mémoire resta si long-temps chérie que, plusieurs siècles après la chute de sa dynastie, le mariage d'un de nos rois avec une princesse qu'on croyait descendue de lui, excita en France une joie universelle.

Mais, de tous les éloges prodigués à ce monarque, le plus honorable peut-être fut celui d'un auteur contemporain, historien de Louis-le-Débonnaire; cet éloge, que, hors les Saxons, tous les peuples de l'empire répétèrent, ne contenait que ce peu de mots : *L'homme juste est mort.*

CHAPITRE VII.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR D'OCCIDENT ET ROI DE FRANCE; BERNARD, ROI D'ITALIE.

(814.)

Réflexions sur le règne de Louis. — Son portrait. — Sa dévotion outrée. — Ses possessions. — Premiers actes de son règne. — Sa sévérité à l'égard de sa famille. — Ses restitutions. — Divers jugemens sur ce prince. — Hérédité des bénéfices. — Nouvelle alliance des cours d'Europe avec la France. — Intrigues d'Hermengarde.

Les grands hommes ont toujours des héritiers de leur pouvoir, rarement des héritiers de leur fortune, et plus rarement encore des héritiers de leur génie. Réflexions sur le règne de Louis.

Le sort semblait avoir fait un prodige en faveur de la France, en créant successivement pour elle, et du même sang, trois héros, Charles-Martel, Pépin et Charlemagne.

Voici en quels termes l'immortel Montesquieu annonce le règne déplorable du prince qui succéda au célèbre fondateur de l'empire d'Occident. « Auguste, dit-il, étant en Égypte,

» fit ouvrir le tombeau d'Alexandre : on lui » demanda s'il voulait qu'on lui ouvrît ceux » des Ptolémées; il dit qu'il avait voulu voir » un roi et non pas des morts. Ainsi, dans » l'histoire de cette seconde race, on cherche » Pépin et Charlemagne; on voudrait voir les » rois et non pas les morts. »

Cette réflexion nous paraît plus brillante que juste. Deux sortes d'exemples sont utiles aux hommes, ceux qu'ils doivent imiter et ceux qu'ils doivent fuir : les règnes héroïques opèrent de grands prodiges; les règnes faibles amènent de grandes catastrophes. Ainsi la faiblesse et la tyrannie, comme le génie et la vertu, fournissent aux historiens des tableaux également dignes d'intérêt, et donnent aux hommes des leçons différentes, mais également utiles.

« Un prince, continue Montesquieu, un » prince, jouet de ses passions et dupe de ses » vertus mêmes, un prince, qui ne sut se » concilier ni la crainte ni l'amour, qui avec » peu de vices dans le cœur avait toutes sor- » tes de défauts dans l'esprit, prit en main les » rênes de l'empire que Charlemagne avait » tenues. Dans le temps que l'univers est en » larmes pour la mort de son père, dans cet » instant d'étonnement où tout le monde de-

» mande Charles et ne le trouve plus, dans le
» temps qu'il hâte ses pas pour aller remplir
» sa place, il envoie devant lui des gens affidés
» pour arrêter ceux qui avaient contribué aux
» désordres de la conduite de ses sœurs ; cela
» causa de sanglantes tragédies ; c'étaient des
» imprudences bien précipitées ; il commença
» à venger les crimes domestiques avant d'être
» arrivé au palais, et à révolter les esprits
» avant d'être le maître. »

Cependant c'était sur ce prince que le peuple français fondait alors de brillantes espérances, et, jusqu'au moment où il devint le maître de l'empire, on n'avait vu en lui que des qualités et des vertus faites pour attirer le respect et pour inspirer l'affection.

La taille de Louis était noble et élevée, son regard doux et majestueux ; nul guerrier dans les camps ne se montrait plus habile que lui pour les exercices militaires ; il parlait avec facilité les langues latine, romance et grecque ; combattant fréquemment sous les yeux de son père, les ennemis de l'empire avaient admiré son courage ; les peuples d'Aquitaine vantaient sa justice et sa bonté ; le clergé louait son érudition en théologie, et encore plus sa piété ; il aimait la musique et les arts. Son portrait.

Charlemagne ne lui avait reproché qu'un

peu trop de penchant à la prodigalité et trop de facilité à écouter les avis de quelques favoris subalternes; mais, docile aux leçons de son père, une réforme sévère avait promptement réparé les désordres produits par ses faiblesses, et Charles, trop tendre peut-être pour être assez clairvoyant, s'était écrié avec joie : « Enfin nous avons un fils digne de » nous ! »

Sa dévotion outrée.

Il ne voyait, sans doute, dans son jeune successeur que le vainqueur des Gascons, des Grecs, des Huns, des Saxons, que le conquérant de Barcelonne, et il ignorait que des hommes plus observateurs, remarquant l'ardeur excessive de Louis pour une dévotion plus superstitieuse qu'éclairée, le disaient déjà *plus moine que roi;* critique amère dont Louis tirait vanité.

En effet, la gloire de Carloman, qui avait quitté le monde pour le cloître, lui semblait préférable à l'éclat de son père; il croyait acquérir plus d'honneur en dotant des églises qu'en conquérant des provinces. Alcuin et Saint-Paulin, rendant également justice, quoiqu'ils fussent membres du clergé, à ses qualités comme à ses défauts, disaient que « Louis aurait été comme Charles le favori de » la fortune, s'il n'eût été le favori des prêtres.»

Louis possédait en Aquitaine quatre maisons royales; chacun de ces domaines nourrissait exclusivement sa cour pendant quatre années; l'économie à laquelle il s'était résigné pour obéir à Charles lui donna le moyen de soulager le peuple, et de l'affranchir d'une partie des droits auxquels il était assujetti pour subvenir aux dépenses des princes dans leurs voyages. Il en fut récompensé par un tribut plus glorieux, celui de la reconnaissance publique. Ses possessions.

La France était épuisée par de longues guerres; elles avaient fait tomber les paysans dans la servitude; la plupart des hommes libres étaient devenus tributaires; le peuple n'espérait, n'invoquait d'autre appui contre les grands que celui du sceptre, et tous les regards se tournaient avec confiance sur un jeune monarque dont on connaissait les vertus, et dont on ignorait la faiblesse.

Entouré d'hommages ardens et sincères, son voyage, depuis les Pyrénées jusqu'aux rives du Rhin, fut une marche triomphale; mais les premiers actes de son règne déchirèrent le voile de l'illusion, en montrant à la fois une vertu trop rigide, un esprit trop méfiant et un caractère trop incertain. Premiers actes de son règne.

Deux ministres de son père, Adélard et Vala,

tous deux petits-fils de Charles-Martel, furent les premiers objets d'une méfiance qu'il laissa imprudemment éclater, et sa crainte ne fut dissipée qu'en les voyant venir au devant de lui avec tous les grands de sa cour.

Sa sévérité à l'égard de sa famille.

Le palais de Charlemagne, illustré par la gloire de ce héros, était souillé, aux yeux de la morale et de la piété, par la galanterie excessive des sept filles de Charles et des cinq filles de Pépin. Un monarque trop indulgent avait fermé les yeux sur leurs désordres dont ses plus nobles compagnons d'armes étaient les complices, et, sous ce rapport, le palais de l'empereur chrétien ressemblait trop à celui du calife Aaroun-al-Raschild, son rival en gloire, en luxe et en magnificence.

Louis, trop sévère dans ses mœurs, et oubliant le respect qu'il devait à l'ombre de son père, voulut punir avec éclat ce qu'il devait corriger avec sagesse; au moment où sa famille ne s'attendait qu'à ses embrassemens, il ne songeait qu'à la châtier; et, avant d'entrer dans le palais paternel, il se crut obligé de le purifier.

Toutes les dames accusées de galanterie furent chassées, les douze princesses exilées, et leurs amans condamnés à mort. L'un d'eux, Tullius, eut les yeux arrachés; un autre, Au-

douin, avant de périr, tua le comte Garnier chargé de l'arrêter; la plupart des seigneurs qui composaient la cour de Charles furent bannis du palais.

Ainsi, par une précipitation aveugle et par une rigueur excessive, Louis, qu'on appelait alors *le Pieux*, et qui méritait plutôt le nom de *Cruel*, jeta autour du trône, avant d'y monter, le germe des orages sous lesquels il ne tarda pas à succomber.

Ses restitutions.

Le nouvel empereur, trop animé de cette ardeur pour la justice qui ne prouve que de la faiblesse quand elle ne se soutient pas, envoya promptement dans tout l'empire des *missi dominici*, chargés de faire restituer aux hommes libres tous les biens patrimoniaux qui leur avaient été enlevés par les grands.

En même temps il rendit aux Frisons et aux Saxons le droit d'hériter. Tous ces actes de justice, louables s'ils eussent été plus sagement médités, mécontentèrent les seigneurs Francs, qui se voyaient enlever tout à coup une grande partie de leurs richesses. Les ministres de son père auraient pu l'éclairer; mais l'évêque d'Orléans lui avait inspiré des soupçons contre eux, et particulièrement contre Vala, qu'il croyait trop disposé à favoriser les prétentions ambitieuses de son neveu Bernard, roi d'Ita-



lie. Il suivit les conseils d'un abbé, Benoît, respectable par sa piété, mais sans expérience pour l'administration.

Divers jugemens sur ce prince.

Un auteur anglais, M. Hallam, cédant à un honorable sentiment de respect pour les intentions vertueuses de Louis, prend sa défense, et dit « que les historiens ont en général plus » d'indulgence pour les crimes brillans que » pour les faiblesses de la vertu. » Cependant, sans qu'il s'en doute, son jugement n'est peut-être pas moins rigide que le nôtre. « Louis, » dit-il, intelligent, courageux, instruit, voulant le bien et les réformes salutaires, se » montrait supérieur même à son père dans » ses Capitulaires; ses infortunes vinrent de » son cœur; il joignit à un caractère trop faible une conscience trop sévère. »

Le jugement de Mably sur ce prince est moins indulgent et plus juste : « La vue de ce » monarque, dit-il, qui aurait dû s'étendre » sur tout le royaume, se bornait à l'enceinte » de sa cour : il fit des réglemens provisoires, » et voulut mettre ses ordonnances à la place » des lois. »

Hérédité des bénéfices.

Trop prodigue dans ses dons, comme trop sévère dans ses châtimens, Louis commença à rendre les bénéfices héréditaires; il en accorda un, dans le comté de Narbonne, à un seigneur

nommé Jean, pour le faire passer à ses fils et à sa postérité; il fit de pareilles largesses aux seigneurs Agenulphe, Sulbert, Eccart, et à un grand nombre d'autres. Le duc de Bénévent, Grimoald, obtint la réduction du tribut qu'il était obligé de payer. Le roi d'Italie, Bernard, déjà presque regardé en ennemi, vint à Aix-la-Chapelle; sa soumission calma les craintes de l'empereur; il retourna dans ses États, satisfait d'un accueil qu'il devait plus à la faiblesse qu'à l'affection.

Nouvelle alliance des cours d'Europe avec la France.

Cependant le respect imposé à l'Europe par le règne héroïque de Charles durait encore; Léon l'Arménien, empereur d'Orient, renouvela son alliance avec les Francs. Hériold, prétendant au trône de Danemarck, et chassé par les fils de Godefroi, vint réclamer la protection de Louis. L'assemblée du champ-de-mai à Paderborn * lui accorda des secours : une armée de Saxons et d'Abodrites le conduisit en Danemarck, et inspira tant de terreur aux Danois, qu'ils évitèrent le combat.

On vit paraître dans cette même assemblée les députés des Slaves et des peuples de la Sardaigne, qui portèrent leurs hommages au pied du trône de l'empereur. En même temps on apprit que les Sarrasins avaient dépouillé en

* 815.

Espagne plusieurs chrétiens de leur patrimoine, et Louis détermina les Francs à déclarer la guerre à l'émir de Cordoue.

Ainsi se montrait encore quelque reste de la grandeur du règne précédent; mais il était facile de voir que déjà les intérêts particuliers commençaient à l'emporter sur l'intérêt général, et c'est ce qui distingue principalement les rois faibles des grands monarques.

Intrigues d'Hermengarde.

Hermengarde, reine vertueuse et généralement aimée, ne pouvait cependant se défendre d'une injuste jalousie contre Bernard, parce que le roi d'Italie, fils du fils aîné de Charlemagne, prétendait tirer de sa naissance quelques droits de supériorité sur les enfans de la reine. Elle s'efforça d'aigrir les soupçons de Louis, et de le déterminer à détrôner son neveu; mais la soumission de Bernard déjoua quelque temps ses intrigues.

Elle fut plus heureuse dans une autre tentative, non moins funeste au repos des Français et à l'union de la famille royale. Entraîné par ses conseils, Louis commit en politique la première et peut-être la plus grave de ses fautes; il démembra son empire, et donna le royaume de Bavière à son fils Lothaire; Pépin, son second fils, eut en partage celui d'Aquitaine.

CHAPITRE VIII.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR; LOTHAIRE, ROI DE BAVIÈRE; PÉPIN, ROI D'AQUITAINE; BERNARD, ROI D'ITALIE.

(815.)

Soulèvement contre le pape Léon. — Mort de ce pontife. — Élection d'Étienne V. — But de son voyage en France. — Humilité de Louis. — Nouveau couronnement du roi et de sa femme. — Pascal élu pape à la mort d'Étienne. — Succès belliqueux du roi. — Exemption d'impôts pour les Francs. — Nouveau partage de la France.

L'AMBITION d'Hermengarde pour ses fils, et la méfiance qu'elle inspirait à l'empereur contre les autres membres de sa famille, répandirent une vive inquiétude dans l'esprit des petits-fils de Charles-Martel, Adélard, Bernard et Vala : dès-lors la cour se remplit de troubles, et le trône fut menacé d'orages.

Rome parut s'apercevoir la première de la faiblesse de l'empereur : les Nobles romains, les anciens ennemis du pape Léon, ne se sen- *Soulèvement contre le pape Léon.*

tant plus comprimés par la main ferme de Charlemagne, conspirèrent de nouveau contre le souverain pontife; mais Léon, ayant découvert leurs complots, fit arrêter les principaux conjurés, et, de sa propre autorité, sans attendre le jugement impérial, les envoya au supplice.

Louis montra un juste ressentiment contre cette usurpation, et envoya en Italie le comte Gérold, chargé de ramener le pape à l'obéissance.

Mort de ce pontife.

Léon s'excusa, en prétendant que c'était le peuple, et non lui, qui avait prononcé l'arrêt. Une nouvelle sédition ne tarda pas à éclater: Bernard l'apaisa par la présence de ses troupes. Léon, plus accablé par le chagrin que par l'âge, mourut cette année *.

Élection d'Étienne V.

Les Romains, qui ne savaient plus être libres, mais qui n'avaient jamais cessé d'être factieux, élurent Étienne V, sans consulter l'empereur. Louis les menaça de sa colère.

But de son voyage en France.

Étienne, résolu de l'apaiser, fit prêter par les Romains un nouveau serment de fidélité à l'empereur, et vint lui-même en France pour se justifier.

Humilité de Louis.

Il craignait d'y rencontrer un juge sévère; il n'y trouva qu'un vassal docile; le roi sortit

* 816.

de Reims, alla au devant de lui, descendit de cheval à son approche, se prosterna à ses pieds, et, saisi de respect, s'écria : « Béni soit » celui qui vient au nom du Seigneur! »

Nouveau couronnement du roi et de sa femme.

Le pontife adroit profita de cette humilité; et, prompt à effacer l'impression produite sur les esprits par Charlemagne, lorsqu'il ordonna à son fils de poser lui-même la couronne sur sa tête, il couronna de nouveau Louis et sa femme, comme si le choix du Saint-Siége légalisait seul la puissance des empereurs. Satisfait de ce triomphe, le pape retourna en Italie.

Pascal élu pape à la mort d'Étienne.

Peu de temps après *, Étienne mourut; les Romains élurent Pascal, qui se borna orgueilleusement à faire part à l'empereur de sa nomination, en accompagnant ce message de faibles excuses. Louis s'en contenta et ne contesta rien, affermissant ainsi les prétentions du Saint-Siége au détriment des droits de l'empire.

Succès belliqueux du roi.

Le courage belliqueux était la seule vertu héroïque de Charles dont Louis eût hérité, et la gloire militaire de ce grand monarque vibrait encore sous le règne de son fils. Les Sorabes et les Gascons se révoltèrent aux deux extrémités de l'Europe; Louis les comprima

* 817.

par ses armes; les Sarrasins furent vaincus, et Louis réduisit l'émir de Cordoue à demander la paix.

Exemption d'impôts pour les Francs.

L'empereur accorda aux chrétiens dépouillés par les Sarrasins quelques terres dans les marches d'Espagne. L'acte de cette concession prouve sans réplique la franchise de tous impôts dont jouissaient alors les Francs, franchise vainement contestée par plusieurs savans. Louis déclare dans cet acte « qu'il » cède ces terres avec le droit commun à tous » les Francs de ne pas payer d'impôts. »

A cette même époque *, l'empereur Léon, redoutant toute rupture avec un monarque dont la victoire couronnait les armes, régla avec Louis le partage de la Dalmatie.

Nouveau partage de la France.

Un nouveau partage de la France fit de cette même année une époque trop mémorable : Louis, cédant aux instances de sa femme, et croyant peut-être qu'il ne pouvait s'égarer en imitant son père, associa son fils Lothaire à l'empire, et lui reprit la Bavière, qu'il donna à Louis, le troisième de ses enfans. « Les » princes faibles, dit Mably, commettent sou» vent de grandes fautes en faisant les mê» mes choses qu'ont faites de grands princes.

* 817.

» Charlemagne, quand il couronna ses fils,
» ne se donna que des lieutenans; le faible
» Louis, en couronnant les siens, se créa
» des rivaux. »

CHAPITRE IX.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR D'OCCIDENT ET ROI DE FRANCE; LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE; PÉPIN, ROI D'AQUITAINE; LOUIS, ROI DE BAVIÈRE; BERNARD, ROI D'ITALIE.

(817.)

Capitulaires de Louis. — Lois contre les Grands et le clergé. — Surnoms donnés au roi. — Conséquences funestes du partage des États. — Révolte de Bernard, roi d'Italie. — Son procès. — Son courage au moment du supplice. — Révolte et soumission de la Bretagne. — Mort d'Hermengarde. — Caractère de Judith, nouvelle épouse de Louis. — Hommages des vassaux de ce prince. — Excursion des Normands. — Confirmation du partage des États.

Capitulaires de Louis.

Si l'on pouvait oublier l'histoire de ce monarque, et qu'on ne lût que ses lois, on admirerait sa sagesse; mais il manquait de la fermeté nécessaire pour les faire exécuter. On règne par le caractère, et non par l'esprit : jamais prince ne donna de plus sages préceptes et de plus déplorables exemples. « Nous voulons, » disait-il dans ses Capitulaires, que nos *missi* » *dominici* exercent leurs pouvoirs dans l'hiver » en janvier, dans le printemps en avril, dans

» l'été en juillet, dans l'automne en octobre; » que, dans les autres mois, chaque comte » tienne son plaid et rende justice. Nous vou- » lons qu'au milieu du mois de mai, chacun de » ces commissaires convoque, dans sa léga- » tion, une assemblée générale de tous nos » évêques, abbés, comtes, vassaux, avoués et » vice-seigneurs des abbayes, ainsi que tous » autres qu'une raison légitime n'empêchera » pas de s'y rendre; mais, s'il devient néces- » saire, principalement pour l'utilité des pau- » vres du peuple, de diviser l'assemblée en » deux ou trois lieux différens, on choisira » ceux qui conviendront le mieux à tous. » Chaque comte y amènera ses vicaires, ses » centeniers et trois ou quatre de ses pre- » miers scabins. On rapportera d'abord dans » ces assemblées les affaires relatives à la reli- » gion et au clergé, ensuite toutes celles qui » concernent les intérêts généraux et particu- » liers. La volonté de Dieu est la nôtre; en » conséquence, nous ordonnons que nos en- » voyés s'enquièrent de tout avec vigilance, » qu'ils remplissent leurs offices avec équité, » qu'ils administrent le peuple avec concorde. » Nous leur recommandons l'unanimité dans » les délibérations, et assistance mutuelle pour » l'exécution. »

Dans d'autres Capitulaires, Louis ordonne « que le peuple soit interrogé sur toutes nou» velles dispositions qui seraient ajoutées à la » loi, et qu'après avoir donné leur consente» ment, tous les assistans mettent leurs signa» tures au bas du Capitulaire. »

Exact, comme son père, à suivre les formes qui consacraient la liberté du peuple et le respect pour la volonté nationale, ce prince, en publiant ses Capitulaires, employait cette formule : « Le seigneur Louis, empereur, a pro» mulgué ce Capitulaire telle année de son em» pire avec l'assemblée générale du peuple » dans le palais, etc. » : ainsi la sagesse se montrait dans les intentions, l'ordre dans la législation; mais, en même temps, la versatilité régnait dans les conseils, la faiblesse dans les actes et l'intrigue dans la cour.

Lois contre les Grands et le clergé.

Il ne se tint presque point d'assemblée où Louis ne publiât quelques lois sévères pour dépouiller les Grands de leurs usurpations et pour réformer les mœurs du clergé; il y renouvela les décrets de son père pour assujettir les moines, les chanoines à des règles austères, et pour empêcher les évêques, les abbés et les abbesses de porter les armes et de marcher à la tête de leurs soldats. Cette rigueur, mal soutenue, excita la haine sans obtenir l'obéissance.

« Les Italiens, dit Pasquier, qui, en s'agran- » dissant de nos dépouilles, ne furent chiches » de belles paroles, voulurent attribuer tout » ceci à la grande piété de Louis, et l'honorè- » rent du mot latin *pius;* les sages mondains » de notre temps, l'imputant à un manque de » courage, l'appelèrent *le Débonnaire*, parole » qui implique sous soi quelque chose de sot. »

Surnoms donnés au roi.

En associant Lothaire à l'empire, en donnant le royaume d'Aquitaine à Pépin et celui de Bavière à Louis, l'empereur cédait, contre son gré, à l'ambition de ses fils et à l'influence de sa femme; sa faiblesse lui laissait diviser des États que sa raison lui conseillait de laisser réunis; et, en cherchant à diminuer les inconvéniens de ce partage, son esprit inconséquent les aggrava.

Conséquences funestes du partage des États.

Il plaça Bernard, roi d'Italie, Pépin et Louis sous la dépendance de Lothaire; il voulut qu'ils se rendissent une fois par an près de ce prince pour recevoir ses instructions, et leur défendit de conclure la paix, de faire la guerre ou de se marier sans son ordre; enfin il décida que leurs royaumes ne seraient point partagés entre leurs enfans, mais qu'ils passeraient à celui d'entre eux qui serait désigné par leur père et élu par le peuple.

C'était vouloir à la fois diviser et réunir;

élever et humilier; c'était faire des rois sans pouvoir, et changer le bienfait en affront: ainsi ce singulier acte n'eut d'autre effet que celui de couronner des ingrats et d'armer des mécontens.

Révolte de Bernard, roi d'Italie.

Le roi d'Italie surtout en conçut un vif ressentiment; l'obéissance à son oncle était pour lui un devoir de la nature, mais l'assujettissement à son jeune cousin Lothaire lui parut une injure. Un grand nombre de seigneurs et d'évêques, irrités par les réformes sévères de Louis, offrirent à Bernard leurs conseils, leur appui et leurs troupes. Bernard, enhardi par eux, prit les armes, occupa les Alpes, et pénétra en France.

L'empereur, à la tête des Francs orientaux, marcha pour le combattre, et s'avança jusqu'à Châlons. Mais, tandis qu'il déployait ses forces contre son neveu, Hermengarde se servait, pour le perdre, d'armes plus funestes: elle parvint par ses intrigues à gagner les grands qui l'entouraient. Bientôt, abandonné par des alliés infidèles, trahi par des officiers corrompus, Bernard se vit contraint à se soumettre; et, après avoir obtenu pour sa sûreté des promesses peu sincères, il vint à Châlons implorer la clémence de l'empereur, qui le soumit au jugement des Francs.

Ce prince s'attendait à l'indulgence, et n'éprouva qu'une implacable sévérité : l'assemblée est convoquée, le procès s'instruit; les complices de Bernard le trahissent lâchement: cette bassesse fit leur honte et non leur salut. Son procès.

On dégrada tous les prêtres trouvés coupables; Bernard, ainsi que Réginard, comte du palais, et les principaux seigneurs de son parti furent condamnés à mort. Louis commua leur peine, et voulut qu'on leur crevât les yeux, coutume barbare empruntée aux peuples d'Orient.

Berthemont, comte de Lyon, chargé de l'exécution, fit faire cette cruelle opération de manière à ôter la vie en même temps que la vue. Le roi d'Italie, digne du nom de Charlemagne, arrachant un glaive aux bourreaux qui l'entouraient, en tua cinq avant de succomber. Réginard et lui ne survécurent que trois jours au supplice : la foule des conjurés languit dans les cachots ou dans l'exil. Son courage au moment du supplice.

Après s'être ainsi armé et souillé de la hache des tyrans, Louis, qu'on ne devait plus alors nommer le Débonnaire, reprit avec quelque éclat le glaive carlovingien. Les Bretons s'étaient révoltés sous la conduite d'un chef nommé Morvan, qu'ils avaient couronné : Louis courut en Bretagne, combattit, triompha, Révolte et soumission de la Bretagne.

tua Morvan et soumit la Bretagne au gouvernement d'un duc *.

Mort d'Hermengarde.

Revenu à Angers, il trouva Hermengarde mourante, et reçut ses derniers soupirs. Une méfiance excessive était le trait principal du faible caractère de Louis : redoutant l'ambition de ses trois frères, enfans naturels de Charlemagne, il les contraignit à se faire prêtres; par-là il rendit ses ennemis plus irréconciliables, plus inviolables et plus dangereux.

Caractère de Judith, nouvelle épouse de Louis.

Isolé dans son palais depuis son veuvage, l'empereur revint à son premier penchant pour la vie monastique; mais les moines qu'il consulta combattirent eux-mêmes son goût pour la retraite; ils lui conseillèrent de prendre une nouvelle épouse. L'empereur suivit leurs avis, appela dans son palais les filles des grands de l'empire, et, pour son malheur ainsi que pour celui de la France, il choisit entre elles Judith, fille du comte Guelphe de Bavière **. Cette princesse ne fut que trop célèbre par son esprit, par sa beauté et surtout par ses vices : les intrigues, les mauvaises mœurs, la discorde et l'anarchie entrèrent avec elle dans le palais de Louis.

Hommages des vassaux de ce prince.

Cependant au dehors le sceptre de Charle-

* 818. ** 819.

magne n'avait encore rien perdu de son éclat. L'empereur reçut de nouveau les hommages du duc de Bénévent, des Abodrites, des Slaves et des Huns. Les Francs, assemblés à Aix-la-Chapelle, virent paraître à leur tribunal Slaomir, roi des Abodrites, qui avait voulu secouer le joug de la France, et Lupus, duc des Gascons, qui venait d'être vaincu par les comtes de Toulouse et d'Auvergne; l'un perdit son duché, et l'autre son sceptre; Louis donna la couronne des Abodrites au fils de Thrasico, dévoué à la famille carlovingienne. Peu de temps après, le duc de Pannonie ayant arboré l'étendard de la révolte, une armée de Francs ravagea son pays; enfin Hérold, protégé par l'empereur, partagea le trône de Danemarck avec les fils de Godefroi.

Ces dernières lueurs d'une gloire qui allait tomber furent brillantes, mais courtes : les Sarrasins recommencèrent la guerre, et les Francs la soutinrent sans succès. Les Normands, embarqués sur treize vaisseaux, trouvèrent les rivages de la France mal défendus, pillèrent trois cents lieues de côtes, et ravagèrent, sans trouver d'obstacles, celles de l'Aquitaine et de la Normandie.

Excursion des Normands.

Louis était alors plus occupé des dissensions de sa cour que des dangers de l'empire : il

Confirmation du partage des États.

confirma dans l'assemblée de Nimègue le partage précédemment fait entre ses fils *; il assigna aux rois de Bavière et d'Aquitaine quelques domaines pour entretenir leurs cours ; l'Italie et le reste de l'empire furent donnés à Lothaire, qui devait y régner sous l'autorité de son père. Dans le même temps ce jeune prince épousa Hermengarde, fille du comte Ugon, seigneur riche, ambitieux et puissant. L'empereur fit jurer aux grands assemblés à Nimègue de maintenir fidèlement l'acte de partage.

* 821.

CHAPITRE X.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR; LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE ET ROI D'ITALIE; PÉPIN, ROI D'AQUITAINE; LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.

(821.)

Conduite de Louis dans les assemblées. — Son humilité impolitique. — Départ de ses fils pour leurs États. — Ambassade des Bulgares au roi. — Ambition du pape Pascal. — Révolte des Bretons. — Mort de leur chef. — Occupations religieuses de Louis. — Indépendance d'Inigo Arista, Espagnol. — Fondation du royaume de Navarre. — Champ-de-mai à Mayence. — Naissance de Charles-le-Chauve. — Pouvoir du favori Bernard. — Révolte de plusieurs Grands. — Succès des Sarrasins. — Inertie du roi. — Mécontentement général. — Influence de Vala, abbé de Corbie. — Accroissement du crédit de Bernard. — Intrigues de Judith en faveur de son fils.

Conduite de Louis dans les assemblées.

Aucun monarque des Francs ne convoqua plus fréquemment que l'empereur les assemblées nationales : le génie de son père y cherchait un appui solide, la faiblesse de son successeur n'y trouva qu'un dangereux écueil; Charles les dirigeait, elles dominèrent Louis; l'un en faisait le sanctuaire des lois, et l'autre un

confessionnal public; Charlemagne y rendait compte de ses triomphes, Louis-le-Débonnaire de ses erreurs et de ses péchés; le premier y réformait les mœurs du clergé et des Grands, le second y faisait pénitence; Charles y promulguait des lois, et Louis de funestes concessions; l'un y protégeait la liberté des peuples, l'autre y légalisait la tyrannie croissante des évêques et des seigneurs.

Son humilité impolitique.

Au milieu des Francs assemblés à Attigny-sur-Aisne *, Louis, bourrelé par des remords tardifs, déclara publiquement qu'il avait péché contre son neveu Bernard, contre les abbés Adélard et Vala, contre ses trois frères naturels, supplia humblement ceux-ci, ainsi que l'assemblée et le peuple français, de lui pardonner ses torts, distribua de larges aumônes avec plus de prodigalité que de discernement, et crut peut-être alors, par son humilité impolitique, égaler la gloire du grand Théodose en n'imitant que sa pénitence.

Cette première dégradation volontaire de la dignité royale a justement été considérée par plusieurs historiens philosophes comme une des causes principales des malheurs et de la honte de ce règne déplorable. « Un prince, » dit Condillac, se rend estimable lorsqu'il re-

* 822.

» connaît et répare ses fautes; mais il devient » l'objet du mépris s'il les avoue par faiblesse; Louis commettait une haute imprudence, et faisait une injure réelle à la nation » en se reprochant et en s'attribuant comme » un crime un jugement qu'elle-même avait » porté. »

Cet abaissement de l'empereur dévoila sa faiblesse aux yeux des Grands et des prêtres, et ne leur apprit que trop à en abuser. On publia dans cette assemblée des lois rigides contre tous ceux qui attenteraient aux droits des évêques, des abbés, et qui leur causeraient quelques dommages. En lisant une partie des Capitulaires de Louis, on n'y voit en général qu'un recueil de priviléges ecclésiastiques.

Départ de ses fils pour leurs États.

Après la séparation des États, Lothaire partit pour l'Italie; l'empereur chargea de présider les conseils de ce prince Vala, ancien ministre de Charlemagne. Vala conservait un vif souvenir de son exil et des injustices de Louis; ses talens rendaient sa haine dangereuse, et ce fut lui qui bientôt disposa l'esprit de Lothaire à la révolte contre son père.

Pépin se rendit en Aquitaine, où il épousa Ingeltrude, fille d'un seigneur puissant, Théodebert, comte de Madrid. Louis, le troisième des fils de l'empereur, alla en Bavière, et,

après avoir apaisé quelques troubles dans la Dalmatie, il lui donna pour gouverneur et pour duc un prince nommé Ladislas.

L'époque des conquêtes et de la gloire des armées françaises était passée; on soutint, sans éclat et sans succès marquans, une guerre insignifiante contre les Abodrites, les Slaves et les Wilses. Une nouvelle puissance s'élevait alors sur les frontières orientales de l'empire; les Bulgares, vainqueurs des Abares et des Huns, étendaient journellement leur domination sur les pays soumis aux empereurs de Grèce et de France; leur roi envoya une ambassade à Louis pour solliciter son amitié *; ce vain hommage suffit pour désarmer l'empereur.

Ambassade des Bulgares au roi.

Ambition du pape Pascal.

L'ambition des pontifes de Rome profitait avec une habileté constante de la faiblesse du successeur de Charlemagne. Le pape Pascal, fidèle à son système, couronna Lothaire à Rome pour persuader au peuple qu'un empereur ne pouvait régner sans l'aveu du Saint-Siége. Ce pontife, affectant une autorité souveraine, fit trancher la tête à quelques seigneurs romains dont il confisqua les terres. Cette usurpation ouverte de pouvoir réveilla enfin Louis, et excita sa colère; il envoya en Italie des commissaires chargés d'examiner la conduite du

* 823.

pape : la violation des lois était manifeste ; mais, quoique les faits fussent évidens, Pascal les nia et se purgea par serment; peu de temps après, il mourut ; Eugène II le remplaça, et fut contraint à restituer les confiscations de son prédécesseur.

L'année suivante *, les Bretons, qui ne pouvaient s'accoutumer au joug, prirent les armes. L'empereur, accompagné de ses deux fils Pépin et Louis, ravagea leur pays, et Viomar, leur chef, fut obligé de venir prêter serment de fidélité dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, convoquée en 825. Ce serment forcé fut violé promptement; Viomar se révolta de nouveau ; mais Lambert, comte de Nantes, le vainquit et le tua. Révolte des Bretons. Mort de leur chef

L'empereur se faisait encore respecter par son courage lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes ; mais déjà il paraissait plus rarement dans les camps ; il chargeait presque toujours ses fils ou ses généraux de combattre. Les occupations religieuses l'emportaient, dans son esprit superstitieux, sur tout autre devoir ; et, tandis que ses lieutenans repoussaient ses ennemis, entouré de moines et chantant des psaumes avec eux, il ordonnait des missions et prescrivait des jeûnes pour éloigner les Occupations religieuses de Louis.

* 824.

malheurs dont il se croyait menacé par l'apparition de quelques comètes. Il en découvrit une le premier, sachant mieux étudier et connaître les astres que les hommes.

Indépendance d'Inigo Arista, Espagnol.

Ses vassaux s'accoutumaient peu à peu à ne plus compter sur sa protection et à ne plus craindre son ressentiment. Un seigneur espagnol, Inigo Arista, se rendit indépendant sous la protection d'Abdérame, roi de Cordoue, et se vit soutenu par les Gascons et par les Basques. Une armée française le battit d'abord, et lui enleva Pampelune ; mais les Francs, aussi négligens dans les retraites qu'impétueux dans leurs attaques, furent, à leur retour en France, surpris et taillés en pièces par les Basques. Inigo, profitant de ce succès, conserva son indépendance, et devint le fondateur du royaume de Navarre *.

Fondation du royaume de Navarre.

Au lieu de réparer cet échec, Louis, uniquement occupé des intérêts de l'Église et des intrigues de sa cour, convoquait à Paris une assemblée du clergé : il y reçut une ambassade de Michel-le-Bègue ; les envoyés de l'empereur d'Orient renouvelèrent la contestation relative au culte des images ; le clergé français se montra encore contraire à ce culte, et le pape, qui ne voulait pas rompre avec la France, calma

* 825.

les esprits par de sages ménagemens et par une adroite tolérance.

Le champ-de-mai fut ensuite convoqué à Mayence. Mais ce n'était plus, comme au temps de Charles, la France armée, méditant des conquêtes et portant l'effroi dans le Nord. On ne s'occupa dans ce champ, jadis si belliqueux, que des cérémonies pompeuses du baptême d'Hériold, roi de Danemarck, et des décrets à rendre pour charger une mission de convertir les Normands. L'heure de la décadence des deux empires était arrivée, et depuis ce moment on vit progressivement s'élever avec rapidité sur leurs ruines la puissance des guerriers du Nord comme celle des Sarrasins, des Bulgares, des Vénitiens et des pontifes de Rome. Champ-de-mai à Mayence.

Bientôt la France, déchirée par des troubles civils dont les germes commençaient à se manifester, se vit hors d'état de faire respecter sa puissance, et les Francs employèrent à se déchirer les mêmes armes et le même courage dont Charlemagne avait fait un si glorieux usage pour étendre leur domination des bords de l'Océan aux rives de la Vistule.

L'impératrice Judith venait de donner le jour à un fils nommé Charles-le-Chauve *. Sa Naissance de Charles-le-Chauve.

* 828.

naissance fit la joie de son père, et sa vie les malheurs de sa patrie. Les auteurs crédules de ce temps prétendent que de nombreux présages, des tremblemens de terre, des pluies de sang, l'apparition de plusieurs comètes, l'écroulement d'une partie du palais d'Aix-la-Chapelle, annoncèrent alors de grands désastres : les hommes aiment à chercher dans le ciel la cause des maux dont l'histoire trouve la source dans leurs fautes.

Pouvoir du favori Bernard.

Judith était belle, galante, ambitieuse ; son esprit adroit dominait le caractère faible de Louis ; tous deux se laissaient diriger par les conseils d'un favori nommé Bernard, duc de Septimanie. Ce duc, pour accroître son crédit, flattait l'ambition de Judith en même temps qu'il aigrissait la méfiance de l'empereur contre ses fils et contre les grands : c'est toujours en effrayant les rois que les courtisans les conduisent à leur perte ; car la crainte et la rigueur font naître les périls qu'elles veulent éloigner.

La malignité publique accusait l'impératrice et le favori d'un commerce criminel. Louis fortifia ces soupçons en accordant à Bernard la charge de grand chambrier, qui lui donnait des motifs fréquens d'entretenir en secret l'impératrice. Les fils de l'empereur, jaloux de

l'influence de Judith, adoptaient avidement les bruits injurieux répandus par les seigneurs mécontens. On poussa la calomnie ou la médisance au point de dire que Charles était le fruit d'un adultère et l'enfant de Bernard.

Dans l'assemblée convoquée à Aix-la-Chapelle, on put déjà s'apercevoir d'une mésintelligence funeste près d'éclater. Aison, accompagné de quelques autres leudes soupçonnés comme lui par l'empereur d'intrigues et de trahison, s'enfuit précipitamment en Espagne, et souleva une partie de ce pays en faveur des Sarrasins. Pépin et le duc Bernard, envoyés pour réprimer cette rebellion, ne purent s'entendre; leur division fut utile à leurs ennemis: les Sarrasins vainquirent les Francs, ravagèrent la Catalogne, et pénétrèrent en Septimanie.

Révolte de plusieurs grands.

Succès des Sarrasins.

Charlemagne aurait volé aux Pyrénées; Louis y envoya des commissaires : Hélisachar, abbé de Saint-Riquier, et deux comtes, furent chargés par lui de s'informer des causes de ce désastre. Ces commissaires, gagnés par Bernard, revinrent à Aix-la-Chapelle. Là, ils accusèrent le beau-père de Lothaire et un favori de Pépin d'avoir retardé la marche des troupes. Le parlement les condamna à mort : l'empereur commua leur peine en exil.

Inertie du roi.

Mécontentement général.

Ce tempérament ne satisfit ni les princes ni Bernard : tout monarque qui ne sait pas comprimer sa cour et s'en faire craindre, ne peut pas long-temps gouverner ses peuples : depuis ce moment, les grands, enhardis par la faiblesse de Louis, répandirent partout l'esprit de haine contre l'impératrice et de révolte contre l'empereur.

L'orgueil national reçut cette même année un faible dédommagement : le comte de Lucques, à la tête d'une petite armée de soldats corses, débarqua en Afrique près de Carthage, dévasta le pays et en rapporta un riche butin. Partout ailleurs l'empire fut livré aux courses et aux déprédations des musulmans, des Bulgares et des Normands. On accusait la faiblesse de Louis et des maux qu'elle faisait et de ceux qu'elle laissait faire.

Influence de Vala, abbé de Corbie.

Le mécontentement des princes augmentait journellement; Vala, abbé de Corbie, avait pris une grande influence sur son ordre et sur la noblesse; il organisait, dirigeait les mécontens; le Saint-Siége et le clergé de France se montraient dociles à ses avis. L'empereur crut calmer et enflamma ces dispositions séditieuses en rassemblant, dans une seule année, quatre conciles. Les évêques y firent entendre de vives plaintes contre le commerce d'escla-

ves auquel se livraient alors les juifs, et que l'on accusait Bernard de favoriser.

Plus les haines publiques éclataient contre le favori, plus l'empereur, dominé par Judith, lui prodiguait de grâces; il le nomma premier ministre et gouverneur du prince Charles. Les prêtres et les seigneurs mécontens s'efforçaient alors de faire croire au peuple que Louis était ensorcelé par Judith. Accroissement du crédit de Bernard.

Déjà, dans les discussions publiques, on voyait les grands et les prélats sortir des bornes du respect et préluder par des discours séditieux à des actions coupables. L'abbé Vala reprocha publiquement à l'empereur de se trop mêler des affaires de l'Église : « Vous pré» tendez, lui dit-il, conférer à votre gré les » bénéfices ecclésiastiques, comme si vous » aviez la puissance de conférer le Saint-Es» prit. »

L'impératrice, effrayée des orages qui la menaçaient, espéra les écarter en brouillant les trois princes, et crut en même temps qu'elle pourrait profiter de leur division pour assurer le sort de son fils. Dans cette vue, changeant tout à coup de plan et de langage, elle fit rappeler à la cour Lothaire, que ses conseils en avaient éloigné. L'adroite princesse l'accueillit avec amitié, le séduisit par de trom- Intrigues de Judith en faveur de son fils.

peuses marques de confiance et d'abandon; enfin, démêlant sa jalousie et son ambition secrète, elle lui persuada d'affaiblir le pouvoir de ses frères en donnant un apanage à Charles.

Lothaire y consentit; Louis, d'accord avec lui, déclara, dans une diète convoquée à Worms *, son fils Charles roi d'Allemagne. Il forma son royaume des provinces de la Souabe, de l'Helvétie et des Grisons. Après avoir commis cette grande faute, cause de tant de malheurs, il renvoya Lothaire en Italie.

* 829.

CHAPITRE XI.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR; LOTHAIRE, ROI D'ITALIE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE; PÉPIN, ROI D'AQUITAINE; LOUIS, ROI DE BAVIÈRE; CHARLES II, DIT LE CHAUVE, ROI D'ALLEMAGNE.

(829.)

Retour et occupations de Louis à Aix-la-Chapelle. — Audace des mécontens. — Époque d'anarchie. — Révolte des fils du roi. — Fuite de Bernard à Barcelonne. — Retraite forcée de Judith. — Louis, prisonnier de ses enfans. — Actes de violence de ces princes. — Projet de vengeance de l'empereur. — Parlement à Nimègue par l'adresse de Louis. — Délivrance de ce prince. — Intrigues du moine Gombaut. — Réconciliation de Lothaire avec son père. — Offre de Judith au milieu d'un parlement. — Rappel et défi du favori Bernard. — Nouvelle rebellion des princes. — Conduite indigne du pape Grégoire IV. — *Champ-du-mensonge.* — Nouvelle captivité de Louis. — Décision des rebelles à son égard. — Son jugement. — Humilité et pénitence publique du roi. — Mécontentement général à ce sujet. — Délivrance de Louis. — Son absolution. — Succès de Lothaire. — Sa soumission. — Condamnation des rebelles. — Nouveau partage de l'empire. — Peste en France. — Invasion de Normands. — Discorde pour un nouveau partage. — Triste état de la France. — Investiture et couronnement de Charles. — Mort de Pépin. — L'empire partagé entre Charles et Lothaire.

Retour et occupations de Louis à Aix-la-Chapelle.

L'EMPEREUR, de retour à Aix-la-Chapelle, partagea, quelque temps et sans prévoyance,



ses jours entre ses occupations favorites, l'étude de la théologie, les pratiques monacales et les plaisirs de la chasse. Au printemps de l'année suivante *, il parcourut les côtes et visita les ports des Pays-Bas. Partout le silence ou les plaintes du peuple purent lui faire entrevoir de tristes vérités que lui cachait sa cour. Les esprits s'agitaient, fermentaient, et il était trop évident que les mécontens n'attendaient plus qu'un chef.

Audace des mécontens.

Bientôt leur audace se manifesta au milieu d'une assemblée nationale; l'abbé Vala, leur guide et leur conseil, prit le langage hautain d'un empereur réprimandant un sujet, et il adressa au monarque de violens reproches que ce faible prince reçut avec l'humilité d'un moine.

La plupart des évêques applaudirent Vala; « quelques-uns même, dit l'abbé Vély, allèrent jusqu'à prétendre qu'étant préposés » par Dieu pour gouverner les pêcheurs, ils » pouvaient déposer les rois lorsqu'ils étaient » indociles à leurs avertissemens. »

Époque d'anarchie.

Depuis l'élévation de Charles-Martel au souverain pouvoir, la France avait été délivrée du fléau des guerres civiles; elle ne s'était servie de ses armes glorieuses que pour subjuguer

* 830.

des peuples étrangers. Mais, sous le règne de Louis, tout changea; les bases de l'ordre social s'ébranlèrent, les liens de l'obéissance se rompirent, les Français se déchirèrent entr'eux, et leurs ennemis, naguère tremblans, se relevant au bruit de ces orages, méprisèrent promptement une puissance qu'ils ne redoutaient plus.

De ce moment le trône ne trouva plus de soldats pour défendre les intérêts généraux de la nation; on ne s'arma plus que pour soutenir des querelles privées. Chaque prince, chaque seigneur disposa, suivant ses passions, de ses vassaux et de sa milice. A la faveur de cette anarchie, les Bretons, les Frisons, les Gascons, les Huns, les Bulgares, les Slaves, brisèrent le joug qui leur était imposé; les papes s'emparèrent de l'autorité souveraine; les Normands dominèrent la mer et pillèrent les côtes.

L'année 830 fut l'époque fatale de l'écroulement de cette puissance colossale, si laborieusement et si rapidement fondée par Charlemagne. Louis venait de s'armer contre les Bretons, et ses trois fils reçurent l'ordre de rejoindre ses drapeaux. Cette guerre difficile, périlleuse et peu lucrative, déplaisait aux grands; la pauvreté et la bravoure bretonnes

ne leur offraient que des dangers sans dédommagement.

Révolte des fils du roi.

Le roi Pépin, les trouvant disposés à seconder sa haine contre Judith et contre Bernard son favori, décida facilement les nobles d'Aquitaine à tourner leurs armes contre l'empereur. Il marche à leur tête, s'approche de la Loire, chasse d'Orléans le comte Odon qui commandait un corps de troupes impériales, et s'avance jusqu'à Verberie. Là, il est rejoint par son frère Louis, roi de Bavière, qui était entré dans ses projets et partageait ses ressentimens.

L'empereur, informé de leurs mouvemens, accourt pour punir ses fils rebelles; il établit son camp dans la plaine de Compiègne; mais, au moment où il donne le signal du combat, son armée éclate en murmures, en menaces, et demande à grands cris l'exil du favori.

Fuite de Bernard à Barcelonne.

Le duc Bernard connaissait trop Louis pour compter sur sa fermeté; il prit promptement la fuite, et se réfugia dans les murs de Barcelonne.

Retraite forcée de Judith.

L'empereur, toujours brave contre les ennemis étrangers, mais tremblant devant ses sujets, ordonne à Judith de s'éloigner et de s'enfermer à Laon dans le couvent de Sainte-Marie. La pusillanimité irrite les factions qu'elle

veut calmer; les comtes Guérin et Lambert, envoyés par les princes, surprennent, dispersent l'escorte de l'impératrice, l'enlèvent et la conduisent à Verberie, où elle fut contrainte de prendre le voile, et de promettre qu'elle déterminerait son époux à se faire moine. Dans ce dessein, on lui permit d'avoir une entrevue avec lui. Ce faible monarque consentit à la captivité de sa femme, mais refusa de quitter la pourpre pour le froc. Judith partit seule, et se revêtit de l'habit religieux à Sainte-Ragonde de Poitiers.

Louis, prisonnier de ses enfans.

Sur ces entrefaites, Lothaire, à la tête de l'armée d'Italie, vint rejoindre ses frères. Louis, entouré de rebelles, abandonné de ses soldats et vaincu sans combattre, demeura prisonnier de ses enfans.

Actes de violence de ces princes.

Les trois princes signalèrent leur nouveau pouvoir par des actes de cruauté; ils firent crever les yeux du frère de Bernard, nommé Héribert, bannirent de France Odon son cousin, et enfermèrent dans un couvent les deux frères de l'impératrice. Après avoir satisfait leur haine, ils appelèrent près d'eux Jessé, évêque d'Amiens, Hilduin, abbé de Saint-Denis, et Vala, abbé de Compiègne, pour délibérer sur le sort de leur père : les prélats voulaient qu'on déposât l'empereur; mais les

princes, plus timides, décidèrent qu'ils régneraient sous son nom. Lothaire fut chargé de l'administration de l'empire et de la garde du monarque; il resta en France. Pépin retourna en Aquitaine, et le jeune Louis en Bavière.

Projet de vengeance de l'empereur.

Cependant l'empereur captif, indigné de tant d'affronts, en méditait secrètement la vengeance; il n'ignorait pas que la Neustrie et la Bourgogne, autrefois chères aux Mérovingiens, mais trop négligées par Charlemagne, étaient le véritable foyer de la force des mécontens, tandis que les Francs orientaux restaient dévoués à sa maison, et respectaient encore en sa personne l'illustre sang de leur héros.

Ces deux peuples étaient divisés de sentimens, de mœurs et de langage. Les Francs, mêlés aux Gaulois dans la Neustrie, étaient devenus, pour ainsi dire, un nouveau peuple, et prenaient déjà le nom de Français. Les Francs orientaux, habitans des rives du Rhin et de la Franconie actuelle, s'assimilaient graduellement aux Germains, et s'appelèrent bientôt Allemands comme eux.

Parlement à Nimègue par l'adresse de Louis.

Louis conçut assez habilement l'avantage qu'il pourrait tirer de cette division des Francs. Ses fils furent moins clairvoyans; ils voulaient assembler le peuple en France:

Louis obtint adroitement d'eux que le parlement serait convoqué à Nimègue. Peu de Français y viennent, beaucoup de Germains y accourent; l'immense majorité des membres de l'assemblée laisse éclater son attachement pour le monarque prisonnier, et une vive indignation des injures qu'il a reçues. La volonté nationale se manifeste; l'empereur sort de sa prison et reprend sa puissance; ses ennemis perdent leur audace; l'abbé Hilduin, quoique entouré de soldats, cède sans résistance aux vœux publics; il est exilé à Paderborn, le comte Lambert en Bretagne, l'abbé Vala à Corbie.

Délivrance de ce prince.

Ainsi l'empereur, dépouillé du sceptre par ses soldats, fut replacé sur le trône; mais il dut principalement ce changement de fortune à l'adresse d'un moine. Lothaire l'avait tenu quelque temps enfermé à Saint-Médard de Soissons, espérant que les religieux de ce couvent le détermineraient á prendre leur habit; mais leur chef, Gombaut, ambitieux et rusé, aimant mieux régir un empire et gouverner un empereur que de faire un prosélyte, l'avait secrètement excité à reprendre sa liberté et son pouvoir. C'était par ses conseils que le vieux monarque avait demandé que les états se tinssent à Nimègue; et, tandis que ce moine

Intrigues du moine Gombaut.

adroit endormait Lothaire par de fausses espérances, il intriguait secrètement en Bavière et en Aquitaine, semait la discorde entre les princes, et excitait habilement la jalousie des deux plus jeunes contre l'aîné.

Réconciliation de Lothaire avec son père.

Toutefois le parti des mécontens, quoiqu'il fût en minorité à Nimègue, tenta encore quelques efforts pour se relever, et pressa vivement Lothaire de ressaisir par les armes la puissance qui lui échappait. Ce prince eut avec leurs chefs une conférence qui dura toute une nuit; mais, soit par crainte, soit par remords, soit par inconstance, il refusa leurs offres de service, se jeta aux pieds de son père, et se réconcilia avec lui.

Les complices des princes rebelles deviennent souvent leurs victimes; Lothaire abandonna les siens, et l'empereur déclara qu'ils seraient jugés, l'année suivante*, par un parlement convoqué à Aix-la-Chapelle.

Offre de Judith au milieu d'un parlement.

Judith parut au milieu de cette assemblée, offrit de se justifier des crimes qu'on lui reprochait, ne trouva pas d'accusateurs, quitta le voile et recouvra tous ses droits.

Les chefs des mécontens, trahis par les princes, furent condamnés à mort; l'empereur commua d'abord leur peine en exil, et

* 831.

mérita ensuite son surnom de Débonnaire en faisant grâce à presque tous.

Ses trois fils reçurent l'ordre de rester dans leurs royaumes, et les apanages des deux plus jeunes furent augmentés au détriment de Lothaire.

Pour compléter son triomphe, et surtout celui de Judith, Louis rappela près de lui le duc Bernard; l'orgueilleux favori se montra tout armé aux yeux des Francs assemblés à Thionville, jeta son gant aux accusateurs, et offrit de se justifier par le duel; personne n'accepta son défi, et son innocence fut proclamée. Rappel et défi du favori Bernard.

La France, qui avait vu avec indignation des prêtres ambitieux et des fils ingrats outrager leur monarque et leur père, montra quelque temps pour l'empereur une vive affection; il la méritait plus par ses intentions que par sa conduite; aussi cet enthousiasme ne fut que passager : Louis, se livrant avec une nouvelle ardeur à ses projets de réforme, aigrit les mécontens et augmenta leur nombre. Nouvelle rebellion des princes.

L'esprit de rebellion se répandit avec rapidité; il avait pour but non le bien de l'État, mais le maintien des priviléges et la consécration des abus. Les factieux redoublèrent d'efforts pour armer de nouveau les princes con-

tre leur père, et ils ne les y trouvèrent que trop disposés.

L'empereur, toujours dominé par sa femme, avait alors livré toute sa confiance et tout son pouvoir au moine Gombaut, qui régnait sous son nom. Le crédit sans bornes de ce religieux excitait la haine des courtisans; l'ancien favori Bernard, irrité de la chute de son crédit, se rapprocha des princes, de ses anciens ennemis et de Vala; ses conseils ranimèrent l'ambition de Pépin, et firent renaître ses coupables espérances.

Le jeune Louis de Bavière voulut lever l'étendard de la révolte; mais les Bavarois refusèrent de le suivre. Lothaire se contenta de semer dans la cour impériale et dans le clergé la discorde par ses intrigues. Pépin seul prit audacieusement les armes.

L'empereur marcha contre lui, le battit, pilla l'Aquitaine, enleva ce royaume à son fils, et dépouilla Bernard du duché de Septimanie, qu'il donna au comte Béranger.

Louis n'avait que des éclairs de vaillance, et la constance donne seule des succès durables. S'endormant au sein de la victoire, il en perdit les fruits. Pépin, réunissant ses forces, battit en détail celles de son père, et le contraignit à repasser la Loire.

Plus les princes irritaient leur père, plus le crédit de Judith s'agrandissait; son faible époux, cédant à ses instances et à son aveugle ambition, donna la couronne d'Aquitaine au prince Charles. Cet affront remplit les princes de fureur; leur haine ne connaît plus de bornes; ils se réunissent tous trois à Colmar, jurent de se venger, et font partager leur ressentiment à leurs peuples.

Conduite indigne du pape Grégoire IV.

Un nouveau pape, Grégoire IV, entre dans leur ligue et accompagne Lothaire en Allemagne. « Ce pontife, dit l'abbé de Condillac, » vient en France sans le consentement du » souverain, commande, menace, parle en » maître qui doit juger les rois, et qui ne » connaît point de juges. C'est le premier pape » qui ait osé de pareils attentats. Ainsi, ceux » qui avaient, pour couronner un usurpateur, » introduit la doctrine de l'inviolabilité atta- » chée à l'oint du Seigneur, sont ceux mêmes » qui le déposent. »

La race carlovingienne était loin de s'attendre à voir sa puissance ébranlée par ce même clergé qui avait prétendu la fonder sur le droit divin : c'était manquer à la fois de mémoire et de prévoyance; « car on a vu, dit » l'abbé Millot, dans presque toutes les na- » tions, le corps sacerdotal faire la loi aux

» souverains et aux États, tant qu'une législation éclairée ne lui a pas fixé des limites. »

L'empereur, à la tête de ses troupes, parut bientôt en Alsace en présence de ses fils. Les deux armées campèrent dans la plaine de Rothfeld, près de Colmar. Des deux parts, avant de se décider à combattre, on tenta d'abord la voie des négociations. Grégoire, offrant sa médiation avec une apparente impartialité qui se démentit promptement, passait continuellement d'un camp à l'autre; au lieu d'opposer à cette guerre impie l'éloquence de l'Évangile, cet étrange médiateur animait les passions des princes, et parlait à l'empereur en ennemi.

« Ce pontife, dit l'abbé Vély, porta l'oubli » de son caractère et de ses devoirs au point » de menacer des foudres de l'Église quiconque ne se déclarerait pas contre Louis. » Cette conduite indigna la saine partie du clergé français; plusieurs évêques lui rappelèrent son serment, lui reprochèrent son parjure, et lui déclarèrent que, s'il les excommuniait, il retournerait lui-même en Italie, chargé de l'anathème des Églises de France et de Germanie.

On lit dans la vie d'Abogard, recueillie par Baluze et citée par le père Daniel, « que le » pape, après les avoir reprimandés de ce » qu'ils ne lui donnaient que le titre de frère,

» leur prodigua les noms injurieux de trom-» peurs; de parjures et de flatteurs; enfin il » leur répondit avec hauteur qu'aucune puis-» sance ne pouvait le juger, et que l'autorité » pontificale était au-dessus de l'autorité » royale. »

Champ-du-mensonge.

Cependant les princes, soutenus par l'influence du Saint-Siége, profitaient de la trève pour séduire les soldats de leur père; et, tandis qu'ils trompaient le malheureux monarque par de fausses apparences de soumission, ils réussirent, par leurs intrigues, par leurs dons et par leurs promesses, à débaucher son armée; le théâtre de ces perfidies, le camp de Rothfeld, c'est-à-dire *Champ-Rouge*, reçut, d'après cet événement, et conserva le nom de Lugenfeld, ou *Champ-du-mensonge*.

Nouvelle captivité de Louis.

L'empereur, abandonné pour la seconde fois par sa cour, par ses amis, par ses soldats, se voit livré sans défense à la haine de ses ennemis : ils exilent Judith à Tortone, Charles à l'abbaye de Pruym*. L'ancien partage de l'empire, décrété en 817, est de nouveau confirmé; les rois d'Aquitaine et de Bavière retournent dans leurs États; Lothaire reste maître de l'empire et geolier de son père; trainant avec lui son infortuné captif, il parcourt la France en

* 833.

triomphe, préside les assemblées, et renferme ensuite Louis dans le cloître de Saint-Médard de Soissons.

Lothaire convoqua tous les Francs, l'année suivante, au champ-de-mai qui se tint à Compiègne; Louis et Pépin refusèrent de s'y rendre, soit par pitié pour leur père, soit par jalousie contre leur frère, dont ils affectaient hautement de désapprouver la rigueur.

Cette conduite équivoque des rois de Bavière et d'Aquitaine répandit une vive inquiétude parmi les seigneurs mécontens; la crainte de voir Louis se relever et se venger les troublait; et comme la peur est le pire des conseillers, elle leur dicta les résolutions les plus violentes.

Décision des rebelles à son égard.

Les mœurs antiques, les Canons de plusieurs conciles et quelques articles des Capitulaires avaient établi en maximes que ceux qui s'étaient vus soumis à la pénitence publique ne devaient plus paraître dans les armées; et comme un prince dégradé ne pouvait plus régner, les évêques et les seigneurs rebelles, voulant empêcher l'empereur de jamais remonter sur le trône, se décidèrent à le déposer et à le dépouiller de sa chevelure.

Cette criminelle résolution, qui avilissait non-seulement le roi, mais la royauté, ne fut

point adoptée dans le parlement sans éprouver une vive opposition; plusieurs seigneurs et plusieurs prélats soutinrent avec force les droits de la nature, de la justice et du trône. Thégan, métropolitain de Trèves, s'adressant au plus ardent des factieux, Ebbon, archevêque de Reims, lui dit: « Est-ce ainsi, malheureux affranchi, que tu reconnais les » bienfaits de ton souverain? Il t'a décoré de » la pourpre, et tu le couvres d'un cilice; il » t'a élevé sur le siége épiscopal, et tu veux le » précipiter du trône; as-tu donc oublié ce » précepte de l'apôtre: Respectez les maîtres » du monde; soyez soumis aux sublimes puissances: il n'en est aucune qui ne vienne de » Dieu? »

La voix des passions étouffa celle de la raison: les sujets rebelles de Louis devinrent ses juges, et le forcèrent à comparaître en accusé devant eux. Sa résignation, son humilité, ses larmes n'inspirèrent qu'une pitié momentanée, qui fit bientôt place au mépris. On lui reprocha le supplice de Bernard, les violences exercées contre ses frères naturels, ses parjures en violant un traité de partage garanti par serment, la permission donnée à Judith de quitter le voile et de reprendre la couronne; on l'accusa d'avoir livré la France aux invasions des

Son jugement.

étrangers et au fléau des guerres civiles; enfin on le déclara coupable des maux qu'il avait attirés sur la France, en violant les lois religieuses et en préparant des expéditions guerrières pendant le saint temps de carême. . . .

Humilité et pénitence publique du roi.

L'empereur, hardi dans les périls de la guerre, était tremblant lorsqu'on lui parlait de l'enfer et du ciel. Sa conscience timorée lui faisait considérer ses malheurs, non comme un résultat de la force de ses ennemis, mais comme un effet du courroux céleste : aussi, loin de chercher à se défendre, il se reconnut criminel et offrit de se soumettre à la pénitence publique.

Jusque-là les champs-de-mars et de mai, hérissés de lances et retentissans du bruit des boucliers, n'avaient vu paraître au milieu des Francs belliqueux que des princes guerriers, portés en triomphe sur le pavois, et le glaive à la main, au choc bruyant des framées, excitant aux combats une jeunesse turbulente, avide de périls, de pillage et de conquêtes. Mais alors, par un déplorable contraste, ces mêmes Francs voient entrer dans l'église de Saint-Médard le successeur de Clovis, le descendant de Charles-Martel et de Pépin, le fils de Charlemagne, humilié, contrit, suppliant; un cilice est étendu devant lui, et il tombe

lâchement aux pieds des archevêques et des évêques de Reims, de Lyon, de Vienne, de Narbonne, d'Amiens, de Troyes et d'Auxerre.

Là, en présence de Lothaire, des grands et du peuple, élevant la voix, non plus pour revendiquer ses droits, pour réprimer des rebelles, pour proposer des lois et pour ordonner des triomphes : « Je confesse, dit-il, avoir indignement rempli mes fonctions royales; ma » négligence a scandalisé l'Église; mes péchés » ont offensé Dieu; j'ai attiré sur le peuple » tous les fléaux du désordre et de l'anarchie. » En conséquence, j'ai résolu d'expier publi- » quement mes torts, afin d'obtenir du Sei- » gneur l'absolution de mes crimes par l'inter- » vention de ceux auxquels Dieu a confié le » pouvoir de lier et de délier. »

Après cet aveu, les prélats lui demandent une confession plus détaillée, et lui présentent les huit articles qui formaient son acte d'accusation. Louis les lit tout haut, en confesse le contenu; il demande lui-même la pénitence publique, signe sa confession, prie les prêtres de la déposer sur l'autel, détache sa ceinture militaire, se dépouille des vêtemens impériaux, et se revêt de l'habit de pénitent.

C'était se déclarer incapable de régner. On se sent également surpris et indigné de l'arro-

gance sacrilége des ministres d'un Dieu de paix, de l'audace criminelle des fils ingrats de Louis, et de l'inconcevable pusillanimité de leur père.

M. Sismondi dit avec raison « que le plus » grand des crimes dont Louis venait s'accuser » à Soissons, fut peut-être celui de déshono- » rer par sa lâcheté une nation qui lui avait » confié spécialement la garde de son hon- » neur. »

Mécontentement général à ce sujet.

Cette nation ne tarda pas long-temps à se montrer humiliée et irritée de la dégradation de son monarque. Lothaire, gouverné par les conseils des comtes Mathfrid et Lambert, emmenait à sa suite l'empereur pénitent et captif, et donnait ce honteux spectacle à la capitale de l'empire, à cette ville d'Aix-la-Chapelle où l'ombre de Charlemagne dut frémir en voyant son fils flétri et détrôné; alors le mécontentement des peuples éclata de toutes parts.

Délivrance de Louis.

Un moine, nommé Daniel, porta la consolation et l'espoir dans le cœur du monarque infortuné, en glissant secrètement, avec l'hostie qu'il lui présentait, un billet que ce prince lut peu de momens après dans sa cellule. Il y apprit que Judith n'était ni morte ni religieuse, comme on avait voulu le lui faire croire; que de nombreuses associations se formaient en

sa faveur dans les provinces, et que les comtes Eggebard, Guillaume, Bernard et Guérin levaient des troupes, dans le dessein de lui rendre la liberté.

Louis de Bavière et Pépin, cédant aux remords, à la crainte ou au vœu public, se réunirent aux partisans de l'empereur; les uns s'avancèrent sur la Loire, les autres sur le Rhin; tous sommèrent Lothaire de traiter leur père et leur souverain avec plus de respect et moins de rigueur.

Lothaire, tourmenté par sa conscience, abandonné par ses complices, effrayé par cette explosion subite de l'opinion publique, cède à l'orage, laisse son père libre, et fuit en Dauphiné, où il lève à la hâte de nouvelles troupes pour défendre ses États et sa vie.

L'empereur, délivré, hésite encore à remonter sur le trône; comme prince, aucun obstacle ne l'arrête; mais, comme pénitent, ses scrupules religieux le retiennent. Résistant aux instances d'un peuple léger, aussi enthousiaste alors qu'il s'était montré naguère séditieux, il déclare qu'il ne reprendra l'exercice de l'autorité souveraine qu'après avoir été absous par l'Église.

Bientôt les évêques, qui n'avaient point abandonné sa cause, se rassemblent, lui don- Son absolution.

nent solennellement l'absolution, et déclarent, au nom de l'Église, que l'incapacité de régner doit cesser avec la pénitence. Tous ses malheurs semblent finis; ses deux fils Louis et Pépin viennent implorer son pardon; leurs troupes surprennent Tortone, et délivrent Judith, qui le rejoint à Aix-la-Chapelle.

Succès de Lothaire. Il aurait voulu désarmer Lothaire et ses partisans par un oubli généreux de leurs crimes; mais l'altière Judith, reprenant sur lui son funeste empire, l'excita à la rigueur et à la vengeance. Par-là elle prolongea les troubles qui déchiraient l'empire; sa haine implacable rendit à Lothaire des amis, des forces et des espérances.

Il combattit avec courage, et repoussa une armée impériale envoyée contre lui; une autre armée de l'empereur fut mise en fuite par les comtes Lambert et Mathfrid. Plusieurs seigneurs, victimes de l'orgueil d'une femme vindicative, périrent dans ces combats opiniâtres et sanglans; l'abbé de Saint-Martin y fut tué, et se vit ainsi justement puni d'avoir quitté la croix pour le glaive.

Lothaire, profitant cruellement de ses avantages, livra Châlons aux flammes, et s'avança jusque sous les murs d'Orléans; mais là le sort cessa de favoriser ses armes impies. Louis de

Bavière, traversant le Rhin, était arrivé au secours de son père.

Les deux armées ennemies campèrent près de Blois. La victoire n'offrait aux Français de l'un et de l'autre parti que des lauriers effrayans, achetés par le parricide ou par le fratricide; on hésite à commencer cet affreux combat; on négocie; pendant les conférences, les officiers, les soldats se rapprochent, se communiquent l'horreur que leur inspire la révolte d'un fils contre son père. Lothaire se voit tout à coup abandonné par ses troupes; sans ressources et sans espoir, il se rend et se prosterne aux pieds de l'empereur. Louis, désarmé par sa soumission, lui pardonne et le renvoie en Italie.

Sa soumission.

Après cet acte de clémence, Louis, pour satisfaire non ses propres ressentimens, mais ceux de l'impératrice, convoqua à Thionville un parlement pour juger à leur tour les juges rebelles qui l'avaient dégradé et détrôné *.

Condamnation des rebelles.

Là, huit archevêques et trente-cinq évêques prononcèrent la condamnation des archevêques de Reims, de Lyon et de Vienne; ils furent déposés. L'orgueilleux Ebbon, alors aussi humble qu'il s'était montré violent et impérieux, lut lui-même sa sentence, et en reconnut formellement la justice.

* 835.

Nouveau partage de l'empire.

Dans cette même assemblée, l'empereur, oubliant toujours que la versatilité des gouvernemens est le plus évident symptôme de leur faiblesse et la plus féconde cause de leurs périls, fit un nouveau partage de l'empire. Lothaire se vit dépouillé du titre d'empereur; l'Italie fut son seul apanage : on partagea le reste de l'empire français entre ses trois frères.

Louis-le-Débonnaire avait l'âme trop faible pour résister long-temps à cette succession inouïe de chances d'une fortune qui tant de fois l'avait fait sortir de son palais pour le jeter dans les fers, et arraché du cloître pour le replacer sur le trône; sa santé s'affaiblissait visiblement; il souffrait à la fois des malheurs du peuple et des siens.

Peste en France.

Le sort le délivra cette année de plusieurs ennemis dangereux, de Vala, des évêques d'Amiens et de Troyes, ainsi que des comtes Mathfrid et Lambert, chefs des mécontens; mais ils ne succombèrent qu'à un fléau funeste qui venait de succéder à celui des guerres civiles; la peste achevait de moissonner en France les guerriers que la discorde avait épargnés.

Invasion de Normands.

Non moins redoutable que cette contagion, une invasion de Normands ravageait alors la Frise. Ces pirates s'emparèrent de l'île de Val-

cheren, et livrèrent au pillage les côtes de l'Océan.

Louis, effrayé de tant de maux qu'il attribuait à la colère divine, renonça au voyage de Rome, qu'il était sur le point d'entreprendre. Judith elle-même, agitée par la crainte, et redoutant pour son fils Charles la jalousie des rois d'Aquitaine et de Bavière, crut nécessaire de lui ménager la protection de Lothaire. Elle fit rappeler ce prince à la cour, et lui rendit la faveur de son père.

L'effet de cette réconciliation fut encore un nouveau partage; mais comme il était dicté par l'amour aveugle de Judith pour son fils, ce partage ralluma le feu de la discorde qu'il était si urgent d'éteindre. On enleva à Pépin et à Louis toutes les terres qui n'étaient pas renfermées dans l'Aquitaine et dans la Bavière; Lothaire reprit bien le titre d'empereur, mais on ne lui laissa aucun domaine hors de l'Italie. Tout le reste de l'empire fut donné au fils de Judith.

Discorde pour un nouveau partage.

L'impétueux Lothaire, irrité de se voir ainsi trompé par les fausses caresses de l'impératrice, quitta de nouveau la cour, et fortifia les Alpes. Les deux autres princes se soumirent momentanément et se rendirent à l'assemblée nationale, que l'empereur avait

convoquée à Quierzy * : renonçant alors aux armes, mais non aux intrigues, ils s'efforcèrent d'aigrir les ressentimens des seigneurs.

Le faible Louis alimentait leurs mécontentemens en suivant le conseil de ses confesseurs, qui voulaient que la noblesse, épuisée et ruinée par la guerre civile, rendit aux églises et aux monastères tous les biens qu'elle leur avait pris.

Triste état de la France.

Tel était alors l'état déplorable de la France : les évêques déposaient les rois; les moines dirigeaient les conseils; les abbés paraissaient armés dans les camps; les nobles, portant tour à tour la cuirasse et l'habit religieux, se faisaient donner des bénéfices ecclésiastiques qu'ils s'appropriaient ensuite comme seigneurs, après en avoir joui comme abbés; les princes voyaient leurs limites tantôt étendues, tantôt rétrécies; personne ne savait ce qu'il devait posséder ou perdre; les princes ignoraient quels étaient les pays qu'ils auraient à gouverner, et les peuples à quel prince ils devaient s'attacher et obéir.

Investiture et couronnement de Charles.

Cependant, malgré tous ces motifs d'inquiétude et les artifices mis en usage pour l'aggraver, le parlement, convoqué à Thierry-sur-Oise, se conforma aux volontés de l'empereur,

* 838.

et Charles-le-Chauve y fut investi de l'Alsace, de la Saxe, de la Thuringe, de l'Austrasie et de l'Allemagne.

Ce jeune prince reçut dans cette assemblée, suivant l'antique usage, ses armes viriles; l'empereur lui ceignit l'épée, posa la couronne sur sa tête, et ajouta enfin la Neustrie à son vaste apanage.

L'adroite Judith était parvenue à regagner l'amitié du roi d'Aquitaine. Pépin, pour lui plaire, se déclara protecteur de Charles, et obtint la possession du Maine pour prix de sa condescendance.

Tandis que la couronne d'un enfant s'élargissait de jour en jour par une injuste préférence, l'empire perdait graduellement, non-seulement sa gloire et sa puissance, mais même sa sécurité. Les Normands recommencèrent leurs dévastations; les Sarrasins pillèrent Marseille, et Louis, au lieu de les combattre, ne s'occupait qu'à satisfaire l'insatiable ambition de Judith.

Pépin, roi d'Aquitaine, mourut à la fin de l'année 838. Il laissait deux fils. Louis, soumis au joug de sa femme, dépouilla ses petits-fils de leurs droits, et donna l'Aquitaine à Charles. Cette injustice porta au comble l'irritation des princes et le mécontentement des peuples. Mort de Pepin.

Le roi de Bavière prit les armes avec les Germains, et entra en France; mais, dès que l'empereur s'approcha de lui, l'armée germaine, frappée d'une soudaine terreur, prit la fuite.

L'empire partagé entre Charles et Lothaire.

Judith, alors triomphante, décida son époux à partager tout l'empire, hors la Bavière, entre Charles et Lothaire. A cette nouvelle, qui offrait tant d'avantages à Lothaire, celui-ci accourt à Worms, se jette aux pieds de son père, lui exprime un repentir sincère de sa conduite passée, et lui jure une fidélité inviolable. Le traité est conclu; la Meuse et le Rhône deviennent la ligne de partage entre les deux princes; l'orient est soumis à Lothaire, et l'occident à Charles.

CHAPITRE XII.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR; LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE, ROI D'ITALIE ET DE TOUS LES PAYS SITUÉS A L'ORIENT DE LA MEUSE ET DU RHÔNE; CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE LA FRANCE OCCIDENTALE ET DE L'AQUITAINE; LE JEUNE PÉPIN, PRÉTENDANT AU TRÔNE D'AQUITAINE; LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.

(839.)

Révolte punie en Aquitaine. — Préparatifs hostiles de Louis de Bavière. — Mort de Louis-le-Débonnaire. — Jugement sur ce prince.

Les Aquitains ne supportèrent pas patiemment la spoliation du jeune Pépin, fils de leur roi; ils se révoltèrent en sa faveur, le placèrent sur le trône, et le soutinrent de leurs armes. Cette généreuse fidélité fut regardée, punie comme un crime, et leur attira de grands malheurs. L'empereur marcha contr'eux, les dispersa et ravagea l'Aquitaine. Révolte punie en Aquitaine.

Tandis qu'il ajoutait cette dévastation à celle des Normands, Louis de Bavière, au commencement de l'année 840, décidé à de nou- Préparatifs hostiles de Louis de Bavière.

veaux efforts, rassembla une nombreuse armée. L'empereur, quittant alors promptement l'Aquitaine, marcha à sa rencontre; les Bavarois, voulant traîner la guerre en longueur, évitaient avec soin le combat. L'empereur cherchait à les y forcer; mais, vaincu par ses longs chagrins et par une hydropisie de poitrine, il termina ses jours infortunés dans le palais d'Ingelheim.

Mort de Louis-le-Débonnaire.

Son frère naturel Drogon, évêque de Metz, l'assista dans ses derniers momens, et lui conseilla de mériter la clémence de Dieu par sa clémence pour un fils rebelle.

Si l'on en croit les chroniques du temps, Louis, toujours tourmenté par cette crainte de l'enfer, cause constante de ses faiblesses, crut, au moment d'expirer, voir le diable prêt à s'emparer de lui, et s'écria dans sa langue teutonique : *Aus! aus!* c'est-à-dire : *Dehors! dehors!* Avant de rendre le dernier soupir, il prononça, dit-on, ces mots qui furent ses dernières paroles : « Je pardonne à » Louis; mais il doit se souvenir qu'il me fait » descendre douloureusement dans le tom- » beau, et que Dieu punit avec sévérité les » fils ingrats. »

Jugement sur ce prince.

Ainsi finit ce prince dont le règne fut si long, si orageux, si déplorable. Sa rigueur

sans force, sa piété sans lumières, remplirent sa famille de troubles, et l'empire de révoltes. Les étrangers secouèrent son joug; ses sujets bravèrent son autorité; le trône fut exposé aux insultes des factions, et les frontières à l'invasion des Barbares; il fut le jouet des papes, l'esclave de son clergé, la dupe de ses favoris, de sa femme, et la victime de ses enfans. Sa pusillanimité fit le malheur de son peuple, consacra les usurpations du clergé, la tyrannie des nobles, et précipita la France dans l'anarchie.

Ce monarque prouva que la science, la bravoure, l'éloquence, ne sont, comme la bonté et comme une illustre naissance, que de vains avantages pour un roi, si son caractère manque de fermeté.

Ce fut en justifiant par une honteuse pusillanimité son surnom de Débonnaire, que Louis perdit sa gloire, sa renommée, son trône et sa liberté. Ce règne funeste renversa pour plusieurs siècles, jusqu'aux fondemens, la puissance élevée par Charlemagne.

La tyrannie ne produit souvent que des maux passagers; la faiblesse, plus funeste, fait des maux plus durables : l'une tourmente les hommes, mais l'autre dissout les sociétés et laisse périr les États. Louis, vertueux, in-

struit et vaillant, voulut le bien, fit quelques sages lois, écrivit et parla avec éloquence, sut quelquefois vaincre, mais ne sut jamais régner.

CHAPITRE XIII.

CHARLES II, DIT LE CHAUVE, ROI DE BOURGOGNE ET DE NEUSTRIE; PÉPIN, ROI D'AQUITAINE; LOUIS, ROI DE GERMANIE; LOTHAIRE, EMPEREUR ET ROI D'ITALIE.

(840.)

Droits de Lothaire à la couronne. — Nouvelle guerre civile. — Bataille de Fontenay. — Remords des vainqueurs. — Conférence et traité à Strasbourg. — Jeux guerriers à cette occasion. — Serment en langue romance. — Décisions des évêques à l'égard des princes. — Conférence entre ces derniers. — Nouveau partage de l'empire. — Démarcation de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. — Établissement de la féodalité. — Succès de Pépin en Aquitaine. — Ravages des Saxons et des Danois. — Ambition de Noménoé en Bretagne. — Mort de Judith et de son favori Bernard. — Honteux tribut pour la retraite des Normands. — Troubles en Italie. — Élection de Sergius II à la mort du pape Léon. — Son adroite condescendance. — Victoires des Espagnols sur les Sarrasins. — Succès de Charles en Bretagne. — Couronnement de Noménoé. — Alliance de Lothaire et de Charles. — Punition du moine Gotescala. — Révolte contre Pépin. — Mort de Noménoé. — Hommage de son fils à Charles. — Alliance et serment des trois rois. — Ravages des Normands. — Échec de Charles en Bretagne. — Captivité de Pépin. — Association du fils de Lothaire à l'empire.

Lothaire, comme aîné et comme chef de la famille des Carlovingiens, prétendait succéder Droits de Lothaire à la couronne.

seul à la puissance de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire; cette prétention paraissait juste; le titre impérial et le droit d'aînesse l'appuyaient, et elle semblait convertie en droit par le dernier acte de l'empereur mourant, qui envoya la couronne impériale à Lothaire, et confia la destinée de Charles à sa protection.

Mais, pour prolonger l'existence de l'empire français, il aurait fallu suivre les sages plans de son fondateur. Cet empire était le fruit de la vaillance des Francs; c'était en France que devait résider le chef de la dynastie, et Louis avait commis la faute de fixer la résidence de Lothaire en Italie. Dès-lors, les Français et les Germains ne virent dans l'empereur qu'un Italien, qu'un étranger; ils opposèrent à ses droits de superbes dédains et une résistance opiniâtre; chaque peuple ne reconnut pour souverain que son roi, et ne put souffrir que son territoire redevînt, comme au temps des Césars, une province soumise à Rome.

Nouvelle guerre civile.

Cependant Lothaire, espérant déconcerter ses rivaux par sa rapidité, courut promptement à Francfort, où il croyait surprendre sans défense Louis-le-Germanique; mais il le trouva préparé à le combattre.

Dans le même temps Charles-le-Chauve s'é-

tait rendu à Bourges pour y attendre Pépin, roi d'Aquitaine, dont il avait sollicité l'alliance et l'appui. Pépin le trompa, ne vint pas au rendez-vous indiqué, et traita secrètement avec Lothaire.

Charles, irrité de cette défection, conduisit promptement son armée en Aquitaine, combattit Pépin et le défit; mais, au moment où la victoire couronnait ses armes, l'inconstante fortune le trahissait dans ses propres États; une partie de la Neustrie levait l'étendard de la révolte, appelait l'empereur Lothaire, et reconnaissait sa domination.

A cette nouvelle, tous les seigneurs français, qui avaient suivi Charles, lui jurent de le venger de cette trahison; il marche à leur tête contre Lothaire. Bientôt les deux armées sont en présence près d'Orléans; la Loire seule les sépare : mais, avant de se livrer aux fureurs d'une discorde qui va faire couler des flots de sang français, les princes négocient, et la guerre civile est suspendue par un traité provisoire, heureux pour la France, mais désavantageux pour Charles.

Cette convention ne lui laissa que l'Aquitaine, le Languedoc, la Provence, la Bretagne et quelques comtés entre la Loire et la Seine; on indiqua l'assemblée d'un parlement à Atti-



gny pour y régler définitivement tous les différends des princes ; en attendant, on se jura mutuellement de ne commettre aucune hostilité.

Ce serment fut bientôt violé, car alors on n'en respectait aucun. Les Français de cette époque n'avaient acquis de la civilisation commencée par Charlemagne qu'un luxe sauvage, et de la religion qu'une superstition grossière.

Au moment où Charles, après avoir apaisé des troubles en Bretagne, s'était mis en marche pour se rendre au parlement d'Attigny, Lothaire vint avec ses troupes à sa rencontre, coupa les ponts de la Seine, et lui en disputa le passage ; mais Charles, par un mouvement rapide, traversa cette rivière près de Rouen. Ses ennemis, déconcertés par le succès de cette manœuvre, prirent la fuite.

L'ambition de Lothaire changea pour ce moment de plan et de but : suivant les conseils du comte de Metz et de l'évêque de Mayence, il traversa le Rhin, surprit Louis-le-Germanique, séduisit, débaucha par ses promesses l'armée de ce prince, et le contraignit de fuir en Bavière.

Il aurait été perdu, s'il eût été poursuivi : mais Charles-le-Chauve empêcha cette poursuite par une heureuse diversion ; profitant de



l'éloignement de l'empereur, il défit l'armée impériale qui était restée campée à Montereau, célébra la Pâque à Troyes, se rendit à Attigny, se montra ainsi seul fidèle à ses engagemens, et de là courut à Châlons, où il reçut sa mère Judith, qui lui amenait de nombreux renforts d'Aquitaine.

Cependant Louis-le-Germanique, trouvant des ressources dans son courage et dans le dévouement de ses peuples, avait rassemblé de nouvelles troupes; à leur tête, il reprit l'offensive contre Lothaire, battit son armée commandée par Albert, comte de Metz, tua ce comte, et courut en France joindre ses forces à celles de son frère Charles.

Bataille de Fontenay.

Déjà Lothaire se croyait perdu, lorsque Pépin, roi d'Aquitaine, vint se réunir à lui. Bientôt les armées des quatre princes carlovingiens se trouvèrent en présence dans la plaine de Fontenay, près d'Auxerre. Ce fut dans ce champ trop fameux, et le 25 juin 841, qu'une ambition fatale et une haine aveugle réunirent sous les armes tous les rois, tous les grands, tous les braves, toute l'élite de la France, et là ils se livrèrent la bataille la plus sanglante dont les fastes de la monarchie aient gardé la désastreuse mémoire. Les compagnons d'armes de Charlemagne y épuisèrent, pour déchirer le



sein de leur patrie, les restes de ce sang, de cette force et de ce courage dont Charles-le-Grand ne s'était que trop servi pour fonder son colossal empire.

Cent mille hommes, d'autres disent quarante mille, périrent dans cette journée où le glaive de la discorde fit à la race carlovingienne une plaie dont elle ne put jamais guérir. Après un combat opiniâtre et une lutte long-temps incertaine, la fortune se déclara contre Lothaire, qui chercha son salut dans la fuite.

Remords des vainqueurs.

Les vainqueurs, trop affaiblis, ne purent ou ne voulurent pas le poursuivre; les remords succédèrent promptement à la victoire. Ce triste champ de bataille ne parut plus aux yeux dessillés de Charles et de Louis que ce qu'il était en effet, le tombeau de la France. Ils portèrent le deuil de leur triomphe, pleurèrent les morts, soignèrent les blessés, publièrent une amnistie générale, et, croyant devoir à Dieu plutôt un tribut de larmes qu'un tribut de remercîmens, ils rassemblèrent les évêques et les consultèrent sur les moyens d'expier cet horrible carnage.

Les princes de l'Église se montrèrent, dans leur réponse, moins humains que les princes de la terre; ils déclarèrent aux rois vainqueurs

qu'ils étaient innocens devant le ciel de tout ce sang versé, puisque le jugement des armes était le jugement de Dieu. Cependant ils ajoutèrent que, si dans leurs querelles ils avaient plus consulté l'orgueil, la colère et la haine que la justice, ils devaient se confesser de ce péché, et en faire une pénitence secrète. Au reste, un jeûne de trois jours fut ordonné aux Francs victorieux, pour apaiser les mânes sanglans de leurs frères immolés.

Charles et Louis, modérés après leurs succès, attestèrent à la nation française qu'ils ne voulaient garder que leurs légitimes possessions, et qu'ils ne prétendaient à aucune conquête; en même temps ils prirent Dieu à témoin de leur sincérité, et délièrent les peuples de tout serment, dans le cas où ils manqueraient eux-mêmes au leur.

Lothaire, exaspéré par son malheur, ne répondit à ces protestations pacifiques que par des violences; partout, sur son passage, il livrait les villes aux flammes et les campagnes au pillage. Louis avait repassé le Rhin; Charles poursuivit Pépin; mais la division de ses leudes sauva le roi d'Aquitaine.

Lothaire, réfugié à Aix-la-Chapelle, y réunit de nouvelles forces, rentra en Neustrie, poussa ses dévastations jusque dans le Maine,

et revint camper à Saint-Denis. Charles accourut pour le combattre; mais là, son armée, frappée d'une soudaine terreur, prit la fuite, et l'empereur, tranquille après cette victoire qui ne lui avait point coûté de sang, renvoya en Aquitaine Pépin, dont l'appui ne lui paraissait plus nécessaire.

Conférence et traité à Strasbourg.

Charles et Louis, sentant la nécessité de conférer ensemble pour conserver leur vie et leur couronne, se réunirent à Strasbourg au commencement de l'année 842, et, après plusieurs jours passés, suivant les mœurs du temps, en fêtes, en festins et en carrousels, ils conclurent un traité, et se jurèrent mutuellement de ne jamais séparer leurs intérêts ni leurs forces.

Cet acte, fameux dans nos annales, est un des monumens les plus curieux de notre antique histoire; il nous fait connaître avec précision les mœurs et le langage de cette époque. Nous devons le récit détaillé de cette guerre civile, de la bataille de Fontenay, des conférences et du traité de Strasbourg, à Nitard, petit-fils de Charlemagne, guerrier vaillant, historien remarquable, qui avait signalé sa sagesse dans les conseils, sa bravoure dans les champs de Fontenay, et qui se rendit encore plus célèbre par sa plume que par son épée.

Si nous l'en croyons, Louis et Charles étaient tous deux braves, bien faits, éloquens, généreux, adroits aux exercices du corps; et, si le génie de leur aïeul leur manquait, on voyait au moins éclater en eux ces qualités martiales qui, aux regards des Francs, étaient encore les premières de toutes.

Mais ces avantages mêmes tournèrent au détriment de leur race, en leur assurant le dévouement de leurs leudes, et en prolongeant ainsi la guerre civile. Il eût été plus heureux pour l'empire que Lothaire seul sût commander, et que les autres rois ne fussent que des sujets obéissans et des vassaux couronnés : mais, dès qu'il y eut égalité entre eux, le faisceau carlovingien fut brisé; on eut bien encore des empereurs, mais il n'exista plus d'empire.

Les deux rois, dit Nitard, se firent réciproquement des présens magnifiques, traitèrent avec franchise leurs intérêts privés et ceux de leurs peuples; la joie régnait dans leurs festins, la cordialité dans leurs entretiens; ils habitaient le même palais, dormaient, dinaient et travaillaient ensemble; tous les jours, des jeux guerriers les délassaient de leurs travaux. Jeux guerriers à cette occasion.

Au milieu d'une vaste enceinte entourée de barrières, et sous les regards d'une foule de

spectateurs, un grand nombre de jeunes guerriers neustriens, gascons, austrasiens, saxons, germains et bretons, divisés en deux corps, s'avançaient les uns contre les autres sur des coursiers rapides, et dans leur choc simulé donnaient l'illusion d'un combat réel.

Tantôt ils chargeaient impétueusement; tantôt, couverts de leurs boucliers, ils fuyaient avec promptitude. Les deux rois à leur tête, lâchant le frein de leurs chevaux, et jetant de grands cris, s'élançaient avec ardeur dans la mêlée. Les cris, la rapidité de leurs évolutions, la vitesse de leur attaque et de leur fuite, leur adresse, enfin le choc bruyant de leurs lances et de leurs boucliers, excitaient l'enthousiasme des spectateurs; et ce que l'historien remarque avec une juste raison, c'est que ces jeux militaires, qui, dans la suite, devinrent quelquefois presque aussi sanglans que des batailles, ne troublèrent alors la joie publique par aucun deuil.

Parmi tant de combattans de nations différentes et rivales, nul ne fut blessé; toute cette jeunesse montra autant de modération dans son amour-propre que d'ardeur dans ses mouvemens; et tous, comme s'ils étaient unis par une longue amitié, s'y ménagèrent tellement que l'arène ne fut point ensanglantée.

Les deux rois consacrèrent leur union par un serment qu'ils prononcèrent dans cette langue romance, dans ce latin corrompu que les Francs occidentaux parlaient alors, et qui devint peu à peu, en s'adoucissant et en se réglant, la langue française. Serment en langue romance.

Voici l'original de ce serment et de celui du peuple, tels que Nitard nous les a transmis :

SERMENT DE LOUIS-LE-GERMANIQUE.

Pro Deo amur et pro xristian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo eist meon fradre Karlo, et in ajudha et in eadhuna eosa, si eum om per dreit son fradre salvar dist; in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, eist meon fradre Karle in damno sit.

TRADUCTION DU SERMENT DE LOUIS.

Pour de Dieu l'amour et pour du chrétien peuple et le notre commun salut, de ce jour en avant, en quand que Dieu savoir et pouvoir me donne, assurément sauverai moi ce mon frère Charles, et en aide, et en chacune chose, ainsi comme homme par droit son frère sauver doit, en cela que lui à moi pareillement fera, et avec Lothaire nul traité ne onques prendrai qui, à mon vouloir, à ce mien frère Charles en dommage soit.

SERMENT DU PEUPLE FRANÇAIS.

Si Lodhuwigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat; et Karlus, meos sendra, de suo part non lo stanit; si io returnar non l'int pois, ne io, ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla ajudha contra Lodhuwig nun li iver.

TRADUCTION DU SERMENT DU PEUPLE FRANÇAIS.

Si Louis le serment, qu'à son frère Charles il jure, conserve; et Charles, mon seigneur, de sa part ne le maintient; si je détourner ne l'en puis, ni moi, ni nul que je détourner ne puis, en nulle aide contre Louis ne lui irai.

Les mêmes sermens furent répétés en langue tudesque, celle des anciens Francs, et que parlaient alors les Francs orientaux.

Décisions des évêques à l'égard des princes.

Lothaire, abandonné des Neustriens, et effrayé de l'orage qui se formait contre lui, se retira précipitamment à Lyon, abandonnant ainsi à ses frères l'Austrasie et la Bourgogne. Les évêques de France, convoqués en concile à Aix-la-Chapelle par les deux rois, suivirent audacieusement l'exemple des prélats qui avaient déposé Louis-le-Débonnaire : ils mirent Lothaire en jugement, le condamnèrent pour avoir péché contre l'Église, enfreint la dernière volonté de son père, et usurpé les droits de ses frères ; en conséquence, ils le déclarèrent déchu de toutes les terres qu'il possédait hors de l'Italie; enfin, avant d'en investir les deux rois, ils leur demandèrent s'ils promettaient de gouverner ces contrées suivant les commandemens de Dieu. Charles et Louis l'ayant juré, ces prêtres, au nom, ou, pour mieux dire, au mépris de l'autorité d'un Dieu qui

avait déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, disposèrent des possessions de Lothaire, et les conférèrent solennellement aux deux princes.

Conférence entre ces derniers.

Cette décision illégale n'eut qu'une courte durée; les trois frères, soit qu'ils sentissent la honte de cet asservissement de la royauté au sacerdoce, soit que la lassitude de la guerre leur fit une nécessité de la paix, se réunirent dans une île de la Saône, et convinrent entr'eux d'un nouveau partage de l'empire; mais, comme ils manquaient des élémens et des notions géographiques nécessaires pour régler définitivement un tel partage, dans cette même conférence ils décidèrent seulement que, hors la Bavière, la Lombardie et l'Aquitaine, le reste de l'empire serait divisé en trois lots, dont l'un serait choisi par l'empereur Lothaire à son gré, et ils chargèrent cent vingt seigneurs de se réunir l'année suivante à Thionville, pour fixer définitivement la contenance et les limites de ces différens lots.

Nouveau partage de l'empire.

Peu de temps après, Charles-le-Chauve épousa Hermentrude, fille d'Odon et petite-fille d'Adélard. Les cent vingt seigneurs choisis pour arbitres par les rois réglèrent ainsi, de leur consentement, le partage de l'empire: l'empereur Lothaire prit pour lui, avec l'Ita-



lie et la Provence, toutes les terres comprises entre l'Escaut, la Meuse, le Rhin et la Saône. On appela en tudesque ce pays *Lotherreich*, c'est-à-dire royaume de Lothaire, et en langue romance *Lohierregne*, dont on fit depuis le mot de *Lorraine*.

Charles reçut pour son lot la France occidentale depuis l'Océan jusqu'à la Meuse, avec le Languedoc, la marche d'Espagne, la Bretagne, indépendamment de l'Aquitaine, qui resta cependant de fait à Pépin. La Bavière, la Germanie, l'ancien pays des Francs et la Belgique appartinrent à Louis.

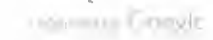
Démarcation de la France, de l'Italie et de l'Allemagne.

Alors fut anéantie cette vaste idée de Charlemagne qui ne voulait faire qu'une seule nation des habitans de son empire; son génie pouvait seul lutter contre la nature; la faiblesse de ses successeurs rendit à l'indépendance et sépara tous ces peuples, qu'éloignait naturellement l'un de l'autre la différence de climat, de mœurs et de langage. Ainsi c'est de cette époque mémorable qu'on peut dater la division marquée qui exista toujours et qui existe encore en Europe entre les Français, les Italiens et les Allemands. Telle fut la fin et la chute de ce vaste empire romain que Charles-le-Grand s'était vainement efforcé de ressusciter, et qui redescendit dans la tombe avec lui.

Cette même époque peut être aussi regardée comme celle de l'établissement de ce système féodal sous lequel la justice et l'humanité furent opprimées pendant tant de siècles, et dont les débris luttent encore aujourd'hui contre les constans efforts de la raison et de la liberté; car le siècle où l'on vit les évêques déposer les rois, et les grands choisis pour arbitres de leurs différends, entraîna nécessairement la décadence de l'autorité royale et la ruine des libertés publiques. Établissement de la féodalité.

Après le traité de Thionville, Charles conduisit ses troupes en Aquitaine, dans l'espoir de la conquérir. Mais Pépin défendit contre lui Toulouse, le défit en bataille rangée, près d'Angoulême, et conserva ainsi quelque temps par sa vaillance la couronne dont la volonté des grands l'avait dépouillé. Succès de Pépin en Aquitaine.

A la faveur de cette guerre civile, Azenard, comte des Gascons, leva l'étendard de la révolte; mais il mourut peu de temps après son père. Sanche lui succéda et fut soutenu par les Basques et les Navarrois. Vainement le duc Totillon, envoyé par Charles, voulut le soumettre. Les conquêtes de Charlemagne, les combats opiniâtres de ses fils, et surtout enfin le désastre sanglant de Fontenay, avaient épuisé la France de soldats; on ne trouvait



presque plus d'hommes libres pour porter les armes.

Ravages des Saxons et des Danois.

Les Saxons et les Danois, sous le nom de Normands, profitaient de cet épuisement pour satisfaire leur vieille haine, et pour se rassasier de vengeance; leurs nombreux vaisseaux infestaient les côtes de la France; déjà leur duc Oscar, remontant la Seine *, avait pris et pillé la ville de Rouen, et porté ses dévastations jusqu'aux environs de Paris.

Aucune troupe ne se présentait pour les combattre; les reliques seules des saints étaient soustraites à leur pillage par le zèle des moines, qui attribuaient ces malheurs aux péchés des Français, et la retraite des Barbares aux miracles dus à leurs prières.

Ambition de Noménoé en Bretagne.

Il n'existait plus nulle part d'esprit public; partout l'ennemi se trouvait favorisé par la trahison et par la cupidité. Noménoé, aspirant au pouvoir souverain en Bretagne, y appela les Barbares qui livrèrent au pillage les villes de Rennes, de Nantes et de Vannes, demeurées fidèles à Charles. Ils saccagèrent la Touraine et l'Anjou; Saintes, Bordeaux, Agen, Tarbes, Oleron, Lescars tombèrent dans leurs mains, ainsi que Limoges et Périgueux. Enfin le duc Séguin, successeur de

* 841.

Totillon, réunissant quelques forces, osa les combattre et leur livra bataille près de Bordeaux ; mais il fut vaincu et tué.

Tous les fléaux semblaient alors se réunir pour accabler la France : elle éprouva de fréquens tremblemens de terre, se vit la proie d'une maladie contagieuse, et l'apparition de quelques comètes ajouta aux maux réels toutes les terreurs d'une crédulité superstitieuse.

L'année 843 fut l'époque de la mort d'une reine tristement célèbre, de la mère de Charles, de Judith, dont la galanterie et l'ambition avaient été la première cause de tant de calamités. Privé de son appui, le comte Bernard, son favori, fut accusé, jugé, condamné et mis à mort. Mort de Judith et de son favori Bernard.

L'année suivante, Charles marcha contre les Bretons, et rencontra près de Chartres Noménoé qui le défit. Une trève fut le résultat de cette victoire *. Honteux tribut pour la retraite des Normands.

Ragnaire, Hastings, Bière et Hauric, princes normands, chassés hors de leur pays par une faction, se précipitèrent sur les côtes de France, remontèrent la Seine, et en dévastèrent les bords. Ils pillèrent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; mais Paris et Saint-Denis résistèrent à leurs efforts.

* 844.

Ils établirent leur camp à Melun. Les Français, ruinés et tremblans, n'osaient plus les combattre. S'ils s'avançaient, ils les disaient conduits par le diable; s'ils s'éloignaient, ils les croyaient chassés par Dieu, indigné de leurs sacriléges.

Le roi Charles acheta honteusement leur retraite par un lourd tribut; en s'en allant, ils dévastèrent la Picardie, la Flandre, la Frise, et s'emparèrent de Hambourg, dont les Allemands eurent beaucoup de peine à les chasser.

Troubles en Italie.

L'Italie n'était pas plus heureuse : les ducs de Bénévent et de Capoue, méprisant les faibles caractères de l'empereur Lothaire et de son fils Louis, voulurent secouer leur joug, les combattirent, les défirent et appelèrent à leur appui les Sarrasins et les Sardes; enfin ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome, dont ils pillèrent les faubourgs. Le pape Léon IV fortifia ses remparts, et confia leur défense à des troupes corses.

Les seigneurs restés fidèles à Lothaire combattaient bien pour lui, mais se dédommageaient de leur dépendance passagère par un orgueil insolent; l'un d'eux, le comte Gisalbert, enleva la fille de l'empereur, et la conduisit en France, où il l'épousa *.

* 845.

Léon mourut; le clergé et le peuple de Rome élurent pour lui succéder Sergius II, sans demander le consentement de l'empereur. Élection de Sergius II à la mort du pape Léon.

Lothaire, irrité, envoya aux Romains une ambassade de vingt prélats dont son oncle Drogon était le chef; un corps de troupes, commandé par Louis, fils de l'empereur, accompagna les ambassadeurs, et pilla les faubourgs de Rome pour appuyer leur négociation. Le pape ne leur opposa que des processions; accueillit avec respect les envoyés de Lothaire, couronna Louis roi de Lombardie, lui donna le titre d'empereur, et par son ordre les Romains lui jurèrent fidélité ainsi qu'à Lothaire. Enfin il nomma Drogon son légat en Gaule et en Germanie. Cette condescendance termina pour quelque temps la querelle du sacerdoce et de l'empire. Son adroite condescendance.

Tandis que la puissance des Francs tombait dans l'anarchie, les Espagnols relevaient la leur par des victoires. Morgate, roi des Sarrasins, avait exigé d'eux un humiliant tribut de jeunes filles. Les Espagnols indignés marchèrent contre lui sous la conduite de leur roi Ramire, et le défirent complétement dans un sanglant combat qui coûta soixante-dix mille hommes aux Sarrasins. Les vainqueurs attribuèrent cet éclatant triomphe à saint Jacques, Victoires des Espagnols sur les Sarrasins.

qu'ils disaient avoir vu à leur tête, monté sur un cheval blanc, et portant un drapeau de la même couleur.

Ramirè, par le conseil de ses évêques et pour consacrer la mémoire de ce prodige, ordonna à tous les propriétaires de son royaume de donner à saint Jacques les prémices de leurs fruits, et les soldats lui offrirent la dîme de leur butin. Ainsi partout le clergé, dans les temps de superstition, profitait de la crédulité des peuples pour accroître son influence et sa richesse.

Succès de Charles en Bretagne.

Charles-le-Chauve avait rassemblé des troupes pour combattre les Bretons*; mais une nouvelle invasion des Normands le contraignit de différer cette expédition. Lorsqu'ils se furent éloignés, il entra en Bretagne, et poussa ses conquêtes jusqu'à Rennes.

Couronnement de Noménoé.

Noménoé avait demandé au pape la permission de se faire couronner roi des Bretons; mais son propre clergé s'y opposa. Noménoé chassa ces prélats de leurs siéges, en nomma d'autres, et se fit couronner à Dol.

On doit convenir que les princes français de cette époque ne se livraient point, comme ceux de la première race, à une lâche mollesse; on les voyait presque toujours sous les armes;

* 847.

ils savaient combattre, mais ils ne savaient pas régner; et peut-être la fainéantise des Mérovingiens fut moins funeste à la France que l'inhabile activité des descendans de Charlemagne, puisque l'indolence des premiers confiait au moins le sceptre à des maires dignes de le porter.

Charles-le-Chauve battit en Aquitaine Pépin et les Normands; mais ceux-ci, dès qu'il se fut retiré, reprirent l'offensive, s'emparèrent de Bordeaux, et s'y établirent. Leur flotte emmena dans le Nord le duc Guillaume, qu'ils avaient fait prisonnier.

Alliance de Lothaire et de Charles.

L'année suivante *, Lothaire et Charles se réunirent à Péronne, où ils contractèrent une étroite alliance. Dans le même temps, le frère de Pépin, surpris sur les terres de Charles, fut arrêté et enfermé dans le monastère de Corbie. Plus tard, il devint archevêque de Mayence.

Punition du moine Gotescala.

Le roi fit alors rassembler un concile à Quierzy, pour y juger le moine bénédictin Gotescala, qui refusait d'adopter l'opinion de son archevêque Hincmar. Ce prélat attribuait à la fois à Dieu la prescience et la prédestination du bien, et seulement la prescience du mal. Le moine, en expiation de son opiniâtreté sur

* 849.



une question probablement aussi inintelligible pour ses juges que pour lui, fut condamné et fouetté publiquement.

Révolte contre Pepin.

Le moment était venu où Pépin devait perdre, par ses vices, le trône que lui avait conservé sa bravoure; les seigneurs aquitains, fatigués de son luxe, de ses injustices et de ses débauches, se révoltèrent, appelèrent le roi Charles, et lui livrèrent Toulouse ainsi que Limoges. Peu de temps après ils se réconcilièrent avec leur prince; mais de tels nœuds rompus ne se resserrent jamais solidement, et Pépin ne tarda pas à l'éprouver.

Mort de Noménoé.

Le nouveau roi des Bretons, Noménoé, justifiant son usurpation par son audace, reprit Rennes, et s'empara de l'Anjou; mais la mort l'arrêta dans ses triomphes. Son fils Hérispoux, plus pacifique, vint trouver Charles à Angers, se reconnut son vassal, et lui rendit hommage; le roi lui donna en fief Nantes, Rennes et Retz.

Hommage de son fils à Charles.

Alliance et serment des trois rois.

Les dangers sans cesse renaissans qui assiégeaient la France, décidèrent alors les trois rois carlovingiens à se réunir de nouveau à Mersen sur la Meuse, où ils convoquèrent un grand parlement *, et conclurent ensemble une nouvelle alliance. Là, ils se promirent

* 851.

avec serment de protéger mutuellement leurs enfans, et de refuser tout asile aux rebelles que l'un d'eux aurait proscrits.

Mais, malgré la réunion de leurs efforts, ils ne trouvèrent encore aucun moyen pour s'opposer aux ravages multipliés des Normands. Ces Barbares saccagèrent encore Rouen, Trèves, Cologne, et livrèrent aux flammes le palais d'Aix-la-Chapelle, que déjà Lothaire avait dépouillé de ses richesses, lorsqu'après la mort de son père il s'était vu contraint par ses frères de se retirer dans le Midi. Ravages des Normands.

La France entière semblait frappée de stupeur à la vue des Normands; ils ne rencontraient partout que des hommes tremblans, que des bras désarmés; on les vit s'établir sans obstacles, pendant l'espace de deux cent quatre-vingt-sept jours, sur les bords de la Seine. Les historiens du temps, muets par honte ou par peur, ne donnent aucune relation de ces calamités; quelques prêtres seuls ont consacré à la mémoire leurs ravages; c'était sur eux principalement que ces descendans des Saxons exerçaient les plus cruelles représailles des sanglantes conversions de Charlemagne; et, ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'au moment où tous les Français se voyaient journellement exposés à tant de calamités par les

féroces bandes du Nord, les nobles, loin de se réunir contr'elles pour le salut commun, ne s'occupaient qu'à se déchirer entr'eux, à lever des soldats pour leur propre compte, à usurper les droits royaux de fisc et de justice, à renverser la monarchie pour fonder la puissance des seigneuries, et à élever le monstrueux système féodal sur les ruines de l'ordre et de la liberté.

Échec de Charles en Bretagne.

Charles-le-Chauve, toujours menacé par les rebelles de la Bretagne, marcha contr'eux, se vit encore battu, et fut contraint d'accepter une paix peu honorable; la fortune le dédommagea de cet échec, en lui soumettant l'Aquitaine. Les seigneurs de cette contrée lui livrèrent le roi Pépin, qu'il enferma dans un couvent. Pépin, peu de temps après, franchit les murs de sa prison, se sauva chez les Normands, et revint avec eux dans le Poitou, qu'il ravagea. Mais les troupes de Charles s'emparèrent de nouveau de sa personne, et depuis il resta toujours captif dans le château de Senlis. Ce fut cette même année * que l'empereur Lothaire associa formellement son fils Louis à l'empire.

Captivité de Pépin.

Association du fils de Lothaire à l'empire.

* 852.

CHAPITRE XIV.

LOTHAIRE ET LOUIS, EMPEREURS, ROIS D'ITALIE ET DE LORRAINE; LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE ET DE BAVIÈRE; CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE LA FRANCE OCCIDENTALE ET D'AQUITAINE.

(852.)

Tableau de ce règne. — Résistance d'Ebbon à l'autorité de Charles. — Nouvelle querelle des princes. — Pontificat de la papesse Jeaune. — Abdication, retraite et mort de Lothaire.

Le récit des événemens du règne de Charles, de ses frères et de ses neveux, n'offre au lecteur attristé qu'une répétition fastidieuse des mêmes désordres, des mêmes discordes, des mêmes désastres. On n'y trouve rien de grand, ni en vertus, ni même en crimes : traités sans franchise, guerres sans plans et sans résultats, superstition sans piété, ambition sans honneur, trône sans autorité, parlement sans union, lois sans puissance, voilà le triste tableau de ce siècle de barbarie, d'autant plus sombre qu'il succédait à une époque brillante et glorieuse. Tableau de ce regne.

La bravoure était la seule qualité qui fût

alors restée aux Francs; mais elle ne servait qu'à rendre l'anarchie plus durable et plus sanglante. Charles conjurait en vain les nobles de suspendre leurs querelles, et de se réunir contre les Normands; aucune troupe n'accourait à sa voix pour combattre l'étranger, et la France, ainsi divisée, offrait chaque année une proie facile aux Barbares.

Résistance d'Ebbon à l'autorité de Charles.

En vain le trône avait compté sur l'appui de l'autel; il n'existait pas plus de discipline dans le clergé que dans les milices. Ebbon, ce prélat trop fameux par ses violences et par la déposition de Louis-le-Débonnaire, brava l'autorité de Charles, et, soutenu par la protection de Lothaire, il s'empara de l'archevêché de Reims; le roi s'arma contre lui, le chassa de son siége, et y plaça le célèbre Hincmar, l'historien.

Nouvelle querelle des princes.

Le danger commun qui menaçait les princes carlovingiens ne pouvait les éclairer sur le péril de leurs discordes. Louis-le-Germanique, appelé en Aquitaine par les seigneurs de ce pays, qui se plaignaient de Charles, rompit avec son frère, et envoya son fils à Bordeaux; mais cette expédition n'eut point de résultat. Les Aquitains étaient alors disposés à se révolter contre toute autorité, et ne voulaient obéir à personne.

Cependant Charles, irrité de cette trahison, se réunit avec Lothaire à Valenciennes, et convoqua un parlement à Liége, où tous deux sommèrent Louis-le-Germanique de se rendre; mais ce prince n'eut pas l'audace d'y paraître. Charles conduisit ses troupes en Aquitaine, y rétablit l'ordre, et se fit couronner à Limoges.

C'est à cette époque* que quelques historiens supposent qu'une femme, la papesse Jeanne, occupa dans Rome le trône pontifical. Quelque absurde que fût ce conte, dont on reconnut depuis la fausseté, il passa pour une vérité pendant près de cinq cents ans. Pontificat de la papesse Jeanne.

La même année, un nouveau démembrement de l'empire accéléra sa décadence : jusque-là, tous les efforts de Lothaire n'avaient eu qu'un seul but, celui de ressaisir et de réunir dans ses mains le sceptre entier de Charlemagne; mais, convaincu qu'il ne pourrait jamais s'élever à la puissance et à la gloire de son aïeul, son ambition changea d'objet; la gloire monacale était encore la gloire du siècle : ce prince, cessant de vouloir marcher sur les traces de Charlemagne, suivit celles de son grand-oncle Carloman, abdiqua, se fit moine, quitta le monde, parce qu'il ne pouvait le gouverner, laissa l'empire et l'Italie à Louis, l'aîné de ses Abdication, retraite et mort de Lothaire.

* 855.

fils; au second, nommé Lothaire, la Lorraine; enfin au troisième, à Charles, la Provence et une partie de la Bourgogne; ensuite il se retira dans l'abbaye de Prom, où il mourut peu de mois après son abdication.

CHAPITRE XV.

CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE NEUSTRIE OU FRANCE OCCIDENTALE, ET D'AQUITAINE; LOUIS, EMPEREUR ET ROI D'ITALIE; LOTHAIRE II, SON FRÈRE, ROI DE LORRAINE; CHARLES, SON SECOND FRÈRE, ROI DE PROVENCE ET DE BOURGOGNE; LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE GERMANIE OU FRANCE ORIENTALE, ET DE BAVIÈRE.

(856.)

Discorde des princes. — Conspiration contre Charles. — Prise de Paris par les Normands. — Lâcheté des seigneurs Francs. — Désordre du clergé. — Parlement à Quierzy. — Querelle de Louis et de Charles. — Leur procès. — Traité entre les princes. — Hiver rigoureux. — Hérédité des charges assurée aux Nobles. — Nouvelles irruptions des Normands. — Origine des Capétiens. — Succès de Robert-le-Fort. — Édit de Piste. — Refonte des monnaies. — Sages décrets. — Mépris des Nobles pour l'autorité royale. — Enlèvement de Judith, fille de Charles. — Divorce de Lothaire. — Opposition du pape Nicolas Ier à cet acte. — Troubles en Europe. — Accroissement de l'autorité des papes. — Crainte superstitieuse de Lothaire. — Révolte en Bretagne. — Suite du procès scandaleux de Lothaire. — Conduite du pape Adrien II, successeur de Nicolas. — Mort de Lothaire après sa communion.

Discorde des princes.

Le partage de l'empire devint le sujet de nouvelles querelles et de nouvelles ligues en-

tre les princes français ; l'empereur Louis joignit ses troupes à celles de son oncle Louis-le-Germanique, et Lothaire, alliant la Lorraine à la France, conclut un traité défensif avec Charles-le-Chauve.

Les quatre rois armés se trouvèrent en présence sur les frontières de la Suisse ; les grands des différens partis s'opposèrent au combat dont on allait donner le signal, et une trève suspendit la guerre.

Conspiration contre Charles.

Charles était alors devenu l'objet du mécontentement et de la haine de ses sujets. Ce prince, jaloux de la puissance croissante des grands, avait élevé aux emplois les plus importans un grand nombre d'hommes libres dont l'extraction et la fortune étaient sans éclat ; l'orgueilleuse Noblesse l'accusait de placer dans ses rangs des gens de rien, et les peuples lui reprochaient sa faiblesse, qui les livrait au joug étranger ; ainsi, de toutes parts, une grande conspiration se forma contre lui, et, tandis qu'il était occupé à réprimer des troubles en Bretagne, les Neustriens appelèrent Louis-le-Germanique, et lui offrirent le trône de la France occidentale.

Prise de Paris par les Normands.

Toutes ces discordes favorisaient les armes des Normands ; ils en profitèrent et s'emparèrent de Paris. On voit dans Aimoin à quel

point était alors porté le mépris que la lâcheté des seigneurs Francs inspirait aux Barbares. Le duc Ragnaire, chef des Normands, rendant compte au roi de Danemarck de la prise de Paris, après avoir fait un riche tableau de la magnificence de cette ville et de la fertilité des campagnes qui l'environnent, parle avec un amer dédain de la mollesse de ses habitans. « Dans cette cité, dit-il, les morts ont plus » de courage que les vivans; l'ombre seule » d'un saint nommé Germain nous a résisté, » et son apparition merveilleuse a forcé à la » retraite nos soldats vainqueurs. » Aimoin donne ensuite les détails de ce prétendu miracle, qui prouve seulement que, si à cette époque les Francs oubliaient leurs armes, les prêtres n'oubliaient pas l'utile et lucratif secours des fraudes pieuses. Lâcheté des seigneurs Francs.

Cependant l'excès du désordre, qui des classes laïques s'était rapidement répandu dans le clergé, força les évêques à chercher quelque frein pour arrêter ce scandale, et les lettres qu'ils écrivirent dans ce temps pour rappeler les ecclésiastiques à l'observation des Capitulaires, prouvent combien alors les règles étaient enfreintes, l'Évangile oublié, les prêtres et les moines pervertis. Désordre du clergé.

On convoqua un grand parlement à Quier- Parlement à Quiersy.

zy*; peu de grands, mais beaucoup d'évêques s'y trouvèrent. Il en sortit quelques Capitulaires pour la réforme de l'Église; mais on n'y arrêta aucun plan militaire pour la défense du pays, et les instructions données par cette assemblée nationale aux ducs, aux comtes, aux gouverneurs de provinces, durent paraître d'autant plus ridicules aux Normands, que ces Barbares s'y virent menacés, non de bataille, mais d'excommunication, et qu'on y parlait de les convertir au lieu de les vaincre.

Querelle de Louis et de Charles.

La fermentation qui régnait parmi les Neustriens, réveilla dans l'âme de Louis-le-Germanique une ambition que l'âge n'avait pas encore éteinte. Un traître, un chapelain de Charles, nommé Vénilon, comblé de faveurs par ce monarque, livra la ville de Sens à Louis; il y reçut l'hommage des seigneurs français, et parcourut l'Orléanais ainsi que la Champagne, accompagné par les acclamations du peuple; Charles accourut à Brienne avec ses troupes pour le combattre; mais, à la vue de l'ennemi, son armée l'abandonna, et il fut contraint d'errer seul dans les bois, et d'éviter la mort par la fuite.

Telle était alors la turbulence des Francs et l'inconstance de leurs esprits, que cette ré-

* 857.

volution soudaine fut promptement suivie d'une révolution contraire. L'orgueil et l'âpreté des Germains vainqueurs ressuscitent bientôt l'antique haine des Neustriens contre eux; tous s'indignent de se voir soumis à un peuple qu'ils regardaient comme barbare, et tous conspirent dans le dessein de livrer Louis à Charles.

Louis-le-Germanique, effrayé de cette insurrection, et apprenant au même instant que les Slaves venèdes avaient fait une invasion dans ses États, renonce au chimérique espoir de régner en Neustrie, et retourne rapidement en Allemagne.

Charles retrouva ses leudes avec sa fortune, et, soutenu par l'alliance de Lothaire, roi de Lorraine, il reprit, en peu de jours, possession des États qu'il avait perdus.

On convoqua un parlement; Louis fut sommé d'y comparaître pour y être jugé; ce prince refusa de s'y rendre; mais, par une politique qu'il crut adroite, et qui n'était que dangereuse pour sa race et pour la royauté, il déclara qu'il soumettait sa conduite au jugement des évêques. Leur procès.

Les prélats de douze provinces se réunirent à Savonières, près de Toul *. Charles se sou-

* 859.

mit à ce concile, et lui présenta humblement une requête pour se plaindre qu'ayant été élevé au trône par la volonté des évêques, on l'eût déposé sans leur consentement.

Son envoyé accusa du crime de haute trahison l'ingrat chapelain Vénilon. Hincmar, à la tête du clergé, vint trouver le roi à Worms. Charles, dégradant la royauté, « demanda aux » évêques l'oubli du passé, et les appela les » trônes de la Divinité qui reposait sur eux. Je » suis, dit-il, et serai toujours soumis à vos » corrections paternelles. » Les évêques lui pardonnèrent ses offenses privées, et lui promirent pour ses offenses contre l'Église une absolution complète, s'il suivait constamment leurs conseils.

Traité entre les princes. L'amnistie fut générale; Louis, Charles et Lothaire, réconciliés par l'intervention du concile, se réunirent dans une île du Rhin près d'Andernach; là, ils se jurèrent amitié, convinrent d'une autre conférence à Bâle, ne purent s'y rendre, et convoquèrent un parlement à Coblentz, où la paix fut consolidée par un traité.

Hiver rigoureux. Cette année fut remarquable par un hiver très froid *; on vit la mer Adriatique glacée, et une pluie colorée, comme le sang, succéda

* 860.

à une longue neige, et effraya les peuples, qui ne voyaient plus que cette funeste couleur sur la terre et même dans le ciel.

Le clergé n'avait pas seul profité de la discorde et de la faiblesse des princes : les Nobles marchaient rapidement à l'indépendance ; un Capitulaire du parlement de Quierzy déclara l'hérédité des charges, jusque-là temporaires, des ducs et des comtes. La couronne perdit ainsi sa plus noble prérogative et sa plus grande force, en perdant le droit exclusif de rendre la justice ; les comtes et les ducs déléguèrent à leur tour une partie de ce droit aux seigneurs leurs vassaux ; dès ce moment, les Nobles, juges des peuples et commandans des troupes, formèrent en France cette immense hiérarchie d'autorités indépendantes, qu'on appela le système féodal; chaque seigneur fut souverain; le roi lui-même n'eut plus de pouvoir que comme seigneur avec une suzeraineté plus apparente que réelle; et, par un contraste bizarre, le trône devint tout-à-fait électif, au gré de l'inconstance des grands et des évêques, tandis que les officiers, temporaires par leur nature et nommés par les rois pour exécuter leurs ordonnances, devinrent héréditaires. Hérédité des charges assurée aux Nobles.

Jusque-là on pouvait dire qu'il n'existait point parmi les Francs de véritable Noblesse,

puisqu'ils n'avaient jamais voulu imiter les Romains, et porter des noms de famille; mais l'hérédité des fiefs et des charges changea bientôt les mœurs á cet égard. Chacun ajouta au nom de baptême, qui jusqu'alors l'avait seul distingué, le nom de son duché, de son comté, de sa baronnie ou du bourg dont il était le seigneur; aussi ce n'est qu'à cette époque qu'on peut remonter pour retrouver avec quelque certitude l'origine de notre antique Noblesse. Il se passa près d'un siècle avant qu'une sorte d'ordre pût s'établir dans ce chaos qui déplaçait tout, armait l'Église du pouvoir temporel, donnait aux seigneurs la puissance royale, livrait les peuples à la servitude et les rois à l'oppression.

Tant que la race carlovingienne prolongea sa honteuse existence, tout tomba dans une telle confusion, qu'on devrait plutôt donner à la triste époque qui précéda l'avénement de Hugues-Capet à la couronne le nom d'interrègne, que de la diviser en règnes pour retracer les images flétries des ombres de princes qui apparurent successivement dans le palais des rois, pour porter un sceptre qui écrasait leur faiblesse au lieu de la décorer.

Nouvelles irruptions des Normands.

Il semblait que dans ce temps la France devait périr sans résistance sous les coups des

Normands, dont les bandes nombreuses se signalaient chaque année par de nouvelles irruptions et par de nouveaux ravages; les seigneurs français, sans courage contre l'étranger, paraissaient n'avoir conservé leur humeur turbulente et guerrière que pour se livrer aux fureurs des discordes civiles. Les rois trouvaient une foule de soldats pour se battre entr'eux, et en cherchaient vainement quand ils voulaient repousser les Barbares du Nord.

Charles-le-Chauve ne pouvait obtenir de ceux-ci quelque trève qu'à prix d'argent, et telle était la détresse du trésor public, que, pour payer ces honteux tributs, de temps en temps renouvelés, de trois ou quatre mille livres d'argent, les comtes et les ducs employaient les plus insupportables exactions, dépouillaient les hommes libres et les tributaires, dissipaient les fonds communaux des curies, laissaient les murs des villes ouverts sans réparation, et pillaient souvent, comme l'étranger, les abbayes et les églises.

C'est dans les temps d'infortune que les rois sont forcés de préférer le mérite à la faveur. Charles, effrayé par les longs séjours que les Normands s'accoutumaient à faire dans le centre de son royaume et dans la riche contrée

Origine des Capétiens.

située entre la Seine et la Loire, se décida, contre le gré de ses courtisans, à confier le gouvernement de ce pays au moins puissant, mais au plus brave de ses guerriers; il s'appelait Robert; sa vaillance et la pesanteur de ses coups lui avaient mérité le surnom de *Fort*, et ce fut de ce *Robert-le-Fort* que naquit la race capétienne, qui releva le trône, et sut conserver à la France, jusqu'à nos jours, le premier rang parmi les puissances de l'Europe.

Dans le même temps, Charles, par un choix non moins heureux, donna le gouvernement des provinces du nord à un seigneur nommé Thierry, qui fut la tige des comtes de Hollande.

Succès de Robert-le-Fort.

Robert-le-Fort, justifiant promptement la confiance du roi, marcha contre les Barbares, suivi de guerriers peu nombreux, mais dévoués et éprouvés; il combattit et défit les Bretons, mit en déroute les Normands, prit douze de leurs vaisseaux, et massacra leurs équipages.

Édit de Piste.

Ce succès parut ressusciter dans Charles quelques restes de la vigueur carlovingienne, et, voulant mettre un frein aux désordres intérieurs, il convoqua à Piste, près de Mantes*,

864.

un parlement où l'on publia un édit de réforme, remarquable comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres. Aussi l'édit de Piste est resté célèbre dans nos annales comme le seul acte où brillent quelque force et quelque sagesse dans cette époque d'anarchie. Ce fut là que Charles consacra et proclama de nouveau ce principe de l'ancien droit commun des Français, qui dit que « la loi se fait » du consentement du peuple, et par la con- » stitution du roi. »

L'avidité des seigneurs avait altéré les monnaies : Charles en ordonna la refonte, et en fixa ainsi le taux : une livre d'or valut douze livres d'argent, chaque livre vingt sous, et chaque sou douze deniers; il porta à dix le nombre des villes où l'on battait monnaie. Refonte des monnaies.

Les comtes, les évêques, les abbés s'étaient enlevé réciproquement, pendant les troubles, une grande quantité de vassaux, non-seulement tributaires, mais libres; chacun fut rendu à son domicile. Sages décrets.

On défendit à tout Français de vendre sa liberté aux églises; un nouveau recensement des hommes libres fut ordonné; le roi fit élever des forts à l'embouchure des rivières pour les défendre contre les Normands; on défendit aux seigneurs de fortifier leurs nombreux châ-



teaux, qui déjà devenaient des foyers de tyrannie et des asiles de brigandage.

Charles confirma aux peuples du midi la législation dont ils jouissaient, rappelant formellement à cette occasion que jamais les Capitulaires de ses prédécesseurs n'avaient voulu porter atteinte aux lois romaines, toujours chères aux habitans de ces contrées.

Mépris des Nobles pour l'autorité royale.

Il est naturel de croire que tous ces sages décrets furent promptement violés ou éludés par une Noblesse turbulente, qui montrait chaque jour, de plus en plus, son mépris pour l'autorité royale.

Enlèvement de Judith, fille de Charles.

L'outrage fait à Judith, fille de Charles, en fut une preuve frappante; elle avait été mariée à Ethelwolf, roi d'Angleterre; après la mort de son époux, elle revint en France. Baudouin, comte de Flandre, la vit à Senlis, s'enflamma pour elle, et l'enleva du palais de son père: Charles courut à sa poursuite, mais il fut battu par le ravisseur. Le pape, instruit de cet attentat, excommunia d'abord Baudouin, lui pardonna ensuite, et fléchit en sa faveur le courroux de Charles, qui se réconcilia avec le rebelle.

Divorce de Lothaire.

Un autre amour ralluma parmi les princes carlovingiens le flambeau de la discorde; le jeune Lothaire, roi de Lorraine, avait épousé Theutberge, fille d'un duc français; le dégoût

suivit bientôt l'hymen ; il devint épris de Valdrade, nièce et sœur de Gontier et de Thietgand, archevêques de Trèves et de Cologne ; l'ambition ferma les yeux de ces deux prélats sur les préceptes de l'Évangile ; ils cassèrent le premier mariage ; et le roi, se croyant libre, épousa Valdrade.

Le pape Nicolas I[er] ne se borna pas à menacer Lothaire de la vengeance du ciel ; il arma contre lui Charles-le-Chauve, toujours disposé à profiter du premier prétexte pour étendre sa puissance. Opposition du pape Nicolas I[er] à cet acte.

Louis-le-Germanique se déclara défenseur de Lothaire ; mais ce prince, peu rassuré par son appui, se soumit au jugement de l'Église : en conséquence, un concile fut convoqué à Metz ; l'influence des deux archevêques y fit confirmer le nouveau mariage, et les deux prélats satisfaits osèrent porter à Rome le décret de leur assemblée.

Le pape, indigné, convoqua un autre concile dans le palais de Latran, cassa les actes de celui de Metz, et excommunia les deux archevêques, ainsi que les assistans. Ceux-ci se retirèrent à Milan, et, protégés par l'empereur Louis, lancèrent à leur tour les foudres de l'Église contre le pape, et unirent de plus leur cause à celle de l'archevêque de Ravenne,

et de Phocas, patriarche de Constantinople, alors brouillé avec le Saint-Siége.

Troubles en Europe.

L'esprit de révolte régnait universellement en Europe; les Sarrasins, appelés par des rebelles, pillaient le territoire romain. L'empereur Louis se voyait bravé par ses sujets indociles.

En Saxe, les hommes libres reprenaient les armes, renversaient les autels du Christ et relevaient ceux des idoles; en France, une partie des seigneurs, mécontens de Charles, se liguaient contre lui pour le détrôner, tandis que les autres réunissaient leurs efforts pour le soutenir.

Accroissement de l'autorité des papes.

Cependant l'autorité des papes, insultée en Italie, s'accroissait chaque jour au-dehors, et s'élevait graduellement au-dessus de celle des rois. Arcénius, légat du souverain pontife, contraignit l'archevêque Hincmar à rétablir sur le siége de Soissons un évêque dépossédé par lui, et en même temps il ordonna à Charles et aux autres princes carlovingiens de ramener Lothaire à l'obéissance et à ses premiers liens.

Crainte superstitieuse de Lothaire.

Lothaire était brave, ardent dans ses amours; mais, religieux et crédule, plus effrayé des foudres de Rome que des armes de ses ennemis, sa dévotion l'emporta quelque temps sur

son amour; il éloigna sa nouvelle femme de son palais, et reprit Theutberge.

Valdrade courut en Italie, dans l'espoir de fléchir le souverain pontife; mais elle revint en France, repoussée, découragée et excommuniée. Son frère Hébert, furieux, résolut de la venger, prit les armes, dévasta la Lorraine, et périt enfin sous les coups d'un seigneur nommé Conrad, dont le fils Raoul devint le premier roi de la Bourgogne transjurane.

Révolte en Bretagne.

L'occident de la France n'était pas plus tranquille, et de nouveaux troubles agitaient sans cesse la Bretagne, toujours indocile au joug des Francs. Salomon, neveu de Noménoé, se révolta contre le duc Hérispoux, le tua, prit le titre de roi de Bretagne, et s'empara d'une partie des provinces voisines. Ce fut la même année * que les Normands, accourus en grand nombre, envahirent à la fois la Bretagne, le Poitou, l'Anjou et la Touraine. Les Français réunis marchèrent contr'eux, sous les ordres de Robert-le-Fort, duc de France, et de Ranulphe, duc d'Aquitaine. Ceux-ci leur livrèrent une grande bataille dans laquelle les Barbares furent complétement vaincus; mais les deux généraux français y périrent.

* 867.

Robert laissa pour héritiers de sa fortune et de sa renommée deux fils, Eudes et Robert, qui montèrent depuis sur le trône de France.

Suite du procès scandaleux de Lothaire

La scandaleuse discorde des amours de Lothaire continuait cependant toujours à livrer la Lorraine aux plus grands troubles. Ce prince, entraîné par sa haine pour sa première femme et par son amour pour la seconde, avait repris Valdrade. Trois conciles successifs s'étaient déclarés pour lui ; dans ce procès, qui dura quinze ans, Theutberge elle-même non-seulement s'était mal défendue du reproche qu'on lui faisait d'avoir entretenu un commerce incestueux avec son frère, mais elle avait été plus loin; elle s'était prononcée en faveur de sa rivale, et demandait elle-même au pape la permission de rompre un lien qui la rendait aussi malheureuse que son époux.

Nicolas Ier, opiniâtre dans ses résolutions et continuellement excité contre Lothaire par Hincmar, qui se regardait comme le chef de l'Église de France, rejeta les prières de la reine, et lui reprocha hautement de le tromper, de s'avilir en se laissant dégrader, et de se dire libre au moment où elle était victime d'une odieuse oppression. « Vainement, dit-il, » tu t'efforces de soutenir que Valdrade est » devenue l'épouse légitime de Lothaire ; ton

» témoignage nous est inutile. Il n'appartient
» qu'à nous de prononcer sur ses droits et sur
» les tiens; et, quand même tu serais morte,
» nous ne souffririons jamais que la concubine
» adultère du roi devînt sa femme. »

Nicolas mourut à la fin de l'année 867. Son successeur, Adrien II, se vit assiégé à la fois par les musulmans et par les troupes du duc de Bénévent. L'empereur Louis, trop faible pour le délivrer, invoqua le secours de Lothaire, qui profita promptement de cette circonstance pour se réconcilier avec le Saint-Siége. Conduite du pape Adrien II, successeur de Nicolas.

Les deux princes chassèrent les ennemis du pape, qui se montra d'abord plus indulgent que son prédécesseur, et qui consentit même à lever l'anathême lancé contre Valdrade; mais, lorsque le danger fut totalement éloigné, la reconnaissance disparut. Theutberge, arrivée à Rome, ne put obtenir la dissolution de son mariage, malgré la protection de l'impératrice Ingelberge; et lorsque Lothaire, sur la promesse que le pape lui avait faite de lui donner la communion, se présenta dans l'église de Saint-Pierre, il la trouva vide de prêtres, et ne reçut aucun honneur ni du clergé ni du peuple. Mort de Lothaire après sa communion.

Cependant quelques jours après, invité par

le pape à une cérémonie solennelle, le pontife, en lui présentant l'hostie, lui dit : « Si tu as » renoncé à l'adultère, si tu as rompu avec » Valdrade ta maîtresse, reçois avec confiance » ce sacrement comme gage de ton salut; mais, » si la séduction règne encore dans ton cœur, » songe que ce même sacrement, loin d'être » un remède salutaire pour ton âme, se chan- » gera pour elle en un éternel châtiment. »

Lothaire, troublé par la frayeur, communia sans oser proférer une parole; les seigneurs de sa suite, avertis par les mêmes menaces, imitèrent son exemple et son silence : le hasard voulut que, peu de temps après, une maladie contagieuse s'étant répandue dans le camp français, Lothaire et presque tous ceux qui avaient communié avec lui en furent atteints et moururent. Cet étrange événement, généralement attribué alors au courroux de Dieu, accrût encore la puissance des papes et la superstition des peuples.

Charles, jeune frère de Lothaire, lui succéda, mais lui survécut peu, et leur héritage devint un nouveau sujet de guerre entre les princes de la race carlovingienne.

CHAPITRE XVI.

CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE FRANCE, DE BOURGOGNE ET DE LORRAINE; LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI D'ALLEMAGNE ET DE BAVIÈRE; LOUIS, EMPEREUR, ROI D'ITALIE ET DE PROVENCE.

(868.)

Conquête de la Lorraine par Charles. — Armement des princes à ce sujet. — Vaine intervention du pape. — Conférence entre Charles et Louis-le-Germanique. — Puissance de Bozon. — Rebellion et châtiment de Carloman. — Abolition d'un supplice. — Révolte des Gascons. — Origine de la maison d'Armagnac. — Décadence de la race carlovingienne. — Vain serment des Normands. — Fléau des sauterelles en France. — Guerre civile en Bretagne. — Mort de l'empereur Louis.

Au moment où Charles apprit la mort de son neveu, il convoquait un parlement à Poissy; prompt à saisir l'occasion favorable de s'agrandir, et secondé par les conseils ardens de l'archevêque Hincmar, il se fit déférer la couronne de Lorraine par les évêques de France, et conduisit ses troupes dans ce pays, dont il s'empara. Conquête de la Lorraine par Charles.

Son frère le Germanique et l'empereur Louis, Armement des princes à ce sujet

soutenus par le pape, s'armèrent pour lui disputer cette conquête. Lothaire avait laissé de sa seconde femme Valdrade un fils nommé Hugues et deux filles; l'une épousa successivement un comte de Provence et un marquis de Toscane; l'autre donna sa main à Godefroi, prince normand, qui conquit la Frise.

Hugues, à la tête d'un parti dévoué, mais peu nombreux, disputa sans succès la Lorraine au roi Charles. Ce monarque, l'année suivante, perdit sa femme Hermentrude, et couronna sa concubine Richilde, fille du comte de Boves et d'une sœur de la reine Theutberge.

Vaine intervention du pape.

Le pape, employant les armes spirituelles non pour rétablir la concorde parmi les chrétiens, mais pour disposer des couronnes, menaça Charles de l'excommunier, s'il ne cédait pas sans délai la Lorraine à l'empereur.

Charles répondit à ces menaces avec humilité, mais sans promettre d'obéir. Les prélats français et l'archevêque Hincmar, plus hardis, écrivirent au souverain pontife des lettres violentes, et le menacèrent à son tour des foudres de l'Église.

Un seul évêque en France, celui de Laon, qui était neveu d'Hincmar, embrassa la cause du pape. Hincmar le fit juger, condamner, déposer, et, par son ordre, on lui creva les

yeux. Alors le pape, indigné, rompit ouvertement avec Charles, lui ordonna impérieusement de se soumettre et d'envoyer les évêques de France à son tribunal. Cet excès d'audace parut enfin réveiller Charles de son assoupissement; il se souvint qu'autrefois les empereurs jugeaient les papes, et n'étaient point jugés par eux. « Apprenez, écrivit-il à Adrien, » que les rois ne sont pas lieutenans des pa- » pes, mais souverains dans leurs terres. Nous » méprisons les décrets de Rome, et nous » saurons châtier sévèrement ceux qui auront » l'audace de nous les porter. » Cette fermeté rendit le souverain pontife plus modéré.

Conférence entre Charles et Louis-le-Germanique.

Cependant Louis-le-Germanique et Charles conférèrent ensemble à Mersen, et réglèrent entr'eux un nouveau partage : ensuite, ayant appris que l'empereur Louis, vainqueur des Sarrasins, était devenu victime d'une trahison et retenu prisonnier par un seigneur italien, le duc de Bénévent, ils s'avancèrent tous deux vers Lyon, sous prétexte de conférer avec le pape, mais dans le dessein réel de profiter du malheur de leur neveu pour étendre leur puissance en Italie.

Puissance de Bozon.

Charles, épris de la nouvelle reine, lui laissa prendre sur son esprit un empire absolu; gouverné par ses conseils, il combla son frère

Bozon de faveurs, lui confia le gouvernement de Vienne et le duché d'Aquitaine, le revêtit de la charge importante de grand maître des portiers du palais, et le rendit si puissant, que, peu d'années après, on le vit au premier rang de ces grands ambitieux et rebelles qui achevèrent le démembrement de la monarchie.

Rebellion et châtiment de Carloman.

Le pouvoir croissant de Bozon excita la jalousie des fils du roi; l'aîné, nommé Carloman, se révolta deux fois contre son père, et fut deux fois pardonné; mais une troisième rebellion fut punie, non-seulement avec sévérité, mais avec cruauté. Ce prince avait profité, pour reprendre les armes, du moment où son père voyageait dans le midi de la France; l'inflexible Hincmar, chargé de la régence du royaume, combattit le prince rebelle, le prit, l'enferma, le fit juger et condamner; on lui accorda la vie, mais on lui arracha les yeux; deux moines, touchés du sort de cet infortuné, rompirent ses fers, et le conduisirent en Allemagne, où Louis-le-Germanique lui donna une abbaye.

Abolition d'un supplice.

Les seigneurs français, indignés de cette vengeance atroce, résolurent enfin d'abolir un usage si barbare, et depuis, dans les sermens prêtés aux seigneurs leurs suzerains ou aux monarques, ils ajoutèrent le serment de ne

jamais souffrir qu'aucun d'eux subît jamais ce honteux supplice.

Les peuples ne se montraient pas plus paisibles et plus obéissans que la famille royale. L'Aquitaine, tant de fois conquise, supportait impatiemment le joug du vainqueur; Charles, croyant que la présence d'un prince contiendrait sa turbulence, nomma son fils Louis roi d'Aquitaine *. Les Gascons prirent les armes contre le nouveau roi, et appelèrent à leur tête un descendant de leurs anciens ducs et de la race mérovingienne. Révolte des Gascons.

On le nommait Lupus Lentulus; il maintint leur indépendance. Son fils Sanche s'illustra en triomphant des Sarrasins, et mérita d'être surnommé par eux Mattara ou fléau, et fonda dans cette partie de la Guyenne une puissance qui dura deux siècles.

Un autre Sanche, son fils, fut le père de Sanche-le-Courbé, qui eut trois enfans, dont l'un, nommé comte de Fésensac, devint la tige des Armagnacs et d'une illustre maison qui prétend encore aujourd'hui descendre de ces antiques princes. Origine de la maison d'Armagnac.

La race carlovingienne marchait graduellement à une décadence plus rapide que celle de la race de Clovis qu'elle avait détrônée. Décadence de la race carlovingienne.

* 871.

L'empereur Louis, quoiqu'on vantât sa bravoure et sa piété, se faisait mépriser par la faiblesse de son caractère; ses sujets chassèrent de son palais l'impératrice sa femme, parce qu'elle était stérile. Son vassal, le duc de Bénévent, lié aux Grecs, l'avait trahi et retenu prisonnier; il ne consentit à lui rendre la liberté qu'au moyen d'un lourd et honteux tribut.

Louis-le-Germanique, le plus distingué des petits-fils de Charlemagne, ne vit pas lui-même son autorité toujours respectée par sa famille. Charles-le-Gros, son fils, se révolta contre lui; mais il fut contraint à se soumettre; et, pour le malheur de ses peuples, le remords, succédant à la rebellion, dérangea pour toute sa vie son faible cerveau.

Vain serment des Normands.

Pendant ce temps, les Normands, paraissant se lasser d'une vie vagabonde, s'étaient établis dans l'Anjou; Charles et Salomon réunis les battirent, les assiégèrent dans la ville d'Angers, les contraignirent à capituler, et les forcèrent de jurer qu'ils ne rentreraient jamais en France; mais ce serment fut bientôt violé, et ils continuèrent long-temps leurs déprédations.

Fléau des sauterelles en France.

Un autre fléau, plus connu en Afrique qu'en Europe, se joignit alors à eux pour désoler la

France, qui vit ses campagnes dévastées par des nuées innombrables de sauterelles.

Cette même année *, le feu de la révolte et de l'anarchie, plutôt couvert qu'éteint, éclata de nouveau en Bretagne. Le roi Salomon fut attaqué par ses propres cousins, qui le prirent, le privèrent de la vue et enfin de la vie; après sa mort, les rebelles se disputèrent avec acharnement son héritage; chaque seigneur se déclara indépendant et souverain; ainsi cette contrée perdit le nom de royaume; et, après de longues guerres civiles, la Bretagne tout entière reconnut pour duc un seigneur, nommé Judicaël, qui périt en combattant les Normands.

Guerre civile en Bretagne.

L'année 875 ajouta un nouveau sceptre à ceux que Charles devait à la fortune; mais comme cette nouvelle couronne ne fortifia pas son caractère, elle n'ajouta rien à sa puissance.

Mort de l'empereur Louis.

L'empereur Louis termina dans les chagrins sa courte vie et son règne sans gloire. Charles, plus rapide que ses rivaux, lui succéda.

* 874.

CHAPITRE XVII.

CHARLES-LE-CHAUVE, EMPEREUR, ROI DE FRANCE ET D'ITALIE ; LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE BAVIÈRE ET D'ALLEMAGNE.

(875.)

Politique des papes.—Reproches du pape Adrien II à Charles.—Jean VIII, successeur d'Adrien.—Charles, empereur et roi de Lombardie. — Bozon, vice-roi d'Italie. — Vengeance et retraite de Louis.— Concile pour la primatie des Gaules. — Résistance des évêques à l'autorité royale. — Mort de Louis.

Politique des papes.

De toutes les puissances de l'Europe, celle des papes se montra long-temps la plus constante dans ses desseins ambitieux, et la plus adroite dans les moyens d'atteindre son but. Les papes, humbles avec les forts, hautains avec les faibles, changeaient à tous momens de langage, suivant leurs intérêts. Ils élevaient jusqu'au ciel ou menaçaient de l'enfer les mêmes princes auxquels ils prodiguaient tour à tour les éloges les plus exagérés ou les imprécations les plus grossières; tantôt, pour solliciter leur protection, ils tenaient le modeste

langage que doivent dicter aux pasteurs des fidèles l'esprit évangélique et la charité, et tantôt, lorsqu'ils le croyaient utile à leur autorité, ils s'exprimaient avec la superbe hauteur des anciens maîtres du monde auxquels ils prétendaient succéder, tonnaient sur la terre du haut du Capitole, et menaçaient de leurs foudres les monarques effrayés.

Au moment où le trône de France était ébranlé par les invasions des Normands, par l'attaque des Bretons et par la révolte du fils de Charles-le-Chauve contre son père, le pape Adrien II, couvrant de sa protection le prince rebelle, avait, pour le défendre, adressé au roi de France la lettre la plus violente, la plus hardie et la plus inconvenante. Accusant ce monarque d'avoir usurpé les biens de ses neveux, il lui reprochait de surpasser les brutes dans sa cruauté : « Tu ne crains point, lui » disait-il, de sévir contre tes propres entrailles; tu imites l'autruche que cite le » saint livre de Job; tu endurcis, comme elle, » ton cœur contre ton fils Carloman, comme » s'il n'était pas né de ton sang; tu l'as privé » de ses droits et chassé de sa patrie; mais » il implore notre appui, et, en vertu de notre » autorité apostolique, nous voulons mettre » un frein à ton audace. Nous t'ordonnons,

Reproches du pape Adrien II à Charles.

» pour ton propre salut, de rendre à ton fils » ton affection et ses honneurs, au moins jus» qu'au moment où nos légats, prenant con» naissance de vos débats, les auront jugés. » Mérite le pardon apostolique par ton obéis» sance; nos reproches ne cesseront que lors» que tes crimes seront expiés. »

Ce fut alors que Charles, irrité, répondit au pape avec hauteur et fermeté. Bientôt les circonstances changèrent, et le même pape, menacé par le duc de Bénévent, par les Grecs et par les Sarrasins, changea aussi de langage. Il abandonna Carloman, assura le roi de son dévouement, et lui promit même secrètement que, si l'empereur Louis venait à mourir, jamais il ne reconnaitrait d'autre empereur romain que lui.

Jean VIII, successeur d'Adrien.

Ce ne fut cependant pas ce pontife qui accomplit cette promesse; il avait terminé sa vie lorsque l'empereur Louis mourut. Le pape Jean VIII, son successeur, lié d'amitié avec le roi, l'appela en Italie, et lui offrit la couronne impériale.

D'un autre côté, les ducs, comtes et marquis italiens, réunis à Pavie, et plus pressés de se donner une protection puissante que décidés sur le choix du protecteur, proposèrent à la fois la couronne d'Italie à Charles-

le-Chauve et à Louis-le-Germanique, se déterminant, pour ainsi dire, à donner le sceptre comme un prix de course, et à se soumettre au premier arrivé.

Louis-le-Germanique ordonna à ses fils de se rendre en Italie; mais Charles les prévint, déjoua leurs projets, franchit le mont Saint-Bernard, et fit son entrée à Rome le 17 décembre 875.

Le pape le reçut avec respect, le couronna solennellement le jour de Noël, et écrivit au synode de Pavie que, « du consentement des » évêques, des ministres de la sainte Église, » du sénat et du peuple romain, il avait élu » Charles empereur. »

Charles, empereur et roi de Lombardie.

Le faible successeur des Césars paya ces honneurs par un dévouement et une obéissance qui n'eurent plus de bornes; aussi sa soumission lui valut des éloges magnifiques du pape, qui l'élevait, dans ses lettres, au-dessus de tous les princes de sa race, sans en excepter l'immortel Charlemagne.

Ce nouvel empereur, dont l'activité était la seule qualité brillante, séjourna peu à Rome, et se rendit à Pavie où les Lombards le proclamèrent roi. Là, ce prince, voulant assurer le repos de Rome et de l'Italie, donna les duchés de Spolette et de Frioul à deux seigneurs puis-

sans, Gui et Bérenger. Quelques Nobles rebelles furent dispersés par ses armes, et excommuniés par le pape. Charles, toujours dominé par sa femme, confia le gouvernement de la Lombardie, et, pour ainsi dire, la vice-royauté d'Italie, à son beau-frère Bozon, dont chaque nouvelle faveur accroissait l'ambition insatiable.

Bozon, vice-roi d'Italie.

Vengeance et retraite de Louis.

Après avoir fait ces dispositions, il ramena ses troupes en France, où Louis-le-Germanique était entré à main armée, s'avançant jusqu'à Attigny, et signalant son passage et sa vengeance par d'affreuses dévastations.

Tout semblait annoncer une guerre cruelle; mais, depuis la bataille de Fontenay, les Francs abattus ne conservaient d'ardeur que pour le pillage, et n'en montraient plus dans les combats. Dès que Louis-le-Germanique fut informé de l'approche de Charles, il se retira, repassa le Rhin et rentra dans ses États.

Concile pour la primatie des Gaules.

L'empereur rassembla à Ponthion un parlement ou plutôt un concile; car, depuis quelque temps, les nobles, les guerriers, las d'entendre de longues discussions en langage latin que la plupart ignoraient, abandonnaient les assemblées nationales, dont le clergé seul resta ainsi le maître.

L'empereur, qui poussait alors sa reconnaissance pour le Saint-Siége jusqu'à la servitude, voulut lui sacrifier les libertés gallicanes; et, signifiant au concile les ordres du pape, il proposa à l'assemblée de donner la *primatie* des Gaules et de la Germanie à l'archevêque de Sens; mais l'intraitable Hincmar, ainsi que tous les évêques français, défendant leur antique indépendance, résistèrent à l'autorité royale; joignant même le mépris à l'audace, ils refusèrent de se lever, lorsque l'empereur voulut faire entrer dans le concile sa femme, qu'il venait de faire couronner; enfin, condamnant l'ambition de Charles, ils lui demandèrent impérieusement de céder la Lorraine à Louis-le-Germanique. Résistance des évêques à l'autorité royale.

Charles refusa d'y consentir; Louis, informé de ces dissensions favorables à sa cause, souleva l'Allemagne entière contre la France, arma tous ses leudes, et s'avança jusqu'à Francfort; mais, arrivé dans cette ville, il y mourut *. Mort de Louis.

Ce prince, seul héritier d'une partie des vertus de son aïeul, emporta dans la tombe les regrets de la Germanie, ainsi que la renommée d'un monarque généreux, justicier, habile,

* 876.

pieux, éclairé. Sa femme Emma, vénérée par les grands et chérie par le peuple, lui avait donné trois fils, Carloman, Louis et Charles, qui partagèrent son héritage.

CHAPITRE XVIII.

CHARLES-LE-CHAUVE, EMPEREUR, ROI DE FRANCE, D'AQUITAINE, DE BRETAGNE, DE BOURGOGNE, DE PROVENCE ET D'ITALIE; CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE ET PRÉTENDANT AU TRÔNE D'ITALIE; LOUIS II, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE ET D'UNE PARTIE DE LA LORRAINE; CHARLES-LE-GROS, ROI D'ALLEMAGNE ET DU RESTE DE LA LORRAINE.

(876.)

Projet ambitieux de Charles. — Partage de l'empire. — Ravages des Sarrasins et des Normands. — État de l'Italie, de la Gaule et de la Germanie. — Étendue de la France. — Description de Paris. — Puissance des grands et du clergé. — Tyrannie féodale. — Maladie des ardens. — Reproche d'Abbon aux Parisiens sur leur luxe. — Description de leur costume. — Ignorance du temps. — Invasion des Sarrasins en Italie. — Vaste conspiration contre Charles. — Sa maladie et sa mort.

L'EMPEREUR, profitant du trouble que répandait en Allemagne la mort soudaine de son frère, conçut l'espoir de dépouiller ses neveux de leurs possessions. Attaquant d'abord Louis, qui se trouvait le plus voisin de ses États, il l'accusa devant l'assemblée des Francs d'avoir violé ses sermens. Projet ambitieux de Charles.

Louis offrit de prouver, par trente témoins et par les épreuves d'usage, que lui et ses frères n'avaient point rompu la trève. Le jugement de Dieu se déclara pour lui; ses témoins sortirent triomphans des épreuves.

Cependant Charles n'en poursuivit pas moins ses desseins. A la tête de son armée, il s'avança sur les rives du Rhin, dans la plaine d'Andernach, qui devint le théâtre d'un combat sanglant; l'avant-garde de Charles, impétueuse, mais mal dirigée, fut enfoncée, et, tombant ensuite sur le corps d'armée, l'entraîna dans sa déroute. Cette bataille coûta la vie à plusieurs comtes et à quelques évêques et abbés, que les paysans poursuivirent et massacrèrent dans leur fuite.

Partage de l'empire.

Charles vaincu négocia, et le partage de l'empire entre les princes carlovingiens fut ainsi réglé *.

Carloman régna sur la Bavière, la Pannonie, la Moravie, la Carinthie et la Bohême.

Louis eut pour lot la France orientale, c'est-à-dire les deux rives du Rhin, la Franconie, la Thuringe, la Westphalie, la Saxe et une moitié de la Lorraine.

Charles-le-Gros obtint pour sa part, sous le nom d'Allemagne, la Suisse, les Grisons, la

* 877.

Souabe, l'Alsace et l'autre moitié de la Lorraine.

Tout le reste de l'empire, c'est-à-dire la France occidentale, la Bretagne, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Provence et l'Italie, restèrent sous les lois de l'empereur Charles-le-Chauve.

Ravages des Sarrasins et des Normands.

Ce prince acquérait chaque jour de nouvelles couronnes, mais sans pouvoir assurer son repos ni affermir son autorité. Les Sarrasins continuaient leurs ravages en Italie, les Normands en France; et, s'ils avaient su obéir chacun à un seul chef, au lieu de n'être que dévastateurs, ils seraient devenus conquérans, et auraient, comme les Francs, les Lombards et les Wisigoths, fondé dans l'Occident de nouvelles puissances. Leur division fut le seul obstacle réel qui arrêta leur grandeur naissante.

État de l'Italie, de la Gaule et de la Germanie.

L'Italie était habituée à se voir conquise, asservie et partagée par les Barbares. La Gaule, épuisée de sang, opprimée, pillée par les Nobles, dominée par les évêques et par les abbés, ne se montrait plus ni libre, ni monarchique, ni guerrière. C'était à la fois une théocratie corrompue et une aristocratie anarchique. La Germanie seule conservait encore le caractère belliqueux des anciens Francs; et, en devenant une oligarchie de principautés, elle resta

toujours formidable comme un arsenal de guerre et comme une pépinière de soldats.

Étendue de la France.

Le nom de France, depuis si illustre, ne s'appliquait alors presque exclusivement qu'à la contrée située entre l'Océan et la Moselle, la Somme et la Loire. Paris, qui devint plus tard l'émule de l'ancienne Rome et la capitale de l'Europe, n'offrait alors aux regards que l'étroit espace qu'on appelle aujourd'hui la Cité. Cette ville était couverte plus que défendue par deux branches de la Seine, par de faibles remparts garnis de tours et par deux ponts fortifiés, vains obstacles qui ne l'empêchèrent point d'être prise et pillée par les Normands.

Description de Paris.

Cependant, comme la magnificence romaine et gauloise avait depuis long-temps disparu de ce royaume, Paris brillait encore à cette époque d'un certain éclat en comparaison des autres villes ou plutôt des autres bourgades françaises. Abbon, évêque et poëte, la chantait dans ses vers : « Heureuse cité, disait-il, un » fleuve te serre doucement dans ses bras, et » circule noblement autour de tes murailles; » deux ponts magnifiques, protégés par des » tours élevées, couvrent les deux flancs de » tes superbes remparts. »

Cette heureuse cité fut cependant très né-

gligée par Charlemagne qui dédaignait les Neustriens, et comptait aussi peu sur leurs armes que sur leur affection : aussi les historiens de ce grand règne en parlent rarement ; ils rappellent seulement que ce monarque y envoya ses Capitulaires, qu'Étienne, comte de Paris, publia dans la *malle* ou assemblée des Parisiens, en présence des scabins ou échevins.

Les successeurs d'Étienne furent Bigon et Gérard. Celui-ci, pour retarder la marche des Normands, rompit les gués de la Seine et démolit ses ponts, que Charles-le-Chauve fit ensuite rétablir et fortifier.

Lorsque les grands et le clergé envahirent la puissance royale et anéantirent les libertés du peuple, on vit le comte Conrad et Gosselin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, trahir de concert le roi Charles, et réunir leurs vassaux ainsi que leurs armes pour favoriser celles de Louis-le-Germanique. Quand les fils de Robert-le-Fort, Eudes et Robert, gouvernèrent le duché de France, d'abord comme ducs et ensuite comme rois, ils accrurent la puissance de leurs seigneuries, en usurpant les dignités et les biens du clergé, devenant ainsi doublement formidables comme seigneurs et comme abbés. Puissance des grands et du clergé.

Hugues-le-Grand, surnommé l'abbé, et Hugues-Capet, étaient aussi riches en abbayes

qu'en terres et en patrimoine. Dans ce temps, tous les comtes, les évêques, les abbés étaient environnés d'une cour qui rivalisait de luxe avec la cour des rois. Bientôt le petit nombre des hommes libres, qui n'avaient pas de seigneuries, tombèrent dans la demi-servitude de la glèbe, tandis que la foule nombreuse des esclaves, qui composaient la masse du peuple, était abaissée au niveau des plus vils animaux; les seigneurs les emprisonnaient, les mutilaient ou les tuaient au gré de leurs caprices.

Tyrannie féodale.

Maladie des ardens.

Un tel ordre de choses, où chacun voulait commander, où personne ne voulait obéir, écrasait l'industrie, et anéantissait l'agriculture et le commerce; aussi l'on vit, dans l'espace d'un siècle, la France désolée par douze années de famine, qui furent suivies d'une nouvelle et funeste contagion, nommée alors la maladie des *ardens*.

Ces fléaux et les invasions des Barbares transformèrent un grand nombre de villes en déserts. Charles se vit même contraint de changer momentanément le siége de l'archevêché de Bordeaux, et de le transférer à Bourges, parce que toute la Guienne était dépeuplée et dévastée.

Lorsqu'en 866 le roi acheta l'éloignement des Normands par un honteux traité où, sans

obtenir de réciprocité, il s'obligeait à payer une composition pour chaque Normand tué à la guerre, chaque *manse* libre fut taxée à six deniers, les tributaires à trois; on assujettit les marchands à la dîme; on établit un impôt sur les prêtres; on leva sur les Francs l'ancienne taxe de guerre appelée *héribân*. Les esclaves seuls, ne possédant rien, ne payaient rien; et cependant ce fut avec les plus grandes difficultés qu'on parvint, au moyen de toutes ces contributions, à former la somme de *quatre mille livres d'argent* que les Barbares exigeaient.

Ce fait prouve évidemment à quel point la France était déjà, par la féodalité, dépeuplée d'hommes libres, puisque, si elle en eût contenu alors trois cent mille seulement, la dette contractée envers les Normands aurait été acquittée facilement.

La France était pauvre; mais quelques hommes étaient riches, et nous avons pu voir encore, dans la Pologne féodale, un exemple de cette concentration de richesses et de ce contraste bizarre de ruine et de luxe que présentait l'antique France, sous la race des rois carlovingiens.

Reproche d'Abbon aux Parisiens sur leur luxe.

Aussi, au milieu de cette pauvreté générale, le poëte Abbon reproche aux Parisiens le luxe

de leurs vêtemens, l'or et la pourpre qui les couvraient, la magnificence de leurs ceintures, leur faste orgueilleux, leurs débauches, les voluptés auxquelles ils se livraient, et qu'ils portaient jusqu'à l'inceste. « Repousse, dit-il, » ô malheureuse France, tous ces vices, sources de tant de crimes et de désastres! »

Description de leur costume.

Il fait dans son poëme une description assez complète du costume des Parisiens de cette époque : ils portaient une chaussure dorée, soutenue par des courroies; ils enveloppaient leurs jambes de morceaux d'étoffe entourés de bandelettes croisées. Leur camisole ou veste, d'où pendait un glaive soutenu par un riche baudrier, et attaché par des courroies blanches et vernies, était couverte d'un grand manteau carré, de couleur blanche ou bleue, court et ouvert sur les côtés, mais descendant, par devant et par derrière, jusqu'aux pieds; l'usage général des habitans de cette ville était de porter à la main une canne de bois de pommier, ornée d'une pomme d'or ou d'argent.

Ignorance du temps.

Malgré les efforts de Charlemagne, les mœurs se corrompaient chaque jour, et les ténèbres s'épaississaient graduellement. On ne voyait presque pas de nobles, et très peu même d'ecclésiastiques qui sussent lire, et, sous le règne

de Charles-le-Chauve, Frotier, évêque de Poitiers, ainsi que Fuldrade, évêque de Paris, ne trouvant pas dans leur diocèse de prêtres qui pussent ouvrir un livre, chargèrent le moine Abbon d'apprendre par cœur à leur clergé quelques prières et quelques formules de leçons et de sermons.

Tel était, à la fin du neuvième siècle, l'état déplorable de cette monarchie, à laquelle tant d'hommes, aveuglés par les préjugés et par l'esprit de parti, attribuent aussi absurdement qu'opiniâtrément quatorze siècles de grandeur, de gloire et de prospérité.

Invasion des Sarrasins en Italie.

Les derniers jours de l'empereur Charles ne furent pas moins orageux que les premiers de son règne. Bientôt le pape, invoquant son secours, lui apprit que les Sarrasins, envahissant de nouveau l'Italie, établissaient leurs principales forces à Tarente, et que de là ils étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Rome.

Charles, à la tête de ses troupes, franchit encore les Alpes; le pape vint au devant de lui, et couronna l'impératrice à Tortone.

Tandis que leurs efforts réunis éloignaient les Sarrasins, et qu'un parlement, convoqué à Pavie, s'occupait des mesures nécessaires pour rétablir la tranquillité générale, Carloman ac-

courut avec les Bavarois, dans l'espoir de s'emparer de l'Italie; mais tout à coup une terreur panique frappa, sans motif et à la fois, le pape, l'empereur et Carloman, de sorte que, fuyant tous précipitamment, le souverain pontife rentra dans Rome, Carloman retourna en Allemagne, et Charles reprit le chemin de la France.

Vaste conspiration contre Charles.

D'autres périls plus réels l'y menaçaient : les seigneurs français, irrités et enhardis par la faiblesse de l'empereur, lui reprochaient d'imposer sur eux de lourds tributs, de ne rien tenter pour repousser les Barbares, d'élever les plébéiens au rang des Nobles, d'abandonner les mœurs nationales pour adopter celles d'Italie, et de préférer l'habit des Grecs à celui des Francs. Ils avaient formé une vaste conspiration pour le détrôner; et l'ingrat Bozon, oubliant à la fois ses devoirs et les bienfaits de Charles, s'était mis à la tête des rebelles.

Sa maladie et sa mort.

L'empereur accéléra sa marche pour les combattre et pour les comprimer; mais, au moment où il franchissait le mont Cénis, il fut saisi d'une maladie violente, et transporté dans le village de Brios, où il mourut âgé de cinquante-cinq ans, après trente-huit ans de règne et deux ans d'empire.

La décomposition rapide de son corps força ceux qui l'entouraient de l'enterrer à Verceil,

et ce ne fut que sept ans après qu'on transféra ses restes à Saint-Denis.

La brièveté et la violence de sa maladie, ainsi que la haine fanatique du peuple contre les israélites, firent croire au vulgaire que le médecin du roi, Sédécias, juif de nation, et qui passait dans le peuple pour magicien, s'était laissé corrompre par les ennemis de Charles, et qu'il avait empoisonné ce prince.

Le règne de Charles occupe une funeste, une longue place dans les annales de la France, et n'en mérite aucune dans les fastes de la gloire. Il n'eut point d'enfans de sa seconde femme Richilde, mais Hermentrude lui en avait donné plusieurs; à sa mort, il n'en existait plus que deux : Louis-le-Bègue, qui lui succéda, et Judith, mariée au comte de Flandre.

CHAPITRE XIX.

LOUIS II, DIT LE BÈGUE, ROI DE FRANCE, ET, SELON QUELQUES HISTORIENS, EMPEREUR; CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE, PRÉTENDANT A L'EMPIRE; LOUIS-LE-JEUNE DE GERMANIE, ROI DE SAXE ET DE LA FRANCE ORIENTALE; CHARLES-LE-GROS, ROI DE SOUABE OU D'ALLEMAGNE.

(877.)

Le trône de France disputé à Louis-le-Bègue. — Prétentions de Bozon. — Disposition d'Hincmar pour le roi. — Faiblesse de ce prince. — Son couronnement à Reims. — Captivité du pape Jean VIII. — Son manifeste. — Sa fuite en France. — Nouveau couronnement et sacre de Louis. — Donation prétendue au Saint-Siége. — Pouvoir du pape en France. — Son retour en Italie. — Alliance de Louis-le-Bègue et de Louis de Germanie. — Maladie et mort de Louis-le-Bègue. — Naissance de Charles-le-Simple.

Le trône de France disputé à Louis-le-Bègue.

Tous les ennemis de Charles-le-Chauve se réunissaient pour disputer le trône à son fils. A leur tête on distinguait l'ingrat Bozon, frère de l'impératrice Richilde, deux Bernards, l'un marquis de Languedoc ou de Gothie, l'autre comte d'Auvergne, l'abbé Gauzelin, puissant par ses richesses et fameux, dans ce temps de

faiblesse, pour avoir défendu avec quelque courage la ville de Paris contre les Normands. Tous ces seigneurs, aspirant réellement à l'indépendance, soulevaient leurs vassaux et une grande partie de la France en faveur de Louis de Germanie, auquel ils comptaient vendre le sceptre plutôt que le donner.

Bozon portait ses vues plus haut. Adroit, ambitieux, hardi, gouverneur de la Provence, vice-roi en Lombardie, enrichi par les bienfaits de Charles qu'il avait trahi, fort de l'appui du pape, dont il flattait les vues ambitieuses, il osait prétendre à la couronne, ou en détacher au moins un brillant fleuron pour se former dans le midi un royaume séparé. Prétentions de Bozon.

Déjà il avait eu l'audace d'enlever Hermengarde, fille de l'empereur Louis. Cette princesse, non moins ambitieuse que lui, l'excitait sans cesse à monter sur le trône, ne voulant pas rester l'épouse d'un sujet.

D'un autre côté l'archevêque Hincmar, ralliant autour de Louis-le-Bègue les principaux seigneurs de la France septentrionale, de la Lorraine et de la Neustrie, soutenait sa cause, mais sans abandonner les intérêts ou pour mieux dire les passions des évêques et des grands : ainsi ce fut encore en dégradant la couronne de Louis qu'il la lui conserva. Il lui Dispositions d'Hincmar pour le roi.

recommanda de tout sacrifier pour apaiser les grands, qu'on appelait alors en France *principes*, princes, et de montrer en tout une déférence complète au clergé.

Faiblesse de ce prince. Le roi, docile à ses avis, distribua avec profusion les dons, les promesses, les fiefs, les charges, donna à Gauzelin l'abbaye de Saint-Denis, et cependant fournit encore par ces prodigalités mêmes des prétextes de plaintes aux mécontens, qui lui reprochaient de faire seul des décrets qu'il ne pouvait rendre qu'avec le concours d'une assemblée nationale.

Déjà tous les rebelles armés étaient entrés en Champagne; mais Louis, préférant les négociations au combat, trouva le moyen de les apaiser aux dépens de la puissance royale. Il leur assura la jouissance de tous les priviléges qu'ils avaient usurpés, et confirma le décret de Quierzy, qui rendait les magistratures héréditaires.

Son couronnement à Reims. Richilde, sa mère, lui apporta le testament de son père et les ornemens royaux. Tous les seigneurs se réunirent autour de lui, et reconnurent sa faible autorité. L'archevêque Hincmar le couronna dans la ville de Reims le 18 décembre 877, et ce prince prit, dans ses actes, le titre de *roi par la miséricorde de Dieu et par l'élection du peuple*.

L'Italie alors se trouvait encore plus que la France en proie aux discordes civiles; le pape Jean VIII s'était montré disposé à reconnaître comme empereur le nouveau roi de France. Lambert, duc de Spolette, et Albert, marquis de Toscane, soutenant les prétentions de Carloman, roi de Bavière, à l'empire, s'armèrent précipitamment, marchèrent avec rapidité, forcèrent les portes de Rome, accablèrent d'outrages le clergé, retinrent le souverain pontife prisonnier, et contraignirent le peuple de prêter serment à Carloman. Captivité du pape Jean VIII.

Mais bientôt, informés du soulèvement de la Lombardie contr'eux, ils se virent forcés de sortir de Rome avec la plus grande partie de leurs troupes.

Jean, profitant de leur éloignement, sort de sa prison, ordonne de couvrir les autels d'un cilice et de fermer les églises; il publie un manifeste, dans lequel il raconte avec détail les outrages qu'il a reçus, convoque un synode, et lance contre le duc de Spolette et le marquis de Toscane cette excommunication, « qui était, dit naïvement Pasquier, un bâton » dont, alors et depuis, les chefs de l'Église » s'escrimèrent trop librement à leur fan- » taisie. » Son manifeste.

Le pape, après s'être ainsi servi de ces fou- Sa fuite en France.

dres, qui ne l'empêchaient pas de craindre les armes de ses ennemis, prit prudemment la fuite, se déroba aux poursuites des détachemens qui s'opposaient à son passage, courut à Gênes, s'y embarqua, descendit en Provence, célébra la Pentecôte dans la ville d'Arles, passa par Lyon, poursuivit sa route jusqu'à Troyes, et convoqua dans cette dernière ville un concile où les quatre rois carlovingiens furent invités à se rendre. Mais Louis-le-Bègue s'y trouva seul, et ce monarque fut couronné et sacré par le pape le 7 septembre 878.

Nouveau couronnement et sacre de Louis.

Quelques auteurs prétendent qu'il reçut alors la couronne impériale, et citent à l'appui de leur opinion un acte du concile. Cependant tous les historiens du temps, Hincmar lui-même et le pape dans ses lettres, ne donnent à Louis que le titre de roi.

Donation prétendue au Saint-Siége.

Le souverain pontife présenta dans ce concile une prétendue donation des abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, qu'il disait avoir été faite au Saint-Siége par Charles-le-Chauve; mais le concile rejeta cet acte avec indignation, le regardant ou comme supposé, ou comme nul et comme une usurpation de l'autorité royale.

Pouvoir du pape en France.

Cependant Jean, exilé de l'Italie, et qui s'était vu prisonnier dans Rome, paraissait régner

en France, et dictait plus que le roi les décrets de l'assemblée nationale.

Cette assemblée en rendit entr'autres un dans lequel « il était défendu à tout Français de s'as- » seoir en présence d'un évêque sans sa per- » mission. »

Louis-le-Bègue désirait que sa femme Adélaïde ou Alix fût couronnée; mais le pape, ne reconnaissant point la validité de ce second mariage, refusa d'y consentir, et ce fut par ce motif que, dans la suite, une partie des seigneurs français regarda comme bâtard Charles-le-Simple qui en était le fruit.

L'autorité, jusque-là si puissante, du fameux archevêque Hincmar, semblait elle-même s'éclipser devant l'éclat de celle du pape; Jean VIII le brava ouvertement, et rétablit sur le siége de Laon le neveu de ce prélat qui avait été par lui déposé et privé de la vue.

Dans cette même année, Hugues, fils du roi Lothaire et de Valdrade, à la tête d'un nombreux parti, s'emparait de plusieurs villes de la Lorraine. Le pape le déclara illégitime, l'excommunia, et effraya ainsi ses adhérens. Il excommunia de même Bernard, marquis de Gothie, qui fut déclaré déchu de ses bénéfices. Gothfrid, comte du Mans, pour éviter la même condamnation, remit au roi les châteaux

et villes dont il s'était emparé, mais sous la condition qu'ils lui seraient rendus pour les tenir héréditairement à foi et hommage. C'est par de tels actes de faiblesse que la monarchie démembrée se transformait en aristocratie féodale.

Son retour en Italie.

Après avoir de cette sorte rétabli momentanément l'ordre en France, ou plutôt élevé la puissance du clergé sur les ruines de l'autorité royale, Jean VIII retourna en Italie. Le roi voulait l'y reconduire; sa santé chancelante ne le lui permit pas. Bozon fut chargé de ce soin, et montra tant de zèle et de dévouement au pape que ce pontife l'adopta pour son fils, lui promit une couronne, et obtint du roi de France la main de son fils Carloman, qu'il unit à la fille de l'ambitieux Bozon.

Alliance de Louis-le-Bègue et de Louis de Germanie.

Après le départ du pape, Louis-le-Bègue crut nécessaire, pour affermir son autorité incertaine, d'acquérir, à quelque prix que ce fût, l'appui du plus redoutable de ses rivaux, de Louis de Germanie, roi de Saxe et de la France orientale.

Louis de Germanie, disposé de son côté à une alliance qui lui paraissait utile, lui écrivit « que leur position respective exigeait, en » effet, une union intime. Nous n'avons, lui » disait-il, qu'un seul moyen pour contenir la

» turbulence de nos vassaux, pour nous mettre
» à l'abri de celle des étrangers, et pour com-
» primer les mécontens; c'est de vivre ensem-
» ble comme chrétiens et comme frères; il
» faut que tous trouvent en nous, non deux
» princes, mais un seul. Je vous envoie un
» coursier plus remarquable par sa force que
» par sa beauté, afin de vous prouver que je
» préfère en tout l'utilité au luxe; je vous
» prie aussi d'agréer l'offre d'un grand pavil-
» lon, dans lequel je désire que vous teniez
» votre conseil, afin que la vue de ce présent
» impose aux malintentionnés, en leur rap-
» pelant mon amitié pour vous. Enfin, je joins
» à ces dons des aromates et des remèdes, et
» je souhaite qu'ils puissent prolonger votre
» vie, qui m'est aussi chère que la mienne.»

Avec de telles dispositions, la paix n'était pas difficile à conclure; les deux rois se réunirent à Mersen, et là ils signèrent un traité par lequel la Lorraine fut partagée entr'eux.

Les rebelles cependant n'étaient pas tous comprimés en France; l'un d'eux, Bernard, marquis de Gothie, conduisant sous ses enseignes les principaux seigneurs des provinces méridionales, refusait de se soumettre à l'autorité royale.

Maladie et mort de Louis.

Louis, rassemblant les vassaux qui lui étaient

restés fidèles, marcha contre lui à la tête de son armée; mais, arrivé à Autun, il tomba grièvement malade; l'art des médecins se trouva impuissant pour le guérir; on le crut empoisonné : si ce soupçon fut mal fondé, les mœurs du temps le rendaient probable.

Le roi, sentant sa fin s'approcher, fit venir près de lui son fils aîné Louis, et le confia à la garde de Bernard, comte d'Auvergne, du grand chambellan Théodoric ou Thierry, et d'un seigneur très puissant, nommé Hugues-l'Abbé, fils du comte Conrad, et neveu de la trop fameuse Judith, mère de Charles-le-Chauve.

L'état du roi s'aggravait chaque jour; il se fit transporter à Compiègne, et y mourut * âgé de trente-cinq ans, après un règne de dix-neuf mois. Avant d'expirer, il chargea l'évêque de Beauvais de porter à son fils son épée, sa couronne, et lui ordonna de se faire sacrer promptement.

Louis-le-Bègue, dans sa jeunesse, avait épousé Ansgarde, fille du comte Hardouin; elle lui donna deux fils, Louis et Carloman; mais Charles-le-Chauve, désapprouvant ce mariage, avait forcé son fils de le rompre, et d'épouser Alix ou Adélaïde, fille d'un roi

* 879.

d'Angleterre. Ce divorce, depuis, servit d'aliment à la discorde, et de prétexte aux mécontens contre les enfans de Louis.

Quand le roi mourut, sa seconde femme Adélaïde était enceinte, et, le 17 septembre suivant, elle donna naissance à un fils posthume, Charles, qui, justifiant trop le surnom de *Simple* qu'on lui donna, régna plusieurs années en France, pour la honte et pour le malheur de sa patrie. Naissance de Charles-le-Simple.

Ce fut pendant la vie de Louis-le-Bègue que se forma la puissance des comtes d'Anjou, fondée par un Breton, nommé Ingelger, dont le fils Foulques-le-Roux devint célèbre par ses exploits contre les Normands.

Louis-le-Bègue et Carloman prétendaient tous deux au trône impérial; mais, comme aucun d'eux n'en jouit pendant l'époque dont nous venons de retracer l'histoire, on peut dire que, durant ces deux années, ce trône demeura vacant.

CHAPITRE XX.

LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE; LOUIS DE GERMANIE, ROI DE SAXE ET DE LA FRANCE ORIENTALE; CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE; CHARLES-LE-GROS, ROI D'ALLEMAGNE ET ENSUITE EMPEREUR.

(879.)

Troubles en France. — La Noblesse partagée en deux factions. — Paix entre les jeunes rois. — Ambition de Luitgarde. — Victoires de Louis de Germanie. — Puissance de Bozon. — Son avénement au trône de Provence. — Défaite des Normands. — Mort de Carloman.

Troubles en France.

A la mort de Louis-le-Bègue, la France se vit en proie aux troubles que multipliaient l'ambition des grands, celle du clergé, l'affaiblissement du trône, l'oppression des peuples et les invasions des Barbares.

Lorsque Charlemagne régnait, les ducs d'Aquitaine, de Bretagne, de Frise, de Bavière, de Frioul, de Spolette, de Bénévent, étaient les seuls qui osassent quelquefois tenter de braver le sceptre et de résister au joug des lois.

Mais depuis, sous les faibles mains de Louis-

le-Débonnaire, de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, tous les ducs, évêques, comtes, abbés, tous les gouverneurs de provinces, de cantons et de villes, méprisaient les ordres des rois, violaient ouvertement les lois, et ralliaient autour d'eux les propriétaires et les tributaires, qui se jetaient dans leur dépendance pour obtenir leur protection; ils rançonnaient les villes, opprimaient les campagnes, réduisaient en esclavage les plébéiens, refusaient souvent au monarque de lui amener des troupes, ou quittaient ses étendards après une courte apparition dans le camp royal; enfin, s'ils prolongeaient leur assistance, le roi se voyait forcé d'acheter leurs services par de nouveaux priviléges, par de honteuses concessions; de sorte que les victoires mêmes devenaient aussi coûteuses, aussi désastreuses pour le trône que les défaites.

Les vestiges de la discipline, de la tactique romaine, remises en vigueur par Charles-le-Grand, avaient totalement disparu; la noblesse turbulente, dédaignant de combattre à pied, n'opposait aux Barbares qu'une pospolite fougueuse et sans règle, qu'une cavalerie brave, mais indisciplinée; et l'infanterie, composée de tributaires opprimés, de cultivateurs esclaves, traînée plutôt que conduite au com-

bat, indifférente au succès, parce qu'elle était sans droits et sans patrie, « présentait, dit » énergiquement Sismondi, au glaive des Nor- » mands plutôt des victimes que des ennemis. »

Cependant, au milieu de cet anarchique chaos, dans cette contrée où les peuples esclaves comptaient autant de grands et de petits souverains que de ducs, de comtes, de vicomtes, de barons, d'évêques, d'abbés, de vidames et de Nobles, un reste de respect pour la race carlovingienne subsistait encore; on sentait confusément le besoin de l'appui d'un trône; la couronne semblait à cette foule de seigneurs ambitieux et cupides un lien central, nécessaire; et pourtant ce roi, qu'ils voulaient conserver, mais dont les droits étaient moitié électifs, moitié héréditaires, devenait, la plupart du temps, un élément de discordes plutôt qu'un moyen de tranquillité.

Presque tous, hors quelques grands vassaux, aspirant à fonder des trônes, voulaient un roi de la race carlovingienne; mais chacun, prétendant le gouverner, voulait choisir dans cette race le prince qui convenait le mieux à ses intérêts; de sorte qu'au lieu de s'unir pour défendre l'empire français contre les Barbares, ils le démembraient par leurs dissensions, et réunissaient ainsi, pour le détruire, toutes les

fureurs de la guerre civile aux calamités des invasions étrangères.

Toute la Noblesse, à l'époque dont nous parlons, s'était divisée en deux factions pour donner un successeur à Louis-le-Bègue : les chefs de l'une, Bozon, gouverneur de Provence et d'Italie, Hugues-l'Abbé, le grand-chambellan Thierry, et Bernard, comte d'Auvergne, soutenaient les prétentions de Louis III et de Carloman, fils du dernier roi ; d'un autre côté, Conrad, comte de Paris, le fameux abbé Gauzelin, qui fut depuis évêque de cette ville, Bernard, marquis de Gothie, ainsi que beaucoup d'autres seigneurs et abbés, se déclaraient en faveur de Louis de Germanie, roi de la France orientale ; ils croyaient, peut-être avec raison, que l'union des deux Frances pouvait seule sauver la monarchie, et qu'il valait mieux donner le sceptre à un monarque déjà puissant et d'un âge mûr, que d'en confier la difficile garde aux mains de deux jeunes princes dont le plus âgé n'avait que dix-sept ans. La Noblesse partagée en deux factions.

Ce parti, rassemblé à Meaux, offrit la couronne à Louis de Germanie, qui l'accepta. Ce prince était alors entré dans la Lorraine, qu'il avait précédemment cédée à Louis-le-Bègue, et qu'au mépris de ses sermens il prétendait ravir à ses fils.

Le bâtard Hugues, fils de Valdrade, lui disputait alors cette conquête; Gauzelin, Conrad et leurs vassaux allèrent trouver ce monarque à Verdun, où il reçut leurs hommages et leurs sermens. Dans le même temps, les partisans des fils de Louis-le-Bègue s'étaient réunis à Meaux; Louis III, l'aîné de ces princes, avait été seul désigné par son père pour lui succéder; mais l'assemblée, craignant de mécontenter le puissant Bozon dont la fille avait épousé Carloman, donna le diadème aux deux frères.

Paix entre les jeunes rois.

Considérant ensuite qu'on emploierait vraisemblablement sans succès la force des armes pour soutenir les jeunes rois, Louis et Carloman, contre les armées nombreuses du roi de Germanie, on résolut de tenter la voie des négociations, et elle réussit; l'évêque d'Orléans, accompagné de deux comtes, fut envoyé à Louis de Germanie pour lui offrir la cession définitive de toute la Lorraine, s'il consentait à ne plus disputer le trône de la France occidentale à Louis et à Carloman.

Le roi de Germanie, rappelé au-delà du Rhin par de nouveaux périls qui le menaçaient, accepta ces offres, signa la paix, et se retira dans ses États, à la grande surprise du comte de Paris, de l'abbé Gauzelin et de leurs par-

tisans, indignés de se voir ainsi trahis et abandonnés.

Ceux-ci coururent précipitamment en Franconie chercher un asile près de Luitgarde, femme de Louis de Germanie, princesse hautaine, dont l'ambition favorisait leurs vues, et ranimait encore leurs espérances trompées. Ambition de Luitgarde.

Luitgarde, irritée, reprocha vivement à son mari de laisser échapper par sa faiblesse le sceptre qu'on lui offrait. Louis, dominé par elle, suivit ses avis, et donna des secours à Conrad et à Gauzelin. Fortifiés par ses troupes et soutenus par ses promesses, le comte et l'abbé, rentrant en France, la ravagèrent et réveillèrent les espérances de leur parti. Mais bientôt le roi de Germanie se vit de nouveau contraint à renoncer aux vues ambitieuses de sa femme; il apprit que son frère aîné Carloman, roi de Bavière, venait d'être frappé d'apoplexie, et qu'Arnould, fils bâtard de ce prince, sans attendre sa mort, s'efforçait de s'emparer de son héritage.

Le roi de Germanie marcha contre lui, dispersa ses troupes, et trouva Carloman vivant encore, mais languissant; ce monarque mourant plaça sous la protection de son frère son royaume et sa famille. Victoires de Louis de Germanie.

Dans le même temps Hugues, fils de Valdra-

de, à la tête d'un grand nombre de gens sans aveu, faisait de rapides progrès en Lorraine. Louis de Germanie vint l'attaquer, le défit, et lui reprit Verdun. Les partisans des enfans de Louis-le-Bègue, profitant du repos que leur laissaient ces troubles, firent reconnaître dans toute la France occidentale l'autorité des deux rois Louis III et Carloman, qui furent sacrés et couronnés par l'archevêque de Sens.

Puissance de Bozon

Cependant, au moment où on les ceignait du diadême, l'ambition d'un sujet puissant les privait d'une des plus brillantes parties de leur couronne. Bozon, beau-frère de Louis-le-Bègue et beau-père du jeune roi Carloman, était le plus renommé des seigneurs de France par son courage, par son habileté; affable avec le peuple, déférant pour les évêques, protecteur de tous les Nobles ruinés, il s'était fait aimer par tous ceux qui le connaissaient, excepté par sa femme; devenu veuf, il avait épousé Hermengarde, fille de l'empereur Louis II et d'Ingelberge; Hermengarde, née dans la pourpre et promise à l'empereur des Grecs, Constantin, ne pouvait souffrir l'humiliation de rester sujette, et son active ambition excitait sans cesse l'impétueux Bozon à monter sur le trône d'Italie.

Gouverneur de cette contrée ainsi que de la

Provence, du Dauphiné et d'une partie de la Bourgogne, il surpassait déjà en puissance la plupart des monarques carlovingiens; mais cette puissance ne suffisait pas pour satisfaire l'orgueil d'Ingelberge et d'Hermengarde; il fallait qu'il fût roi, et leurs intrigues, appuyées par la faveur du pape, étaient parvenues à disposer des Lombards en sa faveur. Cependant une armée, envoyée par le roi de Bavière en Italie, prévint et déjoua leurs efforts; le pape voulait en vain soutenir les prétentions de son fils adoptif; il se vit obligé de céder à la peur que l'armée allemande inspirait aux Romains; ainsi Carloman, aux portes du tombeau, fut proclamé roi de Lombardie, et Bozon porta ses vues sur une autre couronne.

Sa fermeté et la sagesse de son administration l'avaient rendu cher aux évêques, aux comtes, aux Nobles et au peuple de la Provence et de la Bourgogne, dont il était gouverneur. Tous le regardaient comme un appui tutélaire et comme un rempart inexpugnable contre les attaques des Sarrasins et des Normands, dont les bandes féroces dévastaient alors si fréquemment le reste de la France et de l'Italie. Ces seigneurs et ces prélats, déterminés par de si puissantes considérations, et excités par les

Son avénement au trône de Provence

vives instances du pape, se réunirent en concile à Mantes, petite ville située entre Vienne et Tournon; là, ils élurent Bozon roi de Provence; ils lui écrivirent pour le prier d'accepter le sceptre, en lui recommandant de justifier leur choix par sa piété.

Bozon, s'humiliant pour s'élever, promit aux évêques de gouverner d'après leurs avis, les regardant, disait-il, comme les oracles de la sagesse divine. En même temps il confirma, étendit les priviléges usurpés par les seigneurs, et prit l'engagement de les maintenir.

Les signatures apposées au bas de cet acte du concile de Mantes, suffisent pour faire connaître l'étendue de ce nouveau royaume, nommé tantôt royaume d'Arles et tantôt royaume de Provence. On y voit les noms des archevêques et évêques de Lyon, Tarentaise, Aix, Valence, Grenoble, Vaizon, Die, Maurienne, Gap, Toulon, Châlons-sur-Saône, Lausanne, Agde, Mâcon, Arles, Besançon, Viviers, Marseille, Orange, Avignon, Uzès et Riez.

La santé languissante de Carloman, la position incertaine encore des deux rois de France, les prétentions de Louis-le-Germanique et les incursions des Barbares, empêchèrent les princes carlovingiens de troubler Bozon dans son entreprise, et de s'opposer à ce démembrement

de l'empire. Les deux rois français ne manquaient cependant ni d'activité, ni d'adresse, ni de courage; ce qui porte à croire que, dans d'autres circonstances, leur règne n'eût pas été sans éclat.

Ces princes, après avoir conclu un traité d'alliance avec le roi de Bavière et d'Italie, qu'on ménageait et que l'on couronnait encore sur le bord de la tombe, ranimèrent, par des reproches, le zèle de leurs vassaux; réveillèrent l'ardeur française par leur exemple; rassemblèrent des troupes, et remportèrent contre les Normands, sur les bords de la Vienne, une victoire assez éclatante. Ce succès décida le roi de Germanie à se réconcilier avec eux, et, après une conférence où il conclut la paix, on le mit en possession de la Lorraine. Les fils de Louis-le-Bègue gardèrent, sans contestation, le reste de leur héritage. Défaites des Normands.

Une autre armée de Normands avait envahi les États du roi de Germanie; ce prince leur livra bataille près de Thin, et les défit : il voulut ensuite emporter d'assaut cette ville, mais, son fils naturel ayant été pris dans ce combat, Louis suspendit son attaque pour le sauver, et négocia. Tandis qu'on discutait les articles de la capitulation, les Normands s'échappèrent la nuit, et, au lever du soleil, le roi ne

trouva dans leur camp désert que le cadavre de son fils.

Cette perte fut bientôt suivie d'un plus grand désastre : d'autres bandes de Normands, descendus en foule du Nord, dévastaient la Saxe. L'armée du roi de Germanie, envoyée contre ces Barbares, fut taillée en pièces par eux; deux comtes, deux évêques, dix-huit officiers de la maison royale, et le beau-frère du roi périrent dans cette bataille.

Mort de Carloman.

Cette même année *, Carloman, roi de Bavière, mourut; c'était, disent les chroniques de cette époque, le plus brave et le plus beau des princes de son temps.

Louis de Germanie obtint la possession paisible de l'héritage de son frère, en accordant le duché de Carinthie au bâtard Arnould, et en promettant à Charles-le-Gros de ne lui disputer ni la Lombardie, ni l'empire; ainsi Louis réunit sous son sceptre la Germanie, la Franconie, la Saxe, la Lorraine, la Bavière, la Pannonie, l'Esclavonie et la Bohême.

* 880.

CHAPITRE XXI.

LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE; LOUIS DE GERMANIE, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE, DE LA LORRAINE, DE LA SAXE, DE LA BAVIÈRE ET DE LA BOHÊME; CHARLES-LE-GROS, ROI DE SOUABE, DE LOMBARDIE, ET ENSUITE EMPEREUR; BOZON, ROI DE PROVENCE.

(880.)

Le trône de Lombardie échu à Charles-le-Gros. — Partage de la France. — Traité entre les princes. — Habileté militaire de Bozon. — Siége de Vienne. — Couronnement et sacre de Charles à Rome. — Invasions et ravages de Normands. — Mort de Louis de Germanie.

Précédemment Charles-le-Gros avait disputé l'Italie à son frère Carloman; après la mort de celui-ci, il passa les Alpes, et fit reconnaître ses droits en Lombardie. Le pape le pressait de venir à Rome pour le couronner; mais, d'autres affaires le rappelant en Allemagne, il y retourna. Le trône de Lombardie échu à Charles-le-Gros.

Les deux rois de France, de l'avis des seigneurs français, réglèrent cette année le partage de leurs États. Carloman eut pour lot l'Aquitaine, et Louis III, la Neustrie. Partage de la France.

Traité entre les princes.

Bientôt après, les trois princes carlovingiens convinrent de se réunir à Gondreville : tous s'y rendirent, excepté Louis de Germanie, que sa santé chancelante retint au-delà du Rhin; mais il s'y fit représenter par des ambassadeurs. Dans cette conférence, tous les princes conclurent un traité d'alliance; ils se promirent de réunir leurs armes pour repousser les Normands, détrôner Bozon, et chasser de la Lorraine Hugues-le-Bâtard. Celui-ci fut vaincu dans un combat sanglant, et prit la fuite.

Habileté militaire de Bozon.

Après ce premier succès, Louis III, Carloman et Charles-le-Gros réunis, dirigèrent leurs forces contre le nouveau roi de Provence et de Bourgogne. Bozon, craignant de livrer aux chances incertaines d'une bataille son trône et sa destinée, ne se montra point en plaine, occupa les montagnes avec une partie de ses troupes, et plaça les autres dans les villes fortes de ses États.

Siége de Vienne.

Les rois carlovingiens forcèrent les portes de Macon, et assiégèrent Vienne; mais la reine Hermengarde, qui n'était pas moins intrépide qu'orgueilleuse, défendit contr'eux, avec vaillance, cette ville pendant deux années.

Couronnement et sacre de Charles à Rome.

La longueur de ce siége décida Charles à le quitter, à se séparer des assiégeans, et à se

rendre à Rome, où il fut couronné et sacré empereur, le jour de Noël, par le pape.

Invasions et ravages des Normands.

Sur ces entrefaites, Bozon, attaqué par toutes les forces de la maison carlovingienne, fut puissamment secouru dans ce péril par une formidable invasion des Normands; ces Barbares, accourus en plus grand nombre que dans les années précédentes, s'étaient cantonnés à Gand; de là, fortifiés par de nombreuses troupes récemment arrivées de leur pays, ils se répandirent comme un torrent en Artois, en Picardie, en Neustrie; ils prirent et livrèrent aux flammes Tournai, Courtrai, Saint-Omer, Cambrai, Terouane, Amiens et Corbie. La France, ravagée par eux, éprouvait alors le même sort que la Gaule, lorsqu'elle devint en 406 la proie des Barbares.

Louis III, informé de ces tristes nouvelles, quitta le siége de Vienne, et courut défendre Paris, ainsi que toutes les contrées qu'arrosent la Somme et la Seine. A peine arrivé, il marcha contre les Barbares, leur livra bataille à Saucourt, les défit complétement, et leur tua neuf mille hommes. Garamond, qu'ils avaient élu pour roi, périt dans la mêlée.

De son côté, Louis de Germanie dirigea ses troupes contre une autre armée normande qui s'était emparée de Nimègue; mais, au lieu de

se servir généreusement du fer pour les combattre, il acheta par un tribut leur éloignement et une paix qui ne fut qu'une courte trêve.

Peu de temps après ces mêmes Normands revinrent sur leurs pas, ravagèrent les rives du Rhin et de la Meuse, et livrèrent aux flammes Cologne, Aix-la-Chapelle et Juliers. Aucun seigneur Franc, aucun guerrier n'osait s'opposer à leurs fureurs; les paysans, indignés de la lâcheté des soldats, et voyant leurs maisons brûlées, leurs champs détruits, leurs femmes outragées, leurs enfans traînés en captivité, cherchent leur salut dans l'excès de leur désespoir, s'attroupent, s'arment, combattent avec rage, mais sans chef et sans discipline; après une résistance opiniâtre, ils sont taillés en pièces par les Barbares, qui en font un affreux carnage.

Mort de Louis de Germanie.

Ce désastre signala honteusement la fin du règne et de la vie de Louis de Germanie; il mourut à Francfort *; la fortune avait progressivement agrandi ses États, tandis que sa faiblesse atténuait sa puissance et ternissait son nom.

* 882.

CHAPITRE XXII.

LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE; CHARLES-LE-GROS, EMPEREUR, ROI DE LOMBARDIE, D'ALLEMAGNE, DE BAVIÈRE, DE LA FRANCE ORIENTALE ET DE LA LORRAINE; BOZON, ROI DE PROVENCE.

(882.)

Nouveaux succès des Normands. — Mort de Louis III.

Au moment où Louis mourut, l'empereur était en Italie. Carloman, roi d'Aquitaine, continuait le siége de Vienne; Louis III, roi de Neustrie, se trouvait seul opposé aux Normands, qui le pressaient vivement de toutes parts. Leurs bandes, victorieuses des troupes de Germanie, s'emparèrent de Trèves et marchèrent sur Metz. Là, les Lorrains, sous les ordres du comte Adélart et de l'évêque de Metz, tentèrent de les arrêter, et les combattirent, mais sans succès; ils furent vaincus, et l'évêque de Metz resta mort sur le champ de bataille. Nouveaux succès des Normands.

La Lorraine consternée offrit son sceptre à

Louis III; mais ce prince, craignant le ressentiment de l'empereur, refusa une couronne qu'il était digne de porter, et qu'il promit de défendre; il envoya en Lorraine un corps de troupes françaises commandées par son grand chambellan Théodoric ou Thierry.

Mort de Louis III. La valeur et l'activité de Louis donnaient un juste et brillant espoir à la France, lorsqu'une mort soudaine lui enleva ce jeune monarque; il mourut à Tours, âgé de vingt-deux ans, et fut enterré à Saint-Denis. Il était brave, juste, généreux, modéré dans son ambition, mais impétueux dans ses amours. La violence de ce penchant fut, dit-on, la cause de sa mort. Les historiens de cette époque prétendent que ce prince, étant épris vivement de la fille d'un seigneur, nommé Germont, la rencontra, voulut vainement s'en faire écouter, la poursuivit, et que son cheval emporté, passant rapidement sous une porte basse, lui fracassa la tête et les reins.

Les évêques et les seigneurs neustriens, après lui avoir rendu les derniers devoirs, prêtèrent serment de fidélité à son frère Carloman, roi d'Aquitaine, qui, laissant alors son armée sous les murs de Vienne, se rendit promptement à la tête de celle de la Loire.

CHAPITRE XXIII.

CARLOMAN, ROI DE FRANCE; CHARLES-LE-GROS, EMPEREUR, ROI D'ITALIE, DE GERMANIE, DE LORRAINE; BOZON, ROI DE PROVENCE.

(883.)

Capitulation de Vienne. — Conduite du Saint-Siége. — Enlèvement d'Ingelberge. — Négociations de Bozon. — Offre de paix des Normands. — Préparatifs hostiles. — Traité honteux de Charles. — Troubles en Italie. — Ravages des Sarrasins et des Normands. — Mort d'Hincmar. — Succès de Carloman sur les Normands. — Son traité avec eux. — Mort de ce prince. — Charles-le-Gros élu roi de France.


Capitulation de Vienne.

Peu de jours après le départ de Carloman, Vienne, épuisée par la disette, par les combats, par les fatigues d'une garnison toujours sous les armes, fut contrainte de se rendre. Hermengarde, justement célèbre pour avoir lutté deux années contre trois armées et trois rois, obtint une capitulation honorable, et se retira dans la ville d'Autun, sous la protection de son beau-frère Richard, qui en était gouverneur.

Conduite du Saint-Siége.

Le Saint-Siége suivait alors assez constam-



ment le parti que le sort rendait victorieux; et le pape, informé de la prise de Vienne, abandonna la cause de Bozon, son fils adoptif.

Enlèvement d'Ingelberge. Secondé par lui, l'empereur Charles-le-Gros enleva Ingelberge, impératrice douairière, mère d'Hermengarde et belle-mère de Bozon; c'était à ses intrigues et à son ambition active qu'il attribuait le démembrement de l'empire et la perte de la Provence.

Négociation de Bozon. Les parties éparses de l'empire de Charlemagne étaient toutes alors réunies sous l'autorité de l'empereur Charles-le-Gros et des deux rois Carloman et Bozon. Celui-ci cherchait à se réconcilier avec le chef de la race carlovingienne, et le roi de France, son gendre, favorisait ses négociations.

Offre de paix des Normands. Les Normands, redoutant la réunion de toutes les forces françaises contr'eux, offrirent la paix au roi Carloman; leur chef Hastings demandait qu'on lui cédât, pour y résider, une partie des provinces du nord qu'il avait conquises.

Carloman, jeune, fier et belliqueux, répondit qu'il ne signerait de traité qu'après avoir chassé les étrangers de la France. Ce refus rompit les conférences, et des deux côtés l'on courut aux armes.

Préparatifs hostiles. L'empereur Charles convoqua une diète gé-

nérale à Worms, où se réunit, par ses ordres, la plus nombreuse armée que les Francs, jusque-là indociles et trop divisés, eussent vue depuis vingt ans marcher sous les mêmes drapeaux. Il partagea cette armée en trois corps; Arnould, le bâtard, duc de Carinthie, commandait le premier corps, formé des troupes de Bavière; les Francs orientaux, qui composaient le second, marchaient sous un chef Franc, déjà fameux par ses exploits en Saxe, et nommé Henri; enfin l'empereur dirigeait le troisième, où brillaient les enseignes des seigneurs de toutes les régions de l'empire.

De si grands préparatifs annonçaient de nobles efforts, et devaient faire espérer des succès décisifs; mais la faiblesse du prince, la division des chefs, le manque de confiance et l'indiscipline des soldats, firent bientôt évanouir cet espoir chimérique.

Les Normands avaient rassemblé leurs bandes sur la Meuse, et campaient près de Haslon, sous les ordres de deux rois, Godefroi et Sigefroy. Ces Barbares, devenus confians par leurs faciles triomphes et par la mollesse de leurs ennemis, se livraient au pillage et à la débauche; ils négligeaient la garde de leurs postes. L'empereur, ayant pris toutes ses mesures pour les surprendre, marche rapidement

contr'eux, et les enveloppe; mais, à la honte du siècle et de la nation, plusieurs seigneurs cupides et déloyaux, entretenant des intelligences secrètes avec ces étrangers, les avaient avertis du péril qui les menaçait. Charles les trouve sous les armes, les attaque, et douze jours de combats continuels laissent la fortune indécise.

Traité honteux de Charles.

Les Normands, redoutant plus le nombre que la force des ennemis qui les entouraient, craignaient de manquer de vivres; cette crainte devait faire présager à l'empereur une victoire complète et certaine; mais Charles manquait du génie qui prévoit et de la fermeté qui persévère. Sigefroy vient le trouver, et lui offre la paix, pourvu qu'il lui paie un tribut, qu'il lui cède le territoire d'Haslon; enfin qu'il accorde à Godefroi la Frise et la main de Gizèle, sœur de Hugues-le-Bâtard, avec les revenus de l'évêché de Metz pour dot. A ces conditions, Godefroi promit de se reconnaître vassal de l'empire, et de se faire chrétien.

Charles-le-Gros accepta ces honteuses propositions, sacrifiant ainsi l'honneur de la France à un lâche amour du repos et à la puérile vanité de se voir parrain d'un roi normand.

Dès que ce traité signé eut dévoilé la déplorable faiblesse de l'empereur, le respect fit

place au mépris; tous les liens de l'obéissance se rompirent, et partout de nouveaux troubles éclatèrent.

Le roi des Français, Carloman, indigné de la pusillanimité de Charles, réclama la cession de la moitié de la Lorraine; le bâtard Hugues reprit les armes pour s'emparer de cette province; la Thuringe se souleva, et les comtes italiens, bravant l'autorité de l'empereur et du Saint-Siége, se rendirent indépendans dans leurs seigneuries. Troubles en Italie.

Charles, informé de ces désordres, se hâta de retourner en Italie; il y trouva le pape mort; il avait été empoisonné, dit-on, par un de ses parens, qui, trouvant l'effet du poison trop lent, avait assommé cet infortuné pontife à coups de marteau.

Marin lui succéda sur le siége pontifical, et vit plusieurs années l'Italie ravagée par les Sarrasins. L'anarchie, la licence, la trahison des seigneurs et la faiblesse de Charles laissaient cette belle contrée en proie aux musulmans. Ravages des Sarrasins et des Normands.

Les Normands ne tardèrent pas à profiter de la fuite de Charles et de l'abandon qu'il semblait leur faire de la plus grande partie de la France; ils livrèrent aux flammes Laon, Noyon et Soissons. Le célèbre archevêque Mort d'Hincmar.

Hincmar prit la fuite à leur approche, emportant de Reims avec lui le corps de saint Remi; il mourut à Épernay, accablé d'âge et encore plus de chagrin.

La France perdit en lui le seul homme d'État et le seul historien dont elle put s'honorer dans cette époque de décadence; il rédigeait les Annales de saint Bertin, seule lumière qui éclaira encore l'histoire. Cette lumière s'éteignit avec Hincmar, et ne nous laissa plus d'autre guide, dans les ténèbres de cette anarchie, que les informes chroniques de Fulde, de Metz, et quelques correspondances ecclésiastiques, dignes, par leur sécheresse et par leur obscurité, de l'ignorance et de la barbarie du temps.

Succès de Carloman sur les Normands.

Le sang de Charlemagne ne paraissait conserver encore quelque chaleur que dans les veines du jeune roi Carloman; ce prince, abandonné par les Austrasiens, par les Francs orientaux, par l'empereur et par le roi de Provence, osa seul entreprendre de combattre les Normands, qui envahissaient la France de tous côtés; il appela tous les Français aux armes; mais la plupart des seigneurs refusèrent de rejoindre ses enseignes, ou les abandonnèrent, soit par lâcheté, soit parce que le roi ne voulait pas acheter leurs services par les honteux

sacrifices qu'exigeaient leur orgueil et leur cupidité.

Carloman, ne voyant autour de lui qu'un petit nombre de leudes braves et fidèles, marcha cependant avec audace contre les Barbares, les attaqua brusquement, les mit en déroute, en tua mille, et poursuivit les fuyards jusqu'à leurs vaisseaux.

Peu de temps après, les Normands, débarqués en plus grand nombre, remontèrent la Somme, et s'emparèrent d'Amiens. Carloman, trahi, contraint de céder au nombre, négocia et obtint leur éloignement, en leur payant douze mille livres d'argent. Pour assurer l'exécution de ce traité, il les suivit dans leur retraite avec sa faible armée. Son traité avec eux.

Un funeste hasard termina * le règne et la vie de ce jeune prince; dans l'intervalle des combats il se livrait au plaisir de la chasse; un sanglier furieux le renversa et le blessa mortellement. Les annales de Metz prétendent qu'il fut percé par le glaive d'un de ses serviteurs, qui voulait le sauver et tuer le sanglier. Le monarque, dans le dessein de mettre cet homme à l'abri de tout danger, affirma généreusement qu'il n'avait été blessé que par les défenses de l'animal féroce. Mort de ce prince.

* 884.

Le noble et belliqueux caractère de Carloman avait donné de justes espérances aux Français ; il emporta leurs regrets dans la tombe.

Charles-le-Gros élu roi de France.

Ce prince ne laissait point d'enfans. Charles-le-Simple, fils de Louis-le-Bègue, n'avait alors que cinq ans, et, au milieu de tant de périls, la France ne pouvait livrer les rênes de l'État aux mains d'un enfant et s'exposer aux orages d'une minorité. Ces motifs déterminèrent les évêques et les seigneurs ; ils offrirent la couronne à l'empereur Charles-le-Gros, qui réunit ainsi sous son faible sceptre tout le vaste empire de Charlemagne, hors la Provence et une partie de la Bourgogne, dont Bozon conservait la possession.

CHAPITRE XXIV.

CHARLES, SURNOMMÉ EN FRANÇAIS LE GROS ET EN LATIN CRASSUS, EMPEREUR, ROI DE FRANCE, D'ITALIE ET DE GERMANIE; BOZON, ROI DE PROVENCE.

(884.)

Parallèle de Charlemagne et de Charles-le-Gros.—Vaines négociations avec les Normands.—Lâche perfidie de Charles.—Blocus de Paris par les Normands.—Refus des Parisiens de leur livrer passage.—Leur courageuse résistance.—Lutte vigoureuse des assiégeans et des assiégés.—Perfidie de Sigefroy, roi des Normands.—Son retour et sa mort en Frise.—Détresse de Paris.—Audace du comte Eudes.—Intrépidité de Gerbaut.—Arrivée de Charles.—Sa trève honteuse avec les Normands.—Son retour en Italie.—Départ de ces Barbares.—Portrait de Charles.—Intrigues contre le ministre Liutward.—Soulèvement en Germanie.—Détresse et mort de Charles.—Son apothéose par le clergé.

On peut agrandir sa puissance par la fortune; mais on ne la conserve que par la sagesse et par le courage, de même que l'on n'acquiert et l'on ne maintient sa gloire que par le génie. Charlemagne et Charles-le-Gros prouvèrent incontestablement cette vérité; tous deux possé- Parallèle de Charlemagne et de Charles-le-Gros.

dèrent le même empire; l'un en fut la gloire, l'autre la honte. Le premier éleva, illustra sa race; le second la dégrada et l'anéantit.

Vaines négociations avec les Normands.

Dès que ce prince eut été reconnu roi de France, il apprit que les Normands, rompant la paix, recommençaient leurs incursions. Le plus puissant des seigneurs français, Hugues-l'Abbé, tuteur du jeune Charles-le-Simple et oncle d'Eudes, comte de Paris, fut chargé par l'empereur de négocier avec les Normands, et de leur reprocher la violation de leur foi. Les Barbares répondirent qu'ils avaient traité avec le feu roi, non avec un autre; et que si le nouveau monarque des Francs désirait une nouvelle paix, il devait l'acheter par un nouveau traité.

Le fer est le seul obstacle qu'on doive opposer à un ennemi: l'or qu'on lui paie n'est qu'un signe de faiblesse qui l'encourage, et un appât de plus qui l'attire.

Lâche perfidie de Charles.

Les Normands, s'avançant toujours, s'emparèrent de Louvain, de Cologne, et favorisèrent les mouvemens du bâtard Hugues, qui avait repris les armes en Lorraine; Charles reconnut alors tardivement les funestes résultats de la cession, qu'il avait faite au roi normand Godefroi, de la Hollande et de la Frise. L'empereur était lâche et rusé; sa pusillanimité,

forcée de combattre de vaillans ennemis, préféra, pour s'en défaire, la trahison à l'audace et le poignard au glaive.

Le duc Henri de Saxe, envoyé par lui pour négocier avec Godefroi, l'attira dans une conférence à l'île de Betaw sur le Rhin, où il avait fait aposter des gens armés qui l'assassinèrent, et massacrèrent les Normands de sa suite.

Hugues-le-Bâtard, victime d'une semblable perfidie, fut arrêté à Gondreville; on lui creva les yeux. Cet infortuné, fils du roi Lothaire et de Valdrade, fut enfermé dans le monastère de Prum; Régino, abbé de ce couvent et auteur d'une chronique de cette époque, raconte qu'il coupa lui-même la chevelure de ce prince. Tels furent les premiers exploits et les premiers actes de l'indigne successeur de Charlemagne.

Le bruit de sa lâche et cruelle vengeance retentit dans le Nord, et enflamma de courroux ces contrées belliqueuses: de toutes parts les Normands accoururent en armes, portant partout le fer et la flamme, et ne trouvant nulle part d'ennemi qui osât les arrêter. Leur principale armée, que quelques auteurs portent à quatre-vingts et d'autres à cinquante mille hommes, s'empara de Pontoise, et investit Paris.

Blocus de Paris par les Normands.

Refus des Parisiens de leur livrer passage.

Sigefroy, roi des Normands, entra dans la ville pour conférer avec le comte Eudes et l'évêque Gauzelin; il leur demanda de laisser passer dans leurs murs ses troupes qu'il voulait conduire en Bourgogne : les Parisiens refusèrent de lui ouvrir leurs portes; alors le Barbare répondit avec insolence que « son » glaive saurait les briser. »

L'élite des plus braves guerriers de la Neustrie défendait cette capitale, dont l'enceinte était réduite alors à celle de l'île que nous nommons la Cité; tout le vaste terrain situé au-delà des deux rives de la Seine offrait aux regards un mélange de bois, de marécages et de champs en culture; les remparts et les ponts de la ville étaient garnis de fortes tours.

Leur courageuse résistance.

Eudes, fils de Robert-le-Fort, était, à cette époque, gouverneur et comte de Paris; lui, son frère Robert, le comte Ragenaire, Aledran, récemment gouverneur de Pontoise, décidés à soutenir l'honneur du nom de Francs, et à périr plutôt qu'à se rendre aux Barbares, enflammaient, par leurs paroles et par leur exemple, le courage des Parisiens. Leur ardeur était encore plus vivement soutenue par l'évêque Gauzelin et par son neveu l'abbé Éble; ces deux prélats, portant tour à tour le casque et la mitre, la lance et la crosse, se montraient

aussi assidus à la brèche qu'à l'église, et plus ardens encore aux combats qu'à la prière. Dès les premières attaques, l'évêque, devançant tous ses compagnons d'armes, fut blessé d'un coup de flèche, et son écuyer, percé d'une lance, tomba mort à ses côtés.

L'empereur restait en Italie; la France consternée semblait veuve de tous ses guerriers; Paris, assailli de toutes parts, séparé du reste du monde, entouré de bandes féroces et acharnées à sa ruine, privé enfin de toute communication et de tout convoi par sept cents barques ennemies qui barraient la Seine, résistait seul à ces nouveaux destructeurs de la Gaule.

Lutte vigoureuse des assiégeans et des assiégés.

Les Normands, quoique barbares, avaient emprunté aux vaincus une partie de leur tactique; ils traînaient avec eux un grand nombre de machines de guerre; ainsi, des deux côtés, on employa dans l'attaque et dans la défense les béliers, les balistes et les catapultes. On vit des tours normandes opposées aux tours des remparts parisiens : réciproquement on se lançait des feux, des dards embrasés; les assiégés, les assiégeans s'inondaient mutuellement de torrens de poix enflammée; les Normands s'approchaient des murs sous des galeries couvertes, que les parisiens parvenaient

souvent à incendier ou à écraser sous le poids des poutres et des pierres.

Les assiégés, sous la conduite de leur vaillant comte, faisaient de fréquentes sorties, et portaient la terreur dans le camp ennemi; d'autres fois les murs éboulés, les tours écroulées ouvraient un large passage aux Barbares triomphans; mais, à l'instant, toute la population parisienne, poussée à l'héroïsme par le désespoir, chassait, renversait, écrasait les assaillans; les femmes secondaient les travaux des hommes; quand la nuit avait terminé le combat, le jour naissant voyait les brèches réparées, les murs reconstruits, les tours relevées, et les Francs préparés à de nouveaux assauts.

Les Normands opiniâtres ne tardaient pas à renouveler leurs attaques, et franchissaient encore les murs, en comblant les fossés avec les cadavres de leurs chevaux, de leurs bestiaux, et même de leurs captifs.

Alors l'évêque Gauzelin, invoquant le courroux céleste contre ces féroces ennemis, promettait aux chrétiens l'appui de Dieu, s'élançait, la croix à la main, sur les Barbares; et, secondé par ses prêtres mêlés aux guerriers, délivrait enfin du péril et son église et ses foyers.

Son neveu Éble, non moins intrépide, tua,

dans une sortie, plusieurs Normands de sa main, poursuivit les vaincus, et mit audacieusement le feu aux tentes ennemies. Ce siége mémorable dura plus de trois ans.

L'abbé Abbon composa un poëme sur l'attaque et la délivrance de Paris. Cette ville, qui mérita ainsi de devenir la capitale de la France et la plus illustre ville du monde moderne, aurait joui de la gloire due à son héroïque constance, si elle eût fait ces prodiges de valeur dans un autre siècle, si son Homère n'eût pas été un écrivain ignorant et obscur, et si, à côté de son Hector, le vaillant Eudes, digne de la couronne qu'il porta depuis, elle n'avait pas vu, à la tête de ses bataillons, des combattans moins vénérables que le pieux Énée, des évêques, des abbés, des prêtres, qui, violant les lois de l'Évangile, répandaient le sang des hommes contre lesquels ils ne devaient avoir d'autres armes que la prière.

Perfidie de Sigefroy, roi des Normands.

Dans tout l'empire on admirait le courage et l'habileté du comte Eudes, la constante fermeté des Parisiens, et l'on s'indignait de la lâche inaction de l'empereur. Charles enfin, réveillé par le cri général, envoya en France un corps d'armée, sous les ordres du duc Henri de Saxe : l'arrivée de ces troupes jeta d'abord l'alarme dans le camp des Normands; mais

Sigefroy, imitant la perfidie de Charles, attire à une conférence le général français, et le fait investir par ses soldats. Cent glaives sont levés sur Henri; mais l'intrépide duc les brave, s'ouvre un passage le sabre à la main, et rejoint son armée, à la faveur d'une sortie que les Parisiens font alors pour le sauver.

Sigefroy découragé, veut lever le siége; les Normands taxent sa prudence de lâcheté, éclatent en murmures, et, malgré leur chef, livrent à Paris un nouvel assaut.

Son retour et sa mort en Frise. Eudes les repousse, les taille en pièces; deux de leurs princes périssent dans la mêlée; un grand nombre se noient dans la Seine; et Sigefroy, avec les débris de son armée, retourne en Frise, où bientôt il meurt assassiné, laissant Paris et ses défenseurs couverts de gloire.

Ce fut dans cette même année qu'Eudes perdit son oncle Hugues-l'Abbé, qui, par ses exploits, s'était rendu fameux : ainsi toute cette famille s'élevait peu à peu, par son courage, sur les débris de la race carlovingienne, qu'elle devait bientôt remplacer.

Détresse de Paris. La fuite de Sigefroy n'avait pas délivré Paris de toutes les calamités qui l'assiégeaient; la rareté, le mauvais choix des alimens se joignirent à la foule des morts pour infecter l'air; une peste cruelle fit plus de victimes que l'en-

nemi. De plus, tous les Normands ne s'étaient pas éloignés avec leur chef; plusieurs corps nombreux de ces Barbares entouraient encore la ville, coupaient ses communications, dévastaient ses campagnes, et recevaient sans cesse de nouveaux renforts.

Eudes, dont aucune fatigue ne lassait la constance, et dont nul péril n'ébranlait le courage, sort, traverse avec autant de bonheur que d'audace les quartiers de l'ennemi, vole près de l'empereur, l'avertit de l'imminent danger auquel sa lâche inaction livre la capitale, et revient annoncer les secours que Charles lui a promis. Audace du comte Eudes.

Mais, à son retour, il trouve une nombreuse armée normande, qui s'oppose à son passage. Cependant les Parisiens, instruits par des signaux de l'approche de leur général, font, sous les ordres de l'abbé Éble, une vigoureuse sortie; à la faveur de ce tumulte, Eudes, poussant à toute bride son coursier aussi rapide que lui-même est téméraire, traverse le camp Barbare, se fraie ainsi dans l'avenir un brillant chemin au trône, et entre dans les murs de Paris, qui croit voir reparaître avec lui la fortune et la victoire.

Bientôt les promesses de Charles semblent se réaliser : Henri de Saxe s'avance à la tête

d'une armée ; mais il donne dans un piége qu'on lui avait tendu ; les Normands avaient couvert d'un léger gazon des fosses profondes ; Henri et plusieurs de ses lieutenans y tombent imprudemment : ils sont massacrés ; les troupes épouvantées se débandent, et l'espoir des Parisiens s'évanouit.

Intrépidité de Gerbaut. Les Barbares, enflammés par ce succès, s'élancent avec furie contre les remparts, et leur livrent un violent assaut ; déjà ils avaient franchi les murailles, et répandu au loin la terreur ; mais l'intrépidité d'un Parisien, nommé Gerbaut, les sauve ; suivi de cinq hommes déterminés, il imite cet Horatius Coclès, qui défendit un pont contre une armée, arrête les vainqueurs, renverse de sa main les chefs les plus hardis, et réveille ainsi le courage des Parisiens consternés ; tous se précipitent en foule sur les pas de Gerbaut, repoussent les Normands, brisent leurs échelles, et remplissent les fossés des cadavres de leurs ennemis.

Dans le même temps Eudes, à la tête de l'élite de ses guerriers, sort des murs, prend les Barbares en flanc, et en fait un grand carnage.

Arrivée de Charles. Ce fut peu de temps après cette victoire éclatante que les Parisiens, du haut de leurs murs, virent enfin l'empereur arriver avec une

armée nombreuse, levée dans toutes les parties de l'empire; il établit son camp sur la montagne de Montmartre. La France croyait l'heure de son triomphe arrivée; les Normands ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie; mais le lâche monarque, saisi de crainte à la vue de l'ennemi, n'ose le combattre, négocie, offre aux Normands des quartiers en Bourgogne, paie leur retraite, achète ainsi une honteuse trêve, et retourne promptement en Italie, laissant son nom, son sceptre, son armée et l'empire flétris d'une tache éternelle.

Sa trêve honteuse avec les Normands.

Son retour en Italie.

Après son départ, les Normands demandaient avec arrogance que Paris ouvrît un libre passage à leur flotte; les Parisiens refusèrent d'y consentir. Alors les Barbares, avec une constance et une hardiesse presque incroyables, traînèrent leurs sept cents barques par terre, pendant l'espace de deux milles, les remirent à flot au-dessus de la ville, entrèrent ensuite en Bourgogne, la livrèrent au pillage, et assiégèrent la ville de Sens. Mais cette ville, imitant le noble exemple de Paris, se défendit vaillamment, et rendit leurs efforts inutiles.

Départ de ces Barbares.

Charles, en fuyant les Normands, avait perdu tout droit au respect et à l'affection de ses sujets. L'autorité qu'on méprise est bientôt bravée; nul prince n'était moins fait que ce

Portrait de Charles.

pusillanime empereur pour occuper le trône fondé par un héros : disgracié par la nature, sa corpulence était énorme; ses jambes tortues ne pouvaient soutenir le poids de son corps ; adonné à la débauche, il ne connaissait de passion qu'une gourmandise sans bornes; révolté dans sa jeunesse contre son père, les prêtres l'avaient déclaré possédé du démon : il s'était vu excommunié par eux, et la crainte du diable avait troublé son cerveau.

Charles, incapable, dit-on, de perpétuer son nom, comme de l'honorer, avait inspiré une juste aversion à sa femme Richarde, dont il se montrait fort jaloux : un tel prince n'aurait pu garder quelque temps le sceptre dans ses mains, s'il n'eût laissé gouverner l'empire par un homme doué de quelques lumières.

Intrigues contre le ministre Liutward.

Son favori et son premier ministre était Liutward, évêque de Verceil; les princes et les grands d'Italie, qui cherchaient tous alors à se rendre indépendans, se réunirent pour attaquer et renverser cet évêque, les uns par l'intrigue, les autres par la violence.

Béranger, duc de Frioul, ambitieux et hardi, dédaignant l'autorité du prélat, l'insulta publiquement, et livra au pillage son diocèse. Les courtisans, plus adroits, savaient que Charles était aussi méfiant, aussi crédule que

craintif; ils accusèrent Liutward d'un commerce criminel avec l'impératrice.

L'empereur, sans examiner si ces soupçons avaient quelques fondemens, fit arrêter cette princesse, la relégua dans un monastère, lui ordonna de se justifier, et exila son ministre.

L'impératrice protesta hautement de son innocence, et même affirma, pour la prouver, que, depuis dix ans qu'elle était unie à Charles, elle avait toujours conservé sa virginité.

L'empereur, privé des conseils et de l'appui de son ministre, laissa promptement éclater à tous les regards la faiblesse de son esprit et la turpitude de son caractère; il avait convoqué une diète générale à Tribur sur le Rhin, près de Mayence; les grands de Germanie y accoururent, non pour lui obéir, mais pour le détrôner : l'autorité n'existe plus, dès qu'elle a rendu l'obéissance honteuse et la révolte honorable. Toute la Germanie se souleva en faveur d'Arnould, exclu du trône par sa bâtardise, mais qui s'en montrait digne par son courage. Soulèvement en Germanie.

Charles cherche en vain des défenseurs; il ne trouve même plus de courtisans. En peu de jours, il se voit totalement abandonné par ses officiers, par ses soldats, par ses serviteurs, par sa sœur Hildegarde elle-même; le palais Détresse et mort de Charles.

du maître de l'Europe n'est plus qu'un désert; la faim l'assiége, la pitié s'éloigne, et ce prince, exemple mémorable des vicissitudes humaines, serait mort de besoin si l'archevêque de Mayence, cédant aux lois de la charité, n'eût enfin pris soin de sa subsistance.

Charles, conseillé par cet archevêque, se soumit bassement à l'autorité du bâtard Arnould, qui lui accorda quelques terres en Allemagne, pour y vivre en particulier. Dix mois après cette convention, Charles mourut, laissant l'empire en troubles, et sa race en ruines. Il fut enterré dans une île du lac de Constance.

Son apothéose par le clergé.

Tandis que les laboureurs, les commerçans, les guerriers, les grands et les peuples flétrissaient justement le nom d'un prince qui, ne sachant ni régner avec justice, ni combattre avec courage, les avait livrés aux discordes civiles et aux invasions étrangères, le clergé, qui avait régné sous son nom, prodiguait les plus grands éloges à sa mémoire.

« Charles, dit Régino, abbé de Prum, était » un prince très pieux, obéissant aux ordres » du clergé, abondant en aumônes, sans cesse » occupé à dire des oraisons, à chanter des » psaumes; et, plaçant tout son espoir dans » la faveur divine, il regarda ses dernières

» tribulations comme des épreuves qui, en » le purifiant, lui préparaient une couronne » éternelle. »

Les annales de Fulde racontent « qu'on vit » le ciel s'ouvrir pour recevoir l'âme de ce » prince, afin de montrer aux peuples que le » monarque qu'ils avaient le plus méprisé était » le plus agréable à Dieu. »

Ainsi, les prêtres de cette époque, manquant à leur devoir, et trompant les nations ainsi que les rois, faisaient l'apothéose d'un lâche prince qui ruinait l'empire, mais qui s'était montré obéissant à l'Église et prodigue pour elle.

CHAPITRE XXV.

INTERRÈGNE.

(886.)

Discordes civiles en France et en Italie. — Incursions des Normands. — Organisation du système féodal. — Politique des grands. — Législation coutumière.

Discordes civiles en France et en Italie.

LA mort de Charles-le-Gros devint en France et en Italie la cause des plus violentes discordes ; il n'existait de descendant légitime et direct de Charlemagne que le fils d'Adélaïde, nommé Charles-le-Simple ; mais ce prince était un enfant incapable de soutenir ses droits, et la légitimité même du mariage de sa mère, contestée par ses rivaux, avait été méconnue par le pape.

Plusieurs princes et seigneurs, issus de Pépin, de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, par les femmes, se disputèrent vivement alors le sceptre de la France, auquel prétendait aussi le bâtard Arnould,

roi de Germanie. Quelques-uns d'entr'eux combattaient déjà, depuis plusieurs années, pour s'emparer du trône impérial, et livraient l'Italie à toutes les fureurs de la guerre civile.

Béranger, duc de Frioul, espérant terminer ces contestations, offrit à Gui, duc de Spolette, de le laisser jouir de la couronne de France, pourvu qu'il renonçât à toute prétention au sceptre des Césars. Gui accepta ces propositions, traversa les Alpes, et entra en France, où quelques seigneurs puissans l'appelaient; mais il y trouva des rivaux redoutables: c'étaient Rodolphe, fils de l'ancien comte de Paris Conrad, et gouverneur de la Bourgogne transjurane; Louis, fils de Bozon, qui avait perdu son père l'année précédente, et qui nourrissait l'espoir de régner en Neustrie comme en Bourgogne; Herbert, comte de Vermandois, issu de Bernard, fils de Pépin, roi d'Italie, et qui devint trop fameux dans la suite par la part qu'il prit aux discordes civiles et au renversement de la race carlovingienne; Arnould et les Germains soutenaient contre Gui les droits de Charles-le-Simple; enfin le duc de Spolette fut arrêté dans ses projets ambitieux par le plus formidable de ses concurrens, le comte Eudes, que l'on disait

descendu de Childebrand, frère de Charles-Martel : cette origine était douteuse, mais la gloire de ce prince et la reconnaissance des Français le portaient au trône, et l'y firent monter.

Cependant, tandis que Béranger se faisait proclamer sans obstacle roi d'Italie, Gui, que le pape avait déjà couronné à Rome roi de France, se rendit, à la tête d'une armée, dans la ville de Langres, où il se fit sacrer. Foulques, archevêque de Reims, et les seigneurs de la Lorraine se déclarèrent pour lui. Rodolphe se maintint dans la Bourgogne transjurane, Louis en Provence, et le comte Eudes, dans toutes les contrées situées entre la Seine, la Loire et les Pyrénées.

Incursions des Normands.

A la faveur de ces discordes et de ces prétentions de tant de princes pour s'emparer d'un sceptre brisé, les Normands, qu'aucun obstacle n'arrêtait plus dans leurs incursions, livraient toutes les côtes et tout le centre de la France aux plus affreux pillages. Les villes étaient sans défense, les champs sans culture; tous les courages semblaient abattus; les lois se trouvaient sans force, les propriétés sans garantie : on ne connaissait plus ni devoirs, ni droits, ni liens.

Organisation du système féodal.

Cette époque si honteuse de ruine et d'anar-

chie amena une grande révolution ; l'excès des malheurs et des périls fit concourir tous les intérêts les plus opposés au salut commun ; et la plus impérieuse des lois, la nécessité, fit alors naître de ce chaos un nouvel ordre de choses : ordre bizarre dans ses conséquences, qui pesa sur la terre pendant plusieurs siècles, et qu'on pourrait justement appeler le système fédéral des tyrannies, et l'organisation hiérarchique de l'anarchie.

Ce fut le système féodal, monstre qui trop long-temps, sous le voile des préjugés les plus absurdes et de la superstition la plus ignorante comme la plus fanatique, mutila les sceptres, enchaîna les peuples, couvrit l'Europe d'épaisses ténèbres, et l'inonda de sang.

Cependant, au moment où ce barbare système s'établit, non-seulement il sauva la France d'une ruine imminente, d'une destruction totale ; mais il fut même dans ses premiers effets favorable à l'humanité, qui se trouvait, à la mort de Charles-le-Gros, descendue au plus bas degré de misère et de dégradation.

Comme on voyait partout briller le fer destructeur des Normands, et qu'il n'existait plus ni trône, ni force centrale, ni grande armée qui pût arrêter ce torrent ; chaque propriétaire fut forcé de s'armer, de veiller à sa pro-

pre défense, enfin de ne chercher son salut que dans son courage. Chaque seigneur, bravant utilement les défenses faites par Charles-le-Chauve, fortifia son château, mit sa famille, ses biens, sa petite cour à l'abri de la surprise et du pillage.

Politique des grands.

Jusque-là ces seigneurs, ne songeant qu'à s'enrichir, avaient ruiné les hommes libres de leur voisinage, écrasé leurs tributaires d'impôts, condamné leurs serfs au célibat, les champs à la stérilité, le commerce à l'inertie; abusant de leurs magistratures de ducs et de comtes, qu'ils venaient de rendre héréditaires, ils ne s'étaient occupés que d'entasser dans leurs propres domaines le fruit de leurs rapines, de traîner à la suite des armées royales leurs malheureux vassaux, et de grossir leurs trésors par le butin pris sur l'étranger.

Mais les guerres intestines avaient remplacé les guerres étrangères; les rois ne pouvaient plus ni rien conquérir, ni rien défendre, ni rien donner, ni rien protéger. Chaque duc, chaque comte, chaque évêque et chaque abbé, contraint alors de se suffire à lui-même, sentit qu'il ne pouvait devenir puissant qu'en proportion du nombre et de l'aisance des habitans de sa seigneurie, soit libres, soit tributaires, soit serfs : ainsi l'intérêt leur or-

donna la justice, et leur fit écouter la pitié.

De toutes parts, dans leur voisinage, les seigneurs plus faibles, les propriétaires moins riches, les tributaires sans appui, imploraient leur protection, offrant en échange leurs épées et leurs services sous le nom de vasselage : la réciprocité des besoins fit donc contracter entr'eux des liens durables.

Tous ces petits rois, qui s'étaient partagé la France, se conduisirent momentanément en souverains justes et paternels; ils adoucirent la servitude; ils réglèrent les tributs de manière à laisser croître la population, l'agriculture et l'industrie; ils distribuèrent même une partie de leurs domaines en fiefs, affranchirent des esclaves, et firent, en quelque sorte, des citoyens pour se donner des soldats; de sorte qu'en peu d'années la France, naguère sans défense et changée presque en désert, vit les murs de ses cités garnis de tours, les villages en armes, chaque montagne, chaque éminence protégée par un château, défendue par un fort, et la terre peuplée de cultivateurs soldats.

Vainement M. de Montlausier, au lieu de chercher l'excuse de ce démembrement de la France dans la fatale nécessité des circonstances, soutient qu'il n'y eut point dans cet

ordre de choses d'usurpation de la part de la Noblesse. Il est vrai que, de tous temps dans les Gaules, et même avant l'invasion des Francs, les propriétaires avaient joui du droit de juger leurs tributaires et leurs serfs; que ce droit fut confirmé par les Mérovingiens; mais, dans ces jugemens, ils devaient suivre les lois nationales, romaines ou saliques, et se conformer aux décrets rendus par les assemblées et proclamés par les rois. De plus, les hommes libres n'étaient jugés que par les ducs et les comtes, magistrats nommés par l'autorité royale, à laquelle on appelait de leurs arrêts.

Législation coutumière.

Or, ce furent précisément tous ces liens que rompirent, tous ces droits qu'usurpèrent les seigneurs sous les lâches descendans de Charles et de Louis-le-Débonnaire. Ils arrachèrent de leurs faibles mains les magistratures, et devinrent juges héréditaires des hommes libres. Les *missi dominici* furent méconnus par eux; les Capitulaires, les lois anciennes tombèrent en désuétude, et furent remplacés par une législation coutumière, qui variait à l'infini, suivant les localités et le caractère de ces nouveaux souverains; enfin, ils s'emparèrent du droit de battre monnaie et de se faire la guerre entr'eux.

Chaque duc, chaque comte, reconnu comme seigneur par des Nobles vassaux moins puissans, et qui tous exerçaient à leur tour leur suprématie sur des vassaux inférieurs, ne rendit plus au monarque qu'un hommage de vassal, et ne contracta avec lui que l'obligation de suivre ses enseignes en cas de guerre, pendant un certain nombre de mois ou de semaines.

Dans toute la France, toutes les obligations du vassal au seigneur, toutes les redevances, soit pécuniaires, soit honorifiques, varièrent suivant le caractère plus ou moins doux, plus ou moins âpre des différens seigneurs, et suivant le plus ou moins de docilité ou de crainte de leurs inférieurs.

Telle fut l'hydre monstrueuse, l'hydre aux mille têtes, qui dévora la noble, grande et glorieuse monarchie de Charlemagne. On ne peut nier la force de ce régime; sa durée suffirait pour la prouver. Mais ce que l'on conçoit avec peine, c'est qu'il ait compté des écrivains éclairés parmi ses admirateurs.

Si ce système redoutable et bizarre sauva momentanément la France de la fureur d'autres monstres non moins dangereux, les Normands, les Hongrois et les Sarrasins, il n'en eut pas moins le plus funeste résultat de mor-

celer, pour des siècles, un beau royaume en mille tyrannies agglomérées, et de tenir sous le joug de l'humiliation une nation vaillante. Cette nation opprimée ne compta plus pendant long-temps de citoyens que les Nobles, tandis que tout le peuple labourait, commerçait, combattait et versait son sang pour ces maîtres altiers, querelleurs et toujours occupés à déchirer la patrie par leurs discordes intestines.

Quoi qu'il en soit, on doit regarder cette époque comme une des plus remarquables de notre histoire; depuis ce moment les Normands cessèrent peu à peu de trouver dans la France une proie facile; et, s'ils lui firent encore de trop fortes plaies, ils y rencontrèrent au moins à chaque pas des guerriers, des périls et des combats.

Cette résolution soudaine de se défendre réveilla partout la valeur française; la fortune, la puissance, les trônes mêmes redevinrent le prix de la bravoure, de l'audace, de l'habileté; et si l'on ne peut donner à cet âge de la France le nom d'âge héroïque, au moins on doit le regarder comme l'aurore de ces temps aventureux et chevaleresques, où la Noblesse française illustra la patrie par sa gloire, et prépara même, sans s'en douter, par la fière

indépendance qu'elle ne voulait que pour elle seule, l'époque de l'émancipation nationale, produite depuis par les lumières, et consolidée par le courage.

CHAPITRE XXVI.

EUDES OU ODO, ROI DE FRANCE; ARNOULD, ROI DE GERMANIE; RODOLPHE, ROI DE LA BOURGOGNE TRANSJURANE; LOUIS, FILS DE BOZON, ROI DE PROVENCE; GUI, BÉRANGER ET ARNOULD SE DISPUTENT L'ITALIE ET L'EMPIRE.

(888.)

Triomphe d'Eudes sur ses rivaux. — Son portrait. — Diversité d'opinions sur son règne.—Intrigues d'Hermeugarde en faveur de son fils. — Hommage d'Eudes à Arnould, roi de Germanie. — Règne paisible de Rodolphe. — Ravages des Normands en France. — Victoire d'Eudes sur ces Barbares. — Siége et capitulation de Meaux. — Dévastations d'une armée normande. — Invasion en Bretagne. — Défaite des Normands. — Échec des Germains en Lorraine. — Arrivée d'Arnould. — Sa harangue aux Francs. — Sa victoire éclatante. — Prétentions du clergé. — Triste position d'Eudes. — Soulèvement en faveur de Charles-le-Simple. — Son retour d'Angleterre et son couronnement. — Sa défaite et sa fuite. — Politique d'Arnould. — Révolte de Zventivold. — Concile à Tribur. — Traité entre Eudes et Arnould. — Entrée des Germains dans Rome. — Couronnement d'Arnould. — Serment du peuple. — Mort d'Arnould. — Paix entre Charles et Eudes. — Mort d'Eudes.

Triomphe d'Eudes sur ses rivaux.

L'INCERTITUDE dans laquelle la monarchie flottait entre tant de prétendans ne pouvait pas durer. Eudes l'emporta sur ses rivaux; à cette

époque où les périls se multipliaient, où la science militaire était perdue, les qualités corporelles devaient avoir la prééminence sur tout autres.

Eudes brillait entre ses contemporains par l'élévation de sa taille, par la beauté de ses traits, par la majesté de son maintien, et par la force de son bras. Hardi dans ses entreprises, audacieux dans les combats et prudent en politique, duc de Neustrie, comte de Paris, sauveur de la capitale, c'était alors le héros de la France. Son portrait.

La plupart des seigneurs français réunirent leurs suffrages en sa faveur; il fut proclamé roi par eux, et sacré par l'archevêque de Sens. En acceptant le sceptre, ce prince adroit déclara qu'il ne le prenait que pour le rendre à Charles-le-Simple, dès que ce fils d'Adélaïde et de Louis-le-Bègue serait en âge de le porter.

Cette modestie apparente lui concilia beaucoup d'esprits; mais elle fut aussi la cause de la diversité d'opinions qui existe à son égard parmi les annalistes de ce temps. Les uns ne le considérèrent que comme régent, et les autres comme monarque; mais les faits décident cette question : il existe une médaille frappée alors à Toulouse; elle porte cette inscription : *Odo, gratiâ Dei rex;* enfin Baluse rapporte Diversité d'opinions sur son règne.

plusieurs Capitulaires qui lui donnent le même titre.

Une partie de l'Aquitaine le reconnut; l'autre resta indépendante sous l'autorité de Ranulphe II, qui prit quelque temps le nom de roi, et se contenta plus tard de celui de comte de Poitiers.

Les Normands retinrent long-temps Bordeaux et Saintes. Le duc de Gascogne Sanche ne se soumit point; mais les Sarrasins occupaient trop ses armes pour qu'il pût les employer contre la France.

Intrigues d'Hermengarde en faveur de son fils.

L'habile Hermengarde, active dans ses intrigues comme intrépide à la guerre, voyagea tant et ménagea si bien tous les esprits, que son fils Louis fut élu roi par les peuples de Provence et de Bourgogne, du consentement de tous les princes carlovingiens. Son oncle Richard, duc de l'autre partie de la Bourgogne, rendit hommage au roi Eudes, qui parvint aussi à se concilier l'amitié du puissant Baudouin, comte de Flandre, autrefois hardi ravisseur de la fille de Charles-le-Chauve.

Hommage d'Eudes à Arnould, roi de Germanie.

Eudes enfin surmonta le plus redoutable écueil qui pût l'arrêter; mais, pour s'en délivrer, il sacrifia sans doute trop peu convenablement la dignité de sa couronne; il vint trouver à la diète de Worms Arnould, roi de

Germanie, le gagna par sa déférence, et se reconnut son vassal ; démarche honteuse qui peut seulement être excusée, mais non justifiée par l'état de faiblesse, de troubles, de démembrement où se trouvait la France occidentale, et par la puissance alors formidable des Francs orientaux et des Germains, qui seuls conservaient encore quelques restes d'union, de discipline, et le caractère belliqueux des Francs de Charlemagne.

Quoi qu'il en soit, l'accord de tant de rois et de seigneurs pour reconnaître le sceptre d'Eudes découragea tellement son rival, le duc de Spolette, déjà couronné cependant, comme nous l'avons dit plus haut, que ce prince s'éloigna sans combattre, et repassa les Alpes sans être poursuivi.

Rodolphe régna paisiblement en Savoie, en Suisse, et dans les pays de Genève et des Grisons, qui le proclamèrent roi de la Bourgogne transjurane. Ainsi tout fut momentanément pacifié dans l'empire, hors l'Italie, qui devint le théâtre de nouvelles querelles entre Arnould, Guï et Béranger. Règne paisible de Rodolphe.

Cependant les Normands continuaient leurs ravages en France, et ce qui prouve à quel point le royaume était alors affaibli et dépeuplé, c'est que ces Barbares, loin de rassem- Ravages des Normands en France.

bler contre lui ces armées innombrables que la Germanie fit marcher tant de fois contre l'empire romain, parcouraient hardiment la Gaule française, avec des bandes mal armées, dont la plus forte passait rarement vingt mille hommes.

A leur vue, tout fuyait; ils trouvaient les campagnes en friche, la plupart des villes désertes, et seulement, au milieu des forêts solitaires, quelques monastères et quelques châteaux, où les abbés et les seigneurs concentraient orgueilleusement les derniers débris de la richesse nationale et du courage français.

Victoire d'Eudes sur ces Barbares.

Eudes, ayant gagné sa couronne par son épée, sentait qu'il ne pouvait l'affermir sur sa tête que par des exploits nouveaux; il appela les Français aux armes contre les Barbares; mais les seigneurs, indociles ou occupés de leurs querelles personnelles, ne répondirent point à sa voix : aucune infanterie ne lui fut amenée, et mille chevaux seulement se rangèrent sous ses enseignes.

A la tête d'une si faible troupe, le roi marche pour combattre les Normands, qui s'étendaient entre la Marne et l'Aisné; il les rencontre dans la forêt de Montfaucon; leur armée était composée de dix-neuf mille hommes; il semblait trop téméraire d'attaquer un ennemi

si supérieur en forces : Eudes l'ose ; la ruse et l'audace suppléent au nombre ; le roi divise ses mille chevaux en divers pelotons, et les cache dans les bois ; de là, au signal donné, il charge de tous les côtés, et à grands cris, les Normands qui se croient attaqués par une armée.

L'intrépide monarque fond sur les ennemis, et se précipite au milieu de leurs rangs ; tandis que, dans cette mêlée, son glaive renverse tous ceux qui lui résistent, un cavalier normand, s'élançant derrière lui, frappe sa tête d'un coup de hache ; son casque résiste ; Eudes se retourne et tue le Barbare ; les Normands épouvantés prennent la fuite, et les vainqueurs en font un grand carnage.

Ce brillant exploit décida le comte de Flandre à reconnaître le héros français pour roi, et à fortifier ainsi le nombre de ses partisans.

Siége et capitulation de Meaux.

Bientôt d'autres tribus normandes reparurent et assiégèrent Meaux. Au moment où le roi volait au secours de cette ville, il fut contraint de marcher au-delà de la Loire pour comprimer une révolte excitée par le duc d'Aquitaine. Meaux capitula ; les habitans sortirent ; mais, au mépris de la capitulation, les Barbares poursuivirent les fugitifs, les massacrèrent, et brûlèrent la ville.

Fiers de ce triomphe atroce, ils s'approché-

rent ensuite de Paris. Eudes revint pour les combattre; mais il était plus facile pour lui de braver ses ennemis que de gouverner ses sujets. Les seigneurs français ne secondèrent pas son courage. Il se vit contraint de négocier; les Normands reçurent un tribut, et se retirèrent chargés de butin vers l'Océan.

Dévastations d'une armée normande.

Pendant deux années *, une autre armée normande dévasta la Picardie; Arnould, à la tête des Francs orientaux et des Germains, attaqua ces Barbares près d'Amiens, et les mit en déroute; mais, dès qu'il fut rentré dans ses États, ils se rallièrent, marchèrent contre Eudes, et le surprirent. Le roi fit de vains efforts pour ranimer le courage de ses troupes; elles se débandèrent. Les vainqueurs se répandirent comme un torrent dans la Champagne et dans la Lorraine. Troyes, Toul et Verdun furent livrés au pillage.

Invasion en Bretagne.

D'un autre côté, les hordes normandes qui s'étendaient en Normandie pénétrèrent dans la Bretagne. Au bruit de cette invasion, les deux ducs bretons Judicaël et Alain suspendirent leurs sanglantes discordes, et se réunirent pour marcher contre l'ennemi commun. Judicaël, plus ardent, arrive le premier au rendez-vous, attaque les Barbares, sans attendre son allié,

* 889 et 890.

les enfonce, et périt dans la mêlée. Alain survient dans ce moment, et complète la victoire; sur quinze mille Normands, quatre cents seuls s'échappèrent. Après cette défaite, Alain, sans rivaux, fut universellement proclamé duc de Bretagne. Défaite des Normands.

Ce prince, avant de combattre, avait fait le vœu de donner à l'église de Rome la dixième partie du butin. Le Saint-Siége était parvenu, dans ce temps, à faire croire aux Français que l'autorité de saint Pierre avait le crédit de décider de la victoire et le droit de disposer des couronnes.

Les Normands se maintenaient toujours en Lorraine : une armée allemande osa leur livrer bataille, fut vaincue et taillée en pièces. Les Normands s'emparèrent du camp des Germains *. Échec des Germains en Lorraine.

Arnould, pressé de réparer cet affront, arrive des bords du Rhin, vole contre l'ennemi, et le trouve dans un camp près de la Dyle, où il s'était retranché et fortifié par des fossés, des barricades et des abatis. La Noblesse germaine et les hommes libres de cette contrée adoptaient peu à peu les préjugés et les usages des Francs occidentaux. Presque tous voulaient combattre à cheval. Ainsi Arnould, arrivé de- Arrivée d'Arnould.

* 891.

vant le camp des Barbares, ne trouve point dans ses troupes assez d'infanterie pour attaquer leurs retranchemens.

Sa harangue aux Francs. Dans son embarras extrême, il rassemble ses seigneurs, ses guerriers, et leur adressant la parole avec l'ascendant d'un chef qui les avait souvent conduits à la victoire: « Braves Francs, » leur dit-il, vous qui chérissez votre patrie » et votre Dieu, considérez que nous voilà en » présence des païens, de ces ennemis féroces » qui ont renversé vos autels, et répandu le » sang de vos familles; vous pouvez aujour- » d'hui relever vos temples, venger votre » Dieu, laver vos injures, expier le massacre » de vos compagnons d'armes, et punir ces » brigands qui ont outragé vos femmes, égor- » gé vos enfans, et massacré vos prêtres. Je » vais, le premier de tous, descendre de mon » coursier, et marcher à votre tête, l'étendard » de l'empire à la main. Guerriers, imitez mon » exemple; suivez-moi, soldats; attaquons les » Barbares; ce n'est pas notre injure seule que » nous allons venger; c'est celle du Dieu tout- » puissant qui dispose à son gré du sort des » nations, des rois et des armées. »

A ces mots, auxquels répondent de vives acclamations et un grand cliquetis d'armes, tous, jeunes et vieux, descendent de cheval;

tous s'excitent mutuellement au courage; tous jurent de suivre, de défendre le roi, et de combattre à pied; ils demandent seulement qu'un corps de réserve à cheval protége leur flanc, et les mette à l'abri de toute surprise.

Arnould, sans laisser refroidir leur ardeur, les mène promptement au combat; les Normands opposent à leur furie une opiniâtre résistance, et, durant tout le cours d'une journée, la terre est couverte de cadavres sanglans, d'armes brisées; des deux côtés, on proclame à grands cris la victoire qu'on espère. On combat corps à corps. Chacun périt ou triomphe sans quitter la place qu'il occupe; des deux côtés, une foule de soldats tombent; aucun ne recule : enfin la fortune des Francs l'emporte; les retranchemens sont forcés; deux rois Barbares périssent; seize étendards royaux sont pris : les Normands cherchent vainement leur salut dans la fuite; presque tous expirent ou sous le fer ou dans le fleuve. Sa victoire éclatante.

Ce fut à cette époque * qu'Hermengarde, protégée par Arnould, rassembla dans la ville de Valence les évêques de Provence et de Bourgogne. Là, au nom de Dieu, par l'autorité de l'Église, et sans faire aucune mention du peu- Prétentions du clergé.

* 891.

ple, ils déclarent le jeune Louis digne de régner et de recevoir l'onction royale. Tels étaient alors les principes et les arrogantes prétentions du clergé ; elles furent reconnues plus tard, dit l'abbé Vély, « comme des er» reurs funestes anathématisées d'avance par » le divin auteur de la religion, qui avait dé» claré en termes exprès que son royaume » n'est pas de ce monde. »

Triste position d'Eudes.

Le roi de France Eudes se voyait également forcé, dans ce temps déplorable, de supporter les usurpations ecclésiastiques, le démembrement du royaume, et de capituler avec les Barbares, qu'il était si digne de combattre et de vaincre.

L'anarchie méprise bientôt le trône qu'elle mine, et rejette sur le prince le blâme des revers que l'insubordination traîne à sa suite : Arnould était obéi, secondé : on respecta son autorité victorieuse, tandis que les Neustriens, refusant des soldats à l'intrépide Eudes, ou abandonnant ses drapeaux, lui reprochèrent leurs défaites. Indocile à ses ordres et jalouse de son élévation, une partie des seigneurs se souleva en faveur du jeune Charles. Le comte Vatgaire se mit à la tête des rebelles, et s'empara de Laon ; Eudes, instruit de ce mouvement, marche rapidement contre Vatgaire, le

Soulèvement en faveur de Charles-le-Simple.

défait; le prend, le condamne à mort, et lui fait trancher la tête.

On vit alors, à la honte du siècle, Didon, évêque de Laon, méconnaître tous ses devoirs et les lois de la charité chrétienne : dans l'espoir de désarmer le courroux du vainqueur, il refusa de confesser le captif, et de lui administrer les sacremens, dernière consolation que le mourant implorait.

Cependant le roi triomphant ne put consolider sa victoire. Forcé de comprimer l'Aquitaine de nouveau soulevée, il repassa la Loire : dès qu'il fut éloigné, Foulques, archevêque de Reims, Herbert, comte de Vermandois, et Pépin, comte de Senlis, proclamèrent roi Charles-le-Simple, âgé alors de treize ans.

On le fit revenir d'Angleterre, où il s'était réfugié avec sa mère Adélaïde, et il fut couronné à Reims *; en même temps les chefs de ce parti écrivirent à toutes les cours de l'Europe, et sollicitèrent leur appui pour une révolution qu'ils appelaient la cause des rois et de l'autorité légitime, puisque Charles était le seul descendant direct du roi Pépin. Son retour d'Angleterre et son couronnement.

Il est vrai que la plupart des princes qui régnaient alors, ne fondant leurs droits que sur leur descendance de la race carlovingienne,

* 892.



par les femmes, se montraient peu disposés à regarder comme sacrée cette légitimité qu'on les pressait de soutenir; Arnould seul balançait; et, quoique bâtard, il désirait qu'à l'avenir l'hérédité de ses enfans au trône fût considérée comme inattaquable; cependant il dissimula d'abord ce sentiment, réprimanda sévèrement l'archevêque de Reims auquel il reprocha l'infraction de ses devoirs, de ses sermens, et attendit les arrêts de la fortune pour se déterminer.

Sa défaite et sa fuite.

Eudes ne tarda pas à la décider en sa faveur; il accourut, atteignit l'armée de Charles, la combattit, la dissipa, dit le poëte Abbon, « comme le soleil chasse les ténèbres. » Charles, abandonné, se réfugia près du roi de Germanie, dont il sollicita la protection, en se soumettant à se reconnaître pour son vassal. Arnould hésitait encore; mais l'ardent archevêque de Reims fixa ses irrésolutions, en lui représentant qu'il devait saisir cette occasion pour réunir sous son autorité les membres épars de l'empire, et qu'en servant de tuteur à Charles il régnerait en France comme en Germanie.

Politique d'Arnould.

Néanmoins Arnould ne put, pour le moment, suivre activement ce dessein ambitieux; d'autres affaires appelaient alors ses armes :

Gui, duc de Spolette, et son fils Lambert, privés de tout espoir en France, révoquèrent leur renonciation au trône d'Italie, attaquèrent Bérenger que Rome avait reconnu pour empereur, débauchèrent ses troupes, et le mirent en fuite près de Plaisance.

Arnould était alors le protecteur des princes vaincus; il promit à Bérenger de le soutenir contre Gui, et mesura ses secours de manière à ruiner les deux rivaux l'un par l'autre, pour s'élever sur leurs débris.

Dans la même année, Zventivold, duc de Moravie, s'était révolté; le roi de Germanie marcha contre les Moraves, les soumit, et se réconcilia avec Zventivold, autrefois l'un de ses favoris, et qui avait tenu sur les fonts de baptême son fils bâtard; ce jeune enfant porta depuis le nom de son parrain Zventivold. Révolte de Zventivold.

Arnould, conduisant ensuite ses troupes vers les Alpes, les franchit, s'empara d'une partie de la Lombardie, et revint enfin près de Genève dans le dessein de surprendre Rodolphe; mais ce prince défendit avec autant de succès que de fermeté son trône et ses montagnes.

Peu de temps après, le roi de Germanie convoqua un concile à Tribur, et là il laissa voir clairement, par sa soumission servile au clergé, qu'il croyait avoir besoin de son appui pour Concile à Tribur.



monter au trône impérial. Ce fut dans ce concile que le roi publia un décret qui ordonnait à toutes les églises de respecter celle de Rome, « quand même son joug leur semblerait intolérable. »

Traité entre Eudes et Arnould.

Arnould convoqua ensuite une diète à Worms. Eudes y vint; aussi adroit dans les négociations qu'actif à la guerre, ce prince déjoua les intrigues de Foulques, de la reine Adélaïde, et regagna l'amitié du roi de Germanie, qui lui promit de ne point donner de secours à Charles contre lui. A cette condition, Eudes reconnut pour roi de Lorraine Zventivold, le fils bâtard d'Arnould.

Entrée des Germains dans Rome.

Ces arrangemens étant conclus et le traité signé, le roi de Germanie déclare hautement ses prétentions au sceptre des Césars; il entre en Italie *, et s'avance aux portes de Rome, où les partisans du duc de Spolette retenaient le pape captif. L'armée germaine avait fait une longue et rapide course; ses chefs demandaient du repos; les soldats n'en voulaient pas d'autre que l'assaut. Au bruit de cette contestation, un lièvre part du milieu du camp et se sauve vers la ville : les Germains le poursuivent; leur ardeur, leur rapidité, leurs cris épouvantent les Romains; frappés de terreur,

* 896.

ils prennent la fuite; l'armée germaine escalade les murs, enfonce les portes, et Rome est soumise.

Le pape délivré posa la couronne impériale sur la tête d'Arnould, et lui fit prêter par le peuple un serment ainsi rédigé, et bien différent de celui qu'autrefois les Romains prêtaient à Charlemagne: « Je jure, disait le peuple, » par tous les saints mystères, que, sauf mon » honneur, ma loi et la fidélité que je dois au » pape Formose, mon seigneur, je suis et serai » toute ma vie fidèle à l'empereur Arnould. » Tels étaient les pas audacieux et rapides des papes pour s'emparer de la puissance temporelle.

Couronnement d'Arnould.

Serment du peuple.

Le nouveau César marcha peu de jours après contre Spolette, où s'était sauvée Agiltrude, mère du jeune Lambert, et veuve de Gui. On attribuait à son ambition la captivité du pape et la proclamation du peuple romain qui avait récemment élu Lambert empereur. Agiltrude, assiégée et ne pouvant résister à un ennemi si puissant, opposa la perfidie à la force; elle capitula et empoisonna le vainqueur. Arnould ne succomba pas sur-le-champ au poison; mais il devint paralytique, et mourut l'année suivante.

Mort d'Arnould.

Ce prince actif et vaillant fut le dernier em-

Paix entre Charles et Eudes.

perceur du sang de Charlemagne ; pendant son absence, Charles-le-Simple était rentré en France, secondé par les troupes du duc de Bourgogne et des seigneurs de Champagne. Une guerre civile allait de nouveau dévaster la France ; Eudes la préserva de ce malheur. Fatigué de l'indocilité de ses vassaux, de l'infidélité de ses alliés, de la mollesse de ses troupes ; las de combattre, de vaincre sans soldats et de régner sans autorité, il conclut la paix avec Charles, gardant pour lui les pays situés entre la Seine et les Pyrénées, et laissant au fils d'Adélaïde tous les États compris entre la Seine et la Meuse.

Mort d'Eudes.

Eudes ne survécut qu'un an à ce traité ; il fut enterré à Saint-Denis *. Son fils, nommé Arnould et proclamé roi, mourut peu de jours après, et toute la France reconnut l'autorité de Charles-le-Simple.

* 898

CHAPITRE XXVII.

CHARLES IV, DIT LE SIMPLE, ROI DE FRANCE; LOUIS, ROI DE GERMANIE.

(898.)

Recommandation d'Eudes à son frère Robert. — Faiblesse de Charles. — Soumission de la Lorraine à Louis. — Partage de l'empire. — Dissensions des grands vassaux. — Origine des Hongrois ou Ogres: — Leurs dévastations. — Troubles en Italie. — Tribut payé aux Hongrois. — Ravages de Normands. — Leur défaite. — Établissement de Rollon en Normandie. — Fondation du royaume d'Aragon. — Mort de Louis. — Conrad est son successeur.

Recommandation d'Eudes à son frère Robert.

Eudes, malgré son ambition, connaissait un sentiment trop rare en tout temps, mais presque étranger à ce siècle barbare : il aimait sa patrie. Ce prince apprit, à ses derniers momens, que le fameux Rollon, le héros des Normands, poursuivait ses victoires en France, et s'emparait de cette province maritime et occidentale qui porte encore aujourd'hui le nom de ces fiers conquérans. Voulant donc éviter d'affaiblir encore la France par une guerre civile, il

sacrifia les intérêts de sa famille à ceux de son pays; il recommanda, dit-on, vivement à son frère le duc Robert, qui prétendait au trône, de ne point le disputer à Charles IV. Robert jura de respecter la volonté du mourant, mais il ne tint pas long-temps sa promesse.

Faiblesse de Charles.

Dès que Charles vit le sceptre dans ses mains, il voulut prouver qu'il le méritait, et il s'efforça de reprendre la Lorraine à Zventivold. Cette entreprise était favorisée par le duc Régnier, ministre de Zventivold, et qui trahissait son maître; mais, dès ses premiers pas, le roi montra que, s'il était brave et ambitieux, il manquait de fermeté, et ne méritait que trop, par la faiblesse de son caractère, le surnom de *Simple* qu'on lui donna. Cette courte guerre, honteuse pour les deux partis, qui prirent tour à tour la fuite sans combattre, se termina promptement par une trève de deux années.

Soumission de la Lorraine à Louis.

A la même époque, l'empereur Arnould étant mort, Louis son fils régna en Germanie, sous la tutelle d'Othon, duc de Saxe, son beau-frère. Son armée était commandée par Lutpold ou Léopold, duc de Bavière, dont la maison bavaroise actuelle se prétend issue. Ce général conduisit ses troupes en Lorraine, et livra, dans l'année 900, une bataille contre Zventi-

vold, qui périt dans la mêlée : le résultat de cette victoire fut la soumission de la Lorraine, qui passa tout entière sous le sceptre du roi de Germanie.

Deux seuls descendans directs de Charlemagne, Charles IV et Louis, possédaient alors la plus grande partie de l'empire; l'un régnait en France, l'autre en Germanie et en Lorraine; le reste des vastes possessions du fondateur de cet empire était partagé entre quatre princes issus par les femmes de la race carlovingienne; Rodolphe était roi de la Bourgogne transjurane; Louis, fils de Bozon, régnait en Provence; Lambert, fils de Gui, et Bérenger, se disputaient le trône d'Italie. Partage de l'empire.

Personne ne contestait en France à Charles l'autorité royale; mais chaque jour les prétentions des grands vassaux à l'indépendance restreignaient de plus en plus et paralysaient l'exercice de cette autorité. Ces grands vassaux déchiraient continuellement la France par leurs discordes et par leurs guerres privées; ils dépouillaient les églises de leurs biens, s'emparaient des abbayes, et s'enlevaient réciproquement, par surprise ou par violence, des fermes, des vassaux, des fiefs, des châteaux et des villes. Dissensions des grands vassaux.

Herbert, comte de Vermandois, s'était armé

contre Baudouin, comte de Flandre. Le roi, gouverné alors par Foulques, archevêque de Reims, accorda sa faveur et son appui à Herbert. Foulques excommunia Baudouin, et les troupes d'Herbert et du roi enlevèrent Arras au comte de Flandre. Les leudes et les vassaux se croyaient alors obligés d'embrasser la querelle de leurs seigneurs. Un vassal de Baudouin, nommé Lillers, vengea l'affront du comte en commettant sans scrupule un grand crime : il attira l'archevêque dans un piége, et l'assassina.

Origine des Hongrois ou Ogres.

Ce n'était point assez de tant de troubles et de calamités, cette époque d'anarchie vit s'étendre en Europe et peser sur elle un nouveau fléau qui la remplit de sang, de désordres et d'effroi. Quelques hordes guerrières et sauvages, venues des rives du Don, avaient été attirées dans l'empire par l'empereur Arnould, pour punir les peuples de Pannonie de leur rebellion ; ces Barbares portaient le nom de Hongres ou d'Ogres ; ils se fixèrent dans la province où leur férocité avait rétabli la paix, c'est-à-dire le silence des tombeaux, et de nombreuses bandes de leurs compatriotes vinrent successivement se joindre à eux, et peupler cette contrée, qui reçut d'eux le nom de *Hongrie*.

Les Hongrois, semblables en tout aux Huns par la difformité de leurs traits, par la cruauté de leurs mœurs, par leur vie nomade, étaient en tout temps à cheval et armés; ils ne pouvaient supporter le repos; la guerre était leur élément, le carnage leur spectacle, le pillage leur passion.

Les Romains et les Gaulois amollis n'éprouvèrent pas une terreur plus forte à la vue des Huns, que les Francs et les Germains n'en ressentirent à l'approche des Hongrois. Les fils dégénérés des guerriers de Charlemagne, loin d'être rassurés par l'épaisseur de leurs cuirasses, par la trempe de leurs armes, prirent lâchement la fuite à l'aspect de ces guerriers sauvages, demi-nus, mal montés, et qui ne portaient que des flèches et des lances.

Au premier choc, les Hongrois mirent en déroute l'armée de Louis, roi de Germanie, et, ne rencontrant plus aucune troupe qui osât leur résister, ils parcoururent et ravagèrent sans obstacles la Bavière, la Souabe, la Franconie et la Saxe, incendiant les villes, pillant les monastères, outrageant les vierges, massacrant les hommes, et emmenant les enfans en captivité. Aujourd'hui même encore on effraie nos enfans du nom d'*Ogres*, en renouvelant ainsi pour eux, par des contes, la terreur

Leurs dévastations.

malheureusement trop réelle et trop historique de leurs aïeux.

L'ordre, la bonne foi, la prudence, l'amour de la justice, de la paix et de l'humanité, semblaient alors exilés de l'Europe; et, loin de trouver un asile dans la capitale du monde, on ne voyait plus dans la Rome chrétienne qu'un foyer de corruption et de crimes.

Troubles en Italie. Louis, roi de Provence, voulant s'emparer de l'Italie, attaqua impétueusement Bérenger; mais, trahi par ceux mêmes qu'il avait appelés, il fut livré à son barbare ennemi, qui lui enleva l'empire et lui fit arracher les yeux. Bérenger vainqueur força les Romains à le proclamer empereur, et le pape Jean IX à le sacrer; mais, dès qu'il fut sorti de Rome, le pape, brisant le joug qui lui était imposé, fit venir de Spolette le duc Lambert, et plaça la couronne impériale sur sa tête.

Le même pontife, marchant constamment au but anti-chrétien d'une ambition temporelle, rassembla un grand concile à Ravenne *, dans lequel le clergé romain ou plutôt la cour de Rome, développant ses prétentions hautaines de dominer et de juger les rois, déclara nul le sacre de Bérenger, et confirma celui de Lambert.

* 902.

L'empereur déposé continua de soutenir ses droits par les armes, et régna en Lombardie vingt-deux ans; mais, comme l'anarchie avait ouvert de tous côtés les portes de l'empire aux Barbares, les Hongrois, après avoir dévasté l'Allemagne, franchirent les Alpes, entrèrent en Italie, livrèrent aux flammes Aquilée, Vérone, Bergame, et s'approchèrent de Pavie. Là, punis enfin de leur témérité, ils se voient exposés à une ruine qui paraît inévitable. Bérenger, informé de leur marche, avait rassemblé une nombreuse armée, dont les colonnes enveloppent de tous les côtés les Barbares. Les Hongrois, entourés d'ennemis retranchés, ne peuvent d'abord ni attaquer ni fuir; ils sont dépourvus de vivres et accablés de fatigue. Dans cette détresse ils demandent la paix, et offrent d'abandonner aux vainqueurs leur immense butin. Bérenger refuse leurs propositions, et ne leur laisse que le choix de la mort ou de la captivité. Le désespoir les rend furieux; ils se précipitent sur les Lombards et taillent en pièces l'armée du roi, qui fut obligé d'acheter leur retraite par un lourd tribut. Tribut payé aux Hongrois.

Pendant ce temps, la France n'éprouvait pas de moins cruels désastres : Éric, Harec, Guerlon et le fameux Rollon, à la tête des Normands, pillèrent, pendant l'espace de cinq an- Ravages des Normands.

nées, les côtes du duché de France, la Picardie, la Champagne et le pays Messin; leur route était marquée par des torrens de flammes et de sang.

Leur défaite.

Les Français consternés fuyaient devant eux comme de vils troupeaux; Chartres seule défendit ses remparts; sa résistance donne enfin le signal du réveil et du courage. Richard, duc de Bourgogne, arrive au secours de la ville assiégée, et, au moment où il fond sur les Barbares, l'évêque de Chartres, Gaussaume, suivi de prêtres, de soldats, et portant pour étendard la tunique de la vierge, sort de la ville, prend les Normands en flanc et les met en fuite. Richard défit une autre de leurs bandes près de Tonnerre.

Établissement de Rollon en Normandie.

Rollon, las de ravages, d'incendies, et fatigué de commander à des brigands, voulait régner sur des citoyens; cessant de parcourir la France en aventurier, il conçut le noble dessein de fixer l'inconstance de son peuple et de le civiliser.

Ce prince, imitant les Goths et les Francs, partagea entre ses compagnons d'armes les terres conquises par eux sur les rives de la Seine et de l'Océan, et établit sa résidence à Bayeux : là, il enleva Poppa, fille d'un seigneur français, et l'épousa; probablement ses

guerriers l'imitèrent, et plusieurs françaises durent éprouver le sort des Sabines. Ces liens forcés en formèrent peu à peu de plus doux et de plus durables entre les vainqueurs et les vaincus.

Fondation du royaume d'Aragon.

Cette même époque fut féconde en événemens : Sanche Abarca, vainqueur des Sarrasins, fonda en Espagne le royaume d'Aragon *. Rodolphe, fondateur du royaume de la Bourgogne transjurane, mourut vers ce temps, et laissa paisiblement son sceptre à son fils Rodolphe II.

Mort de Louis.

Dans la même année, la couronne de Germanie sortit des mains de la race carlovingienne par la mort du roi Louis, qui ne laissait que deux filles, Placidie et Mathilde : la première avait épousé Conrad, duc de Franconie ; la seconde, Henri-l'Oiseleur, de Saxe, fils du duc Othon. L'assemblée des évêques et des seigneurs voulait couronner ce vieillard, mais il leur représenta que l'âge ne lui laissait plus la force de porter ni l'épée ni le sceptre ; préférant le bien de sa patrie à la fortune de son fils, il conseilla aux Germains d'élire pour roi Conrad, son rival ; plus capable, par son expérience et par ses exploits, de maintenir avec éclat la puissance et la gloire de la France

Conrad est son successeur.

* 911.

orientale. Cet avis fut accueilli. Personne ne songea aux droits de Charles-le-Simple, seul descendant de Charlemagne, et Conrad fut proclamé roi de Germanie.

—

CHAPITRE XXVIII.

CHARLES IV, DIT LE SIMPLE.

(911.)

Traité et alliance avec Rollon. — Conversion de ce chef et de ses soldats. — Portrait de ce guerrier. — Origine du cri de *haro*. —Fierté de Rollon. —Mort de ce prince. — Usage des surnoms parmi les seigneurs. — Troubles en Germanie. — Mort de Conrad. — Honteux traité de Bonn. — Faveur d'Haganon. — Révolte contre Charles. — Usurpation et sacre de Robert. — Élévation d'un enfant au siége épiscopal.

Traité et alliance avec Rollon.

CHARLES, régnant sur des ruines, commandant à des soldats amollis et découragés, entouré de vassaux factieux plus puissans que lui, apprit avec joie la nouvelle inespérée des desseins pacifiques de Rollon et d'une trève que l'archevéque de Rouen obtint du héros normand pour les Français. Ce prélat s'efforçait alors de convertir ce Barbare : Rollon espérait que le crédit du pontife lui concilierait l'affection des peuples. Robert, comte de Paris, portant ses vues ambitieuses sur le trône, se lia intimement avec Rollon, dont l'amitié

lui paraissait utile à ses projets, et le roi, qui ne pouvait combattre un tel ennemi, s'estima trop heureux d'en faire un vassal.

Docile aux conseils intéressés de Robert, et regardant alors le démembrement d'une province comme le salut du royaume, il offrit au duc des Normands de lui céder une partie de la Neustrie voisine de la mer, et de lui accorder la main de sa fille Gizèle, pourvu qu'il promît de se faire chrétien, et de lui prêter foi et hommage.

Rollon exigea plus; il demanda la suzeraineté de la Bretagne, dont le duc Alain venait de mourir. Le roi y consentit, et les seigneurs bretons, vaincus après quelque résistance, se soumirent.

Conversion de ce chef et de ses soldats.

Le nouveau duc de Normandie remplit ses engagemens, et reçut le baptême. Le comte Robert fut son parrain : il fallait que ce chef d'aventuriers eût pris sur ses compagnons d'armes un incroyable ascendant, car ces fiers Saxons, ces opiniâtres persécuteurs du christianisme, ces ardens ennemis du repos et de la paix, ces farouches incendiaires de tant de villes, d'églises et de monastères, soumis alors à la voix de leur chef, se résignèrent sans murmures à devenir chrétiens, citoyens, cultivateurs, à se soumettre aux lois, et à recon-

naître l'autorité des seigneurs que Rollon nomma parmi les plus braves pour entrer dans ce système féodal qui régissait alors toutes les parties de la France; le plus léger écueil épouvante les hommes vulgaires, mais les plus grands obstacles se dissipent comme des nuages en présence du génie.

Portrait de ce guerrier.

Rollon était au-dessus de son siècle, et une longue postérité lui conserva l'admiration qu'il inspirait à ses contemporains. Ce guerrier, doué, par la nature, d'une taille héroïque, d'un maintien majestueux, montrait, au milieu d'un camp barbare, une urbanité, une douceur inconnue, à cette époque, à toutes les cours de l'Europe. Banni de son pays par un parti puissant, et réfugié parmi les Scandinaves, un songe, dit-on, lui promit qu'il trouverait dans l'Occident la fortune et la gloire; son audace réalisa ce rêve; il s'embarqua suivi d'hommes intrépides, remporta d'éclatantes victoires en Angleterre, en Frise, dans la Gaule, et surpassa en bravoure tous ses compagnons d'armes au fameux siége de Paris.

Secondé par la confiance de ses troupes, rapide dans ses succès, généreux après le triomphe, il était soutenu dans ses revers par l'amour du peuple et du soldat; dès qu'il fut établi en Neustrie, il y appela tous les étran-

gers qui voulaient se soumettre aux lois; ainsi le fléau de la France en devint la barrière; il la défendit des nouvelles invasions du Nord; après avoir donné en fiefs à ses officiers une part des terres conquises, il rendit aux habitans la sécurité; son égale justice ne laissa subsister aucune distinction entre les Normands et les Neustriens. Le commerce ressuscita; beaucoup de terres furent défrichées : on releva les murs et les fortifications des villes, les embouchures des fleuves furent défendues par des forts; son équité ferme contenait les seigneurs, et protégeait les peuples; il établit dans sa province une si bonne police qu'un bracelet d'or resta, dit-on, deux années suspendu à un chêne, sans que personne osât y toucher.

Origine du cri de *haro*.

Le nom de ce prince inspirait tant de crainte aux oppresseurs, et tant de confiance aux opprimés, que le cri de *haro*, corruption du nom de Harold ou Rollon, fut, long-temps après sa mort, l'accent d'une plainte toujours écoutée, et l'ordre toujours suivi par les magistrats de voler au secours du faible et du pauvre.

Par un contraste singulier, nous avons depuis vu l'autorité, devenue arbitraire, ordonner l'obéissance à ses volontés, *nonobstant toutes clameurs de haro*, c'est-à-dire contre

tout appel à la justice, et contre tout murmure de la liberté.

Ce mélange de la civilisation française avec les mœurs belliqueuses des hommes du Nord, donna promptement aux peuples de la Normandie ce caractère aventureux et chevaleresque qui valut aux guerriers de ce pays tant de principautés, de fortune et de gloire en Italie, en Sicile, en Grèce et jusqu'au fond de l'Asie.

Fierté de Rollon.

Le traité dont nous avons parlé, étant conclu à Saint-Clair-sur-Epte *, Robert avertit Rollon qu'il devait prêter au roi l'hommage convenu, et que, suivant l'usage, il fallait qu'il s'agenouillât devant le monarque. « Jamais, répondit le fier Normand, je ne baiserai les pieds d'un homme, et ne me prosternerai devant lui. »

Vainement les seigneurs français, accoutumés à ces démonstrations serviles, voulurent fléchir l'orgueil du guerrier ; tout ce que leurs instances purent obtenir, ce fut qu'un soldat normand remplit pour lui cette formalité.

Rollon, suivi de ses chefs belliqueux, parut donc devant le trône où Charles était assis, entouré de la Noblesse française : par l'ordre

* 912.

du Normand, un soldat s'agenouille, saisit la jambe du roi, et la lève si haut et si brusquement que ce prince est renversé. Tous les Barbares éclatèrent de rire, en voyant cette chute qui excitait l'indignation française; mais Charles, qui préférait la paix à tout, dévora cet affront en silence.

Mort de ce prince.

Cinq ans après, Rollon mourut. Son fils Guillaume *Longue-Épée* lui succéda sous la tutelle d'Herbert, comte de Vermandois, qui avait épousé sa sœur. L'hérédité des grands fiefs était, comme on le voit, déjà solidement établie. Dans le même temps deux puissans seigneurs, Baudouin, comte de Flandre, et Foulques-le-Roux, comte d'Anjou, moururent, laissant sans contestations ces deux comtés à leurs fils.

Usage des surnoms parmi les seigneurs.

On doit s'apercevoir aussi que cette hérédité des fils, constituant la vraie Noblesse, faisait déjà sentir aux seigneurs la nécessité de se distinguer de ceux qui portaient le même nom de baptême qu'eux. A l'époque dont nous parlons, les surnoms de *Longue-Épée*, de *Fier-à-Bras*, de *Tête-Torse*, de *Taille-Fer*, et autres, tenant aux qualités physiques ou morales, étaient déjà devenus d'un usage commun: ainsi, par exemple, quelques années après, comme Henri de Saxe chassait au faucon,

quand il apprit la nouvelle de son élection, il fut surnommé l'*Oiseleur*. Cette coutume des surnoms précéda de peu celle des noms de famille.

Troubles en Germanie.

Le règne de Conrad, nouveau roi de Germanie, ne fut pas long-temps paisible : Arnould, duc de Bavière, et le duc de Saxe se révoltèrent contre lui; il les vainquit; mais ces dissensions donnèrent au roi de France l'espoir d'en profiter pour faire rentrer dans sa maison le sceptre d'Allemagne. Appelé comme descendant du fondateur de l'empire par les vœux des rebelles, il attaque la Lorraine, s'en empare, passe le Rhin, entre en Germanie, et s'y rend maître de plusieurs villes.

Mort de Conrad.

Cependant Conrad, vainqueur de ses ennemis, survécut peu à son triomphe; il mourut de ses blessures, et, avant d'expirer, imitant la générosité du vieux Othon, il envoya à son rival, Henri de Saxe, la couronne qu'il avait reçue du père de ce prince.

Honteux traité de Bonn.



Les grands approuvèrent son choix; Henri-l'Oiseleur réunit leurs suffrages, et Charles-le-Simple, dont le faible caractère ne pouvait concevoir que des velléités d'ambition et de gloire, lui rendit sans résistance les villes conquises, conclut la paix, et, par le traité de Bonn, confirma honteusement et pour tou-

jours la renonciation de la race carlovingienne à la Germanie.

Faveur d'Haganon.

Un roi si faible contre ses ennemis, était peu capable de contenir ses vassaux turbulens qui le méprisaient. Régnier, duc de Lorraine, et Robert, comte de Paris, frères du roi Eudes, répandirent partout l'esprit de sédition et de révolte; Charles avait refusé l'abbaye de Chelles au fils de Robert, nommé Hugues-le-Blanc, pour la donner à un favori qui le gouvernait alors entièrement : c'était Haganon, homme ambitieux, spirituel et même assez habile, mais dont l'obscure naissance et l'insupportable vanité révoltaient les seigneurs français.

Cet homme isolait le roi et le rendait invisible; l'huissier répondait à tous ceux qui voulaient parler au monarque, qu'il était enfermé avec Haganon. Un duc de Saxe reçut quatre jours de suite cette même réponse sans obtenir d'audience; le duc indigné dit alors hautement que bientôt Haganon régnerait à la place de Charles ou tomberait avec lui.

Révolte contre Charles.

Ce mot courut et couvrit le roi de ridicule. On ne tarda pas à braver ouvertement son autorité. Au milieu d'une assemblée tenue à Soissons, le comte Robert, s'adressant avec hauteur à Charles, lui reprocha publiquement

son aveuglement pour son ministre, l'injustice de ses faveurs, et la pusillanimité de son caractère ; en même temps lui et ses amis, suivant un antique usage, rompent et jettent à terre une paille qu'ils tenaient à la main, déclarant par là qu'ils renonçaient à l'obéissance et à tous liens contractés avec le roi.

Charles, cherchant à écarter l'orage par une soumission qui ne devait servir qu'à enhardir la témérité, promit de s'amender, et n'obtint qu'une trêve de sept mois.

Usurpation et sacre de Robert.

A peine fut-elle expirée que Robert, prenant les armes, se rendit maître de Laon, et s'empara des trésors du roi, ou plutôt de ceux d'Haganon qui s'y trouvaient renfermés; avec cet argent corrupteur il acheta les suffrages d'un grand nombre de seigneurs qui se réunirent près de lui, le proclamèrent roi, et forcèrent Hervé, archevêque de Reims, à le sacrer.

Élévation d'un enfant au siége épiscopal.

Peu de jours après, cet archevêque mourut empoisonné, dit-on, par le comte de Vermandois, qui obtint ce siége épiscopal pour son fils Hugues, âgé seulement alors de cinq ans : les lois ecclésiastiques étaient aussi peu respectées à cette époque que les lois civiles. Le pape Jean X, loin de désapprouver un si

monstrueux abus, le confirma, sanctionna l'élection d'un enfant au premier siége de la France, et confia l'administration de ce diocèse à l'évêque et poëte Abbon.

—

CHAPITRE XXIX.

CHARLES-LE-SIMPLE ET ROBERT.

(922.)

Bataille entre Charles et Robert. — Mort de ce dernier. — Victoire de Hugues-le-Blanc. — Son dédain pour le trône de France.

Charles, décidé malgré sa faiblesse à défendre son honneur et son trône, fut secondé dans ses efforts par Guillaume, comte d'Auvergne, et Raimond, comte de Toulouse; fortifié par leurs secours, il vient attaquer Robert près de Soissons et lui livre bataille. Robert, regardant ce jour comme décisif pour sa fortune, et voulant exciter par son intrépidité le zèle de ses partisans, marche à leur tête, armé de toutes pièces, laissant flotter hors de son armure sa longue barbe blanche qui le faisait partout reconnaître. Charles l'aperçoit, se précipite sur lui, et le renverse mort d'un coup de lance; quelques historiens disent que ce coup lui fut porté par un comte Fulbert qui combattait à côté du roi.

Bataille entre Charles et Robert.

Mort de ce dernier.

Victoire de Hugues-le-Blanc.

Quoi qu'il en soit, Charles vit son ennemi à ses pieds; mais la victoire lui échappa. Hugues-le-Blanc, fils de Robert, ralliant les fuyards, les excite à la vengeance, rétablit le combat, et, secondé par le comte de Vermandois, met en pleine déroute l'armée royale : cet exploit signalé lui valut le surnom de Grand.

Son dédain pour le trône de France.

Après ce triomphe, les seigneurs de son parti voulaient le proclamer roi; mais ce prince sage et habile, quoique jeune, se contenta de vaincre les rois, dédaigna de l'être, et préféra le sort d'un puissant duc de France à celui d'un faible monarque, chef illusoire d'une Noblesse anarchique.

Cependant, ne voulant pas se soumettre à l'ennemi de son père, il conseilla aux seigneurs, qui soutenaient sa cause, de donner la couronne à son beau-frère Raoul, duc de Bourgogne, mari de sa sœur Emma. On prétend qu'il avait consulté cette princesse sur le parti qu'il voulait prendre, et qu'Emma lui répondit avec franchise « qu'elle aimait mieux » plier le genou devant son mari que devant » son frère. » Raoul fut donc élu et proclamé roi.

CHAPITRE XXX.

CHARLES-LE-SIMPLE ET RAOUL.

(923.)

Haine des Français pour Charles. — Perfidie du comte Herbert. — Captivité de Charles. — Fuite de la reine et de son fils Louis-d'Outremer. — Succès de Raoul. — Guerres en Italie. — Puissance illusoire des princes carlovingiens. — Délivrance de Charles. — Prise de Laon. — Courageuse défense d'Emma, femme de Raoul. — Puissance de deux courtisanes. — Silence de l'histoire. — Nouvelle captivité de Charles. — Alliance de Raoul et de Hugues, roi d'Arles. — Mort de Charles.

Haine des Français pour Charles.

Charles ne sut pas faire respecter son malheur. Il se rendit odieux aux Français en achetant par d'humbles prières, par une basse soumission, les secours de l'étranger et la protection de Henri-l'Oiseleur. Presque tous ses partisans l'abandonnèrent; mais une nombreuse armée germaine se préparait à relever son trône; elle faisait chanceler sur la tête de Raoul une couronne usurpée, dont le duc d'Aquitaine et le duc de Normandie, ainsi que plusieurs autres seigneurs, n'avaient point encore reconnu l'autorité.

Perfidie d'Herbert.

Dans cet extrême péril, Raoul dut moins son salut à son brillant courage qu'aux ruses d'un allié perfide, qui le délivra de Charles par une trahison. La sœur d'Herbert, comte de Vermandois, était veuve du roi Robert; ce lien attachait Herbert au parti de Raoul, et ce traître, voyant le nouveau roi menacé et pressé par les Normands et par les Germains, feignit de changer de parti, se soumit à Charles, lui jura le plus fidèle dévouement, et s'empara de sa confiance. Dès qu'il fut maître de son esprit il lui proposa de venir dans Péronne pour y recevoir les hommages de ses vassaux.

Charles, malgré sa simplicité, montre de justes soupçons, hésite et reste dans son camp; mais le fourbe vient l'y trouver, embrasse ses genoux, et voyant que son fils se tenait debout pour recevoir le baiser du roi, il le frappe rudement et lui dit « qu'il ne devait » pas recevoir, sans s'agenouiller, une si grande » faveur de son seigneur et de son souve- » rain. » Charles, trompé par ses démonstrations perfides, se sépara de sa garde et suivit

Captivité de Charles.

Herbert dans Péronne. Dès qu'il y fut entré, le traître, levant le masque, le retint prisonnier, et peu de jours après l'enferma dans le fort de Château-Thierry.

Fuite de la reine et de son fils Louis-d'Outre-mer.

La reine Ogine, instruite du malheur de son

époux, se sauva précipitamment en Angleterre avec son jeune fils Louis; cet exil lui fit donner le surnom d'*Outremer*.

Herbert dégradait son nom, son rang, par ses lâches perfidies; Raoul ennoblissait son usurpation par son courage et par son habile célérité; il courut attaquer Henri en Lorraine, avant que tous ses Germains l'eussent rejoint, et le battit complétement. Ayant ensuite obtenu l'éloignement des Normands par l'adresse de ses négociations, il marcha rapidement contre Guillaume second, duc d'Aquitaine, le surprit par cette attaque imprévue, le força de lui rendre hommage, et, pour prix de sa soumission, lui restitua la seigneurie de Bourges et le Berri. Succès de Raoul.

Depuis long-temps l'Italie, séparée de la France comme la Germanie, n'appelait plus de rois français pour la secourir et pour la gouverner; à peine même y parlait-on de ces faibles monarques sans cesse occupés à combattre contre leurs sujets. Les Italiens, tyrannisés par Bérenger, finirent par le haïr à tel point, qu'ils invoquèrent contre lui le secours des Hongrois. Ces Barbares ne tardèrent pas à les en faire repentir par leurs horribles dévastations; mais lorsque, chargés de butin, ils se retirèrent au-delà des Alpes, ils furent atta- Guerres en Italie.

qués, dispersés et détruits par Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, que seconda vaillamment alors Hugues, comte ou roi d'Arles et de Provence.

Rodolphe, après cet exploit, tourna ses armes contre Bérenger, et le vainquit. Bérenger échappa en fuyant à son vainqueur; mais peu de temps après il fut assassiné par ses sujets. L'empire resta vacant pendant trente-sept années; et Rodolphe ne jouit que du royaume de Lombardie dont il fut chassé plus tard par le roi d'Arles, Hugues, autrefois son allié et depuis son ennemi.

Le règne de Raoul ne fut qu'un long combat; il défit en Artois une armée normande qui avait envahi cette province; bientôt après, une nouvelle révolte du duc d'Aquitaine le rappela au-delà de la Loire. Les peuples des provinces méridionales restaient encore fidèles à la mémoire de Charlemagne et de sa race: on voit dans Baluze un cartulaire fait à Brioude, et qui contenait ces mots : « Fait le cinq » avant les ides d'octobre, la quatrième année » depuis que Charles roi a été dégradé par les » Français, et Raoul élu contre les lois. » On trouve aussi, dans le testament du duc d'Aquitaine, cette expression, *spectante rege*, en attendant le retour du roi.

Au reste, cette fidélité pour les princes carlovingiens ne s'attachait qu'à leur nom, et ne défendait pas leur autorité; ces princes, ne possédant plus que Reims, Laon, avec quelques maisons royales et quelques fermes, dans diverses parties de la France, n'avaient plus qu'une vaine apparence de pouvoir sur des seigneurs plus puissans qu'eux par la vaste étendue de leurs possessions, exerçant dans leurs grands fiefs tous les droits royaux; et il était impossible qu'un roi de France, seigneur de Reims et de Laon, pût long-temps prétendre à se faire obéir par des princes tels que les ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de Normandie, de France, et par des comtes de Flandre et d'Anjou. Puissance illusoire des princes carlovingiens.

Déjà la Lorraine, la Provence et la Bourgogne transjurane étaient devenues des royaumes séparés; presque tous les vassaux directs du roi avaient cessé de relever immédiatement de lui; et, profitant du choix qu'on leur avait permis de faire, ils s'étaient rangés sous la protection des ducs et des comtes que nous venons de nommer : ce fut ainsi qu'on vit les comtes de Poitiers, d'Auvergne, de Limoges, devenir vassaux des ducs d'Aquitaine, de même que les comtes de Chartres et de Senlis; et d'autres villes relevaient du duc de France,

ou même du comte de Vermandois. Cependant un certain nombre de petits seigneurs et d'hommes libres s'opiniâtrèrent long-temps avec fierté à ne dépendre immédiatement que du monarque; mais ce parti, vraiment monarchique, disséminé dans toute la France, s'éteignit graduellement chaque jour sous l'oppression des grands vassaux; il devenait donc évident qu'une telle anarchie rendait inévitable une révolution prochaine, car il fallait de toute nécessité ou que la France fût partagée en autant de royaumes qu'elle contenait de grands fiefs, ou que, pour conserver un lien commun, les seigneurs déférassent la couronne à un grand vassal assez puissant par lui-même pour la défendre et pour la soutenir.

Ce fut cette impérieuse nécessité, qui, peu d'années après, prononça l'arrêt d'extinction de la race carlovingienne et l'élévation de celle des ducs de France au trône.

Tandis que Raoul marchait en Aquitaine et la soumettait, une armée hongroise livrait la Champagne au pillage; Raoul revint la combattre, et la chassa *.

Délivrance de Charles. Tous ces triomphes augmentaient sa gloire, sans assurer son repos; le comte de Verman-

* 927.

dois lui avait demandé la ville de Laon pour prix de ses infâmes services; Herbert ne put l'obtenir; traître à tous les partis, il rompit toute alliance avec le prince qu'il avait couronné, rendit la liberté à Charles et le ramena à Reims.

Charles se vit de nouveau entouré de nombreux amis, qui reparaissaient avec sa fortune. Raoul était alors occupé à conquérir la Lorraine, malgré les efforts de l'archevêque de Trêves Rosgaire, et de Gilbert, récemment nommé duc de cette province. Charles et Herbert, profitant de son absence, assiégèrent Laon, s'en emparèrent; mais Emma, femme de Raoul, défendit vaillamment contr'eux le château de cette ville où elle s'était enfermée. Prise de Laon. Courageuse défense d'Emma, femme de Raoul.

Le parti royaliste commençait à reprendre quelque consistance, et le pape augmentait sa force en menaçant d'excommunication quiconque oserait s'opposer au rétablissement du roi; mais les espérances que fondait alors Herbert sur l'appui de ce pontife s'évanouirent bientôt; il fut déposé par les intrigues d'une femme ambitieuse, hardie, voluptueuse, qui trouva le moyen de gouverner long-temps Rome, le clergé, les grands et le peuple; elle s'appelait Marozzie, veuve de Gui, duc de Spolette; elle avait épousé le roi d'Arles, Hu- Puissance de deux courtisanes.

gues, frère de son premier époux; son esprit, ses talens la rendirent puissante, et ses mœurs méprisable; à la honte du siècle et du monde chrétien, elle, ainsi qu'une autre femme nommée Théodora, peintes par tous les historiens du temps comme deux courtisanes, disposèrent plusieurs fois de la tiare au gré de leurs caprices.

Silence de l'histoire.

La guerre continua quelque temps entre Charles et Raoul. Ici le flambeau de l'histoire s'éteint totalement au milieu de l'anarchie; les annales mêmes de Fulde et de Saint-Vaast lui manquent; on ne trouve plus qu'un petit nombre de récits obscurs, conservés dans les vieilles annales de l'église de Reims, et ce ne fut que quelques années après, que Frodoard nous donna un guide, encore bien incertain, pour nous conduire à travers ces ténèbres.

Nouvelle captivité de Charles.

Au reste, ce qu'il suffit peut-être de savoir, c'est que le duc de Normandie, joignant ses armes à celles de Raoul, contraignit Herbert à ramener l'infortuné Charles en prison, et que Henri-l'Oiseleur, profitant de ces dissensions, reconquit toute la Lorraine.

Alliance de Raoul et de Hugues, roi d'Arles.

Raoul, délivré de la rivalité de Charles, inspirait alors partout la crainte et le respect qui suivent la victoire; Hugues, roi d'Arles, qui prétendait au trône d'Italie, vint trouver

Raoul, et sollicita son alliance. Raoul lui confirma la possession de la Provence, à condition qu'il céderait le territoire de Vienne au fils du comte de Vermandois.

Charles ne régnait plus; mais il vivait encore, et cette ombre royale pouvait redevenir un étendard dangereux. Raoul et Herbert, plus rivaux qu'amis, traitaient leur captif avec un respect apparent, et lui donnaient même tour à tour l'espoir chimérique de remonter sur son trône; ils lui promirent enfin, pour adoucir son sort, de le laisser jouir paisiblement des domaines et de la maison royale d'Attigny; mais la mort seule le tira de sa prison.

Il termina ses jours à Péronne *, à l'âge de cinquante ans, après trente années de règne, dont il en avait passé six dans les fers. Ce prince ne laissa de fils que Louis-d'Outremer. Mort de Charles.

* 929.

CHAPITRE XXXI.

RAOUL.

(929.)

Nouveaux succès de Raoul. — Ligue contre lui. — Déposition de deux évêques. — Paix avec Herbert. — Invasion de Barbares. — Dernière victoire et mort de Raoul.

Nouveaux succès de Raoul.

RAOUL, seul maître du trône, attaqua les Normands dans le Limousin, et en fit un grand carnage. Dans ce temps la Provence se trouvait partagée entre Hugues, roi d'Arles, et Constantin, fils du roi Louis-l'Aveugle, qui se disputaient ce sceptre; aucun d'eux ne le posséda.

Herbert, toujours remuant, embrassa vainement le parti de Constantin. Raoul conduisit ses troupes en Provence; la crainte de son nom l'y précédait, la victoire l'y suivit; il contraignit les deux rivaux, ainsi que les principaux seigneurs de Languedoc et même les ducs de Gascogne, à lui rendre hommage.

Cependant cette marche triomphale laissa le loisir au roi de Germanie Henri, et à son vassal le duc Gilbert, de s'affermir dans la Lorraine. Après une paix passagère entre Hugues-le-Grand, Raoul et Herbert, l'inconstance du comte de Vermandois renouvela la guerre. Lui, Arnould, comte de Flandre, et Gilbert, duc de Lorraine, se déclarèrent vassaux de Henri-l'Oiseleur, se liguèrent et prirent les armes contre le roi de France. Ligue contre lui.

Raoul et Hugues-le-Grand les battirent, forcèrent le roi de Germanie à l'inaction, et s'emparèrent de presque tous les États d'Herbert.

Comme dans ce temps, la plupart des évêques étaient seigneurs de leurs villes épiscopales, et se mêlaient à toutes les guerres, le roi déposa ceux de Reims et de Châlons, et donna leurs siéges à d'autres prélats. Déposition de deux évêques.

La médiation des rois de Germanie et de la Bourgogne transjurane obtint de Raoul, pour Herbert, une paix plus avantageuse qu'il ne s'y attendait; et, malgré les sages représentations de Hugues-le-Grand, le roi rendit à ce traître les places qu'il avait perdues. Paix avec Herbert.

Il est vrai qu'une nouvelle invasion des hommes du Nord en Berri, en Touraine, et des Hongrois en Bourgogne, semblait rendre Invasion de Barbares.

cette condescendance nécessaire. Au reste, la France n'offrit plus alors aux Barbares une proie facile et tremblante; la nation, réveillée, était redevenue belliqueuse; le pays était peuplé de soldats et hérissé de forts; partout les milices nationales battirent leurs sauvages ennemis.

Dernière victoire et mort de Raoul.

Raoul remporta une victoire complète sur les Hongrois *: cette action fut la dernière de sa vie et de son règne; il mourut d'une phthisie, et ne laissa point de fils. Ce prince mérita et obtint le renom d'un politique habile, d'un guerrier vaillant, d'un capitaine heureux et rapide; il se maintint par la force de son caractère sur un trône usurpé, força les plus grands vassaux du royaume à confirmer son élévation, et les esprits les plus turbulens à s'y soumettre; il ne pouvait détruire le monstre de l'anarchie; mais son génie supérieur sut lui mettre un frein, et il est juste de le compter au petit nombre des rois qui brillèrent par quelques grandes qualités dans cette époque de ténèbres.

* 936.

CHAPITRE XXXII.

LOUIS IV, DIT D'OUTREMER.

(936.)

Prétendans à la couronne. — Noble conduite de Hugues-le-Grand. — Retour et couronnement de Louis. — Tutelle de Hugues. — Jalousie du roi. — Disgrâce de son tuteur. — Avénement d'Othon-le-Grand. — Ligue contre Louis. — Premier traité avec l'Angleterre. — Trève entre Louis et Othon. — Rupture de cette trève. — Trahison d'un prêtre. — Succès d'Othon. — Dévouement de Hugues. — Résistance d'Herbert. — Progrès d'Othon. — Son retour en Allemagne. — Rupture entre Louis et Hugues. — Médiation et politique du pape. — Paix rétablie. — Guerres privées. — Perfidie d'Arnould, comte de Flandre. — Mort de Guillaume-Longue-Épée. — Tumulte en faveur de son fils Richard. — Conseil atroce d'Arnould au roi. — Son hypocrite soumission. — Succès de Louis en Normandie. — Mort d'Herbert. — Faute de Louis. — Délivrance du jeune Richard. — Nouvelle rupture entre Louis et Hugues. — Descente des Normands sur la côte. — Hostilités entre Louis et Richard. — Captivité de Louis. — Paix conclue par la médiation de Hugues. — Union de Louis et d'Othon contre Hugues et Richard. — Trève entr'eux. — Décret d'un concile à Mayence. — Retour et succès de Louis en France. — Paix faite avec Hugues. — Règne d'Othon en Italie. — Bizarre aventure d'Ogine. — Mort de Louis.

On ne peut expliquer que par la puissance des souvenirs et par la force des habitudes

monarchiques la singulière constance des seigneurs français à se chercher, à se nommer un roi, alors même qu'ils ne voulaient plus lui obéir; mais, si la royauté conservait encore quelques prestiges, la race royale voyait graduellement s'affaiblir le sien. Déjà trois fois l'hérédité du trône avait été violée, et le sceptre de Charlemagne avait successivement passé dans les mains d'Eudes, de Robert et de Raoul.

Prétendans à la couronne.

Ces exemples excitaient l'ambition des grands, et chacun d'eux croyait pouvoir aspirer au trône, qui devenait ainsi pour la paix publique un écueil au lieu d'un appui. Après la mort de Raoul, les prétendans à la couronne étaient Herbert, comte de Vermandois, issu de Charlemagne par Bernard, fils bâtard de Pépin, et Hugues-le-Grand, duc de France, fils du roi Robert. Les anciens partisans de Charles-le-Simple élevaient aussi la voix en faveur de son fils exilé, Louis-d'Outremer. Herbert, quoique puissant et brave, inspirait trop de mépris par ses trahisons pour lutter avec avantage contre ses rivaux.

Noble conduite de Hugues-le-Grand.

Hugues-le-Grand, par son caractère comme par sa puissance, paraissait alors le plus digne du trône, et le prouva peut-être en refusant d'y monter; il trouvait plus de gloire à faire

des rois qu'à l'être. Ce prince, d'accord avec le roi d'Angleterre Adelstan, frère de la reine Ogine, fit pencher la balance en faveur de Louis. Adelstan obtint alors de Guillaume, duc de Normandie, deux grandes marques de déférence, le rétablissement de Louis en France, et celui d'Alain en Bretagne.

Herbert, contraint de céder, se soumit; les seigneurs assemblés proclamèrent Louis-d'Outremer roi, et chargèrent Guillaume, archevêque de Sens, de lui en porter la nouvelle. Il devait le ramener en France; mais Adelstan, partageant les alarmes d'Ogine, ne consentit à laisser partir le jeune monarque qu'après s'être assuré des grands par un serment prononcé au nom de tous les peuples du royaume.

Retour et couronnement de Louis.

Louis, ainsi rappelé par les vœux unanimes, débarque à Boulogne, et y trouve Hugues-le-Grand, à la tête de plusieurs seigneurs français, qui lui rendent hommage. Louis fut couronné à Laon par Artaud, archevêque de Reims, en présence de vingt évêques.

Tutelle de Hugues.

Ce retour de l'héritier de Charlemagne réveilla momentanément un reste d'affection pour la race carlovingienne : la mère du roi était restée en Angleterre. Le jeune monarque avait autant besoin que son royaume d'être gou-

verné. Hugues-le-Grand fut son tuteur et son premier ministre.

Tous deux marchèrent en Bourgogne, à la tête d'une armée, pour y combattre Hugues-le-Noir, frère du roi Raoul, qui prétendait se rendre indépendant. Hugues-le-Grand retira tout le profit de cette guerre; car, après avoir soumis les rebelles, il contraignit Hugues-le-Noir à lui céder la plus grande partie du duché de Bourgogne.

Jalousie du roi.

Cet agrandissement qui le rendait roi de *fait*, tandis que son pupille ne l'était que de *droit*, excita la jalousie du jeune monarque : écoutant les conseils de courtisans vains et imprudens, il voulut se concilier l'appui d'Ébole, comte de Poitiers, lui donna le Velay et le Limousin, et fit revenir d'Angleterre sa mère Ogine.

Disgrâce de son tuteur.

Hugues, éloigné de la cour, et ne pouvant désormais se faire écouter du roi, ne songea plus qu'à s'en faire craindre. Herbert, dans l'espoir d'être appuyé par lui, leva l'étendard de la révolte; les Normands rentrèrent en armes dans la Bretagne, et les Hongrois firent une nouvelle incursion dans le Berri.

Louis effrayé se réconcilia avec Hugues, épouvanta Herbert, et lui pardonna. Cette paix ne fut qu'une courte trêve; le comte de

Vermandois se révolta de nouveau, et conclut une alliance avec les ducs de France et de Lorraine.

Louis, secondé par le duc d'Aquitaine et le comte de Poitiers, soutint quelque temps cette lutte; elle fut terminée par une trêve faite sous la médiation du comte de Flandre *.

Avénement d'Othon-le-Grand.

Cette année devint une époque très remarquable par la mort d'Henri-l'Oiseleur, et surtout par l'avénement de son fils Othon au trône de Germanie. Othon, favorisé par la nature et par la fortune, conquit l'Italie, devint empereur, parcourut plusieurs fois en vainqueur une partie de la France, fut l'arbitre des rois, l'écueil des vainqueurs, le protecteur des vaincus, et, malgré beaucoup de fautes, mérita le nom de *Grand* dans un siècle où toutes les grandeurs s'écroulaient sous les coups de l'anarchie.

Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, avait vaincu Bérenger, et s'était fait proclamer roi d'Italie. Hugues, roi d'Arles, lui enleva sa conquête, le renvoya au-delà des Alpes, et, par traité, lui céda la moitié de la Provence, qui fut réunie à la Bourgogne transjurane.

Ligue contre Louis.

Rodolphe étant mort, son fils Conrad régna

* 938.

sous la tutelle d'Othon; Hugues-le-Grand, duc de France, recherchant aussi l'appui d'Othon, épousa sa sœur; enfin le duc de Normandie se joignit à eux pour solliciter l'alliance du roi de Germanie, qui, par ce patronage, dès les premiers momens de son règne, en annonça l'éclat.

Premier traité avec l'Angleterre.

Pour balancer cette ligue redoutable, formée contre le seul descendant de Charlemagne, le roi Louis s'unit intimement avec le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, Hugues-le-Noir, le comte de Poitiers et le roi d'Angleterre; le traité d'alliance entre Adelstan et Louis, signé en 939, est le premier acte de cette nature que nous trouvions dans les fastes de la France et de l'Angleterre.

Louis-d'Outremer ne put triompher des orages toujours renaissans que les grands de son royaume grossirent et accumulèrent sans cesse autour de lui; mais il eut le mérite de les braver; on ne peut le compter au nombre des princes fainéans; on le vit presque toujours le glaive à la main; et, s'il n'eût pas assez de génie pour s'élever au-dessus de son siècle, il sut au moins y briller par son courage.

Trève entre Louis et Othon.

Dans sa première lutte contre Othon et ses alliés, le clergé s'unit au trône pour le défendre; et l'excommunication, qui était alors

une arme redoutable, effraya les ennemis du roi; ils craignirent le soulèvement des peuples, et conclurent une trève avec Louis. D'autres circonstances le favorisèrent encore; Henri, frère d'Othon, de concert avec le duc de Franconie, frère du feu roi Conrad, excita en Germanie une révolte contre Othon; ils occupèrent ainsi loin de la France une partie de ses forces.

A la faveur de ces troubles, Louis céda, après quelques hésitations, aux appâts trompeurs de la fortune, qui semblait encourager son ambition. Les Lorrains et leur duc Gilbert lui offrirent leur hommage, et il rompit la trève en acceptant cette suzeraineté, ancien héritage de ses aïeux. En même temps, le comte de Flandre, secondant ces mouvemens, surprit le comte de Ponthieu, le battit et fit sa femme prisonnière. Othon, informé de ces événemens, passa le Rhin, livra la Lorraine au pillage, et se vit ensuite contraint de retourner en Allemagne pour comprimer les rebelles. Rupture de cette trève.

Le duc de Normandie avait repris les armes contre le roi; mais une révolte des Bretons et l'apparition d'une flotte anglaise sur ses côtes arrêtèrent sa marche. Louis, rassuré de ce côté, reprit l'offensive, s'empara de Verdun,

et se rendit maître de toute l'Alsace, qu'il confia en se retirant à la garde des ducs de Lorraine et de Franconie; mais ces deux princes justifièrent mal sa confiance, et s'attirèrent par leur négligence un grand désastre.

Trahison d'un prêtre.

Un prêtre, maltraité par eux, vint avertir les généraux d'Othon que le camp des deux ducs n'était point gardé; l'armée d'Othon y courut et le trouva sans défense. La surprise et la terreur empêchèrent toute résistance : le duc de Franconie fut trouvé dînant tranquillement dans sa tente; les soldats d'Othon l'égorgèrent. Le duc de Lorraine, cherchant son salut dans la fuite, voulut traverser le Rhin, et se noya. Toute leur armée fut massacrée ou prise.

Succès d'Othon.

Cette défaite devint la principale cause de la fortune d'Othon et des malheurs de Louis. Othon s'empara de Brissac. Son frère Henri et les Germains révoltés implorèrent sa clémence. Vainement Louis, pour rassurer les Lorrains, épousa Gerberge, veuve de leur duc et sœur d'Othon; il rassembla ses troupes pour les défendre. Othon, profitant avec rapidité de ses succès, répandit partout l'épouvante, et reconquit toute la Lorraine dès qu'il y parut. Il ne lui restait que quelques pas à faire pour s'asseoir sur le trône de France et pour en

chasser le dernier rejeton de Charlemagne ; mais Hugues, duc de France, qui méritait aussi le nom de *Grand*, immolant alors ses ressentimens au salut présent de sa patrie et aux intérêts futurs de son fils, arrêta les Germains en se rangeant sous la bannière de Louis. Le duc de Normandie imita son exemple et se soumit au roi.

Dévouement de Hugues.

Herbert seul persistait dans sa révolte. Il avait précédemment fait élire archevêque de Reims son fils Eudes, âgé de cinq ans ; le roi, s'opposant à ce scandale, quoiqu'il eût été sanctionné par un pape, avait rendu ce siége à Artaud, et le comte de Vermandois, indigné, s'efforçait de renverser le trône de son roi pour venger la prétendue injure de son fils. Hugues-le-Grand, secondé par le duc de Normandie, lui enleva Reims, et Louis assiégea Laon.

Résistance d'Herbert.

Cependant Othon, favorisé par ces discordes, et suivant les conseils d'Herbert, s'avança sans obstacles jusqu'à Attigny, où il fut proclamé roi de France par les vassaux et les amis du traître Herbert.

Progrès d'Othon.

Louis ne pouvant résister, et ne voulant pas céder à son formidable ennemi, prit le parti sage de se retirer en Bourgogne, où il appela autour de lui tous les seigneurs qui lui étaient restés fidèles. Le midi de la France s'ar-

mait ; les Normands se montraient décidés à soutenir le roi ; Hugues-le-Grand négociait avec succès. Il persuada au roi de Germanie de renoncer à la conquête d'un sceptre trop disputé. Othon fit jurer au duc de Bourgogne, Hugues-le-Noir, de ne rien entreprendre contre Hugues-le-Grand, et se concilia ainsi l'utile amitié du duc de France ; enfin il retourna en Allemagne après avoir donné le duché de Lorraine à son frère Henri.

Son retour en Allemagne.

Rupture entre Louis et Hugues.

Louis-d'Outremer voyait avec plaisir cet orage s'éloigner ; il était récemment rentré en armes dans la Lorraine ; mais Othon obtint qu'il en sortirait en signant une trêve avec lui. Cependant un concile, convoqué à Soissons, soutint opiniâtrément le fils d'Herbert, et ne voulut point reconnaître l'archevêque Artaud. Le roi persistait à le défendre, malgré les instances de Hugues-le-Grand, qui rompit avec lui : ainsi la guerre civile succédait à la guerre étrangère.

Hugues et Herbert assiégèrent Laon : Louis vint au secours de la ville ; mais il fut enveloppé, battu, et n'échappa au fer de ses ennemis que par une prompte fuite. Les seigneurs d'Aquitaine lui amenèrent des troupes, et relevèrent ses espérances. Ce fut dans ce temps que Gerberge lui donna un fils.

Louis connaissait la puissance de l'Église sur l'opinion; il implora l'appui du pape. Étienne VIII envoya en Bourgogne un légat nommé Damase pour exhorter les peuples à la paix, et les menacer d'excommunication s'ils tardaient à se soumettre. Mais ce même pape, ménageant à la fois les différens partis, protégea aussi Herbert, qui sollicitait son assistance, et il ordonna au clergé et aux suffragans de Reims de reconnaître pour archevêque le fils de ce comte. En même temps il écrivit à Othon pour l'engager à rétablir, par son influence, la paix dans l'Occident. Othon y consentit; le duc de Normandie le seconda dans cette médiation; enfin le roi, après avoir reçu à Rouen l'hommage des Normands, des Bretons et du comte de Poitiers, eut une entrevue avec Othon en Lorraine. La paix fut le résultat de cette conférence *, et comme on se fiait peu à la foi d'Herbert, il fut contraint de donner au roi son plus jeune fils en ôtage.

Médiation et politique du pape.

Paix rétablie.

Le repos dont jouit alors la France dura peu. Il était impossible, au milieu de ce conflit des droits royaux et des prétentions seigneuriales, de conserver une ombre d'ordre et d'union. Lorsqu'une guerre générale terminée laissait respirer les peuples, les que-

Guerres privées.

* 942.

relles privées des seigneurs ne tardaient pas à déchirer le royaume par de nouvelles discordes.

Perfidie d'Arnould, comte de Flandre.

Arnould, comte de Flandre, non moins remuant qu'Herbert, prit les armes contre le comte de Ponthieu, et lui enleva quelques villes. Celui-ci implora l'appui du duc de France, son suzerain. Hugues, par des motifs qu'on ignore, refusa de le secourir, et, à son défaut, le duc de Normandie prit la défense du comte de Ponthieu. Arnould ne sut opposer à cet ennemi redoutable que la trahison, car ce siècle offrait continuellement l'étrange spectacle d'une démoralisation qui montrait à la fois l'ambition et la lâcheté, la superstition et le manque de foi.

Mort de Guillaume-Longue-Épée.

Le comte de Flandre, feignant d'être effrayé, demande au duc de Normandie une conférence sur la frontière. Guillaume s'y rend avec douze chevaliers; Arnould n'en amène que quatre. Après une courte entrevue, ils se séparent; les chevaliers du duc traversent la rivière sur un bateau; un autre bateau portait le duc; il s'y trouvait seul avec les mariniers. A peine il quitte la rive qu'il s'entend rappeler par les quatre chevaliers flamands. Le loyal duc descend à terre sans crainte. Aussitôt les quatre assassins se précipitent sur lui,

et l'égorgent à la vue de Bérenger, comte de Rennes, d'Alain, comte de Dol, et de plusieurs seigneurs normands trop éloignés déjà pour le secourir.

Guillaume-Longue-Épée emporta au tombeau les regrets universels de ses sujets, dont il méritait l'affection par ses vertus. Ce prince infortuné, dégoûté du monde et de ses inconstantes grandeurs, songeait, au moment où le sort trancha ses jours, à en terminer le reste dans la retraite; après sa mort on trouva, sous ses vêtemens, la clef d'un cabinet où l'on vit l'habit religieux dont il avait formé le projet de se revêtir.

Le jeune Richard, son fils, fut reconnu, sans contestation, pour son héritier par les Normands et par les Bretons, qui jurèrent avec lui de venger son outrage, et de punir l'assassin de son père. Tumulte en faveur de son fils Richard.

Louis lui promit sa protection, et se rendit à Rouen; à peine arrivé dans cette ville, il ordonne au gouverneur du jeune prince de le lui amener dans son palais. Le roi l'y retient; le gouverneur s'inquiète; les citoyens s'alarment; le tumulte devient général; le roi paraît sur un balcon, portant le petit duc dans ses bras, et jure solennellement qu'il ne le garde près de lui que pour protéger son en-

fance. Ses paroles ne rassurent point le peuple; il se révolte, crie, menace. Louis, contraint de céder, rend le prince aux vœux qui l'appellent, l'investit publiquement de son duché, et reçoit son hommage.

La multitude alors, passant avec sa rapidité ordinaire de la fureur à la joie, et des soupçons les mieux fondés à la plus aveugle confiance, approuve que le roi emmène avec lui le jeune duc, et le fasse élever dans sa cour.

Conseil atroce d'Arnould au roi.

Pendant ce temps, l'infâme comte de Flandre conseillait au roi de rendre le jeune Richard incapable de combattre, de gouverner, et lui proposait de lui couper les jarrets pour réunir ensuite la Normandie à sa couronne. Louis ne répondit à cet indigne conseil qu'en jurant aux Normands de venger la mort du duc. En conséquence il rassembla ses troupes, et marcha contre Arnould.

Son hypocrite soumission.

Celui-ci n'opposa au monarque que la ruse et l'intrigue. Ses envoyés prétendirent que les quatre meurtriers étaient les seuls coupables, ayant commis leur crime sans ordre de leur seigneur; que, si pourtant on persistait à imputer cet assassinat au comte, il n'était pas juste de rendre son peuple victime de ses fautes; enfin le comte de Flandre offrit au roi de se soumettre aveuglément à lui, d'expier ses

torts par un tribut, et de l'assister de toutes ses forces dans le cas où il voudrait s'emparer de la Normandie.

La plupart des princes écoutent peu de temps la générosité, lorsqu'elle est contredite par l'ambition. Les conseillers de Louis le décidèrent à se réconcilier avec le comte, et à retenir Richard prisonnier. La guerre fut déclarée à la Normandie, et le roi y conduisit ses troupes. Succès de Louis en Normandie.

Quelques seigneurs effrayés lui rendirent hommage; plusieurs vendirent leur soumission, et firent donner au jeune duc le conseil de gagner du temps, en feignant de se résigner à son malheur. D'autres plus généreux coururent chercher un asile près du duc de France. Louis, vainqueur momentanément sans combattre, donna le gouvernement de Rouen à Herluin, comte de Ponthieu.

Ce fut au moment où le roi de France, aveuglé par de funestes conseils, perdait son honneur en croyant étendre sa puissance, que le sort parut vouloir lui donner une imposante leçon. Le trop fameux Herbert termina sa honteuse vie dans les remords, et toute la France sut que, tourmenté par sa conscience, il s'était écrié en mourant : « Hélas! nous étions » douze qui trahîmes le roi Charles ! » Mort d'Herbert.

Ses enfans furent comtes de Vermandois, de Ham, de Château-Thierry, de Troyes, de Meaux; le dernier était l'archevêque de Reims.

Faute de Louis.

Il est rare qu'une grande faute en politique n'en amène pas à sa suite de plus graves: Louis, pour s'assurer de la neutralité de Hugues-le-Grand, lui donna tout le duché de Bourgogne, qu'il réunit au duché de France, aplanissant ainsi le chemin qui devait peu de temps après élever la race capétienne sur les ruines de la maison carlovingienne.

Après avoir ainsi assuré son repos pour quelques instans, Louis marcha en Aquitaine, où il contraignit Raimond, comte de Toulouse, à lui rendre hommage. De là il revint attaquer les enfans d'Herbert, dans le dessein de les dépouiller de leur héritage. Cette conduite dévoilait assez le téméraire projet qu'il avait formé de rendre à la couronne son ancienne puissance, en détruisant l'un après l'autre ses grands vassaux; mais son génie et ses forces n'étaient point en proportion avec une telle entreprise.

Hugues-le-Grand démêla facilement ce projet, et le déjoua, de concert avec Othon, qui ne voulait pas qu'un roi de France redevînt si puissant.

Excités par ses émissaires, les Normands se

révoltèrent : Louis et le comte de Flandre les battirent. Hugues, feignant de seconder le roi, assiégea Bayeux que le roi avait promis de lui céder ; mais Louis, changeant de dessein, lui ordonna de lever le siége.

Pendant ce temps, le jeune Richard restait captif à Laon. Osmond, son gouverneur, persuade à toute la ville que ce jeune prince est gravement malade ; à la faveur de ce bruit, qui rendait la garde plus négligente, il se déguise en palefrenier, cache le petit duc dans une botte de foin, le porte ainsi hors de la ville, y trouve un coursier, et se sauve avec son précieux fardeau au château de Couci, qui appartenait à Bernard, comte de Senlis, oncle du jeune duc. Délivrance du jeune Richard.

Bernard vola aussitôt à Paris pour supplier le duc de France de protéger son neveu ; Hugues promit ses secours, mais, dans ces temps déplorables, les plus grands caractères se montraient entachés de la corruption universelle. Louis promit à Hugues de lui céder la Basse-Normandie ; et le duc de France, ébloui par cet appât, abandonna pour un intérêt sordide la défense de l'orphelin opprimé.

Cependant Richard vit plusieurs seigneurs se ranger avec le comte de Senlis sous ses bannières ; d'autres, plus adroits et dissimulant

leurs vrais desseins, cherchèrent à rompre le fragile lien qui unissait encore contr'eux leurs plus puissans ennemis, Hugues et Louis.

Pour atteindre ce but, l'un d'entr'eux, Bernard-le-Danois, suivi de plusieurs comtes, vint trouver le roi et l'assurer de leur dévouement; ils se félicitaient, disaient-ils, de voir la Normandie rangée sous ses lois; mais en même temps ils se plaignaient amèrement de voir le duc de France partager avec lui cette riche province, partage qui excitait leur indignation, et qui les porterait, quoiqu'à regret, à chercher dans le Nord, leur ancienne patrie, de nouveaux et de redoutables secours.

Nouvelle rupture entre Louis et Hugues.

Le roi, intimidé par ces menaces, et voulant calmer leur courroux, ordonna impérieusement au duc de France d'évacuer sur-le-champ le comté de Bayeux. De ce moment Hugues redevint l'ennemi du roi.

Descente des Normands sur la côte.

Bientôt on apprend qu'une flotte nombreuse de Normands est débarquée sur la côte sous le commandement d'Haigrold. Richard rejoint ses nouveaux auxiliaires; son armée et celle de Louis sont bientôt en présence. Des deux côtés on convient d'une entrevue; mais, au milieu de cette conférence, quelques soldats aperçoivent le comte de Ponthieu, première cause de cette guerre; ils s'élancent sur lui,

Hostilités entre Louis et Richard.

et le tuent. Un combat général s'engage ; Haigrold s'y était préparé ; le roi ne l'avait pas prévu. Les Français surpris sont mis en déroute : dix-huit comtes périssent dans le combat ; le roi fuit, mais un guerrier normand avait coupé la bride de son cheval ; Louis, ne pouvant plus diriger son coursier, est atteint, enveloppé, pris et amené à Haigrold, qui l'envoie à son camp avec une escorte. Captivité de Louis.

Cette escorte indisciplinée se livre au pillage ; le roi profite de ce désordre pour s'échapper ; mais comme il était désarmé, un soldat le poursuit et le reprend. Louis, n'ayant point de fer à lui opposer, emploie l'or pour le séduire, et y réussit.

Le soldat lui promet de le conduire à Laon. Arrivé près de Rouen, il n'ose donner un asile dans sa maison au royal captif, et il le cache pour quelques heures dans les marais d'une île de la Seine.

Cependant ceux qui couraient sur les traces des fugitifs arrivent, saisissent les enfans et la femme du soldat ; enfin, ils effraient tellement celui-ci qu'il leur découvre la retraite du roi. Ce prince, à son tour captif de Richard, fut mis en prison à Rouen ; vainement il espérait que Hugues-le-Grand marcherait à son secours, le duc de France déclara que la capti-

vité du roi était juste, et qu'on ne devait pas lui rendre la liberté avant qu'il n'eût remis Richard en possession de la Normandie. Inutilement la reine Gerberge implora l'appui de son frère Othon. Le roi de Germanie répondit qu'il n'avait point à se plaindre des Normands, et que Louis avait mérité sa disgrâce.

Paix conclue par la médiation de Hugues.

Gerberge, dont les conseils ambitieux avaient égaré son époux, se voit obligée d'abaisser son orgueil, de se rendre à Paris, et d'implorer la médiation du duc de France *. Haigrold avait repris successivement sans obstacles toutes les villes de la Normandie; Hugues demanda aux Normands la liberté du roi; ils la lui accordèrent, à condition que ce monarque leur donnerait en ôtage son second fils Carloman. Louis y consentit, et fut lui-même remis dans les mains de Hugues; le duc de France, semblable aux anciens maires du palais, retint quelque temps son roi captif dans le fort de Chartres, et ne lui permit d'en sortir qu'après l'avoir forcé, malgré les instances d'Edmond, nouveau roi d'Angleterre, de céder au comte de Chartres la ville de Laon, seul domaine qui restât alors à l'héritier de Charlemagne.

Louis, accompagné de Hugues-le-Grand **,

* 945. ** 946.

vint trouver le jeune duc de Normandie, et jura sur les reliques des saints de lui laisser toutes les terres que Rollon avait possédées. L'ôtage royal, le jeune Carloman, mourut cette année. Haigrold retourna en Danemarck.

Les yeux de Louis s'étaient enfin ouverts sur le péril imminent qui menaçait son sceptre et sa race. Hugues ne voulait pas s'asseoir sur le trône, mais il disposait tout pour y placer sa famille. Dans le dessein de la fortifier par une alliance redoutable, il voulait engager le duc de Normandie à épouser sa fille Emma. Le roi, alarmé de cette négociation, resserra ses liens avec le comte de Flandre, et obtint enfin l'appui d'Othon, en renonçant pour toujours à la Lorraine. Union de Louis et d'Othon contre Hugues et Richard.

Le roi de Germanie, à la tête de cent mille hommes, vint joindre ses forces aux siennes, amenant avec lui son jeune pupille Conrad, roi de la Bourgogne transjurane. Le duc de France, assailli par cet orage, oppose la prudence à la force, évite les batailles, et se borne à défendre ses places.

Reims cependant ouvrit ses portes au roi; l'archevêque Artaud fut rétabli sur son siége; Louis et Othon, après avoir bloqué Senlis et ravagé le duché de France, entrèrent en Normandie.

Mais, aux portes de Rouen, le courage des Normands leur fit éprouver un échec. Un neveu d'Othon fut tué dans le combat. Le roi de Germanie, selon les mœurs du siècle, regardait sans doute la trahison comme une habileté politique; il demanda une conférence au duc Richard, et, pour l'attirer dans le parti du roi, lui donna l'espérance de voir dans ses fers le meurtrier de son père, le comte de Flandre, qu'on offrait de lui livrer.

Arnould, informé de ce complot tramé par les rois ses alliés, partit brusquement au milieu de la nuit avec ses troupes, et s'éloigna. Ce mouvement imprévu, dont on ignorait la cause, fit croire aux armées du roi et d'Othon que les Normands venaient les attaquer : une terreur panique les saisit; elles fuient en désordre, et sont poursuivies par Richard, qui en fait un grand carnage.

Trêve entr'eux. Le comte de Flandre, ainsi trahi, se réconcilia avec Hugues-le-Grand, et lui donna, par son alliance, le moyen de résister à ses ennemis, et de reprendre Reims. Les forces se trouvant alors plus égales et la fortune plus incertaine, les deux partis se lassèrent de combattre, et ils conclurent une trêve *.

Décret d'un concile à Mayence. Bientôt, pour terminer définitivement ces

* 948.

dissensions, un grand concile fut convoqué à Mayence. Louis et Othon y parurent tous deux assis sur le même trône. Un légat du pape s'y trouvait. Louis-d'Outremer se plaignit hautement, à cette assemblée, des usurpations des grands sur sa couronne, de l'oppression des peuples, des injures éprouvées par sa famille, de son premier exil, de sa captivité, des persécutions du duc de France et de son manque de foi; enfin il soumit l'examen de sa cause à la justice du concile et du roi de Germanie, et défia en duel tout prince ou seigneur qui oserait contester ses droits ou l'accuser.

Le concile rendit un décret qui défendait à toute personne de porter atteinte à l'autorité royale, et qui excommuniait le duc de Flandre, dans le cas où il ne se rendrait pas au concile à une époque déterminée. En même temps, le légat lut une lettre du pape qui confirmait le rétablissement d'Artaud, et annulait la nomination de l'archevêque Eudes, fils d'Herbert. Celui-ci opposa à cette bulle des lettres contraires, écrites précédemment par le pontife, et portées en France par un autre légat. Sa résistance fut inutile; il fut excommunié par le concile, tout dévoué aux intérêts de Louis, et surtout aux volontés d'Othon.

Retour et succès de Louis en France.

Louis, ayant obtenu ce qu'il souhaitait, rentra en France ; les milices des évêques se joignirent à ses troupes, et le rendirent maître de Reims. Mais après ce succès elles l'abandonnèrent, rentrèrent dans leurs foyers, et laissèrent au duc de France la liberté de reprendre l'offensive. De part et d'autre on combattit avec des succès balancés : cependant Louis remporta sur son ennemi un avantage assez marquant près de Soissons ; la reprise de Laon en fut le résultat. Enfin un nouveau concile fut rassemblé à Trèves *. Louis et Hugues s'y rendirent, et la paix y fut conclue par l'entremise d'Othon.

Paix faite avec Hugues.

Règne d'Othon en Italie.

Le roi de Germanie, appelé par son ambition en Italie, désirait alors sincèrement la tranquillité de l'Occident. Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues, roi d'Arles, mourut en 951. Adélaïs, sa veuve, fameuse par sa beauté, par son courage, par ses malheurs, défendit avec constance Pavie contre Bérenger ; mais elle fut enfin forcée de se rendre : enfermée au château de la Guarda, elle trouva moyen de s'échapper et de se réfugier dans le fort de Canolle, où elle se vit encore assiégée par Bérenger ; mais Othon-le-Grand, dont elle avait invoqué la protection, franchit les Alpes, la

* 950.

délivra, en devint épris, l'épousa, et contraignit Bérenger à le reconnaître pour suzerain.

Dans le même temps, la mort délivra Hugues-le-Grand de son rival Hugues-le-Noir, qui lui disputait toujours la possession de la Bourgogne. Le roi de France était destiné à ne jamais jouir long-temps de quelque bonheur et de quelque repos. Les Hongrois avaient reparu en Aquitaine; il y courut et les défit.

Bizarre aventure d'Ogine.

Dans la même année, sa mère Ogine, âgée de quatre-vingt-cinq ans, devint follement éprise du fils de son persécuteur, d'Herbert, comte de Meaux, se fit enlever par lui, et l'épousa. Cette bizarre aventure fut la dernière contrariété du roi. Comme il poursuivait un jour, sur les bords de la rivière d'Aisne, un loup furieux, son cheval effrayé tomba, et le roi blessé mourut des suites de cette chute *.

Mort de Louis.

Il avait vécu trente-trois ans, et il expira la dix-huitième année de son règne. Ce prince avait eu deux filles et cinq fils; trois de ses fils moururent jeunes. Lothaire, l'aîné des deux autres, était âgé de quatorze ans, lorsqu'il monta sur le trône; il succéda seul à son père. Charles, le dernier de tous, n'eut point de part à son héritage; le domaine royal était

* 954.

tellement borné, qu'il ne pouvait plus se diviser.

Mathilde, une des filles de Louis, épousa Conrad, roi de la Bourgogne transjurane.

CHAPITRE XXXIII.

LOTHAIRE.

(954.)

Habile politique de Hugues-le-Grand. — Sacre de Lothaire. — Guerre avec le duc d'Aquitaine. — Sa défaite et sa fuite. — Mort de Hugues. — Régence de deux princesses. — Nullité de l'autorité royale. — Politique d'une des régentes. — Conférence à Cologne avec Othon. — Complots contre Richard. — Dévastations des Normands et famine en France. — Usurpation de Conan en Bretagne. — Caractère de Lothaire. — Élévation d'Othon à l'empire. — Opposition du pape. — Sa déposition, sa vengeance et sa mort. — L'Italie sous la domination allemande. — Mort d'Othon. — Guerre entre Othon II et Lothaire. — Défi et marche d'Othon sur Paris. — Sa défaite et sa mort. — Mort de Lothaire.

La race carlovingienne succombait, et, en expirant, voyait graduellement s'élever, croître et fleurir la maison de Robert-le-Fort, qui devait bientôt la chasser du trône. L'ambition de Hugues-le-Grand, non pour lui, mais pour sa famille, était totalement dévoilée, et Gerberge craignait, non sans fondement, qu'il ne voulût déjà s'emparer d'une couronne récem- Habile politique de Hugues-le-Grand.

ment usurpée par Eudes, par Robert et par Raoul.

En effet, tous les vassaux, tous les amis du duc de France lui offraient de le proclamer roi; mais, pour la troisième fois, Hugues refusa de se rendre à leurs vœux; plus habile que modéré, il croyait imprudent de tenter une telle entreprise qui n'ajouterait qu'un vain titre à sa puissance, et pouvait armer contre lui des ennemis formidables.

Lothaire, du vivant de son père, avait été associé au trône. La reine Gerberge, sa mère, était sœur d'Othon-le-Grand, qui devait naturellement protéger son fils. Un autre frère de la reine, Bruno, venait récemment d'être nommé duc de Lorraine; c'était encore un appui pour le roi. Richard, duc de Normandie, jaloux d'Hugues, l'aurait combattu. Enfin le duc d'Aquitaine et le comte de Flandre se montraient peu disposés à reconnaître pour suzerain un duc de France, leur égal.

Sacre de Lothaire.

Hugues, prévoyant avec sagesse tous ces obstacles, n'essaya point de les surmonter; il promit à la reine de soutenir le sceptre de son fils. Tous les seigneurs et tous les évêques de France, de Bourgogne et d'Aquitaine, se réunirent et proclamèrent roi Lothaire, qui fut sacré à Reims.

Hugues, déjà duc de France et de Bourgogne, reçut encore le titre de gouverneur pour le roi en Aquitaine : c'était régner sous le nom du monarque. Ce dernier acte, fait au détriment du duc d'Aquitaine, prouve qu'à cette époque les rois prétendaient toujours conserver le droit de disposer à leur gré des grands fiefs de la couronne, quoique depuis longtemps les possesseurs de ces fiefs les considérassent comme leurs propriétés.

Lothaire et sa mère ne jouirent que d'un court repos dans la ville de Laon, leur seul patrimoine et leur seule place de sûreté. Guillaume, duc d'Aquitaine, prit les armes pour défendre son duché. Hugues et Lothaire marchèrent contre lui ; ils assiégèrent Poitiers ; mais, au moment où ils campaient sous ses murs, le tonnerre tomba sur la tente du roi, et la déchira. Les soldats superstitieux, regardant ce coup de foudre comme un funeste augure, forcèrent leur chef à se retirer. *Guerre avec le duc d'Aquitaine.*

Le duc d'Aquitaine les poursuivit ardemment ; alors Hugues, ranimant le courage de ses troupes, lui livra bataille, et remporta une victoire complète. La plupart des seigneurs aquitains furent tués ou pris, et le duc Guillaume, réduit par cette défaite au titre de *Sa défaite et sa fuite.*

comte de Poitiers, évita la mort et la captivité par la fuite.

Mort de Hugues.

Ce triomphe termina glorieusement la carrière belliqueuse et la vie de Hugues. Il mourut peu de temps après son retour à Paris*. Les Français avaient donné à ce prince plusieurs surnoms. Ils l'appelaient *l'abbé*, parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Germain; *le Blanc*, à cause de l'éclat de son teint; enfin *le Grand*, par respect pour sa puissance et pour son courage.

Sans régner sur la France, il la gouverna presque constamment pendant vingt années. Plusieurs mariages l'avaient rendu beau-frère de Louis-le-Bègue et d'Othon, gendre d'Édouard, roi d'Angleterre, et beau-père du duc de Normandie. Il laissait quatre fils. Hugues-Capet, que Richard, duc de Normandie, prit sous sa tutelle, eut pour lot les comtés de Paris et d'Orléans; plus tard, il devint duc de France et roi. Ses frères Othon, Eudes et Henri furent successivement ducs de Bourgogne; mais le duc Guillaume reprit sur eux l'Aquitaine.

Régence de deux princesses.

Lothaire et Hugues-Capet étaient trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes; Gerberge et Edwige, leurs mères et leurs tutrices, prirent les rênes du gouvernement sous la surveillance

* 956.

du duc de Normandie, de Bruno, duc de Lorraine, et surtout sous l'influence d'Othon-le-Grand, qui voyait ainsi rangées sous son sceptre l'Italie, la France et la Germanie.

Sa protection devenait indispensable au jeune Lothaire; tous les vassaux du roi étaient plus riches et plus puissans que lui; Laon restait son unique propriété; et leur rivalité seule les empêchait de se réunir pour le détrôner.

Ces seigneurs ambitieux, turbulens, sans frein et sans foi, se pillaient, se dépouillaient alternativement; le résultat de leurs guerres continuelles était l'oppression des villes, la ruine du peuple et l'agrandissement progressif d'un très petit nombre de vassaux de la couronne. L'autorité royale n'était plus qu'une ombre couronnée; le roi n'avait de force momentanée que par le secours des milices de chaque territoire; mais ces milices dépendaient de leurs seigneurs qui les amenaient au monarque, les lui refusaient, les lui vendaient, les retiraient ou les tournaient même contre lui, suivant leurs caprices. *Nullité de l'autorité royale.*

Gerberge voulait rendre quelque vigueur au trône; mais malheureusement, pour atteindre ce but, elle se servit, non du génie d'un homme, mais des artifices d'une femme; la jalousie des seigneurs français contre les *Politique d'une des régentes.*

Normands lui fit concevoir l'espérance de réunir la Normandie à la couronne. D'après le traité humiliant conclu avec Rollon, les ducs de Normandie, ne rendant qu'un vain hommage, n'étaient point tenus comme les autres seigneurs au service militaire, lorsque le roi convoquait l'armée. Ce privilége rendait cette partie de la Neustrie totalement indépendante de la France. La reine, avant d'exécuter ses desseins, commença par persuader adroitement au duc de Normandie de laisser Hugues-Capet, son pupille, s'éloigner de lui; cherchant ensuite à s'attacher ce jeune prince et sa famille, elle décida son fils à donner à Hugues-Capet le titre de duc de France; elle joignit même à ce duché le comté de Poitiers, et Lothaire, par ses conseils, reconnut Othon, frère de Hugues-Capet, comme duc de Bourgogne.

Ce fut la dernière fois, jusqu'au règne de Louis-le-Jeune, qu'on vit un roi de France, exerçant ses antiques droits, disposer des fiefs situés hors de son domaine, et les donner par des diplômes.

Conférence à Cologne avec Othon.

Lothaire et Gerberge se rendirent à Cologne pour y conférer avec Othon. Ce grand prince vit alors réunis près de son trône sa mère Mathilde, ses sœurs Gerberge et Edwige, son frère le duc de Lorraine, le jeune duc de Fran-

ce et le roi Lothaire. Là, on conclut le mariage de Lothaire avec Emma, fille d'Othon, et celui de Hugues-Capet avec Adélaïde, sœur de Guillaume Fier-à-Bras, prétendant au comté de Poitiers.

Tous ces confédérés concertèrent les moyens de tromper et d'enlever le duc de Normandie; chacun se chargea d'un rôle différent dans cette scène de perfidie : sous un prétexte frivole, Thibaut, comte de Chartres, déclara la guerre au duc Richard. Le roi promit de le soutenir; le duc de Lorraine offrit sa trompeuse médiation aux parties belligérantes, qui convinrent de conférer ensemble dans la ville d'Amiens.

Complots contre Richard.

Richard promit de s'y rendre; sa perte était jurée et certaine : mais deux chevaliers ou seigneurs vassaux du comte de Chartres, et mécontens de lui, vinrent au devant du duc de Normandie, et lui révélèrent le complot tramé contre sa personne; Richard reconnaissant fit présent à l'un d'une riche épée, à l'autre de magnifiques bracelets d'or, et retourna précipitamment dans ses États.

Lothaire, désavouant le projet découvert, reprocha hautement au duc sa désobéissance*, sa méfiance injurieuse, et lui offrit en même

* 961.

temps la paix, pourvu qu'il se soumît comme les autres vassaux au service militaire.

Une nouvelle conférence fut indiquée près de Dieppe, sur la rivière d'Aulne, pour négocier et conclure ce traité; Richard y vint et s'approcha de la rivière, mais bien accompagné. Le roi se trouvait sur l'autre rive, avec les comtes de Flandre, de Chartres et d'Anjou; au moment où la conférence allait commencer, le duc de Normandie apprend qu'on le trompe encore, et que l'armée royale est en mouvement pour surprendre la sienne; aussitôt il rejoint ses troupes, les range, les anime, repousse ses ennemis et se retire.

Dévastations des Normands et famine en France.

Lothaire prit Évreux, qu'il donna au comte de Chartres; Richard ravagea le pays Chartrain, et battit près de Rouen l'armée du comte Thibaut. Bientôt il arriva du Nord un grand nombre de guerriers, accourant pour venger le duc de Normandie; leurs bandes dévastèrent la France, pillèrent les églises, brûlèrent les moissons; une affreuse famine désola le royaume : ces fléaux, attirés par la perfidie du roi et du comte de Chartres, les rendirent odieux; ils furent contraints par le cri public à demander la paix et à payer un tribut aux Normands pour les renvoyer dans leur pays.

Le comte de Flandre, jaloux des priviléges

que ce traité conservait au duc de Normandie, déclara qu'il ne voulait plus s'assujettir au service militaire; mais le roi, après lui avoir pris Arras et plusieurs autres places, le contraignit à se soumettre.

La Bretagne n'avait point encore joué de rôle dans ces dissensions; elle était alors en proie aux malheurs d'une guerre civile. Les enfans du duc Alain se disputaient l'héritage de leurs pères; un seigneur, nommé Conan, issu de l'ancien roi Salomon, profita des querelles de ces princes pour s'élever sur leurs ruines; il les surprit, assassina l'un, empoisonna l'autre et régna; trente ans après il périt dans un combat en Anjou. Son fils aîné lui succéda. Usurpation de Conan en Bretagne.

La France, de l'année 966 jusqu'en 976, jouit enfin d'une tranquillité qui depuis longtemps lui était inconnue. Lothaire mérite qu'un jugement impartial voie en lui deux hommes différens: tant qu'il fut sous la tutelle et l'influence de la reine Gerberge sa mère, toutes ses actions portèrent l'empreinte de la faiblesse, de la ruse, et la France se vit livrée à tous les maux qu'entraîne une politique injuste et perfide; mais, dès que Lothaire gouverna par lui-même, il se conduisit en roi, se montra juste, actif, ferme, et marcha sans détour au noble but qu'il se proposait, celui de rétablir en Caractère de Lothaire.

France la gloire nationale, la puissance des lois, l'ordre public et l'autorité royale.

Élévation d'Othon à l'empire.

Son mariage avec Emma, fille d'Othon, fut solennellement célébré. Le roi de Germanie, étant retourné en Italie, fut proclamé à Rome empereur; et ce qui prouve que la tranquillité régnait alors dans l'Occident, c'est que Lothaire et Hugues-Capet purent s'éloigner de la France et assister au couronnement de l'empereur.

Opposition du pape.

Le consentement du pape à l'élévation d'Othon était forcé; l'ambitieux pontife ne voyait qu'avec chagrin un nouveau Charlemagne dominer le Saint-Siége, et régner en Italie. Dès qu'Othon-le-Grand fut sorti de Rome, le pape, rassemblant ses partisans, les arma, rejoignit Bérenger et emporta de Rome les trésors de l'Église. Othon, punissant cette rebellion, convoqua un concile où le pape Jean fut déposé et remplacé par Léon VIII, qui reconnut solennellement le droit que devait avoir l'empereur de confirmer la nomination des papes, des évêques, et de les investir de leurs dignités.

Sa déposition, sa vengeance et sa mort.

Le calme qui suivit cet orage dura peu; après le départ de l'empereur, Jean rentre dans Rome à la tête de satellites féroces; il reprend la tiare; et, comme un autre Marius, proscrit

tous ses ennemis, qui sont par ses ordres massacrés ou mutilés.

Ce pontife, aussi vicieux que cruel, fut peu de temps après surpris chez une femme avec laquelle il entretenait un commerce adultère; il périt assassiné dans le lit de sa maîtresse.

Ses partisans lui donnèrent pour successeur un autre pape, nommé Benoît; mais Othon, revenu dans Rome, le détrôna et l'envoya captif à Hambourg. L'empereur marcha ensuite contre Bérenger son vassal, le battit, le poursuivit, le prit, lui enleva sa couronne, et l'exila en Germanie. Telle fut la fin du second royaume d'Italie, qui passa dès-lors sous la domination allemande. L'Italie sous la domination allemande.

Othon-le-Grand survécut peu de temps à cette conquête; il laissa en mourant un lourd héritage de gloire et de puissance à son fils Othon II *. Mort d'Othon.

Bruno, oncle du nouvel empereur, avait injustement dépouillé deux comtes de Hainaut de leurs possessions; Othon II l'appuyait; le roi Lothaire embrassa la cause des deux comtes, et, malgré l'empereur, les rétablit dans leurs États. L'un de ces comtes épousa une fille de Hugues-Capet, et l'autre la fille de Charles, frère de Lothaire. Guerre entre Othon II et Lothaire.

* 973.

Le courage et les succès du roi faisaient craindre à Othon II qu'il ne s'emparât de toute la Lorraine, où cet unique descendant de Charlemagne était appelé par les vœux du peuple. L'empereur, pour éloigner ce danger, offrit au frère du roi, au prince Charles, le duché de la Basse-Lorraine, pourvu qu'il se reconnût son vassal. Charles était sans apanage ; bravant le courroux du roi, il accepta le don de l'empereur, et les historiens, qui à la vérité n'écrivirent que sous l'influence des vainqueurs de la race carlovingienne, prétendent que dès ce moment Charles devint l'objet du mépris des Français.

Quoi qu'il en soit, Lothaire, irrité de ce vasselage qu'il regardait comme un affront pour sa race et pour la France, prend les armes, s'empare de la Lorraine, court à Aix-la-Chapelle, et y surprend l'empereur qui dinait : Othon s'échappe par une prompte fuite, et Lothaire reste maître de sa ville et de son diner. Othon écrivit au roi qu'une prompte vengeance ne tarderait pas à payer sa visite imprévue.

Défi et marche d'Othon sur Paris.

L'effet suivit bientôt la menace, et il reparut à la tête de soixante mille Germains dans la Lorraine, qu'il dévasta ainsi que la Bourgogne ; on dit même qu'il envoya au roi Lothaire Godefroi, comte d'Ardennes, pour lui

proposer de se battre en duel avec lui, et que le comte d'Anjou, présent à cette audience, s'écria : « C'est ainsi qu'il faut se » conduire, et nous, au lieu de répandre tant » de sang pour la querelle de deux rois, nous » ferions bien de les laisser se battre ensemble » et de couronner le vainqueur. » « Vous autres Français, répondit le comte d'Ardennes, » vous méprisez vos princes; mais nous, nous » respectons le nôtre, et nous lui resterons » fidèles tant qu'il combattra à notre tête. »

Cependant le défi d'Othon, plus chevaleresque que politique, ne fut pas accepté. Continuant sa marche rapide, il s'avança près de Paris, dont il brûla les faubourgs. Son armée, qui se trouvait triomphante, entonna un *Alleluia* qui fut entendu de tous les habitans de la capitale; mais ces chants y excitèrent plus de colère que de crainte. Un neveu d'Othon s'était vanté qu'il planterait sa lance dans une des portes de la ville; il y réussit, mais il y fut tué. Hugues-Capet sort à la tête des Parisiens; son impétuosité répand l'épouvante dans le camp des Germains; ils fuient; au même instant Lothaire, le duc de Bourgogne et son frère Geoffroi-Grise-Gonelle tombent sur les Allemands, les poursuivent et en font un grand carnage.

Geoffroi-Grise-Gonelle se distingua tellement par ses exploits dans ces combats, que le roi lui donna la charge de grand sénéchal de la couronne, égale alors à celle de connétable.

Sa défaite et sa mort.

Othon, vaincu, conclut la paix *; il garda la Lorraine, mais comme fief de la France, pour lequel il rendit hommage au roi.

Hugues-Capet et son frère, se croyant trop peu vengés, montrèrent hautement leur mécontentement de cette paix. Quatre ans après, Othon II mourut, laissant l'empire à son fils Othon III. Le commencement du règne de celui-ci fut troublé par une révolte du duc de Bavière. Lothaire se préparait à profiter de son embarras pour reconquérir la Lorraine; mais la mort l'arrêta dans ses projets; il était âgé de quarante-six ans; il en avait régné trente-deux.

Mort de Lothaire.

Ce prince, actif et brave, jeta une dernière lueur de gloire sur sa race expirante; dans les chroniques du temps et dans une inscription trouvée sur sa tombe, on le loue d'avoir relevé l'autorité royale, réuni, soumis les grands, et formé le noble projet de rendre à l'empire français ses anciennes limites.

Le fameux Gerbert, depuis archevêque de Reims, et qui ensuite porta la tiare, donne de

* 980.

magnifiques éloges au règne de Lothaire. On crut que la reine Emma avait abrégé les jours de son mari par le poison; cependant les lettres de cette princesse à sa mère Adélaïs semblent réfuter ce bruit par la passion qu'elle y montre pour son époux; le prince Charles, ennemi d'Emma, fut un de ses plus ardens accusateurs.

CHAPITRE XXXIV.

LOUIS V, DIT LE FAINÉANT.

(986.)

Régence d'Emma. — Intrigues contr'elle. — Ambition de Hugues-Capet et de Charles. — Cause de la chute de la seconde race. — Mort de Louis.

Régence d'Emma. Louis, fils de Lothaire, lui succéda; il était âgé de dix-neuf ans, et avait épousé, pour son malheur, Blanche, fille d'un seigneur d'Aquitaine; tous les grands rendirent leurs hommages au roi, confirmèrent son élévation par leurs suffrages, et déclarèrent sa mère Emma régente.

Intrigues contr'elle. Bientôt les intrigues de la cour brouillèrent le fils avec la mère; on la soupçonnait de favoriser les intérêts de l'empereur Othon, et d'entretenir avec lui des intelligences dangereuses : Adalbéron, évêque de Laon, dirigeait cette princesse par ses conseils. Charles, duc de la Basse-Lorraine, et oncle du roi, aigrissait ce monarque contre sa mère, en l'accu-

sant d'un commerce criminel avec ce prélat.

Gerbert nous a conservé une lettre d'Emma à l'impératrice; elle prouve assez à quel point elle était persécutée : « Mes douleurs, dit-elle, » se sont aggravées par la mort de mon époux; » mon fils, mon seul espoir, est devenu mon » ennemi; tous ceux sur lesquels je comptais » le plus m'abandonnent, et couvrent ma fa- » mille d'ignominie; calomniant l'attache- » ment de l'évêque de Laon pour moi, ils le » persécutent pour me déshonorer; ah! ma » mère, secourez-moi ! »

On soupçonna, non sans fondement, Hugues-Capet de semer ces divisions dans la famille royale; s'il n'en fut pas l'auteur, il sut au moins en profiter. En effet, les lettres de Gerbert parlent mystérieusement, à cette époque, de grands changemens prochains, de grandes affaires secrètement traitées, et de grands projets formés contre le trône de Louis. Ambition de Hugues-Capet et de Charles.

Charles, devenu maître de l'esprit du roi, se montra plus audacieux dans sa haine; accusant publiquement d'adultère l'évêque et la reine, il les enleva tous deux et les enferma dans une forteresse. La ville de Reims voulait se déclarer pour eux; mais Louis marcha contre cette ville et s'en empara.

L'empereur, irrité, soutint la cause d'Em-

má, et menaça le roi de lui déclarer la guerre. Hugues-Capet espérait profiter de ces dissensions; mais, contre son attente, sa propre sœur Béatrix, femme du prince Charles, ne partageant ni l'ambition de son frère ni la haine de son époux, n'écouta que les conseils de la religion et de la vertu; médiatrice pacifique, elle rapprocha les parties et réconcilia le roi avec sa mère.

Cause de la chute de la seconde race.

Ce repos fut court : la main ferme de Lothaire avait seule pu enchaîner quelques momens l'anarchie, et retarder, pour peu d'instans, la chute accélérée de la race carlovingienne, qui, depuis près d'un siècle, voyait sa puissance minée et morcelée par le système féodal. L'hérédité des duchés et des comtés, arrachée par les grands à Charles-le-Chauve, n'avait pas été la seule cause de tant de désordres, et son Capitulaire ne faisait que légaliser des abus plus anciens. On entendit ce même prince dire au concile de Douzy: « J'ai été informé que des hommes libres de » mon royaume, qui appartenaient à Hincmar, m'étaient infidèles. J'ordonnai à mes » comtes et à mes commissaires de m'envoyer » ces rebelles; mais cet évêque, armant des » hommes libres et des serfs même, a résisté » ouvertement à mes ordres. »

Dans le même temps les abbés de Saint-Denis et de Saint-Quentin, au mépris des lois, usurpaient le droit de battre monnaie.

Ainsi l'on voit que, lorsque Charles-le-Chauve permit, en 855, à tous les hommes libres de choisir, entre lui et tous ses vassaux, celui qu'ils voudraient pour seigneur, et leur donna par ce moyen des troupes pour combattre lui et ses successeurs, il ne fit que permettre, par cette concession, ce qu'il ne pouvait plus empêcher.

Depuis ce temps, la majesté illusoire des rois disparut graduellement devant la puissance réelle des seigneurs; les vastes possessions des ducs de France entourèrent bientôt et emprisonnèrent, pour ainsi dire, le monarque français dans ses modestes domaines de Reims et de Laon. Enfin, pendant la minorité de Lothaire, on entendait généralement les seigneurs dire « que Lothaire était roi de nom, Hugues-
» le-Grand de fait, et qu'en se liant avec ce-
» lui-ci, on pouvait braver en paix l'inimitié
» royale. »

Tous ces faits montrent assez combien il était difficile au jeune Louis de conserver dans sa faible main le sceptre dont il héritait. La reine sa femme, trop liée d'amitié pour son honneur avec Hugues-Capet, montrait un grand éloignement pour son époux; elle l'a-

bandonna même quelque temps, retourna dans le château de son père, et, dirigée ensuite par des conseils peut-être funestes, elle se rapprocha du roi.

Mort de Louis.

Peu de temps après, ce prince, qui n'avait régné que quatorze mois, mourut sans laisser d'enfans *; on le crut généralement empoisonné.

Charles son oncle, proclamé roi, ne put conserver sa couronne; Hugues-Capet la lui enleva. Ainsi la race carlovingienne s'illustra, fleurit et disparut, comme toutes les races royales; en tout temps on les vit s'élever sous un glaive victorieux et tomber sous un sceptre faible. Daniel, Mézeray et Vély remarquent que cette race célèbre, qui avait régné pendant deux cent trente-sept années, s'éteignit dans les trois parties de l'empire français sous trois princes portant le nom de Louis : Louis II, en Italie; Louis, fils d'Arnould, en Germanie; et Louis V, en France.

La mauvaise foi, compagne trop inséparable de la faiblesse, fut peut-être une des plus immédiates causes de la chute des descendans de Charlemagne; elle leur fit commettre et autoriser des injustices, des bassesses et des crimes; ils ne surent ni faire aimer leur fortune,

* 987.

ni faire respecter leur malheur, et ils virent ainsi s'écrouler rapidement l'édifice monarchique, qui, pour rester solide, ne peut avoir d'autre ciment que la bonne foi, la justice, le courage et la vertu.

FIN DU TOME TROISIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DE FRANCE.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

